

2-18

HISTOIRE

DES

CONSPIRATIONS

ET DES

EXÉCUTIONS POLITIQUES.

2/8

HISTOIRE

DES

CONSPIRATIONS

ET DES

EXÉCUTIONS POLITIQUES.

Imp. Schneider, rue d'Erfurth, 1.



LE BOURREAU RUSSE

HISTOIRE

DES

CONSPIRATIONS

ET DES

EXÉCUTIONS POLITIQUES

EN FRANCE, EN ANGLETERRE, EN RUSSIE ET EN ESPAGNE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

CETTE HISTOIRE EST PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION GÉNÉRALE,

ET TERMINÉE PAR UN PRÉCIS DE LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER ET DES ÉVÉNEMENTS DE JUIN 1848.

PAR

M. ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Édition illustrée de 40 gravures sur acier et de 4 types coloriés représentant les Bourreaux Français, Anglais, Russe et Espagnol.

TOME TROISIÈME.

RUSSIE.

PARIS.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD,

15, RUE GUÉNÉGAUD.

1849

INTRODUCTION.

Il eût été certainement très difficile de prévoir, au commencement du dix-huitième siècle, que cinquante ans plus tard une cour magnifique et polie serait établie au fond du golfe de Finlande ; que les soldats levés sur les bords du Volga et du Don seraient au rang des troupes les mieux disciplinées, et qu'un empire plus grand à lui seul que tout le reste de l'Europe, aurait passé de l'état de barbarie où il se trouvait, à une civilisation aussi avancée que celle des états européens les plus favorisés sous ce rapport.

Cependant nous devons relever une erreur commune à presque tous les historiens qui ont écrit sur la Russie : Pierre Ier, quelque grand qu'il nous apparaisse sous la plume de Voltaire et de quelques autres, n'était qu'un barbare à peine dégrossi, lequel est bien loin d'avoir accompli tous les prodiges qu'on lui attribue. Et puis, d'un autre côté, il ne faut pas croire que, avant Pierre Ier, la Russie fût dans un état d'abrutissement qui la mît au niveau de ces tribus sauvages qui appartiennent à peine à l'humanité. Lorsque Pierre Ier arriva au trône, cet empire comptait déjà dans ses annales plus d'un monarque distingué, et quelques-uns des hauts

faits, des actions nobles et des grandes choses accomplis précédemment, sont bien supérieurs à tous ceux du règne de ce prince.

Malheureusement rien n'est plus confus, plus inextricable que les annales de la Russie depuis les premiers siècles jusque vers la fin du seizième.

Pierre Ier a dit et souvent répété que les arts et la civilisation avaient fait plusieurs fois le tour du monde, et que, quoi qu'on en pût dire, la Russie et ses dépendances avaient été pendant longtemps leur asile de prédilection. Cela était certainement exagéré, mais il y avait du vrai dans cette assertion, et ce qui le prouve, c'est que, en 1720, on découvrit chez les Kalmouks, entre la Sibérie et la mer Caspienne, des ruines souterraines, restes d'immenses édifices en pierres, au milieu desquels on trouva des urnes, des lampes d'un riche travail, des pendants d'oreilles, la statue équestre d'un prince oriental, portant un diadème sur la tête ; deux statues de femmes assises sur des trônes, et un rouleau de manuscrits. Ces manuscrits furent envoyés à Paris, et l'académie des inscriptions et belles lettres reconnut qu'ils étaient en langue du Thibet.

Mais ne sait-on pas d'ailleurs que, sur le globe entier, les ténèbres et la lumière, la barbarie et la civilisation se sont plus d'une fois succédé, jusqu'à l'heure où la découverte de l'imprimerie est venue mettre un terme à ces alternatives?

Toutefois, nous le répétons, l'histoire de la Russie n'offre que confusion et incertitude depuis la fondation de cet empire, vers 860, jusqu'à Jean ou Ivan IV, qui mourut en 1584, après avoir régné trente et un ans. Des historiens, beaucoup plus zélés que consciencieux, au nombre desquels il faut citer Lévesque et Karamsin, ont tenté sans succès de débrouiller ce cahos. Ils nous montrent, il est vrai, de temps en temps et comme de vifs éclairs dans cette nuit profonde, des hommes d'élite accomplissant de grandes choses;

mais tout-à-coup, dans leur récit, il se fait des solutions de continuité déplorables, et que les plus laborieuses investigations ne sauraient combler. D'ailleurs, il est presque exclusivement question, dans ces récits, de conquêtes, de l'admirable résistance opposée à l'invasion des Tatars, faits dont nous devons peu nous occuper, nous qui n'avons mission que de peindre les événements judiciaires de l'ordre politique, et ces convulsions tout-à-fait intérieures qui, en Russie comme ailleurs, ont jalonné le chemin de la civilisation.

C'est pourquoi des condamnations et des exécutions qui ont eu lieu depuis plus de sept siècles, depuis la fondation de l'empire par Rurik, jusqu'à la mort d'Ivan IV, dit *le féroce* ou *le sanguinaire*, nous ne ferons qu'une introduction destinée à faciliter l'intelligence des événements subséquents.

La population primitive de la Russie se composait des tribus slaves. La principale ville était Novgorod, et le nom de Russie vint à cette immense contrée du nom des *Varègues-Russes*, devenus depuis les Suédois, qui soumirent les tribus slaves.

Un annaliste, nommé Nestor, qui écrivait vers la fin du onzième siècle, affirme que, à la fin du neuvième siècle, les Slaves envoyèrent des ambassadeurs aux Varègues, qui s'étaient retirés, pour leur dire : « Notre pays est grand et fertile, mais il est mal gouverné. Venez donc, afin que l'ordre et la justice règnent chez nous. »

Mais lorsque Nestor rapportait ces faits, il y avait plus de deux cent cinquante ans qu'ils avaient dû s'accomplir, et l'on se demande naturellement qui en avait tenu registre.

Nous avons la prétention d'écrire pour le peuple : or, il faut que le peuple le sache, la plupart des historiens, même parmi les plus estimés, sont d'effrontés menteurs. Les plus anciens, soit sottise ou perversité, forgent le mensonge comme à plaisir, ou admettent comme articles de foi les fables les plus ridicules ; d'autres viennent

qui reconnaissent la fraude ou l'erreur, mais qui néanmoins la perpétuent, parce que c'est de la besogne toute faite.

Massacre de Vadime et de ses partisans (862).

Quoi qu'il en soit, toujours d'après le même historien, trois chefs varègues, Rurik et ses deux frères se rendent à l'invitation. Rurik arrive à Novgorod ; mais là il trouve une opposition arméeet dirigée par un chef nommé Vadime ; il tue ce dernier de sa propre main, fait saisir tous ses partisans, qui sont traduits devant lui, placé sur un haut siége et formant à lui seul un redoutable tribunal. Les formes de la procédure sont brèves : Rurik, à mesure que ces malheureux arrivent devant lui, leur demande : — Tu as servi Vadime?

— Il était le maître, répondent quelques-uns. Maintenant nous sommes prêts à te servir toi-même.

— Je ne veux pas d'esclaves qui reconnaissent deux maîtres, répliquait Rurik.

Et sur un signe qu'il faisait, ces infortunés étaient mis à mort.

Certes, ces terribles exécutions ont pu, ont dû même être très dramatiques ; il a dû se produire, dans la perpétration de ces crimes horribles, des épisodes saisissants, qu'à l'aide d'un peu d'imagination on pourrait facilement exhumer ou refaire ; mais nous avons la faiblesse de vouloir, avant tout, être vrais.

A Rurik avaient succédé Oleg, puis Igor, qui fut tué dans une émeute, et le fils de ce dernier, Sviatoslaf, sous la régence de sa mère Olga, veuve d'Igor ; puis encore Yaropolk et Vladimir, qui le premier se convertit au christianisme. Mais le système des apanages démembrait sans cesse ce nouvel empire, dont le chef prenait le nom de *grand prince*, et avec lequel pourtant les autres princes traitaient presque toujours de puissance à puissance. Dire le nombre

des massacres, des empoisonnements, des assassinats qui, pendant des siècles, résultèrent de cet état de choses serait impossible ici. Vers la fin du onzième siècle cependant on commence à voir poindre quelque idée de l'ordre judiciaire.

Condamnation d'un prince assassin (1100).

Le 30 juin 1100, sous le règne de Sviatopolk II, un congrès se réunit dans la ville de Kief, alors capitale ; il était composé de Sviatopolk II, du prince Monomaque et des deux princes Sviatoslavitchs. Ces quatre princes mandèrent par-devant eux le prince David Igorévitch, qui de son autorité privée avait fait arracher les yeux à un prince nommé Vassilko. David n'osa pas résister à la sommation de comparaître ; mais ne pouvant concevoir que ces princes fussent juges compétents d'une affaire qui ne leur était point personnelle, il dit en entrant dans l'assemblée :

« — Me voici ; que me veut-on ? quel est celui de vous qui se plaint de moi ? »

On lui dit qu'on le faisait comparaître pour le juger à raison de l'attentat qu'il avait commis sur la personne de Vassilko, et on lui demanda quels étaient ses griefs contre ce dernier. Il refusa de répondre, et les juges ayant délibéré, le déclarèrent déchu de ses droits de prince ; mais ils décidèrent en même temps qu'il pourrait vivre tranquillement sans redouter aucune vengeance, et on lui donna en propriété les villes de Boujsk, de Doubnoct, de Tchertorysk.

David se soumit sans peine à cette sentence, ce qui prouve qu'il ne comprenait point l'importance de cette nouvelle juridiction qui s'établissait ainsi timidement ; mais qui tendait néanmoins à substituer la justice à la force brutale.

Condamnation et exécution d'un conseiller du prince de Novgorod (1139).

Quarante ans après, les habitants de Novgorod donnaient un autre exemple de justice distributive. Le prince alors régnant de Novgorod forma une ligue avec quelques-uns de ses voisins, pour marcher contre le *grand prince* et le détrôner. Les soldats novgorodiens ignorant le but de l'expédition, se mirent volontiers en campagne; mais dès le lendemain, ayant découvert les projets de leur prince, non-seulement ils refusèrent d'aller plus loin, mais ils le forcèrent à revenir avec eux à Novgorod. Là, les principaux s'assemblèrent, et décidèrent que les conseillers du prince répondraient de la faute de ce dernier. « Cette décision, dit un historien, paraît une première idée de l'inviolabilité royale basée sur la responsabilité des ministres. »

On rechercha donc les conseillers, mais un seul put être découvert, ce qui prouve au moins que le prince avait refusé de les sacrifier. On accusa ce conseiller de trahison; il est probable qu'il se défendit, bien ou mal, l'histoire n'en dit rien: mais ce qui est constant, c'est qu'il fut condamné à la peine de mort. Aussitôt la sentence prononcée, on le conduisit sur un pont jeté sur le Volkof, on lui lia les pieds et les mains et on le précipita dans le fleuve.

Horrible exécution d'Igor II (1549).

Nous devons le répéter, ces faits ne peuvent être considérés que comme des jalons jetés sur une route presque entièrement inconnue, que comme des lueurs dissipant çà et là un coin des ténèbres. L'histoire de ces princes toujours en guerre n'est, en quelque sorte, qu'une longue série de meurtres, d'assassinats, de trahisons, qui,

à défaut de détails, n'offrent aucun intérêt. Nous voyons, par exemple, qu'en 1146, Igor II monte sur le trône, et est presque aussitôt renversé par Ysiaslof et jeté dans un couvent. Plus tard, Ysiaslof étant en campagne, apprend qu'un complot s'est formé pour remettre Igor sur le trône. Il envoie aussitôt des députés à son frère Vladimir, qui gouvernait en son absence et qu'il charge de punir les coupables. Vladimir assemble un conseil dans l'église de Sainte-Sophie ; l'évêque métropolitain, les boyards et les principaux habitants y assistent. Les députés d'Ysiaslof exposent que pendant que le grand prince combattait avec succès les Poloutsis, il a été averti que les Davidovitchs, frères d'Igor, intriguaient pour rétablir ce dernier sur le trône.

— Marchons! s'écrie Vladimir; allons punir les coupables!

— Oui, dit un boyard, marchons; mais avant tout commençons par rendre le succès du complot impossible. Tuons Igor, et le reste sera facile.

Aussitôt le peuple se précipite vers le couvent où languit le prince détrôné. Vladimir monte à cheval et part avec précipitation pour empêcher le meurtre, ou du moins pour avoir l'air de s'y opposer. L'affluence du peuple qui remplit les rues arrête sa course ; il est forcé de prendre un autre chemin, perd du temps, et les meurtriers le préviennent.

Igor assistait à la messe lorsque la tourbe furieuse arriva à lui ; il est saisi par les cheveux et traîné jusqu'au portail. Vladimir arrive; il entend les cris d'Igor; il le voit rouler dans la poussière sous les mains qui le frappent. Il saute de cheval, écarte le peuple d'abord étonné, et couvre Igor de son manteau. Il lutte contre les furieux qui lui disputent leur victime. En attaquant, en défendant Igor, en se l'arrachant tour à tour, on parvient jusqu'au palais de la mère du prince régnant. Un nouveau protecteur de l'infortuné se

présente ; c'est un boyard nommé Michel. Réuni à Vladimir, il pousse Igor dans la cour du palais. Les assassins, auxquels on arrache leur victime, se jettent sur ses défenseurs. Vladimir leur échappe ; ils tombent sur Michel, lui arrachent sa chaîne d'or, la croix et la médaille qui y étaient attachées. Malgré leurs efforts, il parvient à se tirer de leurs mains, entre dans le palais, en ferme les portes. Le peuple les brise, voit Igor sur le vestibule, le saisit, le renverse, le massacre, le dépouille, fait à son cadavre mille outrages, le traîne dans les rues et l'abandonne enfin dans un marché.

Vladimir alla lui-même enlever le corps de ce malheureux ; il le fit inhumer le lendemain, et comme pendant cette cérémonie un violent orage s'éleva, les meurtriers regardèrent cet événement si naturel comme une preuve de la colère céleste, et ils poussèrent des cris de désespoir.

Il y avait au moins cette différence entre la justice des princes et celle du peuple, que ce dernier, connaissant son erreur, s'en repentait, tandis qu'on ne voit point que Rurik, par exemple, ait jamais manifesté le moindre regret d'avoir versé tant de sang innocent. Et encore avons-nous tort en disant que ce fut là un acte du peuple ; car il est très présumable qu'en cette affaire, comme dans toutes celles du même genre, le peuple fut, à son insu, l'instrument des grands. Ainsi, lorsque Ysiaslof apprit qu'Igor avait été massacré, il fit de grandes démonstrations de regret et d'affliction.

— Maintenant, dit-il à ses boyards en pleurant, je vais passer pour le meurtrier d'Igor, et Dieu m'est témoin pourtant que je n'ai pas pris la moindre part à ce crime. Mon peuple de Kief s'est conduit bien cruellement. Dieu jugera les coupables.

Ce sentiment religieux pouvait avoir son prix ; mais en attendant que Dieu jugeât les assassins, il semble que ce prince eût fort bien fait de les livrer à la justice des hommes, qui est faillible sans doute ;

mais qui est plus prompte, et en certains cas plus efficace. Il n'en fit rien, et « dans la crainte, dit Karamsin, de perdre l'amour du peuple, il laissa les coupables jouir de l'impunité. » Sur quoi un écrivain moderne fait cette remarque : « Cette vive affliction d'Ysiaslof ressemble beaucoup à ce désespoir hypocrite de Clovis, regrettant amèrement de n'avoir plus de parents, afin que quelque dupe lui découvrît ceux que, par ignorance, il n'aurait pas encore assassinés. »

Le clergé aussi distribuait la justice à sa façon, et voici un fait qui pourra donner une idée de l'intégrité de ces jugeurs d'une autre espèce.

Cruauté inouïe d'un évêque (1173).

André, grand prince qui régna de 1169 à 1174, séduit par l'apparente intelligence d'un moine nommé Théodore, lui donna l'évêché de Vladimir, et lui ordonna d'aller se faire sacrer à Kief, où résidait le métropolitain. Théodore, jugeant cette cérémonie inutile, se dispensa du voyage à la capitale, et s'installa sans cérémonie à l'évêché. André le laisse faire. Encouragé par l'impunité, le saint homme songe à s'enrichir : il impose les moines, les abbés, les prêtres, les laïcs. Il s'était fait des créatures qui lui obéissaient servilement et qu'il ne tarda pas à métamorphoser en bourreaux, après s'être érigé lui-même en juge suprême. Les récalcitrants étaient traînés devant lui.

— Maudit ! disait-il à chacun des malheureux amenés, pourquoi refuses-tu de rendre à Dieu ce qui est à Dieu ?

— Je n'ai rien à Dieu, disait l'un, car je ne puis qu'à grand'peine nourrir mes enfants.

— Tu as la langue trop longue ! s'écriait le prélat.

Et sur un signe qu'il faisait, on s'emparait de l'infortuné et on lui coupait la langue. A d'autres, il se contentait de faire raser la barbe et les cheveux; à d'autres encore, il brûlait lui-même les yeux à l'aide d'un fer rouge ; puis enfin, le digne prélat, pour varier ses plaisirs, imagina de faire crucifier les délinquants. A cet effet, il fit élever une croix dans la cour du palais épiscopal, et il y fit attacher successivement plusieurs habitants de la ville. Rien n'y manquait, ni la couronne d'épines, ni l'éponge remplie de vinaigre, ni le coup de lance pour terminer les souffrances du patient..... Cela n'est pas croyable, mais malheureusement cela est vrai !

Condamnation et exécution de l'évêque Théodore (1173).

Enfin le peuple se souleva contre cette bête féroce. A la première nouvelle de l'insurrection, Théodore ferme toutes les églises; il en met les clefs dans ses poches, et il s'éloigne de la ville. Alors le peuple devient furieux : être crucifié passe ; mais n'avoir plus d'églises ! On court après le fugitif, on l'arrête, et il est livré au grand prince; mais André, malgré sa toute-puissance, n'ose pas disposer de la vie d'un si saint homme, et il le remet aux mains du métropolitain. Ce dernier fait citer des témoins; plusieurs déposent des horribles cruautés commises par l'accusé : le métropolitain semble faire peu d'attention à ces peccadilles; mais il s'en présente d'autres qui affirment avoir entendu Théodore blasphémer le nom de la sainte Vierge. Dès lors, le métropolitain ne se contient plus :

— Théodore ! s'écrie-t-il, blasphémateur du nom de la sainte mère de Dieu ! De par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, j'ordonne que tu aies la langue et la main droite coupées, et les yeux crevés.

En entendant cet arrêt, le lâche et cruel Théodore tomba à la ren-

verse ; il fallut l'emporter, et il expira avant que la sentence eût été entièrement exécutée.

Condamnation et exécution de quatre sorciers (1225).

Alors aussi on brûlait les sorciers en Russie, ce qui n'est pas fort extraordinaire, puisqu'on en a brûlé en France jusqu'au dix-huitième siècle. Mais ce qui est étrange, c'est qu'on se passait du clergé, en Russie, pour cette cérémonie. En 1225 apparurent à Novgorod quatre marchands étrangers ; ils étaient vêtus autrement que les Novgorodiens, ils parlaient une autre langue, et surtout ils avaient les poches garnies d'or : donc ils étaient évidemment sorciers. On s'empara de ces malheureux ; une espèce de tribunal s'assembla sous la présidence d'un boyard, et ils furent condamnés à être brûlés, sans qu'on eût pu les entendre, ce qui est fort peu important d'ailleurs, car comment auraient-ils prouvé qu'ils n'étaient pas sorciers ? Que voulez-vous que je réponde, disait Pascal, à des gens qui m'appellent *tison d'enfer ?*

L'arrêt prononcé, on dressa un immense bûcher dans la cour du palais d'Yaroslaf ; on y attacha les malheureux étrangers, et ils périrent sans que l'autorité fît mine de s'occuper de cette affaire.

Nous voici arrivé à un autre ordre de faits. Les Tatars ont envahi la Russie, ils la tiennent sous le joug ; le grand prince et les autres sont les vassaux du grand khan Bati, qui, sous le plus léger prétexte, les appelle à la *horde*, pour y rendre compte de leur conduite. Vers le milieu du treizième siècle, Yaroslaf II, sur l'appel du grand khan, se contenta d'envoyer à la horde son fils Constantin. Bati, furieux de ce défaut d'obéissance, ordonna au grand prince de venir lui et toute sa famille lui rendre hommage sur les bords du fleuve Amour, et il fallut obéir.

Michel, prince et martyr (1246).

Michel, prince de Novgorod, reçut la même injonction ; il obéit également ; mais il fut moins heureux. Arrivé devant la tente de Bati, il y trouva le feu sacré allumé par les prêtres tatars, qui lui déclarèrent qu'il fallait qu'il traversât ce feu pour aller se prosterner devant leurs idoles, qui étaient de l'autre côté.

— Je mourrai, répondit Michel, plutôt que de renoncer à ma foi.

L'affaire fut soumise au grand khan.

— Tu mourras ! s'écria Bati, et cela apprendra aux autres à obéir.

Michel tira de dessous ses vêtements une hostie consacrée qu'il avait reçue de son confesseur; il la partagea avec le boyard qui l'accompagnait, puis il se livra aux prêtres tatars qui l'égorgèrent.

— C'est dommage, dit Bati quand Michel eut rendu le dernier soupir, c'était un homme !

Après la mort d'André III, en 1304, deux concurrents se disputèrent sa succession ; c'étaient Michel, de Tver, et son neveu Youri ou Georges de Moscou. Georges s'empressa d'aller solliciter la protection du grand khan, qui était alors Usbeck. Il revint triomphant: Usbeck lui avait donné la main de sa sœur Koutchaka, une armée commandée par Kavgadi, et un diplôme qui le déclarait chef des princes russes. Michel, de Tver se résignant alors, dit qu'il se contenterait de son apanage héréditaire; mais Georges, fort de la protection du khan, marcha contre son oncle avec l'intention de le déposséder. Michel se défend, bat Georges, s'empare de sa femme, et fait prisonnier Kavgadi lui-même. Georges se dispose à tenter de nouveaux efforts ; mais Michel, modéré malgré sa victoire, lui propose d'aller à la horde et de soumettre leur querelle à l'arbitrage du khan. A

peine cette proposition était-elle acceptée, que Koutchaka, sœur d'Usbeck, femme de Georges et prisonnière de Michel, mourut subitement.

Cette mort était une bonne fortune pour Georges, capable de tout. Il accuse son oncle d'avoir empoisonné la sœur d'Usbeck. D'un autre côté, Kavgadi, auquel Michel avait rendu la liberté et qu'il avait comblé de présents, ne lui pardonnait pas néanmoins de l'avoir vaincu. Georges, avec ce digne auxiliaire, se rend à la horde. Michel part quelque temps après lui : c'était une faute ou un dévoûment qu'il devait payer cher.

Usbeck n'était pas homme à pardonner aux Russes la défaite de son armée et la mort de sa sœur, et Michel, en quittant sa principauté, ne pouvait ignorer à quel danger il s'exposait; il savait qu'il allait braver la mort, et une mort terrible, comme savaient la donner les Tatars quand ils voulaient à la fois venger une injure et inspirer une terreur utile à leur politique. Avant de partir, il se présenta à l'évêque de Tver.

— Je vais, lui dit-il, porter mon corps aux plus cruels bourreaux; mais j'épargnerai ainsi à la Russie une de ces terribles invasions qui l'ont désolée. C'est probablement pour la dernière fois que je vous ouvre mon âme; mais je n'ai que ce moyen de rendre à mon pays le calme que je n'ai pu lui procurer jusqu'ici.

L'évêque lui donna sa bénédiction, et il partit avec sa femme, à laquelle il avait permis de l'accompagner jusqu'aux bords de la Nerle, ses deux fils et plusieurs boyards. Arrivé à Vladimir, il apprend par un ambassadeur d'Usbeck que ce dernier est furieux contre lui, et qu'il se dispose à se mettre en campagne pour venir ravager ses provinces. Les boyards et ses fils le supplient de revenir sur ses pas; ils proposent de se rendre sans lui près du khan.

— Non, répond-il; c'est moi qu'Usbeck veut frapper, et je n'aurai pas la lâcheté de sacrifier mon pays à ma sûreté.

Il fait alors son testament, partage ses états entre ses deux fils, leur donne des instructions; puis il continue, accompagné seulement de ses boyards, à marcher vers Usbeck, qui campait alors près de l'embouchure du Don. Dès que le khan est instruit de son arrivée, il assemble un tribunal composé de seigneurs mogols. Michel est amené garrotté devant ces juges. On lui reproche de n'avoir pas payé intégralement le tribut, d'avoir tiré l'épée contre Kavgadi, ambassadeur du khan, et d'avoir empoisonné la sœur de ce dernier. Michel prouve d'abord qu'il a payé le tribut, puis il répond aux autres accusations :

— J'ai loyalement combattu Kavgadi, et il n'y a point d'ambassadeur dans une bataille. Quant à l'accusation d'empoisonnement, c'est une calomnie, et je défie que l'on produise la moindre preuve qui puisse me faire attribuer ce crime.

Les juges décidèrent néanmoins qu'il serait enchaîné, et qu'il porterait un de ces horribles carcans de bois encore en usage aujourd'hui en Chine, jusqu'à ce qu'il plût au grand khan de prononcer définitivement sur son sort. Ses boyards s'occupèrent de préparer des moyens d'évasion, et plusieurs fois ils le conjurèrent de se sauver.

— Et la Russie, répondait Michel, avez-vous quelque moyen de la sauver avec moi?

Enfin Usbeck prononce la peine de mort, et l'on vient annoncer au condamné que Georges, son neveu, Kavgadi, son ennemi irréconciliable, s'avancent suivis d'une foule nombreuse.

— Je sais ce qu'ils veulent, dit-il sans s'émouvoir.

Il se met à genoux, fait une courte prière, et presque aussitôt les exécuteurs paraissent. Ils saisissent Michel, le renversent sur le sol

et s'efforcent de l'écraser sous leurs pieds. Pas une plainte n'échappe au martyr. Enfin un des bourreaux lui ouvre la poitrine avec son poignard et lui arrache le cœur ; puis on le dépouille de ses vêtements. Georges, son neveu, vient reconnaître le cadavre ; il le fait ensuite couvrir d'un manteau et donne froidement des ordres pour qu'il soit inhumé.

Quelle est donc la nation policée qui ait possédé un prince capable d'un pareil dévoûment ?

Cinquante affamés condamnés et exécutés (1319).

A tous les maux de la guerre que les Tatars multipliaient dans la Russie, se joignaient d'autres fléaux et fréquemment surtout de terribles famines. En 1319, une de ces famines se fit sentir dans la ville de Pskoff ; le peuple se lève et pille les riches. L'autorité eût dû songer à adoucir les maux de ces malheureux poussés au désespoir ; elle trouva plus simple de les exterminer. Cinquante des plus exaltés furent arrêtés et livrés à une commission de boyards qui les condamna à mourir. Immédiatement après le prononcé du jugement, ces malheureux sont amenés sur une place publique ; on leur lie les mains sur le dos, puis, sur l'ordre donné par un boyard, une bande de soldats fond sur eux, et tous sont massacrés à coups de hache ou écrasés à coups de massue.

Malgré tous ces maux, la Russie grandissait en puissance. Jean Ier, qui régna de 1328 à 1340, avait établi sa résidence à Moscou, qui devint dès lors capitale de tout l'empire, et quelques tentatives plus ou moins heureuses annonçaient que le temps n'était pas éloigné où les grands princes russes s'affranchiraient du joug des Tatars. Dmitri IV fit faire un pas immense à la puissance russe. Enfin vint Jean III, qui était destiné à restaurer la monarchie moscovite, ou plutôt à affermir définitivement ce nouvel empire.

Horrible supplice d'André Schouisky (1562).

Un siècle après (1553 à 1584) régnait Jean IV, surnommé le *Féroce* ; surnom qui ne fut jamais mieux mérité. Il n'avait encore que treize ans lorsqu'il rassembla ses boyards, et leur dit qu'il était las de leur tyrannie et ne voulait plus être traité en enfant.

— Je devrais vous punir tous, ajouta-t-il; car vous vous êtes tous rendus coupables d'offenses à ma personne ; mais je veux me montrer indulgent, et je me contenterai de faire sentir le poids de ma colère au plus coupable d'entre vous, qui est André Schouisky.

Les Schouisky, en effet, s'étaient emparés du pouvoir pendant sa minorité; tous ceux qui s'approchaient du prince leur étaient suspects, et ils tendaient évidemment à jouer à Moscou le rôle de nos maires du palais.

André, qui était au nombre des personnes à qui Jean adressait ces paroles, tentea de se justifier; mais le prince ne voulut rien entendre.

— Qu'on le saisisse, s'écrie-t-il, qu'on le garrotte et qu'on le jette à mes chiens : c'est une curée à laquelle ils ont droit.

L'ordre est exécuté ; une meute féroce que Jean se plaisait à élever est amenée dans la rue sous les fenêtres du palais; on l'excite, on l'irrite par toutes sortes de moyens, puis on jette au milieu de ces terribles animaux André Schouisky, dont les cris augmentent encore la fureur des chiens, et dont le corps est mis en lambeaux et dévoré.

Exécution de la famille des Gliusky (1566).

Quatre ans après, les Schouisky prirent une terrible revanche sur les Gliusky, qu'ils soupçonnaient d'avoir poussé Jean au meurtre

d'André. Un incendie venait de dévorer une grande partie de la capitale; le Kremlin lui-même avait été atteint par les flammes, et en partie détruit. Les Schouisky accusèrent les Gliusky d'être les auteurs de cet incendie, que peut-être ils avaient allumé eux-mêmes. Par ordre du prince, les accusés sont saisis, amenés sur la grande place au milieu d'une assemblée de boyards présidée par Jean, et les actes les plus absurdes leur sont reprochés. On dit qu'ils avaient égorgé un grand nombre de personnes, leur avaient arraché le cœur, avaient aspergé de sang les rues de la ville, et qu'aussitôt les flammes s'étaient montrées de toutes parts. C'était, on en conviendra, un singulier et nouveau moyen d'incendier une ville; mais on l'expliquait en disant que de tout temps les Gliusky avaient été sorciers. La sentence de mort est prononcée contre toute cette famille: ceux de ses membres qu'on avait arrêtés furent égorgés sur-le-champ, d'autres qui s'étaient réfugiés dans les églises y furent massacrés.

Nous ne rapporterons pas toutes les monstruosités de ce genre commises par Jean IV, et qu'il accomplissait le plus souvent en s'abstenant de toutes formes judiciaires: dans ses promenades, à la chasse, il se plaisait à écraser les enfants sous les pieds de ses chevaux; il éventrait les femmes qu'il rencontrait pour s'assurer la main: c'était un tigre toujours insatiable de sang. Cependant c'est lui qui donna à la Russie les lois les plus sages qu'elle eût eues jusqu'alors. Dans une assemblée de députés qu'il convoqua à Moscou, il promit de régner selon les lois, et il promulgua un Code bien supérieur à celui en usage jusque là. Un oukase, supplément de ce Code, régla les prétentions relatives aux rangs et aux prérogatives, qui causaient des troubles incessants dans l'armée. Enfin, par une charte commune à tout l'empire, il voulut qu'en tout lieu le juge ou ses adjoints

fussent assistés d'un ancien et d'un juré, pris dans la population même de l'endroit où siégeait le tribunal pour juger les accusés.

C'est donc là que nous clorons cette introduction, non pas que le règne des lois fût bien affermi, et que nous ne devions trouver encore sur notre route bien de l'obscurité, bien des actes de barbarie; mais désormais la Russie est une : les conspirations s'y montreront sous un autre aspect; les formes judiciaires seront plus nettes, moins souvent éludées, et l'intérêt grandira en raison de l'importance du sujet.



PREMIÈRE PÉRIODE.

(1584 à 1613).

Conspiration du prince Schouisky. — Horrible attentat de Godounof, exécutions épouvantables. — Conspiration du faux Dmitri ou Démétrius. — Conspiration de Schouisky contre Otrépief. — Seconde conspiration de Schouisky contre Otrépief. — Arrestation, jugement et exécution d'Otrépief. — Horrible massacre des Polonais, à Moscou. — Apparition, arrestation et exécution d'un deuxième faux Dmitri. — Conspiration, succès, revers et mort d'un troisième faux Dmitri. — Affreux supplice d'un boyard. — Conspiration du prince Gagarin. — Conspiration de Liapounof. — Massacre de Moscovites par les Polonais.

Au féroce Ivan où Jean IV venait de succéder Fédor, prince idiot, exclusivement livré aux pratiques dévotes et superstitieuses les plus déplorables. Mais Jean, qui connaissait la faiblesse de corps et d'esprit de son futur successeur, avait institué un conseil, dit Conseil des Cinq. Un des membres de ce conseil était Godounof, dont la sœur, Irène, était femme du nouveau tsar Fédor. Cet homme hardi, doué d'une haute intelligence pour ce temps, et capable de ne reculer devant aucun moyen pour satisfaire son ambition, s'empara tout d'abord du pouvoir suprême, en imposant au conseil par son immense supériorité, et en usant de

l'influence d'Irène sur le tsar, pour faire approuver tous ses actes par ce dernier.

Godounof commença donc par reléguer à Ouglitch Marie, veuve de Jean IV, Dmitri (appelé par quelques historiens Démétrius) son fils, âgé de quatre ans, et tous ceux des parents de cette princesse dont il pouvait redouter l'opposition ; puis il se déclara régent de l'empire, et Fédor lui reconnut ce titre.

Conspiration du prince Schouisky (1586).

Furieux de se voir ainsi frustré de sa part du pouvoir, le prince Schouisky, un des membres du conseil des Cinq, se ligue avec le métropolitain Dionisi, pour renverser Godounof. Dionisi use de l'influence que lui donnait son caractère sacré sur le pauvre esprit de Fédor, pour l'engager à répudier Irène, qui ne lui avait pas encore donné d'enfants. En même temps, Schouisky travaille à se faire de nombreux partisans parmi les marchands de Moscou, classe puissante alors, et dont la volonté était d'un grand poids dans la balance des affaires.

Averti de ce complot par Irène, auquel le faible Fédor avait dit les tentatives du patriarche, Godounof met en campagne ses agents les plus habiles ; le lieu des conférences des Schouisky et des principaux marchands est découvert ; des espions parviennent à s'y faire admettre, et les moindres actes des conjurés sont dévoilés, ainsi que leurs projets, à l'habile régent, qui reste calme et affecte de se croire en parfaite sécurité.

La conspiration marche ; le métropolitain ne peut pas se flatter d'un grand succès, son influence sur le tsar étant balancée par celle d'Irène, qui parvenait presque toujours

à défaire la nuit, ce que l'astucieux prélat avait fait le jour; mais le nombre des conjurés grossissait: on avait acheté une grande quantité d'armes; des intelligences avaient été établies parmi les Strélitz, cette milice déjà redoutable, qui devait jouer plus tard un si grand rôle.

Godounof laissait faire; mais il recueillait au fur et à mesure les preuves les plus irrécusables du complot. Tout-à-coup il assemble une commission extraordinaire composée de princes et de boyards; il accuse les Schouisky d'attentat contre le tsar, accusation non fondée, il est vrai, mais à laquelle il était en mesure de faire croire à l'aide de tout les documents qu'il s'était procurés, et qu'il ne s'était pas fait scrupule de falsifier.... Hélas oui ! cet homme qui gouvernait un empire si puissant, s'était fait faussaire ! Et aujourd'hui, en plein dix-neuvième siècle, nous n'avons pas le droit de nous en étonner; les princes faussaires ne sont pas tellement rares de notre temps, que la cour d'assises n'ait quelquefois à demander compte à quelqu'un d'entre eux de cette noble industrie; et il arrive même qu'elle condamne ces *hauts et puissants*, sans plus s'en inquiéter que s'il s'agissait d'un valet d'écurie. Il est vrai que l'arrêt n'est pas exécuté, et là seulement est la différence. (1)

Nous demandons pardon de la digression, et nous reve-

---

(1) En 1845, M. le prince de Berghes fut condamné, comme faussaire, par la cour d'assises de Paris, à CINQ ANNÉES D'EMPRISONNEMENT. En 1846, M. le prince de Berghes, qui n'avait pas obtenu sa grâce, parce que cela était impossible, jouissait, dans les environs de Paris, des plaisirs de la campagne : il faisait des parties de chasse et de pêche... Mais comment voudriez-vous qu'on mît un prince au bagne, ou qu'on lui fît éplucher du coton dans une maison centrale ?...



nons à Godounof. Il dit tout ce qu'il voulut faire croire, et il prouva tout ce qu'il dit; il nomma les coupables, puis il déclara qu'il s'en rapportait à la commission pour les mesures à prendre envers eux.

En général, les commissions de ce genre, nommées par un prince qui peut mettre cent mille hommes sous les armes, sont d'une nature excessivement souple, et elles érigent volontiers en axiome ce paradoxe d'un prince diplomate : « la parole est donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Donc, convaincus ou non, les membres de la commission, condamnèrent les Schouisky à être étranglés où on les trouverait, et les marchands le plus compromis à avoir la tête tranchée sur la place publique.

Le lendemain vingt têtes de marchands, tombaient sur la principale place de Moscou. Les Schouisky avaient pris la fuite; mais on parvint à en saisir deux dans un couvent, où ils furent étranglés. En même temps, le métropolitain et l'archevêque de Varlaam furent déposés et relégués dans un couvent. Les historiens ne disent pas où et comment ils moururent; mais les récits de quelques-uns permettent de le deviner.

Jusqu'alors le clergé de Russie n'avait eu pour chef qu'un métropolitain; Godounof fit créer un patriarchat, et le patriarche de Jérusalem vint à Moscou avec les pouvoirs nécessaires pour établir cette espèce de pape, dont la puissance devait bientôt se fondre dans celle du tsar.

Horrible attentat de Godounof. — Exécutions épouvantables, (1587).

Rien dès lors ne pouvait faire ombrage à Godounof; il était tout puissant; ses ennemis étaient anéantis, et la faiblesse de corps de Fédor ne pouvait tarder à lui ouvrir les

voies du trône. Mais entre ce trône et lui, s'élevait le jeune Dmitri, relégué à Ouglitch avec sa mère et ses oncles, les Nagois. Un homme d'autant de résolution que Godounof ne pouvait être arrêté par un si faible obstacle. Le jeune prince avait une gouvernante ; la gouvernante avait un fils, et ce fils était ambitieux. Godounof fit promettre à ce dernier qu'il serait fait boyard le jour où Dmitri mourrait. Le fils détermina sa mère à empoisonner le jeune prince. Mais c'est une erreur de croire qu'on empoisonnait alors les gens aussi facilement qu'aujourd'hui : les gens du seizième siècle, les Russes surtout, n'avaient aucune idée de ces traités de toxicologie qui enseignent aux fils à hériter de leurs pères quelques années avant le terme fixé par la nature, qui contiennent tant d'excellents préceptes sur l'art de devenir *veuve* à propos, et de perdre sa femme en temps utile. Il est très présumable que l'honnête gouvernante fit de nombreux essais ; mais il est très certain que tous demeurèrent sans résultat. Godounof alors envoie au palais d'Ouglitch quelques-uns de ses agents les plus habiles et les plus dévoués, sous le prétexte de s'assurer que les augustes hôtes de ce palais y sont traités selon leur rang.

Marie, en recevant les envoyés de Godounof, devina, avec son instinct de mère, qu'un grand danger menaçait son fils, et dès lors elle veilla sur lui avec la plus vigilante sollicitude. Un jour pourtant elle croit pouvoir le quitter pendant quelques instants ; aussitôt la gouvernante prend le tsarévitch et le porte à Biatofsky, le chef des envoyés de Godounof, qui égorge ce malheureux enfant.

Mais bientôt, aux cris de Marie, qui, par sa douceur et sa bienfaisance, s'était acquis le dévoûment des habitants d'Ouglitch, toute la population de cette ville se soulève ;

les assassins envoyés par Godounof sont massacrés sans pitié ; puis on dresse un procès-verbal des faits dans lequel le régent est signalé comme l'auteur du complot, et on envoie cette pièce au tsar. Mais Godounof avait prévu toutes les éventualités : les courriers des habitants d'Ouglitch sont arrêtés en chemin par les gens du régent ; on détruit les dépêches et on les remplace par d'autres portant que Dmitri s'est tué lui-même avec un couteau dans un accès d'épilepsie, ce qui rend inexcusables les scélérats qui ont saisi ce prétexte pour massacrer les officiers du tsar envoyés près de la personne de Dmitri. Une enquête, faite sur les lieux par les agents de Godounof, confirme cette déclaration mensongère. Marie est obligée de prendre le voile dans un couvent de Tchérépovetz pour échapper à la mort, et tous ses parents sont saisis et entraînés au loin, où ils expirent, pour la plupart, dans les tortures d'une horrible captivité.

Ce n'était pas assez pour Godounof, qui voulait frapper fort, afin de n'avoir pas à frapper souvent ; il fallait que le meurtre de ses officiers, c'est-à-dire des assassins qu'il avait envoyés à Ouglitch, fût puni. Deux cent cinquante habitants de cette ville furent arrêtés comme auteurs ou complices du meurtre des infâmes présentés maintenant comme des martyrs ; beaucoup de ces malheureux refusèrent de se défendre, aimant mieux, disaient-ils, mourir pour la vérité que de vivre par le mensonge. En définitive, il y en eut deux cents pendus ou égorgés ; à beaucoup d'autres on coupa la langue, le nez et les oreilles ; quelques-uns seulement en furent quittes pour l'exil.

Fédor meurt, le trône est offert à Godounof qui le refuse ; longtemps il résiste à toutes les sollicitations ; il supplie sa sœur Irène, veuve du tsar, de ne pas le tenter da-



Ch. Geoffroy del. et sc.

DMITRI

MORT A MOSCOU (1606)

vantage; puis enfin, jugeant que le temps était venu de faire un dénoûment convenable à cette comédie, dont le peuple seul était dupe, il demande à la tsarine sa bénédiction, et déclare qu'il accepte la toute-puissance par obéissance, et qu'il doit être considéré comme une victime du trône.

Conspiration du faux Dmitri ou Démétrius (1604 à 1606).

Boris Godounof est couronné tsar; sa puissance, déjà si grande, s'accroît encore; mais tant de succès devaient être suivis de terribles revers, c'est l'ordre ordinaire des choses : arrivé au plus haut degré de prospérité, il faut descendre; de même qu'arrivé au comble de l'infortune, on voit surgir des jours meilleurs. Cette proposition est aussi vieille que le monde; mais nous pensons qu'il est utile de la répéter jusqu'à ce que tous la comprennent, et sur ce pied on pourra la redire longtemps après nous !

Enfin il respirait, cet habile et hardi Godounof; il se croyait en position de défier le monde, lorsqu'un jeune et pauvre moine entreprit de lui arracher cet empire, dont il se croyait le maître invincible. Ce moine, fils d'un pauvre gentilhomme de Galitch, se nommait Youri Otrépief. Il savait lire, ce qui était une grande science alors; il était d'un esprit très délié, et ne manquait pas de courage. Après avoir passé à plusieurs reprises d'un couvent à un autre, il était au monastère de Tchoudof lorsque le patriarche Job vint visiter ce lieu. L'intelligence d'Otrépief fut remarquée du patriarche; il voulut s'attacher ce jeune homme, dont il fit son secrétaire, et en cette qualité il l'emmena souvent au palais. Il paraît que ce fut là que le jeune moine conçut le projet d'usurper la couronne des tsars. L'éclat des grandeurs aviva son imagination, et témoin de l'incapacité de

tant de hauts personnages, il se demanda pourquoi lui, qui leur était tant supérieur par l'esprit, ne le serait pas aussi par la fortune et le rang.

Otrépief savait tous les détails de la mort du jeune Dmitri, fils de Jean IV, que Godounof avait fait assassiner; il lui fut facile d'achever de s'instruire sur ce point, car il y avait au palais d'anciens serviteurs de Marie, mère de ce jeune prince. Il se fit raconter par eux jusqu'aux moindres particularités de la vie et de la mort du prince; il prit note de ses goûts, de ses qualités, de ses défauts; recueillit les noms et les titres de toutes les personnes, officiers et serviteurs qui l'avaient entouré, et après avoir bien préparé et étudié son rôle, il demanda à retourner dans son couvent, ce qui lui fut accordé sans difficulté. Les autres moines furent surpris de le voir renoncer ainsi à la position que lui avait faite le patriarche, et à l'avancement qu'il n'eût pas manqué d'obtenir.

— Que vouliez-vous que je devinsse en restant à la cour? leur répondit Otrépief en riant; évêque tout au plus, et je veux être tsar de Moscou.

Les moines regardèrent d'abord ces paroles comme une plaisanterie; mais soit par indiscrétion, fanfaronnade, ou soit que cela entrât dans son plan, Otrépief répéta si souvent qu'un jour il porterait la couronne des tsars, que les supérieurs du monastère en informèrent le métropolitain, qui en informa le patriarche Job, lequel en parla au tsar Godounof. Ce dernier dit que c'étaient là probablement les paroles d'un fou; mais comme il savait par sa propre expérience que l'usurpation du trône n'était pas chose impossible, il donna ordre, par excès de prudence, de reléguer le jeune indiscret dans un couvent éloigné.

Deux moines furent chargés de l'accompagner. A peine

hors du couvent, Otrépief parvient à les séduire; il leur dit qu'avec leur concours il a la certitude d'arriver au trône, et qu'alors il les comblera d'honneurs et de biens; que la première chose à faire est de se rendre en Lithuanie, où s'étaient réfugiés un grand nombre d'ennemis du tsar Godounof, et tous trois prennent aussitôt le chemin de ce pays. Ils logeaient dans les monastères, selon l'usage du temps, et dans chaque cellule où il passait la nuit, Otrépief écrivait sur les murailles : « Je suis Dmitri, fils de Jean IV, « que l'on croit mort, et qui ai échappé à mes assassins. « Quand je serai sur le trône de mon père, je récompen- « serai les hommes généreux qui m'accueillent aujour- « d'hui. »

Le bruit se répandit promptement de tous côtés que le tsarévicth Dmitri n'était pas mort et qu'il était réfugié en Lithuanie. Otrépief arriva en effet dans ce pays, prit l'habit séculier, et quitta ses compagnons, dont un consentit à prendre le nom d'Otrépief, tandis que le véritable Otrépief se présentait comme le fils de Jean IV aux cosaques zaporiens, brigands audacieux parmi lesquels il fit ses premières armes, et où il acquit les connaissances et les habitudes militaires qu'il croyait nécessaires au succès de son audacieuse entreprise.

Après quelques campagnes qui n'étaient probablement que des actes de brigandage, Otrépief reprend le froc et entre au service d'un puissant seigneur nommé Vichnevetski, qu'il savait avoir été très attaché à Jean IV. Bientôt il feint d'être dangereusement malade et demande un confesseur. On fait venir un jésuite; car il y avait dès lors des jésuites partout. Otrépief se confesse, et il dit au prêtre après en avoir reçu l'absolution :

— Je vais bientôt mourir, et je vous supplie, mon père,

de me faire inhumer avec les honneurs dus au fils du tsar.

Le jésuite, grandement surpris, lui demande l'explication de ces paroles. Otrépief dit qu'il ne peut la donner maintenant; mais qu'il a placé sous son oreiller une lettre dans laquelle, après sa mort, on trouvera des choses qui justifieront la demande qu'il fait. En parlant ainsi d'une voix qui semblait s'affaiblir, il témoigne le besoin de se soulever un peu; le jésuite s'empresse de l'assister, et il s'empare adroitement de la lettre; en même temps il aperçoit sur la poitrine du malade une croix d'or enrichie de diamants, présent qui avait été fait à Otrépief lorsqu'il était secrétaire du patriarche, et qu'il semble alors vivement contrarié d'avoir laissé voir.

Le jésuite se retire et court raconter ce qui vient de se passer à Vichnevetski; ils ouvrent la lettre et ils y voient que celui qui s'est présenté à eux comme un pauvre moine n'est autre que Dmitri, fils de Jean IV.

Vichnevetski avait à son service deux moscovites qui avaient été soldats de Jean IV; il les amène près du malade, et tous deux affirment qu'ils reconnaissent parfaitement en sa personne le tsarévitch Dmitri; d'abord à ses traits, bien qu'ils ne l'eussent pas vu depuis son enfance, puis à deux verrues qu'il avait au visage, et à la longueur inégale de ses bras.

Les jésuites, qui étaient alors tout puissants en Pologne, s'empressent de saisir cette circonstance qui peut servir à soumettre la Russie aux clefs de saint Pierre, et pendant qu'ils informent le roi de Pologne, Sigismond, de cette grande découverte, Otrépief semble se rétablir comme par enchantement. Sigismond ordonne que ce personnage lui soit présenté; il le traite en prince, et le loge dans son palais. Comme il ne se sentait pas assez fort pour rompre

immédiatement avec la Russie, il ne donna point de troupes à ce prétendant, qui venait on ne savait d'où ; mais il autorisa secrètement les seigneurs à s'armer pour lui à leurs risques et périls, déclarant qu'il tenait Dmitri, actuellement présent à la cour de Pologne, comme le seul tsar légitime, et qu'il ne manquerait pas de lui prêter ostensiblement aide et assistance pour reconquérir sa couronne dès que les circonstances lui paraîtraient propices.

Mais déjà Otrépief avait un appui bien plus solide ; il avait traité avec Rangoni, nonce du pape, et il s'était engagé à réunir la Russie à l'église latine. A cette condition, Rangoni lui avait promis le secours de toute l'Europe, sauf, si l'imposteur échouait, à lui manquer de parole. La plus grande partie de l'Europe s'occupa peu, en effet, de ces démêlés ; mais on parvint à faire des levées assez nombreuses en Pologne, et un nombre immense de transfuges moscovites vinrent grossir les rangs de ces barbares indisciplinés, toujours prêts à se battre sans connaître la cause de la querelle, pourvu qu'il y eût en perspective quelque butin à faire.

Otrépief et ses amis les jésuites pensèrent alors à s'attacher les cosaques du Don. Les brigandages de ces hordes de sauvages ayant été récemment réprimés par Godounof, il fut facile de les entraîner, de sorte que le prétendant se trouva tout-à-coup à la tête d'une masse formidable. Avant de se mettre en campagne, il inonda les provinces méridionales de la Russie de proclamations dans lesquelles, faisant appel à ses fidèles sujets, il leur promettait, en récompense de leur soumission à Dmitri, leur légitime souverain, une vie délicieuse, semblable ou à peu près à celle d'Adam et Eve dans le paradis terrestre. Le paradis terrestre en Russie est chose passablement bouffonne ; mais les jon-

gleurs de ce temps-là ne valaient pas mieux que ceux du nôtre.

Godounof commença à reconnaître qu'il avait eu tort de ne pas attacher d'importance aux paroles du jeune moine ; néanmoins, pensant qu'il ne pouvait être entouré que d'aventuriers faciles à disperser, il envoya vers lui un voïévode avec une forte escorte pour le sommer de venir à Moscou rendre compte de sa conduite, et avouer publiquement son imposture, sous peine d'y être amené de force et mis à mort. Les cosaques du Don battirent l'escorte, et laissèrent la liberté au voïévode, à la condition qu'il irait dire à Godounof qu'ils étaient en chemin pour amener à Moscou le tsar Dmitri.

Godounof, tout-à-fait effrayé, envoya aux cosaques de nombreux députés pour les détromper, et un ambassadeur extraordinaire du tsar vint près de Sigismond pour lui représenter qu'il était la dupe d'un aventurier. Mais il y avait derrière Sigismond et derrière les cosaques un rempart de jésuites qui les poussait à la conquête de la Russie au profit du pape. Un des députés du tsar, arrêté par les cosaques, fut envoyé, chargé de chaînes, à Otrépief. Ce député, pour sauver sa vie, feignit de reconnaître le faux Dmitri pour le fils de Jean IV; il se jeta à ses pieds, et déclara en versant des larmes qu'il le reconnaissait pour son légitime souverain; il dit qu'il avait été trompé comme beaucoup d'autres par les bruits répandus qu'un faux tsarovitch se présentait pour disputer la couronne à Godounof; mais que maintenant qu'il avait le bonheur de contempler les traits de son véritable maître, il se sentait un dévoûment à toute épreuve pour ce prince si miraculeusement conservé à l'amour de ses sujets, qui bientôt suivraient tous son exemple...

Et c'est là, mon Dieu! ce que l'on trouve dans l'histoire de tous les temps : de la cruauté, de la lâcheté, de l'ambition, de la servilité et du mensonge. A ceux qui usent de tout cela sont acquises les joies du monde... Comment donc ne pas croire à une autre vie?

Le hideux mensonge de ce député lui valut la faveur du prétendant et contribua encore à augmenter le nombre des partisans de ce dernier. Le 16 octobre 1604, Otrépief, à la tête des bandes qu'il appelait son armée, entra sur le territoire russe. Godounof, qui jusqu'alors s'était borné à négocier, ordonna de faire de fortes levées de soldats; mais pendant que ces recrues s'organisaient, le faux Dmitri avançait toujours précédé de proclamations et d'un manifeste publié par le voïévode de Sandomir, Mnicheck, dont Otrépief avait promis d'épouser la fille, dans lequel il était dit que le tsarévitch Dmitri, ayant prouvé sa qualité devant le roi Sigismond, serait soutenu de toutes les forces du royaume de Pologne.

En outre, Otrépief distribuait à profusion l'or qu'il recevait des seigneurs ayant embrassé sa cause, et le fer et l'or, cette double puissance à laquelle rien ne résiste dans le monde, lui ouvraient une large voie. L'Ukraine se prononça pour lui; dès le 18 octobre, la forteresse de Moravsk se soumettait sans s'être défendue; huit jours après la ville de Tchernigof suivait cet exemple. Otrépief, en entrant dans cette ville, y trouva douze canons, d'abondantes munitions et des sommes considérables dans les caisses publiques; ce qui le mit à même de continuer son système de corruption, et de lui donner un plus grand développement. Plusieurs autres villes se rendirent successivement; la Russie méridionale se livra presque tout entière.

Chez beaucoup d'hommes le malheur avive l'intelligence,

chez un certain nombre il l'émousse. Godounof était de ces derniers : au lieu de hâter la réunion de son armée, il ordonna des prières publiques pour le repos de l'âme du tsarévitch Dmitri, assassiné par son ordre, et il fit solennellement excommunier l'imposteur Otrépief, qui se présentait comme étant le prince objet de ces prières. Enfin pourtant, voyant que ce remède anodin n'avait aucun résultat satisfaisant, il réunit soixante mille hommes, et cette armée marche contre l'imposteur, sous le commandement du prince Mstislasky.

Otrépief, de son côté, était aveuglé par le succès ; depuis qu'il était le fiancé d'une princesse, et qu'à la tête d'une armée il avait traversé des villes en conquérant, rien ne lui semblait impossible ; il se croyait volontiers destiné à faire la conquête du monde... Tant il est vrai que le pouvoir enivre ! En présence de tant de choses incroyables, accomplies par la seule force de sa volonté, l'homme ne pouvant plus s'élever, commence à déchoir...

Otrépief, qui n'avait de succès ou de salut à espérer que de sa prudence, se posa tout-à-coup en vainqueur ; ayant à peine quinze mille hommes de bonnes troupes, il court au-devant de l'armée moscovite, forte de soixante mille combattants et flanquée d'une artillerie formidable. Otrépief était d'une bravoure admirable, c'est une justice que lui rendent tous les historiens ; mais que pouvaient sa bravoure et les hordes indisciplinées qu'il commandait contre de si grandes forces ?.. Il fut vaincu, et les débris de son armée écrasée se dispersèrent ; lui-même n'échappa à la mort que par miracle.

Deux jours après cette bataille, Otrépief, qui depuis ce désastre avait couché sur la neige et vécu de quelques grains d'orge, parvenait à réunir les débris de ses bandes ;

il en forma le noyau d'une nouvelle armée qui se grossit promptement; car les généraux de Godounof ne faisant aucun quartier, tous les seigneurs compromis comprirent qu'il fallait vaincre ou mourir; et le tsar Godounof commençait à peine à se réjouir de la défaite de son astucieux ennemi, lorsqu'il apprit que celui qu'il croyait anéanti se relevait plus menaçant que jamais. Toutefois l'ivresse du succès ne pouvait se dissiper si promptement, et au lieu de paroles d'encouragement, ce fut des paroles de colère et de menace qu'il envoya à ses généraux. Dès lors, Boris Godounof, de même que tous les tyrans, n'eut plus autour de lui que des ennemis, et le 13 avril 1605, il expirait sous les atteintes d'un mal subit qui lui laissait à peine le temps de bénir son fils Fédor, et de le proclamer son successeur.

Fédor Boris, âgé de seize ans, monte sur le trône; il reçoit les serments de fidélité de la cour, du clergé, du peuple, de l'armée, et sa puissance paraît être aussi bien affermie que celle de son père. Mais alors comme aujourd'hui, les serments des grands étaient choses peu solides : le général en chef de l'armée qui venait de jurer fidélité au jeune tsar ne fut pas plus tôt de retour à la tête des troupes, qu'il entra en négociation avec Otrépief, et se livra à lui avec toute l'armée. Dès lors le faux Dmitri, n'ayant plus d'ennemis à combattre, marche en triomphateur sur Moscou; il entre dans cette ville sans éprouver de résistance, est proclamé tsar, et fait étrangler Fédor. Il se rend ensuite en grande pompe et au milieu d'un grand concours de peuple au tombeau de Jean IV, dont il prétendait être le fils; il prie avec ferveur, verse d'abondantes larmes en baisant respectueusement la pierre qui recouvre les dépouilles mortelles de ce prince féroce; et ceux d'entre les moscovites qui avaient douté jusque là qu'il fût bien le

Dmitri tsarévitch, sont dès lors persuadés qu'il est bien le fils de Jean.

Il restait à Otrépief une épreuve difficile à subir ; c'était de se faire reconnaître par Marie, sa prétendue mère. Pour y parvenir, il commence par rappeler les Nagois, famille de Marie, exilés depuis l'avénement de Godounof; il leur rend leurs biens et les comble d'honneurs ; puis il fait dire à Marie qu'il est disposé à la traiter en bon fils ou en maître sévère ; mais qu'il ne veut pas de demi-mesure. Marie, effrayée, déclare le reconnaître et elle assiste à son couronnement, le 21 juillet 1605.

Jamais imposteur n'avait joué son rôle avec plus d'habileté et de bonheur ; toutes les difficultés s'aplanissaient devant lui. Tant qu'il avait fallu négocier, corrompre ou combattre, il s'était montré prudent et infatigable ; mais arrivé au but qu'il s'était proposé, ces dernières qualités s'affaiblirent en lui : il se livra au plaisir avec emportement, il admit les jésuites à sa cour, malgré les représentations, les murmures des prêtres et du peuple. Le doute commença à s'élever dans les esprits ; on s'étonnait surtout que la tsarine Marie, qui l'avait reconnu pour son fils, fût gardée à vue par des hommes dévoués à Dmitri et retenue en quelque sorte prisonnière dans le couvent où elle s'était retirée. D'autres imprudences accrurent les murmures : insultant à l'ignorance et à la superstition des Russes, il défendait d'asperger sa table d'eau bénite ; il remplaçait, pendant les repas, la prière par de la musique, et méprisant tous les usages nationaux, il affectait l'air et le ton d'un Polonais.

Conspiration de Schouisky contre Otrépief (1606).

Le mécontentement amena les révélations : un moine déclara publiquement que le prétendu Dmitri était un imposteur; qu'il l'avait vu tout jeune au couvent de Tchoudof et qu'il lui avait appris à lire. Dmitri fait saisir le moine qui est étranglé par son ordre sans formes de procès. Cela n'empêcha pas d'autres révélations de se produire, et Schouisky, un des seigneurs que Godounof avait envoyés en mission à Ouglitch, à l'époque du meurtre de Dmitri, rassembla ses amis, ses partisans, et leur déclara que Dmitri était bien mort à cette époque, et qu'il avait vu son cadavre ; il leur proposa de renverser l'imposteur et offrit de se mettre à leur tête. Les esprits s'échauffent. Dmitri découvre la conspiration ; il sent qu'en faisant immoler secrètement Schouisky, il ne fera que confirmer les révélations de ce dernier, et qu'il ne peut éviter le coup qui le menace que par un débat public. Schouisky est arrêté et mis en jugement avec un appareil imposant.

On reproche à l'accusé d'avoir calomnié le tsar et d'avoir conçu le projet d'attenter à sa vie pour s'emparer de la couronne. On lui dit que les preuves de son crime sont trop nombreuses pour qu'il puisse le nier ; mais que le tsar est clément et qu'il est disposé à lui pardonner, pourvu qu'il reconnaisse publiquement qu'il a menti en affirmant avoir vu à Ouglitch le cadavre du fils de Jean IV, et qu'il nomme ses complices.

— Je ne me rétracterai pas, répond Schouisky avec fermeté ; car ce que j'ai dit est la vérité : l'homme qui porte aujourd'hui la couronne des tsars est un vil imposteur. Je sais le sort qui m'est réservé ; mais les hommes

que vous m'engagez inutilement à trahir me vengeront, et l'usurpateur tombera.

En vain lui objecta-t-on que ce qu'il affirmait était insoutenable en présence de la reconnaissance formelle de la tsarine Marie.

— La tsarine a voulu échapper à la mort, répondit-il; moi je la braverai.

Les juges n'en pouvant obtenir autre chose, ordonnèrent qu'il fût mis à la torture. Alors l'exécuteur se présenta; il lia les mains à l'accusé et lui plaça sur la tête une couronne de fer, garnie intérieurement de pointes acérées, puis de la paume de la main il frappa un premier coup sur le sommet de cette couronne, et le sang commença à ruisseler sur le visage du patient.

— Voulez-vous vous avouer coupable? demanda le juge.

— J'avoue volontiers que j'ai voulu renverser du trône l'homme qui l'occupe, répondit intrépidement Schouisky; mais en cela je servais mon pays, car cet homme est un imposteur.

Le juge fit un signe au bourreau, qui frappa une seconde fois sur la couronne de fer. Des lambeaux de chair commencèrent à se détacher : le sang aveuglait le patient et ruisselait sur ses vêtements ; mais il semblait que la souffrance augmentât son énergie, et il persista à taire le nom de ses complices et à soutenir que le véritable Dmitri était mort. La terrible couronne fut ainsi enfoncée graduellement jusqu'à la hauteur des yeux, de sorte que la plus grande partie du crâne et la totalité de l'os frontal étaient dénudées. C'était un spectacle horrible.

Au dernier coup frappé par le bourreau, le malheureux Schouisky s'évanouit. Alors la couronne lui fut ôtée, on lui couvrit la tête d'un linge et on lui fit respirer du vinaigre.

Lorsqu'il eut repris connaissance, le président prononça la sentence qui le condamnait à avoir la tête tranchée; puis il fut reconduit en prison, où de nouvelles tentatives furent faites sans plus de succès, pour qu'il achetât sa grâce en se déclarant coupable de mensonge.

Le lendemain, tandis que l'on faisait les préparatifs de l'exécution, la tsarine Marie fit demander un entretien particulier au tsar; Otrépief se rendit aussitôt près d'elle. Lorsqu'il en sortit, il ordonna à un de ses officiers de se rendre en toute hâte près du condamné, et de lui annoncer que grâce de la vie lui était accordée, à la condition qu'il se retirerait dans un couvent pour n'en plus sortir.

On suppose que Marie avait représenté à son prétendu fils que l'exécution de Schouisky, loin de détruire l'effet de ses révélations, leur donnerait plus de poids, tandis qu'en lui faisant grâce on prouverait qu'on est assez fort de son bon droit pour ne pas redouter la calomnie. Il était dans l'intérêt de Marie d'en agir ainsi; car le peuple, en reconnaissant l'imposture, n'eût pas pardonné à la tsarine d'avoir aidé cet aventurier à le tromper.

Schouisky était déjà sur l'échafaud; il s'était mis à genoux, et allait poser sa tête sur le fatal billot, lorsque l'officier envoyé par le tsar arriva, et annonça que grâce était accordée au condamné. Schouisky, malgré sa faiblesse, résultat de la torture qu'il avait subie la veille, se releva vivement, et eut l'air de vouloir haranguer le peuple; mais sa voix fut étouffée par les houras de la multitude, et les cris de *vive le tsar* qu'avait provoqués l'officier envoyé par Dmitri.

Cependant l'orage continua à se former; les révélations se produisaient de toutes parts: le père et la mère d'Otrépief eux-mêmes déclarèrent que le tsar était leur fils; des

hommes hardis proclamaient cette vérité sur les places publiques. Otrépief les faisait saisir et étrangler en prison ; mais ces rigueurs produisaient l'effet ordinaire, et l'exaltation poussait au martyre. La cruauté enfante la crainte : le tyran s'entoura d'une garde de trois cents étrangers, toujours armés de haches et de hallebardes, après lesquels les seigneurs et les troupes nationales prirent leur rang avec un amer dépit.

Se croyant néanmoins plus affermi que jamais, Otrépief déclara qu'il avait résolu de ne laisser au clergé que les biens nécessaires à ses besoins, et de s'approprier le surplus pour la solde de ses troupes et les besoins de l'état. C'était provoquer toutes les colères du clergé, dans un temps et dans un pays où son influence était immense. Il chassa de leurs maisons tous les prêtres de deux quartiers où il logea ses troupes étrangères ; enfin il avait autorisé les jésuites à célébrer la messe en latin au Kremlin, et dans le même temps il recevait avec de grands honneurs un envoyé du pape, qui venait le sommer d'accomplir le traité conclu par le légat Rangoni. C'était là autant de crimes que le clergé ne pouvait lui pardonner ; aussi les prêtres, sans cesser de prier pour lui publiquement, commencèrent-ils à le décrier dans l'esprit des fidèles, en le présentant comme un voleur des biens de l'église, un hérétique et un véritable antechrist.

A toutes ces fautes, Otrépief ajouta celle d'appeler près de lui Schouisky, auquel il avait fait grâce de la vie après l'avoir fait traiter si cruellement ; il lui dit que malgré l'offense qu'il avait reçue de lui, il reconnaissait ses grandes qualités, et qu'oubliant le passé, il lui offrait de devenir son conseiller intime. Schouisky accepta ; mais ce fut avec la

résolution de se venger, en profitant de la position où il allait se trouver pour renverser l'imposteur.

Seconde conspiration de Schouisky (1606).

Le jour même de son installation au palais, Schouisky renoua tous les fils de sa conjuration, avec autant de hardiesse et plus de bonheur que la première fois, attendu que depuis ce temps Otrépief avait soulevé contre lui la cour, l'armée, le peuple et l'Église. Quand il eut tout préparé, lui et ses amis fixèrent l'exécution à l'époque des fêtes du mariage; car Otrépief avait demandé au voïévode de Sandomir la main de sa fille Marine, et la future tsarine devait prochainement arriver à Moscou. Elle arriva en effet accompagnée d'une suite nombreuse; les ambassadeurs de Sigismond, roi de Pologne, qui arrivèrent le même jour, n'étaient pas moins bien accompagnés. Cette foule de Polonais armés, introduits dans la capitale, donna de l'inquiétude à la population. En sortant des orgies du palais, ces étrangers se répandaient dans la ville, battant les hommes, violant les femmes, ce qui acheva d'exaspérer le peuple, et les conjurés profitaient de tout cela pour augmenter le nombre de leurs partisans.

Enfin Schouisky assemble, une nuit, dans sa maison, un grand nombre de conjurés; il leur expose les périls de l'Église et de l'État, et leur propose de tuer le tsar, qui n'est qu'un aventurier. Tous sont d'accord; les centeniers répondent du peuple, les officiers de leurs troupes, et les seigneurs de leurs nombreux domestiques. On fixa le jour et l'heure de l'exécution, et l'on se sépara pour en presser les préparatifs.

Pendant les trois jours qui suivirent, on répandit les

bruits les plus sinistres sur les projets du tsar; on déclamait tout haut contre lui; des attroupements se formaient dans les rues, et repoussaient avec violence les étrangers qui s'approchaient.

Otrépief, malgré tout cela, ne cessait de montrer une sécurité inaltérable, et bien que dans la nuit du 15 au 16 mai, on eût surpris dans ses appartements six individus suspects, il ne voulut pas augmenter la garde ordinaire du palais, qui n'était que de cinquante hommes.

Le 16, tous les marchands refusèrent de la poudre et des armes aux Polonais. La nuit suivante, un corps de dix-huit mille hommes, campé près de Moscou, entra furtivement dans cette capitale, et se joignit aux conjurés qui déjà étaient maîtres de douze portes et ne laissaient plus entrer ni sortir.

Arrestation, jugement et exécution d'Otrépief (1606).

Pendant que cela se passait, le tsar dormait dans le palais, et les Polonais étaient renfermés dans leurs logements, dont les portes furent marquées pour l'instant du massacre. Les principaux des conjurés allaient de maison en maison exhorter les citoyens à se tenir prêts au premier coup de tocsin.

Le 17 mai, au point du jour, toutes les cloches s'ébranlèrent au signal parti de l'église de Saint-Élie; aussitôt toute la population armée se précipite vers la grande place où sont déjà rassemblés les boyards, casque en tête. Schouisky, chef de la conjuration, tenant son épée d'une main et de l'autre un crucifix, se met à la tête de cette multitude et marche contre le palais. En un instant les portes en sont

forcées ; on égorge les gardes, et des flots de conjurés se répandent dans l'intérieur.

Réveillé par le tocsin, Otrépief voit, par ses fenêtres, cet immense rassemblement armé ; mais toujours intrépide, il ne songe pas à fuir, et saisissant une hallebarde, il ouvre la porte de son appartement et se présente aux conjurés en leur demandant ce qu'ils veulent ; ils répondent par une décharge de mousqueterie : les vêtements du tsar sont percés de balles, la porte qu'il tient entre-ouverte en est criblée ; mais Otrépief n'est pas blessé. Il referme cette porte ; elle tombe presque aussitôt sous les coups des assaillants. Forcé de se retirer, le tsar traverse le palais de chambre en chambre, et poursuivi par les conjurés, qui sont trop nombreux pour qu'il puisse tenter de leur faire tête. Enfin, près d'être atteint, il saute par une fenêtre, et malgré les blessures graves qu'il se fait en tombant, il se relève, et parvient à se réfugier dans un poste de Strélitz étrangers à la conjuration. Ce poste est bientôt entouré par la foule armée et menaçante ; mais l'officier qui commande les Strélitz déclare qu'il est résolu à repousser la force par la force, et qu'il défendra son souverain jusqu'à la mort.

— Celui que vous appelez votre souverain n'est qu'un moine qui a usurpé la couronne, lui dit Schouisky.

— Il est le fils de la tsarine Marie.

— La tsarine elle-même le déclare imposteur.

— Eh bien ! qu'on me montre cette déclaration écrite, et je vous le livrerai ; mais seulement à cette condition.

Schouisky court au couvent de Marie ; il lui apprend ce qui se passe, lui dit que la capitale est en son pouvoir, qu'elle ne peut refuser de déclarer imposteur et usurpateur le misérable qui l'a obligée à le reconnaître pour son fils ; que de cette déclaration dépend le salut de la Russie

et le sien à elle ; car le peuple furieux ne lui pardonnera pas de lui avoir arraché sa proie.

Marie cède d'autant plus facilement que sa conscience timorée lui reprochait le mensonge par lequel elle avait livré le trône à un aventurier ; elle fait, signe, fait sceller la déclaration qu'on lui demande, et que Schouisky s'empresse de porter à l'officier de Strélitz.

Otrépief est livré. Schouisky assemble aussitôt quelques boyards ; il en forme un tribunal dont il se constitue le président, et devant lequel est amené le tsar, si rapidement précipité du trône où son adresse et son courage l'avaient fait monter.

— L'heure est venue d'expier tes crimes, lui dit Schouisky. Jamais cette tête que tu as fait si cruellement mutiler n'a cessé de penser à la vengeance. Moine Otrépief, avoue que tu n'es qu'un imposteur, afin que Dieu, devant lequel tu vas paraître, ait pitié de toi.

— Je suis le tsar Dmitri, répondit Otrépief avec assurance : ce n'est pas la première fois que des sujets rebelles, égarés par des traîtres, osent porter la main sur la personne sacrée de leur souverain ; mais ces crimes ne demeurent jamais impunis.

— Tu veux gagner du temps, réplique Schouisky ; mais tu n'y parviendras pas, la déclaration de la tsarine Marie est suffisante pour que nous décidions de ton sort, et ce faisant, nous te condamnons à mourir.

Aussitôt quatre hommes saisissent le condamné, le poussent contre une muraille ; deux autres, armés de fusils, se placent devant lui et font feu presque à bout portant. Otrépief tombe, se débat un instant et expire. Le peuple s'empare de son cadavre, et le traîne à la place ordinaire des

exécutions, où il l'abandonne après lui avoir fait subir toutes sortes d'outrages et de mutilations.

Horrible massacre des Polonais à Moscou (1606).

La mort d'Otrépief devait être le signal du massacre des Polonais. A peine le faux Dmitri était-il tombé, que le peuple, guidé par des prêtres et des moines, se répand dans la ville, se précipite dans toutes les maisons portant le signe fatal, et le sang coule de toutes parts.

— A bas le pape ! Tuez, tuez les hérétiques ! hurlaient les prêtres russes,

Le massacre dura six heures ; plus de mille Polonais furent tués, dépouillés, hachés ; après quoi tous ces hommes, couverts de fange et de sang, allèrent dans les églises remercier Dieu du succès de leur entreprise !

Au récit de telles atrocités, il n'est pas un honnête homme qui ne sente son cœur bondir dans sa poitrine ; beaucoup se demandent si les Moscovites de ce temps-là appartenaient tout-à-fait à l'espèce humaine ; si, par une monstrueuse promiscuité, il ne pouvait pas se faire que dans leurs veines circulât le sang du tigre ou d'autres bêtes féroces. Mais autant vaudrait demander si les Parisiens de la Saint-Barthélemi n'étaient pas des loups enragés. L'homme est le même partout : sa nature est mauvaise, et une demi-civilisation ne sert qu'à augmenter sa perversité. S'il est moins méchant quand il raisonne, c'est qu'il comprend qu'un échange de bons procédés doit avoir pour résultat une plus grande somme de jouissances.

Quoi qu'il en soit, la vengeance de Schouisky fut complète, car, après avoir renversé le faux Dmitri, il fut proclamé tsar à sa place. Il y eut bien çà et là quelques oppo-

sants ; mais le peuple le voulait, et ses mousquets étaient fumants ; le sang ruisselait encore sur ses hallebardes..... Donc, le lendemain de cet affreux massacre, 18 mai 1606, Schouisky, proclamé tsar, fut conduit triomphalement à la cathédrale et de là au palais... C'est presque l'histoire de nos jours.

Apparition, arrestation et exécution d'un deuxième faux Dmitri (1607).

Mais les intronisations de ce genre sont presque toujours suivies d'agitation. Schouisky avait à peine eu le temps de faire savoir à ses fidèles sujets que son gouvernement serait doux et paternel..... — Tous les gouvernements ont la prétention d'être paternels, surtout à leur début — que déjà le bruit se répandait dans l'empire que le tsar Dmitri n'était pas mort; qu'un de ses fidèles serviteurs s'était laissé fusiller à sa place. Un esclave fugitif, nommé Ivan Bolotnikof, s'était en effet montré en Ukraine, prétendant être le tsar Dmitri. Or, l'apparition d'un nouveau Dmitri, vrai ou faux, étant pour les Strélitz, les cosaques, les paysans, une occasion de pillage, il ne pouvait manquer de partisans : ils lui arrivèrent en foule. Les villes de Rizau, Toula, Cachire, Astrakhan, se révoltent en faveur de ce nouveau prétendant. Bolotnikof, à la tête d'une armée nombreuse, ravageant tout sur son passage, marche sur Moscou, prend Kolomma ; mais là s'arrêtent ses succès : atteinte par l'armée de Schouisky, celle des rebelles est anéantie.

Bolotnikof se relève néanmoins de ce désastre ; deux princes puissants le reconnaissent, et chose étrange, l'un d'eux est précisément le prince Téliatevsky, dont Bolotnikof était l'esclave fugitif ! Téliatevsky avait certainement

d'excellentes raisons pour croire et surtout pour soutenir que son ancien esclave était le véritable tsar de Moscou.

Schouisky, comme nous l'avons vu, était un rude joûteur, difficile à intimider ; il se montre infatigable ; marche de sa personne contre les rebelles, gagne une bataille, dans laquelle le prince Téliatevsky est tué, et vient mettre le siége devant Toula, où s'étaient réfugiés Bolotnikof et les autres chefs de la révolte.

Les assiégés se défendirent vigoureusement ; mais Schouisky, d'après le conseil d'un enfant, né probablement avec le génie de la destruction, arrêta, au moyen d'une digue pratiquée au-dessous de la ville, la rivière d'Oupa qui la traversait ; et telle était la position topographique de la ville, qu'au bout de quelques heures elle se trouva entièrement submergée. Beaucoup d'habitants furent noyés ; la défense devint impossible. Bolotnikof est saisi par ses soldats révoltés, qui le livrent à Schouisky.

Ce second faux Dmitri était bien moins redoutable que le premier ; son ignorance, son langage, montraient suffisamment de quelles régions il sortait. Mais comme, malgré sa grossièreté, il comprenait parfaitement qu'il n'avait rien à espérer du tsar au pouvoir duquel il était tombé, il voulut faire bonne contenance, et jouer jusqu'au bout le rôle qu'il s'était donné, ou qu'il avait accepté.

Schouisky avait un grand intérêt à ce que ce deuxième imposteur fût solennellement jugé ; mais, d'un autre côté, l'insurrection des provinces qui s'étaient soulevées en sa faveur n'était pas entièrement étouffée, et le retard que devait nécessairement amener la solennité du procès pouvait être fâcheusement interpêté par les rebelles. Le tsar Schouisky se borna donc à nommer une commission militaire pour juger cet aventurier.

Sur le champ de bataille, Bolotnikof avait fait preuve de courage, et il avait parfois montré une intelligence supérieure à celle de la malheureuse caste à laquelle il appartenait. Mais devant ses juges, cette frêle intelligence si nouvellement sortie de sa grossière enveloppe, s'évanouit tout-à-coup. Pourtant il ne s'avoua pas coupable; il soutint qu'il était réellement Dmitri, fils de Jean IV et de Marie. Par malheur pour lui, de Jean IV, de Marie et de Dmitri, il ne savait que les noms. En racontant comment il avait été sauvé, lui prétendu Dmitri, alors que les partisans de Godounof s'étaient présentés pour l'assassiner, il tomba dans de si grossières erreurs, que le doute même devint impossible. Condamné à mourir, il montra néanmoins de la résignation et de la fermeté, et comme apparemment le rôle de tsar lui plaisait, il voulut le remplir jusqu'au bout. Comme il devait être fusillé, et alors qu'il était à genoux et les mains liées, devant les soldats qui apprêtaient leurs armes, il leur demanda s'ils seraient assez osés pour tuer leur souverain; et l'officier qui commandait la garde ayant tenté de l'interrompre, il se releva vivement en s'écriant :

— Traître et rebelle, tais-toi!

Mais il avait à peine prononcé ces dernières paroles, qu'il tombait le corps traversé de quatre balles.

Conspiration, succès, revers et mort d'un troisième faux Dmitri (1608 à 1610).

Le succès d'Otrépief avait été trop beau pour que, malgré sa fin violente, beaucoup d'autres aventuriers ne tentassent pas de marcher sur ses traces. A celui qui venait d'échouer en succéda promptement un troisième, et voici comment. Deux hommes jeunes, à la parole facile, au maintien distingué, mais assez peu favorisés de la fortune

en apparence, arrivèrent à Starodoub. Ils se nommaient l'un André Nagui, l'autre Alexis Roukin. D'où venaient-ils? nul ne le savait. Accueillis par quelques habitants du pays, à cause de cette facilité de parole et de cette distinction apparente que nous venons de dire, ils eurent l'air de risquer quelques confidences ; Roukin dit à plusieurs personnes, mais en demandant le secret, qu'il était sûr que le tsar Dmitri n'avait pas été tué dans l'insurrection de Moscou dirigée par Schouisky. On voulut savoir où se trouvait alors ce malheureux prince ; Rouki dit qu'en le faisant connaître il craindrait de compromettre la sûreté de cet infortuné. On le rassura sur ce point ; on lui dit que le tsar Dmitri ne trouverait à Starodoub que des partisans et des sujets dévoués; on le pressa vivement. Enfin Roukin eut l'air de céder à regret, et il déclara que son compagnon qui prenait le nom de Nagui n'était autre que le prince Dmitri, dont lui Roukin avait été un des principaux officiers.

Cette révélation, répandue en un instant dans la ville, produisit une explosion de joie : on court aux églises, on sonne les cloches ; les principaux de la ville viennent se prosterner aux pieds du prince ; les autorités lui prêtent serment de fidélité. Plusieurs villes voisines suivent cet exemple, et un boyard enthousiaste se charge d'aller porter au tsar Schouisky la sommation faite par Dmitri de lui restituer la couronne.

Affreux supplice d'un boyard (1608).

Schouisky faisait le siége de Toula lorsque cet homme se présenta à sa tente et lui remit la sommation dont il était porteur. Le tsar le fait arrêter, afin d'en obtenir quelques

éclaircissements; mais le boyard se borne à protester de son inviolable fidélité à Dmitri. On nomma une commission pour le juger comme coupable de trahison.

— C'est vous qui êtes des traîtres, s'écria-t-il devant ses juges : vous méconnaissez votre légitime souverain, après avoir voulu l'assassiner, et lui est si généreux qu'il avait résolu de vous pardonner. Mais puisque vous persévérez dans le crime, vous sentirez bientôt le poids de sa justice et de sa colère.

On voulait savoir si ce nouveau prétendant avait quelques ressources en hommes et en argent, et quelle était l'étendue de pays qu'il avait si facilement soumise. Il refusa constamment de répondre à toutes ces questions, disant qu'il avait été envoyé pour faire à l'usurpateur Schouisky sommation de quitter le trône; qu'il s'était acquitté en fidèle sujet de cette noble mission, et qu'on n'avait rien autre chose à attendre de lui. Menacé d'être mis à la torture, il n'en parut pas épouvanté, et cela ne pouvait surprendre Schouisky, qui l'avait subie lui-même lors de sa première conspiration contre Otrépief.

Le boyard fut donc livré au bourreau, qui commença par lui arracher les cartilages du nez avec une pince de fer rougie au feu. Le malheureux ne poussa pas un cri, et comme cette exécution se faisait dans le camp, au milieu d'un grand nombre de soldats, il ne cessa de les haranguer, les exhortant à suivre son exemple et à mourir courageusement pour Dmitri, leur légitime tsar. On lui arracha les paupières, et à chaque nouvelle mutilation, on l'interrogeait selon l'usage.

— Encore, que je fusse coupable de trahir mon souverain, répondit-il à une des questions, je ne le ferais point; car dans l'état où me voici, je n'aurais pas assez de temps

à vivre pour me repentir d'un si grand crime et en faire pénitence.

Ses yeux furent crevés l'un après l'autre avec un fer rouge, et on lui arracha les oreilles sans pouvoir en obtenir autre chose. Enfin les juges le condamnèrent à être brûlé à petit feu. Une potence ayant été dressée au milieu du camp, l'infortuné boyard y fut suspendu par une chaîne de fer attachée sous ses aisselles, puis on fit au-dessous un feu modéré, de manière que les flammes n'atteignissent que légèrement la victime, et de temps en temps on agitait la chaîne, afin que ce malheureux rôtît également.

En Angleterre, sous Henri VIII, on en avait usé ainsi contre les papistes, et en France, sous François Ier, les juifs avaient été traités de la même manière : la cruauté est de tous les pays, et si elle était exilée de la terre, on la retrouverait probablement dans le cœur des princes, que notre roi Jean prétendait être l'asile de la bonne foi. Où Jean avait-il vu cela?

Quoi qu'il en soit, le courageux boyard, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, subit cet épouvantable supplice avec un courage et une constance bien dignes d'une meilleure cause, et il expira sans qu'on eût pu obtenir de lui la moindre révélation contraire aux intérêts du prétendu prince dont il était l'envoyé.

Cependant le faux Dmitri se trouvait déjà à la tête de forces assez imposantes : des Cosaques, des bandes de brigands russes, des aventuriers de tous les pays étaient accourus sous ses drapeaux. Il bat à plusieurs reprises les troupes de Schouisky, s'empare de Kalouga, pille les châteaux, lève des impôts dans les villes, et marche en conquérant sur Moscou. Dire les massacres, les horribles boucheries qui se firent, les crimes de toute sorte dont se couvraient presque

à chaque pas ces hideuses hordes, serait chose impossible. Rien n'était respecté, ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards, ni les églises, qu'on pillait, ni les prêtres, qu'on égorgeait au pied des autels.

Conspiration du prince Gagarin (1608).

Dans le même temps, une conspiration éclatait au sein même de la capitale. Un prince, nommé Gagarin, en était l'âme. Cet homme ne croyait pas à la mort du tsar Dmitri, et voyant d'un autre côté les maux qu'attirait sur le pays cette lutte interminable, il résolut de renverser Schouisky, et de livrer Moscou au prétendant.

Gagarin fait part de son projet à ses amis, qui l'approuvent. Mais les conjurés ne se recrutaient que lentement; les moyens d'exécution manquaient. Gagarin pensa qu'un coup hardi, audacieux, suffirait pour en finir. Suivi de quelques amis, il court à l'assemblée des boyards.

— Frères, s'écrie-t-il au milieu de cette assemblée, vous êtes témoins comme moi des maux de la patrie. Il n'est qu'un moyen de les faire cesser, et je viens vous le proposer. Prenons les armes à l'instant même, emparons-nous du palais, et obligeons Schouisky à déposer la couronne. Enfermons-le dans un couvent, et que Dmitri remonte sur le trône.

La surprise fut si grande parmi les boyards, que rien n'avait préparés à cet événement, qu'aucun d'eux ne répondit; mais personne ne se leva non plus pour suivre Gagarin, qui, craignant que l'étonnement dissipé, on ne l'arrêtât, quitta précipitamment l'assemblée.

— Puisque les boyards sont lâches, dit-il à ses amis, adressons-nous au peuple. C'est lui surtout qui souffre des

troubles, et il ne nous refusera pas son concours pour les faire cesser.

Ils se rendent chez le patriarche, lui exposent leur projet, l'engagent à rassembler le peuple et à user de son autorité pour le déterminer à investir le palais. Le patriarche s'y refuse; il fait des représentations; mais Gagarin ne veut rien entendre, et lui déclare qu'il est déterminé a employer la force pour l'obliger à venir sur la grande place et à soulever le peuple. A ces mots, lui et ses amis saisissent le patriarche et l'entraînent sur la place. Une foule nombreuse s'y presse bientôt; mais au lieu de l'exciter à la révolte, l'intrépide patriarche l'exhorte à la fidélité.

Gagarin ne se décourage point; il réunit tous les conjurés, qui étaient au nombre de trois cents, se met à leur tête, et ils marchent contre le palais. Mais le tsar avait eu le temps d'apprendre ce qui se passait et de se mettre en défense. En le voyant à la tête de sa garde nombreuse, les conjurés reconnaissent l'impossibilité du succès de leur entreprise; ils se retirent, sortent de la ville et vont joindre le faux Dmitri.

Le désappointement de Gagarin fut grand lorsqu'il put voir l'imposteur, car il avait bien connu le premier faux Dmitri, Otrépief, et il n'était pas possible qu'il se fît illusion.

— J'ai commis une grande faute, dit-il à ses amis ; je veux la réparer au péril de ma vie. Cet homme n'est pas le tsar Dmitri : restez auprès de lui si cela vous convient; quant à moi, je retourne à Moscou.

Il revient en effet dans la capitale, et il a le courage de se présenter au tsar Schouisky, auquel il dit qu'il a reconnu son erreur, qu'il vient pour expier sa faute ; mais qu'il demande à conserver sa liberté pendant quelques

jours, afin de pouvoir détromper ceux de ses concitoyens qui pourraient croire encore à l'existence du tsar Dmitri. Schouisky eut le bon esprit de lui pardonner.

Conspiration de Liapounof. — Chute de Schouisky (1610).

Cependant la position de Schouisky ne s'améliorait point. Les Polonais, qui avaient d'abord secouru secrètement le prétendant, l'abandonnèrent bientôt; mais ce fut pour se déclarer ouvertement les ennemis de Schouisky, et ils vinrent, au nombre de vingt mille hommes, assiéger Smolensk. Le faux Dmitri se maintenait de son côté, à la tête d'un grand nombre de partisans, et la guerre continuait avec des chances diverses. Mais Schouisky avait à l'intérieur des ennemis plus redoutables que ceux qui cherchaient à le renverser par la force des armes. Le chef de ces intrigants était un nommé Liapounof, qui avait à se plaindre de la famille des Schouisky avant que le chef de cette dernière fût arrivé au trône, et qui voulait profiter du moment où toutes les troupes étaient éloignées de la capitale pour accomplir l'acte de vengeance qu'il préméditait. Il parvient à établir des intelligences avec les boyards qui servaient encore la cause du faux Dmitri, et il prend envers eux l'engagement de renverser Schouisky, à condition que, de leur côté, ils abandonneront Dmitri.

Toutes ses dispositions étant faites, ses partisans placés sur divers points de la ville et prêts à le secourir au besoin, Liapounof, accompagné des principaux conjurés, se rend sur la grande place, et s'écrie qu'il est temps de songer à sauver la patrie, mise en danger par l'incapacité du tsar Schouisky. Une foule immense se rassemble; les boyards arrivent, et bientôt on voit au milieu d'eux le pa-

triarche, que plusieurs conjurés avaient amené de vive force. Sommé de prononcer la déchéance du tsar, le patriarche s'y refuse ; en vain les menaces les plus terribles sont proférées contre lui ; il les brave, et déclare qu'il mourra plutôt que de trahir un souverain qui l'a comblé de biens.

On est heureux, en explorant cette partie de l'histoire où se trouvent entassées tant de lâchetés, de trahisons et d'horribles cruautés, de pouvoir, à certains intervalles, trop rares hélas! reposer sa pensée sur les actes d'un homme de bien. Par malheur, le dévoûment du patriarche devait être stérile : les boyards dont le chef des rebelles était environné, pensant qu'il y avait quelque chose à gagner à un changement de maître, se réunirent en masse aux conjurés : on court au palais. La garde, à la vue du grand nombre de boyards qui se présentent, n'ose résister; le tsar et sa femme sont arrêtés, conduits et emprisonnés dans la maison où Schouisky avait si heureusement conspiré contre le premier faux Dmitri. De là ils furent jetés chacun dans un couvent; puis, plus tard, lorsque les Polonais furent maîtres de Moscou, comme nous le verrons, on les conduisit à Varsovie, où tous deux moururent d'une de ces maladies inconnues auxquelles sont si exposés les souverains que la fortune abandonne.

Le faux Dmitri mourut dans le même temps. Dans une partie de chasse, il avait, étant ivre, tué le khan de Kassimof. Ouroussof, ami de ce dernier, avait juré de le venger, et peu de temps après, ayant rencontré Dmitri, que quelques hommes seulement suivaient à une grande distance, il lui abattit la tête d'un coup de sabre.

Massacre des Moscovites par les Polonais (1611).

Cependant Moscou était en proie à la plus épouvantable anarchie. Les Polonais, maîtres de cette capitale, où ils étaient entrés immédiatement après la chute de Schouisky, voulaient que les Moscovites reconnussent pour tsar Vladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne. Les boyards y consentirent; mais le patriarche s'y opposa de toute la force morale que lui donnait sa position, et comme d'après le droit reconnu alors cette opposition frappait de nullité la demande des boyards, tout fut ajourné.

Dès lors les Polonais ne respectèrent plus rien à Moscou, ni la propriété, ni la vie des habitants, ni la chasteté des femmes. Puis enfin, comme ils étaient les maîtres, c'est-à-dire les plus forts, ils résolurent d'en finir, et il fut convenu que le jour du dimanche des Rameaux, le patriarche serait massacré ainsi que les nombreux habitants, boyards, riches marchands et autres, qui ne pouvaient manquer d'assister à la procession solennelle qui avait ordinairement lieu ce jour-là.

La délibération des égorgeurs avait été prise avec si peu de précaution, que leur projet fut promptement connu de toute la population; en conséquence, la procession n'eut pas lieu; mais cela ne retarda la catastrophe que d'un jour. Le lendemain du jour fixé, les victimes désignées furent assaillies dans les rues, leurs maisons furent envahies; vingt mille malheureux de tout âge, de tout sexe, de toute condition, tombèrent sous le fer des assassins. Au meurtre se mêlèrent le pillage, l'incendie, les violences de toute espèce.

Quatrième ou septième faux Dmitri (1613).

L'empire moscovite, si péniblement construit, se détraquait de toutes parts, quand un nouveau germe de discorde ou de dissolution se montra. Jusqu'alors trois faux Dmitri s'étaient effrontément présentés à la nation : le premier était parvenu jusqu'au trône; les deux autres avaient commandé des armées; trois autres encore, dont nous avons négligé de parler, n'avaient fait qu'apparaître pour être immédiatement écrasés par leur compétiteur. Eh bien! cela n'avait pu décourager un autre imposteur, dont le véritable nom était Sidor, et qui osa se présenter parmi les Cosaques, non pas seulement comme étant le vrai Dmitri que Godounof avait fait assassiner; mais prétendant que ce Dmitri, fils de Jean IV, celui que Schouisky avait renversé du trône, les deux autres qui avaient causé tant de troubles, et lui, dernier venu, n'étaient qu'une seule et même personne, qui, dans les circonstances les plus terribles, avait été visiblement arrachée par la Providence des mains de ses ennemis.

Nous ne pouvons pas affirmer que les Cosaques, tout Cosaques qu'ils étaient, aient cru un seul instant à cette fable si grossière; mais il est certain qu'ils eurent l'air d'y croire; et ils avaient pour cela d'excellentes raisons : avec Sidor, revenaient les expéditions aventureuses, la guerre de partisans ou de brigandage. Ce nouveau faux tsar se trouva donc tout d'abord à la tête de forces assez imposantes pour se rendre et se maintenir dans les environs de Moscou; mais cette lueur de succès s'éteignit promptement : un des chefs de Cosaques, qui avait souvent approché de la personne du premier faux Dmitri (Otrépief), s'étant pré-

senté devant le nouvel imposteur, déclara hautement que cet homme n'était pas le tsar qu'il avait servi. Il arrêta de sa propre main l'audacieux Sidor, et bravant les murmures qui s'élevaient parmi les bandes, ainsi privées d'un butin sur lequel elles avaient compté, il le fit pendre à un arbre sans autre formalité.

Cela ne pouvait guère améliorer la situation des Russes, qui était vraiment affreuse. Pourtant une armée nationale s'était formée ; sous la conduite de Pojarski, elle vint assiéger Moscou, dont les Polonais étaient toujours maîtres. Pojarski fait creuser autour de la ville une ligne de circonvallation, à laquelle la rivière de la Moskowa sert de base, et sûr de la prendre par famine, il s'abstient de donner l'assaut.

Les assiégés résistent néanmoins beaucoup plus longtemps qu'il n'avait imaginé ; mais enfin, réduits à l'extrémité par une disette digne de figurer au rang des plus fameuses famines de siéges, les Polonais et leurs partisans se rendirent à la simple condition d'avoir la vie sauve, condition qui n'empêcha pas que beaucoup d'entre eux fussent impitoyablement massacrés par les Cosaques que Pojarski avait pris à sa solde.

Et pourtant l'aspect de la ville était fait pour exciter la compassion bien plutôt que la haine. Dans les rues, des habitants pâles, décharnés, semblables à des spectres; dans les maisons, des débris d'animaux immondes, restes de repas horribles à imaginer ; et ce qui est plus affreux encore, peut-être même sans exemple, des saloirs remplis de chair humaine, approvisionnement funeste du désespoir : tels étaient les tableaux qui partout s'offraient aux regards.

Les vainqueurs étaient encore dans l'ivresse du triomphe, lorsqu'ils apprirent que le roi Sigismond, ignorant la

reddition de Moscou, marchait à la tête de son armée pour secourir cette ville. Bien que les forces dont pouvait disposer le roi de Pologne fussent peu considérables, elles avançaient rapidement, battant successivement les corps russes qui tentaient de les arrêter. Les Polonais arrivèrent ainsi à Viazma, dont ils s'emparèrent. Là Sigismond apprit que Moscou était tombé au pouvoir des Russes; mais loin de retarder sa marche, il s'efforça de l'accélérer, car en même temps qu'il recevait cette nouvelle fâcheuse, il apprenait que rien n'était disposé à Moscou pour lui résister: les fortifications étaient détruites en partie; les munitions manquaient aux Russes qui commençaient à leur tour à souffrir de la famine, le pays environnant la capitale ayant été complétement ruiné.

Sigismond arriva bientôt à Volok-Lamskoi; il n'était plus qu'à vingt-deux lieues de Moscou; mais son armée étant accablée de fatigue, il fallait ou lui accorder un repos de quelques jours, ou former un corps des hommes les plus robustes ou qui avaient le moins souffert, et continuer la marche avec ce seul corps. Ce fut ce dernier parti qu'adopta le roi de Pologne; il donna à un jeune officier de la famille Jelkovski le commandement de ce corps d'élite, qu'il croyait suffisant pour reprendre la capitale.

Cependant les Russes, malgré la déplorable position dans laquelle ils se trouvaient résolurent de ne pas attendre que l'ennemi fût sous les murs de Moscou pour le combattre, et ils marchèrent à sa rencontre au nombre de dix mille hommes à peine. Les deux armées furent bientôt en présence; on se battit avec fureur, et vers la fin de cette sanglante journée, les pertes étaient à peu près égales des deux côtés; mais après ce dernier effort, les Polonais, exténués, se débandèrent, et leur déroute fut complète. Peu

de jours après les deux tiers des vainqueurs expiraient de faim et de misère.

Ainsi, partout et toujours les joies du triomphe ou les compensations de la fortune pour les grands; les souffrances et la mort sous leurs plus hideux aspects pour le peuple.

« Puisque le mal est, dit un moraliste, il faut bien que quelqu'un souffre. »

Cela nous a tout l'air d'être de la logique à l'usage des millionnaires; nous souhaitons que les pauvres s'en contentent.



DEUXIÈME PÉRIODE.

(1613 à 1725).

Condamnation et exécution du chef de Cosaques Zaroutsky. — Condamnation et exécution d'un enfant de huit ans. — Rapacité de Romanof. Insurrection, supplices. — Condamnation et exécution d'un prétendu fils de Dmitri. — Révolte provoquée par l'altération des monnaies. — Stenka Razin. Révolte, cruautés inouïes, supplices. — Les Strélitz soulevés par Sophie. — Nouvelle sédition des Strélitz à propos de matières religieuses. Supplice de Raspop et de plusieurs autres. — Nouvelle révolte des Strélitz. Exécution du commandant de cette milice et de son fils. — Conspiration de Sophie contre son frère Pierre Ier. — Révolte des Strélitz en l'absence de Pierre Ier. Le tsar se fait bourreau. Horribles exécutions. — Révolte à Azof. Nombreuses exécutions. Cruauté de Pierre Ier. — Pierre Ier répudie Eudoxe Lapuchin, sa première femme. — Révolte d'Astrakhan. — Captivité, jugement, condamnation et mort d'Alexis, fils de Pierre Ier. — Condamnation et supplice des prétendus complices d'Alexis. — Condamnation et exécution d'Eudoxe Lapuchin et de ses complices. — Adultère de Catherine. Supplice de Moëns.

Condamnation et exécution du chef de Cosaques Zaroutsky (1614).

Au milieu de ces désastres, une assemblée, composée des principaux boyards, élut pour souverain, en 1613, un jeune homme de quinze ans, ce qui, dit Voltaire, ne paraissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune souverain était Michel Romanof, grand père du tsar Pierre Ier, qui devait occuper une si grande place dans l'histoire de Russie.

Romanof, ayant fait la paix avec les Suédois et les Polonais, régnait assez tranquillement,

lorsque son autorité fut tout-à-coup menacée par un nommé Zaroutsky, chef d'une de ces hordes de Cosaques qui ne subsistaient que par le pillage. Après quelques succès, Zaroutsky s'allie aux Cosaques de Terky, et se trouvant alors à la tête de forces considérables, il s'empare de quelques villes russes et jette l'alarme dans tout l'empire. Romanof, afin d'écraser ce brigand d'un seul coup, fait des levées considérables; marche vers les bords du Yaik, occupés par Zaroutsky, attaque ce chef de bandits, disperse ses bandes, le fait prisonnier, et l'amène à Moscou pour y être jugé.

— Si je t'avais pris, dit le chef de Cosaques lorsque Romanof le fit comparaître devant lui, je t'aurais fait couper la tête : pourquoi donc en uses-tu autrement envers moi?

— C'est, lui répondit le tsar, qu'avant que tu expies ton crime, il faut que l'on sache que c'est la justice et non la colère qui t'aura condamné.

Cette justice, dont parlait le tsar, devait être plus terrible que la colère du bandit. Ce malheureux, qui n'était coupable, après tout, que d'avoir fait la guerre à plus fort que lui, fut condamné au supplice du pal.

— C'est toujours mourir, dit-il, le reste n'est rien.

Et il subit l'horrible supplice auquel il était condamné à la manière de ces sauvages de l'Amérique qui, au milieu des plus affreux tourments, chantent leurs chansons de guerre jusqu'à ce que leur voix s'éteigne en même temps que leur vie.

Condamnation et exécution d'un enfant de huit ans (1614).

Une exécution monstrueuse eut lieu à Moscou dans le même temps. Le premier faux Dmitri, celui qui était ar-

rivé au trône, avait laissé un fils qu'il avait eu de Marine, sa femme. Cet enfant pouvait être plus tard, il est vrai, un sujet de désordre et de guerre civile; on eût pu le faire disparaître sans bruit. C'eût été un crime, sans doute, mais ce n'était pas là une raison suffisante, en ce temps et en ce pays, pour empêcher que les intéressés eussent recours à ce moyen. Une autre raison les arrêta : on avait tant vu d'imposteurs dans ces derniers temps, qu'il était présumable que quelque aventurier hardi ne manquerait pas de se présenter comme étant le fils de celui qui était arrivé au trône. Pour que cela ne pût se faire, Romanof voulut que l'enfant fût jugé et exécuté publiquement. L'histoire n'offre pas un autre exemple de cette froide cruauté, essayant de se mettre à couvert sous l'aile de la justice. Le pauvre enfant fut traîné devant les juges qu'on avait choisis; il souriait en promenant autour de lui ses regards, et ce fut avec une ingénuité charmante que, répondant aux questions qui lui étaient faites, il dit qu'il savait qu'il était fils du tsar Dmitri, parce que on le lui avait dit.

On lui dit que son père avait été un imposteur.

— Non, répondit-il; mon père était le tsar de Moscou.

Ces paroles servirent de base à la plus incroyable des condamnations : on en conclut que l'esprit du père survivait dans le fils; on s'appuya des textes de l'Écriture pour établir que les crimes du père de famille pouvaient et devaient être punis dans sa génération; l'enfant fut condamné à être pendu, et le jour-même où on exécutait cette abominable sentence, Marine, la mère du pauvre petit condamné, était jetée au fond d'un couvent de l'Ukraine où elle devait subir la plus dure captivité, en attendant qu'une mort subite, chose si fréquente alors, vînt l'enlever et rassurer complétement le tsar.

Rapacité de Morozof. Insurrection. Supplices (1646).

A Romanof succède Alexis (1645). Trop jeune encore pour marcher d'un pas ferme dans cette voie difficile où l'appelle sa naissance, il épouse la sœur d'un boyarin hardi, actif, entreprenant, mais surtout avide de richesses, nommé Morozof. Ce mariage ayant rendu Morozof tout-puissant, sa rapacité ne connut plus de bornes : il vendit à son profit personnel les emplois et les honneurs ; il gêna, par des monopoles, l'échange des objets de première nécessité, établit de nouvelles taxes, et s'attira ainsi la haine du peuple, toujours mal résigné aux caprices de la tyrannie. Moscou s'insurge ; et le tsar, venant d'un pèlerinage au monastère de la Trinité, ne rentre dans sa capitale que pour la voir en proie à la plus violente agitation. Il s'efforce de rétablir l'ordre, et il y parvient en abolissant les nouveaux impôts ; mais déjà deux seigneurs, complices de Morozof, avaient été massacrés, et la sédition s'était propagée jusqu'à Pleskof et Novgorod. La première de ces deux villes rentra promptement dans le devoir ; la résistance de Novgorod fut plus longue. Les Strélitz et les Cosaques en garnison dans la ville se joignent aux insurgés. Le voïévode, attaqué dans sa maison, cherche un refuge chez le métropolite, nommé Nicou. Ce dernier se précipite au milieu de la foule furieuse pour l'engager à rentrer dans le devoir.

— C'est un traître ! s'écrie-t-on de toutes parts, puisqu'il protége les traîtres !

Aussitôt il est saisi, frappé, meurtri et traîné sur le pavé. Cependant le respect dû à son caractère sacré est profondément gravé dans le cœur de cette multitude accidentelle-

ment exaltée ; les plus furieux se calment tout-à-coup, Nicou est relevé, ramené chez lui, et la foule entoure sa maison en le suppliant d'obtenir son pardon du tsar. Le prélat promet généreusement d'intercéder pour cette population un instant égarée. Alexis pardonne en effet au plus grand nombre ; mais il veut qu'un des principaux meneurs soit pendu, et dix autres, par son ordre, doivent subir le supplice du knout, supplice horrible dont nous empruntons le récit à un historien moderne, qui a eu le courage d'assister à une exécution de ce genre :

« On ôte la chemise du condamné ; on lui passe une courroie autour du cou, et on lui attache ensuite les pieds avec une lanière contre une pièce de bois qui offre dans le haut une échancrure, de manière à y pouvoir emboîter le cou et les bras du patient. La courroie passée autour du cou sert en même temps à lier ensemble les deux bras, un peu au-dessus du poignet ; puis elle va aboutir à un anneau de fer qui est au bas de la pièce de bois, et correspond à un autre anneau fixé dans le côté opposé, et où sont retenus les pieds du condamné. Dans cette position, il tend forcément le dos et ne peut plus remuer.

« Lorsque ces apprêts sont finis, on lit à haute voix la sentence, et pendant cette lecture chacun doit avoir la tête découverte.

« Armé du knout, c'est-à-dire d'un fouet qui se compose d'un manche en bois, ayant à peu près un pied de long, très fort, garni en cuir, et auquel pend une forte lanière de peau de buffle, plus longue que le manche, et de trois ou quatre lignes d'épaisseur, le bourreau commence ses fonctions redoutables en se tenant à une certaine distance du patient. Entre chaque coup, il met toujours un

intervalle de six secondes au moins, et tous les dix ou quinze coups on change la mèche du fouet, que le sang et l'humidité de la terre ont rendue trop molle.

« Le condamné étant délié, le bourreau lui applique sur le front une machine garnie de pointes de fer, qu'il fait entrer dans la chair, en frappant quelques coups de la paume de la main sur le manche de l'instrument. Cela fait, il prend de la poudre à canon, et en frotte avec force la partie marquée. Ensuite il enfonce dans les narines du patient une tenaille tranchante et pointue, avec laquelle il déchire ces narines dans toute leur étendue.

« Souvent, malgré cette terrible exécution, le condamné n'a pas encore rendu l'âme; mais on le conduit dans un cachot où la gangrène ne tarde pas à le faire mourir dans des souffrances horribles. »

Tel fut le supplice que subirent dix des révoltés de Novgorod, ce qui n'empêche pas un historien de vanter la clémence d'Alexis.

Condamnation et exécution d'un prétendu fils de Dmitri (1647).

Pendant que cela se passait, on vit arriver, enchaîné, à Moscou, un cinquième imposteur, se donnant depuis plusieurs années, mais seulement à l'étranger et sans rien entreprendre, non pas pour ce Dmitri tant de fois ressuscité, ce que son jeune âge n'eût pas permis de croire, mais pour le fils de ce tsar et de Marine, qui l'avait, disait-on, mis au monde à Moscou, durant sa captivité. A l'en croire, ou plutôt à en croire ceux qui lui faisaient jouer ce rôle, cette femme avait déterminé un Cosaque qui la gardait à substituer son propre fils à l'enfant dont elle accoucherait, et à sauver ainsi de la mort, ou tout au moins d'une captivité

éternelle, l'unique rejeton d'un prince malheureux. Il était, cet enfant, longtemps errant à la suite d'un Cosaque, s'ignorant d'abord lui-même, et n'ayant appris le secret de sa naissance que par un pope (prêtre), qui l'avait découvert en lisant sur son corps quelques mots écrits en caractères russes, de la propre main de Marine.

Ce prétendu fils de Dmitri se montra d'abord à Samborz, dans la Russie-Rouge, dépendance de la Pologne. La fable qu'on débitait sur son compte avait été imaginée par un certain Danilewski, sur l'inspection d'un signe bizarre, mais naturel, dont son corps était effectivement empreint. Danilewski croyant, non sans fondement, faire la cour à son souverain, en le mettant à même de lancer sur la Russie un nouveau brandon de discorde, avait entrepris de décider ce jeune homme à prendre le rôle de fils de Dmitri, et il y avait réussi. Wladislas, roi de Pologne, qui était déjà bien vieux, appela à Varsovie le prétendu tsarévitch, et l'y combla d'honneurs. Satisfait de l'avoir toujours à sa disposition, comme moyen de tenir le gouvernement moscovite en alarme, il ne lui fit rien entreprendre; mais il se refusa toujours à le livrer, malgré les vives instances d'Alexis. Wladislas étant mort, le prétendu fils de Dmitri ne se crut plus en sûreté près de Casimir, son successeur, et s'enfuit en Suède, puis il se retira en Holstein, où il espérait vivre paisiblement en faisant le sacrifice de ses prétentions. Par malheur, le duc Christian-Albert qui régnait alors sur le Holstein, devait à la Russie une somme considérable; Alexis offrit de lui faire remise de cette dette, à la condition qu'il lui livrerait le prétendu fils de Dmitri. Ce honteux marché fut conclu, et l'on amena à Moscou l'inoffensif prétendant chargé de chaînes.

A peine ce malheureux fut-il arrivé, qu'Alexis ordonna

qu'il fût jugé solennellement et de manière à ce qu'il ne pût rester aucun doute sur sa fourberie. Marine, la veuve de Dmitri, dont cet aventurier prétendait être le fils, vivait encore dans le couvent où on l'avait emprisonnée ; on la fit venir à Moscou afin d'entendre son témoignage, qui était le plus important dans cette affaire. Elle déclara hautement que l'accusé n'était point son fils.

— Je vous ai cru ma mère, dit ce dernier, et c'est là mon seul crime. Je n'ai jamais rien entrepris contre le tsar ; que ne me laissait-il dans l'obscurité dont je ne me plaignais point ? Mérite-t-on le dernier supplice pour avoir dit d'une femme, à tort ou à raison, *elle est ma mère?*

Cela était fort sensé ; mais les juges ne trouvèrent pas la justification suffisante ; Alexis d'ailleurs avait payé la victime trop cher pour souffrir qu'elle lui échappât, et l'infortuné fut condamné à l'affreux supplice appelé des *cinq quartiers*, qui consistait à couper le corps du condamné en cinq parties, qu'on exposait ensuite sur différents points de la ville. Il montra peu de courage, et fondit en larmes en maudissant le pope qui lui avait révélé le secret de sa naissance. Lorsqu'il arriva au lieu de l'exécution, sa faiblesse était telle que les gardes le traînaient plutôt qu'ils ne le soutenaient, sa tête était penchée sur sa poitrine et il semblait privé de sentiment ; mais au premier coup que lui porta le bourreau, la douleur le tira de cette léthargie, et il poussa des cris affreux qu'un second coup fit cesser.

Révolte provoquée par l'altération des monnaies (1654).

Quoique l'autorité du tsar fût bien établie et plus absolue que jamais, les révoltes étaient fréquentes à Moscou. Il est vrai que les motifs ne manquaient pas, les habitants

ayant à subir des exactions de toutes sortes, et à satisfaire aux caprices des agents de l'autorité, sangsues insatiables qui s'assuraient l'impunité en partageant le produit de leurs rapines avec les magistrats chargés de les réprimer. Le tsar lui-même recourait par fois aux moyens les plus vils pour remplir son trésor. Ainsi, par exemple, la guerre qu'Alexis soutenait depuis plusieurs années contre la Suède et la Pologne ayant épuisé ses finances, il n'hésita pas, pour les rétablir, à se faire faux monnayeur, en remplaçant les kopeiks d'argent par des kopeiks de cuivre de même poids auxquelles, malgré l'infériorité de leur valeur intrinsèque, on assigna le même taux.

Ce procédé n'était pas nouveau; nos rois, en France, en avaient fréquemment usé et Alexis n'était que leur imitateur; mais il fut imitateur maladroit; car en même temps qu'il faisait émettre cette nouvelle monnaie qui n'avait qu'une valeur de convention, il retirait tant qu'il le pouvait de la circulation l'ancienne monnaie qui avait une valeur réelle. Cette manœuvre fut pour le peuple un trait de lumière: les plaintes éclatèrent de toutes parts; on y répondit par la prison et le knout. La misère devint extrême. Vingt mille habitants de Moscou, appartenant aux classes les plus pauvres, et qui semblent voués, par la privation du plus indispensable nécessaire à une mort affreuse, se partagent en deux bandes: l'une reste dans la ville pour imposer à ses tyrans; l'autre se rend à la maison de campagne du tsar pour lui demander justice et du pain.

Alexis, qui n'avait pas prévu cette visite, fait d'abord entendre des paroles de paix: il promet de remédier au mal le plus promptement possible: mais ces malheureux meurent de faim; c'est à l'instant même qu'il faut les soulager. Alors le tsar fait distribuer quelques vivres, et en

même temps il donne l'ordre de réunir des troupes en toute hâte. Les Strélitz arrivent; ils chargent cette multitude qui n'a pour se défendre que des pierres et des bâtons, et ils en font un horrible carnage. Ceux de ces malheureux qui sont restés dans Moscou ont bientôt le même sort; on en massacre plusieurs milliers, puis, quand les soldats sont las de tuer, ils entassent dans les prisons ceux qui ont échappé à cette boucherie, et deux jours après le tsar en fait pendre cinq cents !...

« Cette partie du monde, dit Voltaire, était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, l'étaient par les supplices; et de ces supplices affreux naissaient en même temps la servitude et la fureur de la vengeance. »

Stenka-Razin. — Révoltes, cruautés inouïes, supplices (1668 à 1672).

Ce fut alors que parut en Russie un des plus audacieux et des plus terribles brigands qui aient jamais épouvanté le monde. Il s'appelait Stenka-Razin. C'était un simple Cosaque, né parmi les peuples nomades qui habitent sur les rives de l'ancien Tanaïs, et qu'on nomme Cosaques donskoï.

Cet homme avait reçu de la nature l'ambition, le courage et la férocité d'un Tamerlan. De Cosaque il se fit voleur, et de voleur il devint conquérant. La transition était naturelle : le but demeurait le même; seulement Razin y marchait par une voie plus large. Les bandes de brigands, faisant métier de piller les caravanes n'étaient pas rares alors; mais afin de ne pas se faire d'ennemis trop puissants, ces bandes respectaient tout ce qui appartenait au tsar et aux principaux seigneurs. Razin, du premier pas, traite d'égal à égal avec le souverain; il s'empare d'un con-

voi que la cour dirige sur Astrakan, et fait pendre quelques gentilshommes qui ont tenté de le défendre.

Bientôt la réputation d'intrépidité de ce bandit, le bruit de ses succès, se répandent au loin, sa bande se grossit; il se trouve à la tête d'une armée. Ses ressources croissent en même temps que ses forces augmentent. Il s'embarque sur le Volga, entre dans la mer Caspienne, longe les côtes, fait de fréquentes descentes, s'empare d'un butin immense et arrive à l'embouchure du Yaïk. Là il reçoit un officier du tsar qui vient, de la part du voïévode d'Astrakan, lui offrir amnistie pleine et entière pour lui et ses compagnons, à la condition de renoncer à ses brigandages. Razin répond qu'il n'est pas un brigand, mais un conquérant faisant la guerre et ne souffrant pas qu'on lui manque de respect. A l'appui de ces paroles, il fait pendre l'officier du tsar et noyer les soldats qui l'accompagnent.

Un corps nombreux de Strélitz est envoyé contre lui; Razin bat les Strélitz, s'empare de la ville d'Yatskoï, dont il fait massacrer les habitants et la garnison, et il passe là l'hiver sans qu'on ose venir l'y inquiéter. Au printemps, il se jette sur la Perse. Après d'épouvantables massacres et des pillages, au moyen desquels il avait amoncelé des richesses prodigieuses, il est forcé de reculer devant la population levée en masse, et il se rabat sur la Russie. Mais là aussi des forces considérables l'attendaient. Les bandes de Razin se trouvent enveloppées de toutes parts; leur défaite est certaine; cependant telle est la terreur qu'inspire le nom seul de cet aventurier, que le général russe, Lvof, lui accorde une capitulation d'après laquelle lui, Razin, et ses soldats pourront retourner dans leur patrie avec les richesses qu'ils ont acquises au prix de tant de crimes, et y vivre à leur gré, pourvu qu'ils ne fassent à l'avenir aucune

entreprise contre le tsar. Cette capitulation, si honteuse pour la Russie, est soumise à Alexis qui la ratifie, traitant ainsi d'égal à égal avec un voleur de grand chemin.

Razin n'était pas homme à vivre longtemps dans le calme qu'on lui avait imposé; sa fortune était si grande, et il l'avait acquise si rapidement, qu'une foule de ses compatriotes étaient tourmentés du désir de marcher sur ses traces. Pressé par leurs instances, Razin, auquel pesait la vie inactive qu'il menait, se met à leur tête et reprend le cours de ses brigandages. Il arrive devant la ville de Tsaritzin, qui lui est livrée par les Strélitz chargés de la défendre et qui se joignent à lui. La ville est pillée, brûlée et ses habitants égorgés. Le tsar envoie de nouveau contre lui le général Lvof; mais les soldats que commande ce dernier, imitant les Strélitz de Tsaritzin, égorgent leurs officiers et vont se ranger sous les drapeaux de Razin ; un seul de ces officiers parvient à s'échapper, et il apporte à Astrakan la nouvelle de ce désastre.

Quelques jours après, Razin et son armée, car c'est bien une armée qu'il commande maintenant, paraissent sous les murs d'Astrakan; la garnison de cette ville lui en ouvre les portes, et se joint à lui. Tous ensemble pillent, égorgent, principalement les chefs militaires et la noblesse ; ils noient les uns, font expirer les autres sous le bâton, pendent ceux-ci par les pieds, accrochent ceux-là par les côtes, et se contentent de couper les deux mains au plus grand nombre. Razin lui-même, ivre d'eau-de-vie, se promène dans les rues et poignarde tous ceux qu'il rencontre. Par son ordre le prince Prosorofskoï, voïévode de la ville, et le fils de ce prince sont précipités du haut d'une tour.

Il paraît pourtant certain qu'au milieu de ces horribles cruautés, Razin suivait une ligne de conduite qu'il s'était

tracée à l'avance; il ménageait les classes pauvres, afin de les entraîner à favoriser ses desseins, et il égorgeait sans pitié les riches et les nobles. « C'était, disent MM. Esneaux et Chennechot, historiens auxquels nous avons souvent emprunté, une réaction contre la tyrannie ; c'était un appel à la liberté qui faisait ses succès, appel puissant, même dans la bouche d'un brigand, tant le sentiment qu'il provoque est prompt à s'allumer dans les cœurs. »

Cela est d'autant plus probable, que l'on voit partout les troupes se réunir à lui, et à sa voix tous les serfs se soulever depuis Nijni-Novgorod jusqu'aux murs de Kasan.

Razin, plus puissant que jamais, marche sur Moscou avec l'intention avouée de détrôner le tsar; mais attaqué de tous les côtés à la fois près de Simbirsk par les princes Dolgoroukof et Bariatinskoï, écrasé par le nombre, abandonné d'une partie des siens, il fut, après s'être défendu comme un lion, obligé de prendre la fuite, et, accompagné de quelques débris de ses plus vieilles bandes, il se réfugia sur les bords du Don. Une dernière catastrophe l'attendait de ce côté : l'attaman des Cosaques de cette contrée n'avait pas vu sans envie l'espèce d'élévation de cet aventurier; en outre il craignait que, malgré ses revers, cet audacieux que rien n'effrayait ne tentât de le renverser. Profitant donc du moment où il était le moins redoutable, il l'attaqua, le fit prisonnier, et l'envoya pieds et poings liés à Moscou.

Ce fut une grande joie pour Alexis d'avoir une seconde fois cet homme en son pouvoir. Il voulut qu'on l'amenât devant lui.

— Esclave rebelle, lui dit-il, je t'avais pardonné les crimes inouïs dont tu t'étais couvert; je t'avais rendu la liberté et laissé les richesses fruit de ton infâme brigan-

dage. Comment pourras-tu te justifier d'une aussi abominable ingratitude?

— Dans le métier de conquérant, répondit Razin avec énergie, quoique ses forces fussent presque entièrement épuisées par les fatigues de la route et les mauvais traitements qu'il avait eu à endurer; dans ce métier que j'ai fait comme toi, comme tes pères, il n'y a qu'une chose qui justifie tout, c'est le succès. Tu m'accuses de trahison, et c'est la trahison qui m'a mis entre tes mains. Tue-moi puisque tu as été le plus fort et le plus heureux.

Alors, en effet, ces peuplades barbares n'entendaient pas autrement la guerre : vaincre et tuer, ou être vaincu et mourir. Mais déjà et depuis longtemps les Moscovites étaient bien plus avancés dans la civilisation; Romanof surtout avait puissamment contribué au progrès, et Alexis avait la prétention d'être le continuateur de son père; il voulut donc que Razin fut jugé publiquement, comme l'avait été le prétendu fils de Dmitri. L'ex-chef de brigands montra à cet égard la plus complète indifférence; seulement, au moment de comparaître devant ses juges, il s'informa avec une sorte d'anxiété du supplice qu'il devrait subir. On lui dit que l'année précédente, un brigand, voleur et assassin obscur, qui pillait particulièrement les couvents et les églises, avait été coupé par morceaux d'un demi-doigt de longueur, en commençant par l'extrémité des pieds.

— Mais! s'écria-t-il avec une sorte d'effroi, tant ce supplice lui paraissait horrible, je ne suis pas un voleur de moines, moi! J'ai commandé des armées... J'avais fait la paix avec le tsar, donc je pouvais faire la guerre... Est-ce qu'il n'y a pas parmi vous un homme assez brave pour me fendre la tête d'un coup de hache?

Les Strélitz, auxquels ces paroles étaient adressées, de-

meurèrent muets, et Razin comparut devant le tribunal qui devait décider de son sort. Il ne se défendit pas, et ne nia aucun des méfaits qui lui étaient imputés ; mais il parla assez longtemps de l'application de la peine, et demanda comme une grâce immense d'être tué d'un seul coup. Cette grâce ne lui fut pas accordée ; les juges le condamnèrent à être écartelé. Après le prononcé de la sentence, il parut résigné ; il semblait regarder l'écartèlement comme un terme moyen assez convenable entre la décapitation, qu'il avait demandée et la mutilation par morceaux longs d'un demi-doigt, qui l'avait d'abord effrayé. Néanmoins cet homme, qui avait tant de fois bravé la mort, qui avait vu tant de malheureux expirer sous ses coups, perdit toute son énergie dès qu'il fut remis aux mains des exécuteurs ; son regard était éteint, ses jambes ne pouvaient le soutenir ; un mouvement convulsif agitait tous les muscles de son visage, et ce fut dans cet état d'anéantissement qu'il reçut la mort.

L'empire moscovite avait, à cette époque, atteint un haut degré de splendeur, et il tendait évidemment à marcher sur les traces des états européens ; mais à la mort d'Alexis (1676), tout retomba dans la confusion. Ce tsar laissait, d'un premier mariage, deux princes et six princesses. L'aîné, Fœdor, âgé de quinze ans, monta sur le trône. Prince d'un tempérament faible et valétudinaire, il rachetait la faiblesse de son corps par le mérite de son esprit. Alexis, son père, l'avait fait reconnaître pour son successeur.

Le second des fils d'Alexis, était Ivan ou Jean, encore plus maltraité par la nature que son frère Fœdor ; presque privé de la vue et de la parole, et attaqué souvent de convulsions épileptiques.

Des six filles nées de ce premier mariage, une seule pa-

raissait douée de quelque capacité ; c'était la princesse Sophie, devenue célèbre depuis.

De son second mariage avec la fille du boyard Nariskin, Alexis eut Pierre, né le 30 mai 1672, et la princesse Nathalie.

Fœdor mourut dans la cinquième année de son règne (1682) ; mais dans ses derniers jours, voyant que son frère Ivan était trop disgracié de la nature pour régner, il nomma pour héritier du trône son frère Pierre, qui n'avait alors que dix ans.

La princesse Sophie, femme d'un esprit supérieur, se voyant entre ses deux frères Ivan et Pierre, dont l'un ne pouvait gouverner à cause de sa faiblesse d'esprit, et l'autre était trop jeune pour s'opposer à ses projets, résolut de se mettre à la tête de l'empire. Pour y parvenir, elle commença par pousser les Strélitz à la révolte. Cette milice turbulente s'étant emparée des principaux officiers qui la commandaient, les traita ignominieusement. Pendant ce temps, la princesse Sophie convoque chez elle une assemblée des princesses du sang, des généraux, des boyards, du patriarche, des évêques et des principaux marchands ; elle leur représente que le prince Ivan, par son droit d'aînesse et par son mérite, doit avoir l'empire, dont elle espère secrètement tenir les rênes.

Les Strélitz soulevés par Sophie (1682).

Après cette assemblée où l'on ne décide rien, Sophie fait promettre aux Strélitz une augmentation de paie et des présents; ses émissaires excitent surtout ces soldats contre les Naraskin, famille maternelle de Pierre; on persuade aux Strélitz qu'un des frères de la tsarine douairière,

mère de Pierre Ier, a pris la robe du tsar, s'est mis sur le trône, et a voulu étouffer le prince Ivan. On ajoute qu'un médecin hollandais, nommé Daniel Vangad, a empoisonné le tsar Fœdor. Enfin Sophie fait remettre entre leurs mains une liste de quarante seigneurs qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'état, et qu'ils doivent massacrer.

Alors commence un cours d'effroyables horreurs : les Strélitz marchent sur le Kremlin et pénètrent furieux dans ce palais; on jette d'abord par les fenêtres Dolgorouki et Malkof; les Strélitz les reçoivent sur la pointe de leurs piques et les traînent sur la grande place. Ils trouvent dans le palais un frère de la tsarine, et ils le massacrent de la même manière. Forçant ensuite les portes d'une église où trois proscrits se sont réfugiés, ils les arrachent de l'autel, les dépouillent et les hachent à coups de couteau.

La fureur de ces misérables est si aveugle qu'ils s'emparent d'un jeune homme de la maison de Soltikoff qu'ils aimaient, et qui n'était point sur la liste des victimes, ils le saisissent et le poignardent; puis ayant reconnu leur erreur, ils portent le corps de cet infortuné à son père, afin qu'il le fasse inhumer, et ce malheureux père, n'osant se plaindre, les récompense pour lui avoir rapporté le cadavre de son fils. La femme, les filles de Soltikoff, ainsi que l'épouse de la victime, reprochent au père sa faiblesse.

— Le temps de la vengeance n'est pas venu, leur dit le vieillard ; mais il ne se fera guère attendre.

Ces paroles, imprudemment prononcées, sont entendues de quelques Strélitz; ils reviennent sur leurs pas, saisissent le vieillard, l'entraînent et l'égorgent sur le seuil de sa maison.

Pendant que cela se passait, d'autres Strélitz cherchaient activement le médecin hollandais Vangad. Ils parviennent

à trouver dans un quartier éloigné le fils de cet homme, et lui demandent où est son père.

— Je l'ignore, répond le jeune homme.

Ces seules paroles sont un arrêt de mort; le fils de Vangad tombe aussitôt sous dix coups de piques qui lui traversent le corps. Quelques instants après, ces bêtes féroces rencontrent un médecin allemand et s'emparent de sa personne.

— Que vous ai-je donc fait? demande ce malheureux tout tremblant.

— N'es-tu pas médecin?

— Je le suis en effet.

— Eh bien! tous les médecins étant d'infâmes sorciers, qui empoisonnent les gens et font venir à leur gré la famine et la peste, nous avons résolu de les tuer.

Le médecin n'eut pas le temps de répliquer, un coup de hache lui fendit la tête jusqu'aux épaules.

Ces horreurs duraient depuis deux jours, lorsqu'enfin les Strélitz, toujours ivres et toujours furieux, découvrent la retraite du médecin Vangad et l'en arrachent pour le mettre à mort.

— Mes enfants, leur dit Vangad, quel mal vous ai-je donc fait?... S'il m'en souvient bien, j'ai guéri plusieurs d'entre vous de maladies bien graves, et j'aurais certainement guéri le tsar Fœdor, que vous regrettez à juste titre, si cela avait été possible.

— Cela n'empêche pas que tu sois sorcier, lui répond-on, et la preuve, c'est que nous avons trouvé chez toi un grand crapeau séché et une peau de serpent. Mais si, en ta qualité de sorcier, tu peux deviner et nous dire où est Ivan Naraskin que nous cherchons inutilement depuis deux deux jours, on t'accordera du répit.

Cet Ivan dont ils parlaient et dont la mort était résolue, était celui que Sophie avait mensongèrement accusé d'avoir revêtu la robe du tsar, et de s'être assis sur le trône.

On conduisit le médecin devant le palais des Naraskin ; là toutes les princesses de cette famille, dont le bon hollandais était aimé, intercèdent en sa faveur; mais elles ne peuvent rien obtenir, sinon que les Strélitz délibéreront sur le sort de Vangad et d'Ivan Naraskin dès qu'on leur aura livré ce dernier, et ils menacent, si l'on ne s'empresse de leur donner satisfaction sur ce point, de mettre le feu au palais et d'en garder les issues afin de massacrer tous ceux qui tenteraient d'échapper aux flammes.

Épouvantées par cette menace, la sœur d'Ivan Naraskin et les autres princesses vont dans la retraite où ce malheureux était caché : le patriarche le confesse; lui donne le viatique et l'extrême-onction; après quoi il prend une image de la vierge qui passait pour miraculeuse, et tenant par la main le jeune Naraskin, il s'avance vers les Strélitz en leur montrant l'image de la vierge. Les princesses en larmes entourent Naraskin, se mettent à genoux devant les soldats, et les conjurent d'accorder la vie à leur jeune parent et au médecin hollandais. Mais ces furieux arrachent Naraskin de leurs mains; le traînent au bas de l'escalier avec Vangad, et ils forment une sorte de tribunal pour les juger. Naraskin ne peut que protester de son innocence; il dit qu'il n'a jamais touché aux vêtements du tsar, et que jamais il n'a conçu la coupable pensée de s'asseoir sur le trône.

— Pourquoi donc t'es-tu caché? lui demanda-t-on.

Au lieu de répondre nettement à cette question en déclarant qu'il a été effrayé par la sédition et l'accusation calomnieuse lancée contre lui, il se trouble et balbutie.

Vangad, au contraire, fait bonne contenance; il dit qu'il avait été comblé de biens par le tsar Fœdor, et que bien loin d'avoir attenté à la vie de ce souverain, il ferait volontiers le sacrifice de la moitié du temps qui lui reste à vivre pour que Fœdor, son bienfaiteur, fût encore sur le trône.

— Il est possible que tu n'aies pas empoisonné le tsar Fœdor, lui dit le soldat qui s'était fait le président de ces furieux; mais tu en as certainement empoisonné beaucoup d'autres, puisque tu es médecin (1), et nous pouvons te condamner en toute sûreté de conscience.

Sur ce, on décide que les deux victimes subiront le supplice appelé des dix mille morceaux. Aussitôt les juges se faisant bourreaux jettent les condamnés pieds et poings liés sur le carreau et ils les hachent à coups de sabre.

Enfin, les massacres cessèrent, et l'on proclama tsars Ivan et Pierre, en leur associant en qualité de régente leur sœur Sophie, qui venait d'acheter le pouvoir au prix de si horribles crimes. Deux ans après, cette princesse, dont l'autorité était presque absolue, bien qu'elle n'eût pas le titre de tsarine, maria son frère Ivan avec une jeune fille

---

(1) Ces paroles sont la traduction textuelle de celles qui furent prononcées par ces furieux. Voltaire qui a eu à sa disposition tant de mémoires-manuscrits et de pièces authentiques pour écrire l'histoire de Pierre Ier, et qui donne une foule de détails sur cette révolte, rapporte dans les mêmes termes ce singulier sarcasme d'un soldat ivre, et tous les autres historiens en font mention. Cela se disait donc à Moscou, pendant que Molière faisait jouer à Paris *le Malade imaginaire* et *le Médecin malgré lui*. A six cents lieues de distance, deux hommes, l'un à demi sauvage, l'autre doué d'un admirable génie, exprimaient en même temps la même pensée et presque dans les mêmes termes. N'est-ce pas là un curieux rapprochement?

de la maison des Soltikoff. Ce fut au milieu des fêtes de ce mariage que de nouveaux troubles éclatèrent à propos de questions religieuses.

Nouvelle sédition des Strélitz à propos de matières religieuses. — Supplice de Raspop et de plusieurs autres.

Déjà, dit Voltaire, on avait essuyé en Russie plusieurs séditions, dans le temps où l'on disputait si la bénédiction devait se donner avec trois doigts ou avec deux seulement. Un certain Abakum, archiprêtre, avait dogmatisé à Moscou sur le Saint-Esprit qui, selon l'Évangile, doit illuminer tout fidèle ; sur l'égalité des premiers chrétiens ; sur ces paroles de Jésus : *il n'y aura ni premier ni dernier,* et sur beaucoup d'autres points tout aussi importants et passablement inintelligibles.

Un certain nombre de citoyens et beaucoup de Strélitz avaient embrassé les opinions d'Abakum, non qu'ils les comprissent et fussent capables de les juger; mais parce que cela faisait opposition, et qu'il est toujours flatteur de ne pas être de l'opinion de tout le monde.

Vint, pendant les fêtes du mariage d'Ivan V, un nommé Raspop, qui se mit à ergoter ou à divaguer sur ces graves sujets. Alors bourgeois et Strélitz se sentant tout-à-coup animés d'un beau zèle, envahissent la cathédrale, où le patriarche et son clergé officiaient ; ils les chassent lui et les siens à coups de pierres, puis ils se mettent dévotement à leur place pour recevoir le Saint-Esprit. (Nous citons). Ils appelaient le patriarche *loup ravisseur dans le bercail*, titre que toutes les communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princesse Sophie et les deux jeunes tsars de ces désordres, et l'on fit dire

aux autres Strélitz que les tsars et l'Église étaient en danger. Les Strélitz et les bourgeois patriarchaux en vinrent aux mains contre la faction des *Abakumistes*; mais on n'avait encore tué que quelques centaines d'hommes lorsqu'il fut proposé, on ne sait par qui, d'assembler un concile. Les hostilités cessent et le concile s'assemble dans une salle du palais. Cette convocation ne présentait pas de grandes difficultés : on fit une sorte de presse de tous les prêtres que l'on put trouver, et devant eux le patriarche et un évêque commencèrent à discuter contre Raspop : dès le premier syllogisme, on se dit force injures ; au second, on se jeta à la tête des pierres et des souliers ferrés. Comme toujours les plus forts battirent les plus faibles ; Raspop et quelques-uns de ses plus fidèles disciples furent arrêtés, et Sophie, au nom des tsars, ses frères, ordonna qu'on leur coupât la tête sans autre forme de procès, en prétextant la nécessité d'éviter l'agitation qui résulterait nécessairement de plus longs débats.

Nouvelle révolte des Strélitz. — Exécution du commandant de cette milice (1684).

Dans ce temps de troubles il y avait un nommé Khavanskoï, commandant des Strélitz, que la princesse Sophie avait nommé à cet emploi pour le récompenser du zèle avec lequel il l'avait servie lorsqu'elle avait suscité une insurrection de cette milice pour devenir régente toute-puissante. Il paraîtrait que Khavanskoï avait espéré une récompense d'une toute autre nature, et qu'il s'était attendu à s'asseoir sur le trône à côté de Sophie. Déçu de cet espoir ; exalté par ce qu'il appelait *l'ingratitude* de la princesse, il songea à s'en venger, et pour n'avoir désormais rien à craindre, il résolut de massacrer les deux

tsars, Sophie, les autres princesses et tout ce qui était attaché à cette famille.

Mais on ne tue pas tant de gens haut placés en un jour, sans avoir des complices, et cela nécessite des entrevues, des confidences, des réunions, la discussion d'un plan d'opérations. Cela aussi permit à Sophie, douée de beaucoup d'activité, de découvrir le complot. Aussitôt elle se retire avec les tsars et tous les autres membres de sa famille au monastère de la Trinité, situé à douze lieues de Moscou. C'était à la fois un couvent, un palais et une forteresse ; il était entouré de larges fossés et de remparts en briques, garnis d'une nombreuse artillerie. Les moines basiliens, auxquels il appartenait, possédaient en outre quatre lieues de pays à la ronde.

Une fois en sûreté, Sophie mande Khavanskoï sous le prétexte de lui donner des ordres relatifs au commandement qui lui est confié. Ce dernier, qui jouissait d'une immense popularité, ne crut pas possible que l'on eût contre lui de mauvais desseins, ou du moins qu'on osât les mettre à exécution ; il obéit donc, et accompagné de son fils et d'une faible escorte, il se dirigea vers le monastère de la Trinité. Mais à peine était-il à moitié chemin, qu'une troupe nombreuse l'enveloppa ainsi que son escorte, et tous furent conduits au monastère comme prisonniers. Khavanskoï se plaint amèrement ; on lui parle alors du complot qu'il a formé ; il le nie énergiquement ; il demande à être confronté avec son accusateur, il supplie que les témoins soient entendus devant lui, s'engageant à subir sans se plaindre le plus terrible supplice s'il ne parvient à les convaincre de mensonge et de calomnie ; mais tout cela lui est refusé.

Il faut dire ici que cette persistance à refuser à un accusé tout moyen de justification, a fait naître bien des

doutes sur la réalité du crime, et plusieurs historiens n'hésitent pas à dire que, d'après les apparences, il est permis de penser que la princesse Sophie, de concert avec quelques-unes de ses créatures, avait inventé ce prétendu complot pour se débarrasser d'un complices dont la position pouvait lui donner de vives inquiétudes. La manière dont furent jugés Khavanskoï, son fils et les hommes qui les accompagnaient, ne peut que donner du poids à cette opinion: on n'entendit pas un seul témoin ; on ne voulut répondre à aucune question des accusés et l'on n'écouta point leur défense, ce qui n'empêcha pas qu'ils fussent condamnés à mort comme convaincus de haute trahison.

— Ah Sophie ! dit Khavanskoï comme on le conduisait dans la cour du couvent où il devait être décapité, c'est là un bien triste triomphe pour toi, et je vais mourir avec l'espérance que bientôt on te le fera payer cher.

Son fils, qui marchait derrière lui, s'efforçait de le calmer.

— Je ne sais pas au juste à quel propos on veut me tuer, disait-il ; mais je remercie les juges de m'avoir compris dans la sentence... Père, mourez le premier ; je me sens la force d'attendre.

Cette sorte de débat était inutile ; car on avait appelé autant de bourreaux qu'il y avait de victimes : une poutre était étendue horizontalement sur des chevalets à trois pieds au-dessus du sol ; on fit poser aux condamnés leurs têtes sur cette poutre ; des soldats les maintinrent dans cette position en les saisissant par les cheveux, et à un signal donné, les haches sifflèrent et les têtes tombèrent en même temps.

Conspiration de Sophie contre son frère Pierre Ier (1688).

Après ces convulsions, l'État reprit un extérieur tranquille. Sophie eut toujours la principale autorité, abandonnant Ivan à son incapacité et tenant Pierre en tutelle. Pour augmenter sa puissance, elle la partagea avec le prince Basile Galitzin, qu'elle fit généralissime, administrateur de l'État et garde des sceaux. Ce prince était un homme de haute capacité, fort instruit et doué d'un génie supérieur au siècle et au pays où il vivait.

Cependant Pierre Ier ne laissait échapper aucune occasion de faire sentir à Sophie et à Galitzin qu'il ne perdait point de vue ce qu'il était. Depuis longtemps il témoignait son mécontentement de la conduite de sa sœur; il voyait avec jalousie qu'elle mît son nom en tête des oukases, à côté du sien et de celui d'Ivan. Enfin, un jour elle se présenta à une solennité religieuse, revêtue de toutes les marques de la puissance suprême. Pierre s'indigne alors, il s'emporte, veut contraindre sa sœur à se retirer, et n'y pouvant parvenir, il sort lui-même et se retire à Kolomna. Mais bientôt il revint au village de Preobragensko, sa résidence de prédilection. Il y était à peine lorsqu'il apprit que les Strélitz s'assemblaient en armes dans le Kremlin, par les ordres de Stchéglovitoï, que Sophie leur avait donné pour chef après le meurtre juridique de Khavanskoï. Sa mère ne doute pas que cet armement ne doive être dirigé contre lui, et elle l'entraîne au couvent de la Trinité, où un des régiments de Strélitz qui lui est dévoué s'empresse de le rejoindre et jure de le défendre.

Stchéglovitoï arrive en effet la nuit suivante, à la tête de six cents hommes, au village de Préobragensko. Il était

trop tard ; Sophie l'apprend, et frappée de terreur, elle envoie le patriarche au couvent de la Trinité avec mission de ne rien négliger pour la réconcilier avec son frère. Le patriarche part; il reste près de Pierre, et ne daigne pas même donner de ses nouvelles à Sophie.

L'astucieuse princesse commence à trembler ; mais son audace reprend bientôt le dessus ; elle veut faire tête à l'orage, et elle part pour aller trouver elle-même Pierre Ier. Elle était à peine à moitié chemin lorsqu'elle reçut l'ordre de retourner sur ses pas. Elle s'indigne alors, songe à aller chercher un asile en Pologne, d'où elle pourra fomenter de nouveaux troubles ; mais au moment où elle fait pour cela ses dispositions, on l'enlève et on la conduit au monastère de Novodévitchei, où elle doit subir une captivité rigoureuse.

Galitzin, arrêté presque en même temps, ne dut la vie qu'à l'intercession d'un de ses neveux, ami d'enfance de Pierre : il fut exilé à Kargapol. Stchéglovitoï, commandant des Strélitz, fut décapité sans forme de procès ; car Pierre Ier, comme nous le verrons bientôt, était l'ennemi né des lenteurs judiciaires. On coupa ensuite les pieds et les mains aux autres personnages compromis ; puis on les abandonna en cet état sur les grands chemins, et tout fut terminé.

Ce début promettait ; il tint plus qu'il n'avait promis. Pierre, avide de connaissances nouvelles, quitte ses états pour parcourir l'Europe, avec la ferme volonté de recueillir de ses propres mains le germe de ces arts civilisateurs qu'il n'avait fait qu'entrevoir jusqu'alors, et qu'il avait résolu d'introduire en Russie. Il voyageait depuis dix-sept mois, lorsqu'il apprit que des troubles sérieux avaient éclaté en

Russie ; il quitte aussitôt Vienne, où il se trouvait alors, et marche en toute hâte sur Moscou.

Révolte des Strélitz en l'absence de Pierre Ier. — Le tsar se fait bourreau. — Horribles exécutions.

La nouvelle n'était que trop vraie. Profitant de l'absence du tsar, dit un historien, quatre régiments de Strélitz, composant ensemble une force de dix mille homme, se révoltèrent simultanément, déposèrent leurs chefs, s'en nommèrent d'autres, et marchèrent sur Moscou. Deux généraux, Gordon et Cheïn, qui étaient alors dans la capitale, s'avancèrent à leur rencontre avec six mille fantassins et deux mille cavaliers. Les rebelles furent vaincus, et ceux qui ne périrent pas dans l'action furent faits prisonniers et mis aux fers en attendant que le tsar pût prononcer sur leur sort. Pierre arriva à Moscou peu de jours après.

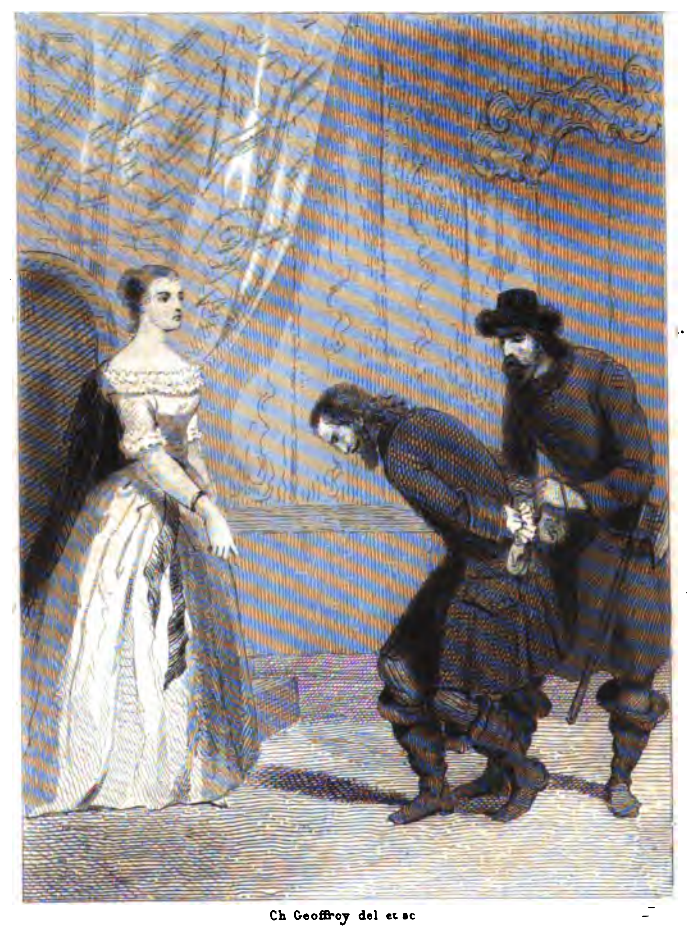
Le détail des supplices, des tortures de toutes sortes que subirent ces malheureux fait frissonner. (Nous citons). On leur appliquait successivement les différentes espèces de questions ; on les conduisait ainsi jusque tout près de la mort, puis on les livrait à des médecins, chargés de rappeler dans ces corps disloqués, meurtris, tailladés, assez de forces pour suffire à de nouvelles souffrances. PIERRE, en personne, présidait à ces exécutions terribles. L'œil cruellement curieux, l'oreille attentive, il considère, sans montrer d'émotion, les visages pâles et contractés, les chairs palpitantes, les plaies, le sang qui jaillit. Il entend, il écoute les cris, les rugissements, les douleurs étouffées. Il croit que la révolte a eu des chefs élevés par leur rang, acharnés : il cherche à surprendre un aveu, une révélation qui lui indique d'autres coupables, qui lui livre d'autres vic-

times. Il ne recueille rien; sa cruauté se sera exercée en pure perte, comme celle du tigre. Enfin il condamne en masse ceux qui survivent à subir encore un supplice, qui du moins sera le dernier.

C'est encore lui qui présidera à ce dernier supplice, lui encore qui l'exécutera sur plusieurs des condamnés. Le premier jour, il fit tomber de sa propre main cinq têtes; un autre jour, il en coupa vingt en une seule séance, vidant entre chaque coup une tasse remplie de vin, soit pour s'étourdir sur les angoisses qu'il fait souffrir, soit pour insulter par l'appareil d'une orgie, et l'affectation d'une joie barbare, au désespoir des victimes. Il veut que les têtes que lui-même n'abat pas, soient coupées par ses courtisans, ses ministres, ses généraux, ses boyards. L'humanité de quelques-uns de ces derniers rendant leur main mal assurée leur fait involontairement prolonger les souffrances des patients.

Las de tuer, Pierre s'asseoit sur un trône qu'il a fait élever au milieu de la place publique, et il regarde tranquillement le sang qui coule autour des exécuteurs, et les affreux débris dont ils sont environnés.

Le sixième jour de cet horrible massacre, trois cent trente têtes nobles furent tranchées par des nobles; ainsi l'avait voulu le bourreau couronné. Quand au vulgaire des révoltés, on en pendit plus de neuf cents aux portes et le long des murs de la ville. D'autres furent attachés à des potences élevées en face du couvent où était enfermée la princesse Sophie, sœur de Pierre; trois furent pendus devant la fenêtre même de la chambre où elle couchait. Un d'eux tenait d'une main avancée vers cette chambre une requête que les chefs des rebelles avaient résolu de lui présenter pour la supplier de remonter sur le trône. Ces trois



Ch Geoffroy del et sc

CATHERINE II

FAIT GRACE A SON ASSASSIN

cadavres lui interceptèrent le jour jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en pourriture.

Révolte à Azof. — Nombreuses exécutions. — Cruauté de Pierre Ier (1699).

L'année suivante, d'autres révoltes éclatèrent, non plus au centre, mais à la circonférence de l'empire, et principalement dans Azof. Ces nouveaux coupables furent traités comme ceux de l'année précédente. Le tsar coupa lui-même quatre-vingts têtes, que le boyarin Plestchef, valet-bourreau de cet exécuteur souverain, tint successivement par les cheveux assujéties sur la poutre fatale; car les billots ordinaires ne suffisaient plus, et Pierre les avait fait remplacer par une poutre, sur laquelle vingt ou trente condamnés avaient la tête appuyée, afin d'accélérer la besogne. Les corps des Cosaques qui avaient pris part à la rebellion furent coupés en cinq morceaux, qu'on attacha isolément à des perches. Pierre voulut que ces débris humains restassent cinq mois entiers exposés à la vue de tous, comme monument de sa vengeance. En outre, pour en perpétuer autant que possible le souvenir, il fit dresser sur la place publique des tables de fer où furent inscrits le crime et le supplice. La formule avait été rédigée de manière à ce que la princesse Sophie se trouvât indirectement accusée d'avoir suscité ces dernières séditions. On prétendait qu'une vieille femme pauvre, que les gardes laissaient habituellement pénétrer jusqu'à la princesse, et que cette dernière soutenait par ses aumônes, avait passé, dans un pain, une lettre, qu'ensuite elle avait remise aux chefs des Strélitz. La femme de chambre de Sophie et celle de Marie, autre sœur du tsar enfermée dans le même couvent, portèrent la peine des soupçons qu'on avait sur leurs maî-

tresses : elles furent appliquées aux tortures les plus affreuses, après quoi Pierre les fit enterrer vives.

Et voilà pourtant l'homme ou plutôt le tigre qu'une foule d'historiens, de biographes, d'écrivains de toutes sortes offrent à l'admiration des peuples !...

Pierre Ier répudie Eudoxe Lapuchin, sa première femme (1699).

Ce fut à cette époque que Pierre répudia sa femme, Eudoxe Lapuchin, qu'il avait épousée en 1689. Elle était bigote, tracassière, jalouse, disent quelques historiens. Cela est possible; mais ce qui est certain, c'est qu'elle avait pour le tsar un véritable attachement, qu'elle lui était dévouée, et qu'elle le recevait toujours avec joie, alors même qu'il sortait des bras de ses maîtresses. Pierre eut le triste courage d'annoncer lui-même à cette malheureuse femme qu'il voulait que tout fût rompu entre eux, et qu'elle devait être conduite au monastère de Fouzdal pour y prendre le voile. En vain Eudoxe, encore jeune et belle, se jette aux pieds du tyran, et fondant en larmes, lui demande grâce sans savoir en quoi elle a pu l'offenser ; il la repousse brutalement, ordonne qu'on l'emporte, et la fait conduire au couvent sans vouloir l'entendre davantage.

Six ans s'écoulèrent, pendant lesquels le bourreau s'effaça pour faire place au réformateur; car, chose étrange, cet homme, le plus féroce de son empire, en était aussi le civilisateur ; la guerre que le tsar soutenait contre les Suédois n'empêchait pas la réforme de faire des progrès; mais ce n'était pas sans beaucoup de peine que le peuple renonçait aux anciens usages, et plus d'une tête devait encore tomber à ce sujet.

Révolte d'Astrakhan (1705).

Les habitants d'Astrakhan, par exemple, murmuraient hautement du changement de costume qu'on voulait leur imposer; ils objectaient leur pauvreté qui leur rendait impossible l'adoption instantanée de la nouvelle mode. Loin d'avoir égard à ces plaintes, le gouverneur sévissait avec la plus grande rigueur contre les récalcitrants. Les esprits s'aigrirent, et du mécontentement on passa promptement à l'exaspération. Bientôt le bruit se répandit que pour compléter l'œuvre de ces réformes infernales, introduites en haine de la religion, le tsar allait retirer à ses sujets le droit de disposer de la main de leurs filles et de leurs sœurs, et les donner, de sa souveraine autorité, aux étrangers qui servaient dans ses armées.

Sur-le-champ, une foule de mariages s'improvisent; les noces qui les accompagnent donnent lieu à de nombreuses réunions; l'ivresse favorise les épanchements et monte les têtes. Un jeune raskolniki (1), du nom de Flenka,

(1) En 1652, Nicon, ayant été porté au patriarchat, voulut purger les livres saints des altérations qu'ils avaient subies, en même temps qu'il apportait quelques modifications au rituel. Il se forma alors dans l'Église russo-grecque un schisme qui subsiste encore aujourd'hui. Ceux qui rejettent les réformes de Nicon sont flétris du titre de *raskolniki;* ils s'appellent entre eux *Anciens croyants.* Ce sont en quelque sorte les quakers de la Russie. Ils mettent la suprême perfection à faire le signe de la croix avec deux doigts seulement, pour marquer que, selon leur croyance, le fils ne procède que du père; à ne se servir que des versions antérieures à la réforme, à ne révérer que les vieilles images, et d'autres particularités tout aussi importantes. Leur prédilection pour les an-

fils d'un Strélitz puni de mort dans les derniers troubles, pousse de toutes ses forces à l'insurrection. Animé tout à la fois de haine pour le tsar et de zèle pour la religion qu'il croit compromise par les innovations, il provoque ouvertement à la rebellion.

Il y avait alors à Astrakhan un grand nombre de Strélitz licenciés et par conséquent mécontents, ayant d'ailleurs à venger leurs camarades, leurs parents, leurs amis, dont le tsar avait fait une si terrible boucherie. Ces Strélitz sont les premiers qui courent aux armes; ils sont bientôt imités par la plus grande partie de la population. On commence par égorger le gouverneur, les officiers qui tentent de s'opposer au désordre et tous les étrangers qui se trouvent dans la ville; puis on tient conseil, et comme le fanatisme continue à faire fermenter les têtes, on jure de mourir pour la religion que personne ne menaçait.

Cependant, après les premiers transports, les insurgés commencent à s'apercevoir qu'ils sont bien peu nombreux; alors ils envoient des députés aux Cosaques du Don, du Té-

---

ciennes formes ne se borne pas aux matières religieuses, elle embrasse les mœurs, les usages, les vêtements. Ils sont stationnaires en toutes choses : ils semblent croire que rien ne peut changer sans se corrompre, et ils se font gloire de l'imperfectibilité. Leur nombre, d'abord immense, a bien diminué dans la suite ; mais il est encore considérable. Quelques historiens affirment que le tsar Alexis Mikailof faisait couper les mains à ceux qui ne voulaient pas faire le signe de la croix avec tous les doigts; Pierre I[er] les forçait à porter sur le dos de leurs vêtements un large morceau d'étoffe jaune, et encore aujourd'hui ils ne jouissent pas de l'exercice public de leur culte, et ils souffrent de plusieurs autres interdictions. Ils se perpétuent néanmoins, surtout parmi les marchands, et se distinguent par une probité rare parmi les Russes.

rek et de l'Yaïk pour les conjurer de les secourir. Mais les Cosaques, qui savaient combien les tsars, depuis Alexis Mikaëlof, étaient puissants, et comment Pierre Ier en usait envers les mécontents qui tentaient de s'opposer à l'exécution de ses projets, se montrèrent fort peu disposés à prendre parti pour ces fous, qui, réduits ainsi à leurs propres forces, furent bientôt attaqués par Schérémélef, envoyé par le tsar à la tête d'une armée pour étouffer la rebellion. Ils se défendent d'abord; les chefs de la révolte tentent, par tous les moyens, de ranimer le fanatisme qui, après s'être montré si ardent, commençait à se refroidir. On résista; mais mollement, et après quelques combats peu importants, tous les insurgés se rendirent à discrétion.

Schérémélef manda au tsar qu'il était maître de la ville, que les révoltés étaient prisonniers, et qu'il se disposait à les diriger sur Moscou afin qu'ils y subissent la peine due à leur crime.

Mais Pierre avait déjà compris que c'était un mauvais moyen pour augmenter sa puissance que de dépeupler son empire par des massacres sans fin; il fit dire à son général qu'il se contenterait, pour cette fois, de trois cents têtes, et qu'il eût en conséquence à envoyer à Moscou les trois cents plus coupables d'entre les prisonniers qu'il avait faits.

La mission eût pu paraître difficile à beaucoup de gens; car tous ces malheureux étaient coupables au même titre. Schérémélef ne fut pas du tout embarrassé pour s'en acquitter : il fait défiler les prisonniers devant lui, et il désigne pour être envoyés au tsar ceux qui lui paraissent les plus robustes. Son raisonnement était celui-ci : les plus forts son certainement ceux qui se sont le mieux battus, donc ils sont les plus coupables; en outre, ils seront bien plus capables de supporter les fatigues de la route; enfin la

vue du tsar ne sera pas désagréablement affectée par l'aspect de ces visages hâves, de ces corps grêles, qui forment la majorité des maudits, et s'il plaît à sa majesté de jouer de la hache, ses augustes mains s'exerceront sur les sujets les moins indignes d'elles.

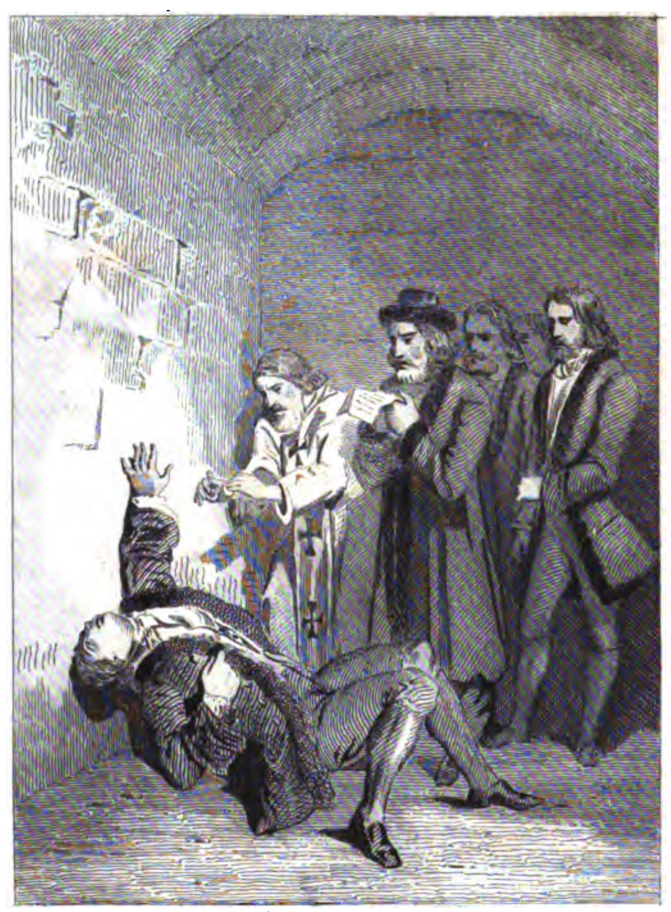
Qu'on nous montre aujourd'hui un courtisan plus habile !... Et pourtant Dieu sait comme cette race pullule !

De son côté, c'était toujours avec un nouveau plaisir que le tsar recevait des rebelles vaincus ; mais comme, cette fois, il n'était pas en verve de tuer, il se contenta de faire pendre purement et simplement, le même jour, les trois cents malheureux choisis avec tant de soin par Schérémélef.

Malgré cette sévérité du tsar, et peut-être même, il faut le dire, à cause de cette sévérité, de cette cruauté, la civilisation faisait en Russie de rapides progrès. Il serait permis de croire jusque-là que cette cruauté de Pierre était une déplorable nécessité ; mais ici se place un épisode qui ne permet pas de douter que la férocité fût innée dans le cœur de cet homme.

Procès d'Alexis, fils de Pierre Ier (1715 à 1718).

Pierre Ier, après avoir répudié sa femme Eudoxe, avait épousé Catherine, femme de haute capacité qui, de servante d'auberge, condition dans laquelle le tsar l'avait trouvée, s'était rapidement placée, par la seule force de son esprit, à la hauteur de sa nouvelle destinée. D'abord maîtresse de Pierre, ce dernier reconnaissant les hautes qualités dont était douée cette femme vraiment extraordinaire, l'avait épousée secrètement. Son dessein était dès lors de faire asseoir Catherine sur le trône ; mais il craignait que son fils, le tsarévitch Alexis, qu'il avait eu de sa première



Ch. Geoffroy del. et sc.

ALEXIS, FILS DE PIERRE 1.ER

EXPIRANT A LA LECTURE DE SA SENTENCE

femme, Eudoxe Lapuchin, ne fût un obstacle à l'accomplissement de ce projet.

Alexis avait sucé presque avec le lait les préjugés de sa mère contre les institutions et les mœurs des étrangers, et les gouverneurs que lui donna son père étaient peu propres à le diriger dans une meilleure voie. En outre, le tempérament du jeune prince était faible, maladif, ce qui lui rendait également à charge l'activité du corps et la contention d'esprit. Les anciennes mœurs favorisaient son penchant à la mollesse; il le sentait, et les compagnons de ses loisirs et de ses débauches, prêtres pour la plupart, comme lui fanatiques, intempérants, paresseux et ignares, l'entretenaient dans ses mauvaises dispositions, et conduisaient son imagination à anticiper vers le temps où il pourrait renverser ce qui se faisait, et rétablir les choses dans leur ancien état.

Nous citons : Le mariage de Pierre avec Catherine, et les enfants qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'esprit du jeune prince. Le tsar, il faut lui rendre cette justice, essaya d'abord de le ramener à de meilleurs sentiments et à une vie plus active : il le mit à la tête de la régence pendant une année, puis il le fit voyager, et enfin il le maria à une princesse de Brunswick Wolfenbuttel, aimable et digne d'un autre époux. Alexis, qui avait alors vingt-deux ans, n'en continua pas moins à se livrer à toutes sortes de débauches et à toute la grossièreté des anciennes mœurs. Ces dérèglements l'abrutirent : sa femme, méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin et mourut enfin de douleur le 1er novembre 1715. Elle laissait à Alexis un fils dont elle venait d'accoucher, et qui devait être un jour l'héritier de l'empire.

Certes, Pierre avait à se plaindre de son fils ; mais la sévérité avec laquelle il le traitait n'était pas faite pour ramener à lui un cœur que tant de causes en éloignaient. A peine Alexis est-il veuf, que le tsar lui écrit une lettre menaçante :

« Vous savez, lui disait-il, et le monde entier sait comme vous, quels maux les Suédois ont faits à la Russie. Vous savez combien de peine et de sacrifices nous a coûté l'étude de l'art militaire. Aujourd'hui enfin nous faisons trembler l'ennemi qui nous faisait trembler autrefois ; voilà le fruit de nos travaux.

« Mais ces grands avantages me causent moins de joie que de douleur, quand je vois que vous, mon fils, vous rejetez tous les moyens de vous rendre capable de régner après moi. Vous ne pouvez même souffrir que l'on parle devant vous de ces grandes entreprises.

« Je ne vous demande point d'entreprendre la guerre sans de justes raisons, mais je vous demande d'en apprendre l'art ; car il faut au moins qu'un souverain sache défendre sa patrie. Vous vous excusez sur la délicatesse de votre tempérament ; c'est une mauvaise raison : la volonté est plus puissante que la force physique.

« Je suis homme et mortel ; à qui laisserai-je le soin de conserver et de finir ce que j'ai commencé ?... Après vous avoir souvent exhorté et souvent puni, j'ai laissé écouler des années sans vous adresser un reproche, et cela ne m'a pas mieux réussi. Il semble que vous ne trouviez de plaisir qu'à rester dans vos appartements, abandonné à l'oisiveté et à la mollesse ; c'est là une vie indigne d'un prince, et dont vous devriez rougir.

« J'attendrai encore un peu de temps pour voir si vous voulez vous corriger ; sinon je vous priverai de ma succes-

sion, et je vous retrancherai de ma famille comme un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique; car si je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie et pour le salut de mes peuples, à plus forte raison *n'épargnerai-je pas la vôtre*. J'aimerais mieux voir la couronne aller à un étranger capable de la porter qu'à mon propre fils, s'il en était indigne. »

A cette époque, l'impératrice Catherine accoucha d'un fils, et cet événement sembla abattre le peu de courage qu'avait encore Alexis. Soit imprudence, soit soumission à de mauvais conseils, soit lâcheté, il répondit à son père qu'il renonçait à la couronne et à toute espérance de régner.

« Je prends Dieu à témoin, disait-il dans sa lettre, et je jure sur mon âme que je ne prétendrai jamais à votre succession. Je mets mon enfant entre vos mains, et je ne vous demande que mon entretien pendant ma vie. »

Loin de calmer le tsar, cette soumission l'irrite, le rend furieux, et il demeure pendant plusieurs heures en proie à de violentes convulsions, ainsi que cela lui arrivait quand il éprouvait quelque revers ou qu'un vif chagrin venait l'atteindre. Cet accès passé, il écrit de nouveau à son fils.

« Je remarque que vous ne parlez dans votre lettre que de la succession, comme si j'avais besoin de votre consentement pour faire ma volonté. Je vous ai remontré quelle douleur votre conduite m'a causée pendant tant d'années, et vous gardez le silence sur ce point le plus important. Cela me démontre que les exhortations de votre père ne touchent point votre cœur.

« J'ai résolu de vous écrire encore pour la dernière fois. Si vous méprisez mes avis maintenant, si vous ne faites

aucun cas des conseils que je vous donne, quel cas en ferez-vous après ma mort?... J'ai la douloureuse certitude que alors vous auriez présentement la volonté d'être fidèle à vos promesses, ces grandes barbes, les prêtres et les raskolniki, dont vous êtes sans cesse entouré, vous les feraient violer. Je sais à quoi m'en tenir sur ces gens-là, qui ne s'appuient que sur vous et n'espèrent qu'en vous pour détruire l'édifice dû à mes longs travaux. Je suis en outre convaincu que vous n'avez aucune affection pour votre père. M'avez-vous assisté dans mes travaux depuis que vous êtes homme? Ne blâmez-vous pas, au contraire, ne détestez-vous pas tout ce que je fais et tout ce que je veux faire pour le bonheur de mes peuples? N'êtes-vous pas résolu, si vous me survivez, à détruire mon ouvrage?...

« Encore une fois, je vous engage à vous corriger, à vous rendre digne de la succession, ou à vous faire moine. Il faut opter, et me répondre promptement, soit de vive voix, soit par écrit; autrement je vous jure que *j'en agirai avec vous comme avec un malfaiteur.* »

C'est là le langage d'un maître et non celui d'un père; toutefois, il semble qu'il était facile d'y répondre de tous points sans augmenter l'irritation déjà si grande du tsar; mais Alexis, qui était réellement idiot ou à peu près, se contenta de répondre qu'il était tout disposé à se faire moine. Pierre, qui se disposait alors à se rendre en Allemagne, vient voir son fils qu'il trouve allité et fort malade en apparence; il lui dit que cette détermination de se faire moine l'afflige, qu'il pense que son retour à la santé le fera changer d'avis, et qu'en conséquence il lui accorde encore un délai de six mois pour prendre un parti; puis il part avec Catherine.

Le tsar était à Copenhague, lorsqu'il apprit qu'Alexis,

qui avait feint d'être malade, était entouré de mécontents qui s'étaient faits ses flatteurs et intriguaient activement. Pierre écrit au prince que le temps des ménagements est passé ; que s'il persiste à se faire moine, il faut qu'il indique le jour et le lieu où il prononcera ses vœux ; qu'autrement il doit sans délai le venir joindre à Copenhague. Ce misérable prince, pauvre marionnette tournant au moindre vent, se dispose à obéir en se rendant près de son père. Mais alors les gens qui l'environnent lui représentent qu'il court ainsi à la mort ; que sa belle-mère Catherine dispose à son gré de l'esprit du tsar, et qu'elle profitera de cet ascendant pour le faire périr misérablement loin de Moscou, et par conséquent des amis qui pourraient le défendre. On lui conseille de feindre d'obéir à l'ordre du tsar, et une fois en chemin, d'aller à Vienne se mettre sous la protection de l'empereur Charles VI, son beau-frère.

Alexis suit ce conseil, et Pierre entre en fureur en apprenant la fuite de son fils. Le prince ne fait qu'un court séjour à Vienne ; ne s'y croyant pas en sûreté, il va se cacher dans le Tyrol, puis enfin il se rend à Naples et va s'enfermer dans le château Saint-Elme. Le tsar ne tarde pas à découvrir le lieu de sa retraite ; il lui dépêche aussitôt son capitaine des gardes Romanzof et un conseiller privé, nommé Tolstoï. Ce dernier remet à Alexis une lettre du tsar ainsi conçue :

« Je vous écris pour la dernière fois, pour vous dire que vous ayez à exécuter ma volonté, que Tolstoï et Romanzof vous communiqueront. Si vous m'obéissez, je vous jure et je promets à Dieu que je ne vous punirai point, et que si vous revenez, *je vous aimerai plus que jamais* ; mais si vous ne le faites pas, je vous donne, comme père, en vertu du pouvoir que j'ai reçu de Dieu, ma malédiction éternelle,

et comme votre souverain, je vous assure que je trouverai bien les moyens de vous atteindre et de vous punir ; en quoi j'espère que Dieu m'assistera et qu'il prendra ma juste cause en main.

« Souvenez-vous que je ne vous ai violenté en rien. Au lieu de vous laisser le libre choix du parti que vous voudriez prendre, n'étais-je pas assez puissant pour vous imposer celui qui me convenait ? Au lieu de la force, j'ai employé la clémence ; mais j'espère encore que je n'aurai pas lieu de m'en repentir. »

Alexis était peu disposé à obéir ; il se trouvait si bien, sous le beau ciel de Naples, près d'une charmante jeune fille, sa maîtresse, nommée Aphrosine, qui l'avait accompagné dans sa fuite !... Mais le vice-roi de Naples lui représenta que sa cour ne pouvait, à propos de querelles domestiques, se faire un ennemi du tsar, et il lui fit entendre assez clairement que sa présence à Naples ne pouvait plus être tolérée. Le pauvre prince prit le parti de se soumettre.

C'est ici que cette affaire commence à devenir hideuse. Alexis pouvait être considéré comme un étourdi qui allait visiter l'Allemagne et l'Italie tandis que son père l'attendait dans la capitale du Danemark, et sa faiblesse d'esprit, dans cette circonstance, militait puissamment en sa faveur. Enfin son père lui promettait qu'en cas d'obéissance il *l'aimerait plus que jamais*. Alexis arriva le 13 février 1717 à Moscou, où le tsar l'avait devancé. Le même jour il se jette aux genoux de son père ; il a un très long entretien avec lui. Le bruit se répand aussitôt que le père et le fils sont réconciliés, que tout est oublié ; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régiments des gardes, et à la pointe du jour on fait sonner la grosse cloche de Moscou. Les

boyards, les conseillers privés sont mandés au château ; les évêques, les archimandrites et deux religieux de Saint-Basile, professeurs en théologie, s'assemblent dans l'église cathédrale. Alexis est conduit, sans épée et comme prisonnier, au château, devant son père. Il se prosterne en sa présence, et lui remet en pleurant un écrit, dans lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, et, pour toute grâce, lui demande la vie.

Le tsar le relève, le conduit dans son cabinet et le questionne longuement sur les circonstances de sa fuite, lui déclarant qu'il y allait de sa tête s'il ne disait pas la vérité tout entière. Après une longue conférence, Alexis est ramené dans la salle où le conseil est assemblé ; là on lui lit une déclaration du tsar portant que lui, Alexis, s'est déshonoré par sa lâcheté, d'abord, puis en se liant avec tous les mécontents, en violant la foi conjugale et négligeant son épouse pour une fille de mauvaises mœurs ; qu'il s'est rendu coupable de haute trahison en allant à Vienne se mettre sous la protection de l'empereur, auquel il aurait fait accroire que sa vie à lui, fils du tsar, n'était pas en sûreté à la cour de son père.

Il eût été bien facile de rétorquer tous ces griefs : Alexis avait négligé sa femme ; mais Pierre n'avait-il pas répudié Eudoxe pour épouser une fille d'auberge ? Il avait dit à Vienne que sa vie n'était pas en sûreté ; mais ce qui se passait maintenant ne prouvait-il pas jusqu'à l'évidence qu'il avait dit vrai ?... Et que devenaient ces paroles du tsar à son fils, qu'en cas d'obéissance, *il l'aimerait plus que jamais ?*

Ce qu'il y avait de clair en tout cela, c'est que le tsar voulait se débarrasser de son fils qui, à tort ou à raison, lui donnait de vives inquiétudes pour l'avenir. Cette pièce sin-

gulière, qui peut être regardée comme l'acte d'accusation d'Alexis, se terminait ainsi :

« Voilà de quelle manière notre fils est revenu ; et quoiqu'il ait mérité la mort par cette évasion et par ses calomnies, cependant notre tendresse paternelle lui pardonne ses crimes. Mais considérant son indignité et sa conduite déréglée, nous ne pouvons, en conscience, lui laisser la succession au trône, prévoyant trop qu'après nous sa conduite dépravée détruirait la gloire de la nation, et ferait perdre tant d'états reconquis par nos armes. Nous plaindrions surtout nos sujets, si nous les rejetions, par un tel successeur, dans un état beaucoup plus mauvais qu'ils n'ont été.

« Ainsi, par le pouvoir paternel, en vertu duquel, selon les droits de notre empire, chacun, même de nos sujets, peut déshériter un fils comme il lui plaît, et en vertu de la qualité de prince souverain, et en considération du salut de nos États, nous privons notre dit fils Alexis de la succession, après nous, à notre trône de Russie, à cause de ses crimes et de son indignité, quand même il ne subsisterait pas une seule personne de notre famille après nous.

« Et nous constatons et déclarons successeur audit trône après nous, notre second fils Pierre (1), quoique encore jeune, n'ayant pas de successeur plus âgé.

(1) Ce fils dont parle le tsar était le cinquième enfant qu'il avait eu de Catherine. Les quatre premiers étaient morts avant d'avoir franchi la première période de l'enfance, effet tout naturel des fatigues que Catherine partageait avec Pierre. Quelque temps après la condamnation d'Alexis, ce dernier enfant du monarque mourut, et toutes les espérances de ce dernier furent de nouveau détruites. La mort de ce dernier rejeton, qui semblait avoir déterminé la condamnation d'Alexis, fut re-



« Donnons à notre susdit fils Alexis notre malédiction paternelle, si jamais, en quelque temps que ce soit, il prétend à ladite succession ou la recherche.

« Désirons aussi de nos fidèles sujets de l'état ecclésiastique et séculier de tout autre état, et de la nation entière, que selon cette constitution, et suivant notre volonté, ils reconnaissent et considèrent notre dit fils Pierre. désigné par nous à la succession, pour légitime successeur, et qu'en conformité à cette présente constitution, ils confirment le tout par serment devant le saint autel, sur les saints Évangiles et en baisant la croix.

« Et tous ceux qui s'opposeront jamais, en quelque temps que ce soit, à notre volonté, qui dès aujourd'hui oseront considérer notre fils Alexis comme successeur, ou l'assister à cet effet, nous les déclarons traîtres envers nous et la patrie. Et avons ordonné que la présente déclaration soit partout publiée, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance.

---

gardée par Pierre comme une vengeance du ciel; pendant trois jours il fut en proie à de terribles convulsions, qu'il éprouvait ordinairement lorsque de grands revers l'atteignaient. Il refuse toute espèce d'aliments, ne veut voir personne; il ne dort plus, sa raison semble près de s'éteindre. Le prince Dolgorouki pénètre alors jusqu'à lui de vive force; il lui reproche sa faiblesse, et lui déclare qu'il est prêt à tout entreprendre, même à tenter de le détrôner pour lui rendre son énergie. Pierre se calme enfin et reprend sa vie active.

Quoi de plus étrange que de voir cet homme faire tous ses efforts pour pousser à l'échafaud son fils aîné, et réduit au désespoir par la perte d'un enfant qui n'a pas atteint sa première année! Qui pouvait dire que ce dernier dût valoir mieux que l'autre?... Il est bien vrai que le cœur humain est chose inexplicable.

« Fait à Moscou le 13 février 1718. Signé de notre main, et scellé de notre sceau. »

Tout cela avait certainement été préparé longtemps à l'avance, puisque cet acte est daté du jour même du retour du prince à Moscou. Pierre mentait donc, et il se rendait coupable d'un ignoble guet-apens lorsqu'il écrivait à son fils : « Je promets à Dieu que je ne vous punirai pas, et « que, si vous revenez, je vous aimerai plus que jamais. »

Après la lecture de cette pièce, qu'Alexis entendit avec une résignation parfaite, on présenta à ce malheureux prince une autre pièce en l'invitant à la signer, ce qu'il fit sans hésiter après l'avoir lue ; elle était ainsi conçue :

« Je, ci-dessous nommé, déclare devant le saint Évangile qu'à cause du crime que j'ai commis contre sa majesté tsarienne, mon père et seigneur, selon que cela est détaillé dans son écrit, et par ma propre faute, je suis exclu de la succession au trône de Russie. Ainsi je reconnais et avoue cette exclusion pour juste, et je m'oblige et jure au tout-puissant Dieu en trinité, comme au souverain juge, de me soumettre en tout à la volonté paternelle, de ne rechercher jamais cette succession, de n'y jamais prétendre, ni de l'accepter sous aucun prétexte que ce soit. Et je reconnais pour légitime successeur mon frère le tsarévitch Pierre Petrowitch, sur quoi je baise la sainte croix, et signe la présente de ma propre main. »

L'assemblée tout entière se rendit ensuite à la cathédrale où le prince fut conduit de la même manière qu'il l'avait été au palais. Pierre y fit un discours pour justifier sa conduite à l'égard de son fils ; les archevêques, les évêques, les archimandrites, signèrent l'édit par lequel Alexis était exclu du trône. Après cette cérémonie, le prince fut ramené

dans l'appartement qu'il avait occupé en arrivant à Moscou, et gardé à vue par une garde nombreuse.

Cependant Pierre n'était pas entièrement rassuré sur l'avenir ; il sentait parfaitement qu'après sa mort les choses pouvaient changer de face ; que ces actes si solennels pouvaient être anéantis avec une solennité sembable, plus grande même, et qu'Alexis, arrivant au trône, ne manquerait pas, ne fût-ce que par esprit de vengeance à raison des humiliations qu'on lui avait fait subir, de détruire tout ce que son père aurait fait. Cette crainte, et peut-être aussi l'influence de Catherine dont le fils, encore à la mamelle, avait été proclamé seul successeur du tsar, firent prendre à ce dernier la résolution de faire mourir Alexis.

Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis que le prince avait signé sa renonciation, lorsque son père vint le trouver.

— Vous avez reçu hier votre pardon, lui dit-il ; mais c'était à condition que vous révéleriez toutes les particularités de votre évasion, et que vous feriez connaître ceux qui vous l'ont conseillée et qui ont été les complices de toutes vos fautes. Je vous ai dit hier que le moindre déguisement sur ce point serait puni de mort, et vous m'avez fait alors une confession que je crois sincère, mais qui n'est probablement pas complète. Il faut donc que vous la fassiez par écrit, et cela vous sera facile puisqu'il suffira que vous écriviez vos réponses sur ce papier, au-dessous des questions qu'il contient.

A ces mots, il remit au prince une pièce manuscrite et il se retira. Alexis qui, à défaut de qualités, montrait au moins une grande résignation, obéit sur-le-champ. Voici les principales questions posées de la main du tsar et les réponses qu'y fit le prince.

Première question. — Y a-t-il eu quelque dessein prémédité dans les réponses que vous avez faites à la lettre que je vous ai écrite après la mort de votre femme, et aux autres que vous avez reçues depuis? Comme il est évident que vous cherchiez à me tromper, lorsque vous demandiez, et par vos lettres et par vos discours, à entrer dans un couvent, dites quels sont les complices de votre mensonge.

Réponse. — J'ai communiqué vos lettres à Alexandre Kikin et à Nicéphore Viazemski, et les ai consultés chacun en particulier. Tous deux m'ont conseillé de renoncer à la succession, même de demander à en être déchargé à cause de la faiblesse de ma santé ; je l'ai souhaité moi-même, et ç'a été de bonne foi que je vous l'ai écrit. Ils m'ont aussi conseillé de me mettre dans un couvent. Je consultai aussi le comte Frédérik Apaxin et le prince Basile Dolgorouki, et les priai de vous engager à me laisser passer mes jours dans une terre éloignée des embarras du gouvernement. Tous deux me promirent de vous en parler. Le prince Dolgorouki me dit : « Donnez-lui tous les écrits qu'il vous demandera, qui est-ce qui sait ce qui arrivera? Un vieux proverbe dit : *Cela viendra, mais Dieu sait quand*. Ce ne sont pas là contrats de bonnes gens du temps passé, auxquels si l'on manquait on payait l'amende. »

J'ai persuadé à ceux de ma suite que j'avais ordre de me rendre à Vienne pour conclure une alliance contre la Porte; que j'étais obligé de voyager secrètement, afin que les Turcs n'eussent aucune connaissance de ce traité; voilà tout ce que savaient ceux qui ont favorisé mon évasion.

Deuxième question. — N'a-t-on pas tenu quelques discours pendant ma grande maladie à Pétersbourg, dans lesquels on témoignait de l'empressement à se joindre à vous en cas que je mourusse?

Réponse. — Je n'ai rien entendu dire sur ce sujet.

Troisième question. — Y a-t-il longtemps que vous avez formé le projet de votre évasion?... Avec qui l'avez-vous concerté? Par quel conseil m'avez-vous écrit la lettre en réponse à la mienne? Avez-vous écrit à quelqu'un dans le cours de votre voyage?

Réponse. — Jean Asanossief et Alexandre Kikin ont eu seuls connaissance de mon évasion. La lettre que j'ai écrite m'a été dictée par Kikin.

Les autres questions concernaient la manière dont Alexis avait été reçu par la cour de Vienne, les desseins de cette cour, etc. Alexis répondit à toutes, certifia ses réponses véritables et signa.

Condamnation et supplice des prétendus complices d'Alexis (1718).

Muni de cette pièce, le tsar fait aussitôt arrêter tous ceux qui s'y trouvaient nommés; le confesseur et la maîtresse d'Alexis prirent la fuite; mais des soldats ayant été lancés sur leurs traces, ils furent arrêtés et ramenés à Moscou. Pierre établit une chambre de justice composée des principaux membres du clergé, des ministres, des officiers-généraux, des principaux nobles, et il chargea cette assemblée de prononcer sur le sort de ces prétendus complices d'Alexis.

Tous les accusés comparurent; mais telle était l'impatience du tsar que quelques-uns seulement furent interrogés, les faits et les paroles imputés aux autres étant considérés comme constants. Il est aisé de se faire une idée, d'après cela, de la manière dont ce procès fut conduit: Pierre voulait des coupables; les juges ne trouvèrent pas un innocent: tous furent condamnés.

« Parmi ces victimes, dit un historien, étaient Viazemski, pour avoir conseillé à Alexis de chercher son salut dans le cloître, et même, s'il le pouvait, dans la fuite; Kikin, ex favori du tsar, pour avoir dit au tsarévitch : « Entrez dans un monastère; on ne vous clouera pas le froc sur la tête »; un prince Dolgorouki, pour s'être vanté à lui de l'avoir sauvé de la hache du tsar, et d'avoir ajouté que si la tsarine Catherine n'était pas sans cesse auprès de Pierre, personne n'y pourrait tenir, et que lui-même irait s'enfermer dans Stettin; un Alexandre Sergueïef, pour avoir prédit que le tsar n'avait pas plus de cinq ans à vivre; un moine, nommé Yakof Ygnalief, pour avoir répondu à Alexis qui s'accusait à lui en confession de souhaiter la mort de son père : « Dieu vous pardonnera, car nous la souhaitons aussi ardemment que vous » ; un prince Lapouchin, pour avoir dit que la fuite d'Alexis pourrait occasioner des troubles; un prince tatar de la Sibérie, pour avoir rêvé que le tsar était condamné à abandonner Saint-Pétersbourg sous peine de mort, et avoir fait part de ce rêve à Alexis. Enfin un grand nombre d'officiers de la maison du tsarévitch, pour des propos d'une telle futilité, qu'ils ne furent pas mentionnés dans le jugement. Les uns furent rompus vifs; d'autres, condamnés au même supplice, virent commuer leur peine, et eurent seulement la tête tranchée; plusieurs, moins sévèrement traités, ne subirent que le knout ou un exil en Sibérie.

Après ces exécutions, on pensait généralement que la vengeance du tsar était satisfaite; mais les révélations faites par quelques-uns de ces condamnés avaient singulièrement aggravé la position d'Alexis; sa maîtresse l'avait hautement accusé de conspiration contre la vie de son père, et un des condamnés, Asanossief, soutint qu'il avait entendu dire au

prince . « Quand il en sera temps, je dirai quelque chose « aux évêques qui le rediront aux curés, les curés aux pa« roissiens, et on me fera régner, fût-ce malgré moi. » On avait en outre saisi une pièce accablante pour Alexis ; c'était une lettre écrite de la propre main de ce prince, alors qu'il était réfugié à Vienne, et adressée aux sénateurs et aux archevêques de Russie ; elle contenait ces phrases, que nous traduisons textuellement :

« Je n'ai pris la fuite qu'après avoir enduré les plus mau« vais traitements de la part de mon père, sans jamais les « avoir mérités. Ceux qui ont jeté ma mère dans un cou« vent voulaient me traiter de même, et peu s'en est fallu « qu'on m'obligeât à prendre le froc. Mais je suis mainte« nant sous la protection d'un grand prince, et j'espère « que de votre côté vous ne m'abandonnerez pas. »

En présence de ces charges nouvelles, et toujours influencé, selon les probabilités, par les sollicitations de Catherine, Pierre décide que son fils sera mis en jugement. Les juges-commissaires et le clergé, dont va dépendre le sort du prince, sont convoqués dans la salle du sénat.

Procès, condamnation et exécution d'Eudoxe Lapuchin et de ses complices (1718).

Mais tandis qu'on condamnait les prétendus complices d'Alexis et qu'on lui faisait son procès à lui-même, le bruit se répand tout-à-coup que la mère de ce prince, Eudoxe Lapuchin, et sa tante, la princesse Marie, ont depuis longtemps quitté l'habit religieux qu'elles avaient été forcées de prendre au monastère de Souzdal. Pierre fait conduire à Moscou les moines de ce couvent, et tous ceux qu'on présume avoir favorisé le changement d'état des deux princesse. On découvre alors qu'Eudoxe est, depuis neuf ans,

l'amante, et même la fiancée du général-major et boyarin Glébof, que l'intrigue qui la lie à cet officier a été favorisée par l'archevêque de Roslof, nommé Osiphéi, qui lui-même entretient une intimité coupable avec la princesse Marie.

Voici ce qui était arrivé, au rapport de Voltaire, qui affirme avoir extrait ce récit mot à mot des mémoires manuscrits d'un ambassadeur à Saint-Pétersbourg :

« Plusieurs ecclésiastiques, attachés à leur ancienne barbarie, et plus encore à leur autorité qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, languissaient après le règne d'Alexis, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie si chère. De ce nombre était Osiphéi, archevêque de Roslof. Il supposa une révélation de saint Démétrius (Dmitri). Ce saint, disait-il, lui était apparu et l'avait assuré, de la part de Dieu, que Pierre n'avait plus que trois mois à vivre, et qu'Eudoxe Lapuchin, renfermée dans le couvent de Souzdal, et religieuse sous le nom d'Hélène, ainsi que la princesse Marie, sœur du tsar, devaient monter sur le trône et régner conjointement avec Alexis.

« Eudoxe et Marie eurent la faiblesse de croire cette imposture; elles en furent si persuadées, qu'Eudoxe quitta, dans son couvent, son habit de religieuse, renonça à son nouveau nom d'Hélène, se fit traiter de majesté, et fit effacer des prières publiques le nom de Catherine, seconde femme du tsar. Elle ne parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie que portaient les tsarines. La trésorière du couvent ayant voulu s'opposer à ces extravagances, Eudoxe la fit comparaître devant elle et lui dit :

« — Le tsar Pierre a puni les Strélitz qui avaient outragé sa mère ; mon fils Alexis punira quiconque aura insulté la sienne.

« Et elle donna l'ordre d'enfermer la trésorière dans sa

cellule, ce qui fut exécuté. Ce fut alors que Glébof s'introduisit dans le couvent, et devint l'amant de l'ex-tsarine en lui promettant de servir ses desseins. En effet, il répandit dans la ville de Souzdal la prédiction de Osiphéi, ce qui causa tout d'abord une grande agitation.

« Les trois mois s'écoulent, et le tsar ne meurt pas. Eudoxe adresse à l'archevêque de vives reproches. L'archevêque répond :

« — Les péchés de mon père sont cause que la prophétie ne s'est pas accomplie : le malheureux est en purgatoire ; il m'en a averti ; mais, avec votre aide, il peut en sortir bientôt, et alors l'événement que m'a annoncé saint Démétrius s'accomplira infailliblement.

« Eudoxe fait dire mille messes ; elle les paie généreusement, et Osiphéi l'assure qu'elles commencent à opérer ; au bout d'un mois, il affirme que son père a déjà la tête hors du purgatoire ; après un autre mois, il annonce avec joie que le malheureux défunt n'en n'a plus que jusqu'à la ceinture ; puis enfin il déclare qu'il ne tient plus au purgatoire que par les pieds, que dès qu'il sera entièrement dégagé, Pierre mourra sans plus de retard. Mais dégager les pieds est le plus difficile, et saint Démétrius lui a dit en confidence que cela n'arriverait qu'autant que lui, archevêque, obtiendrait les faveurs d'une grande princesse. Cela, dit-il, l'a beaucoup surpris ; mais le saint lui a représenté que la Providence marche presque toujours à son but par des voies inconnues, et qu'il se trouve plus d'un exemple de ce genre dans les livres saints.

« L'ex-tsarine, satisfaite apparemment de la conduite de Glébof, se serait trouvée très embarrassée si la princesse Marie ne lui était venue en aide. Comme la prédiction l'intéressait autant qu'Eudoxe, elle dit que puisque telle

était la volonté de saint Démétrius, elle s'y soumettait, et qu'elle ferait ce qu'il fallait pour dégager les pieds du père de l'archevêque. »

Malgré ce grand dévoûment, Pierre ne mourait point; il était au contraire très vivant, plus actif que jamais, lorsqu'il découvrit toute cette intrigue. Par son ordre, l'archevêque Osiphéi, le procureur de Souzdal et le directeur des princesses, nommé Roust, sont mis en jugement. Il n'y avait pas cette fois de justification possible; d'ailleurs le tsar n'eût pas souffert qu'on en admît d'aucune sorte : sa colère était d'autant plus grande, qu'il se sentait humilié que deux femmes auxquelles l'avaient uni autrefois des liens si étroits eussent pu se laisser tromper par des moyens si grossiers.

Glébof, qui n'était pourtant pas le plus coupable, se montra le plus résigné.

— Je n'ai rien à répondre, dit-il aux commissaires qui l'interrogeaient, sinon que le tsar ayant répudié Eudoxe, avait, par cela seul, renoncé à ses droits sur elle. Mais je sais d'avance le cas que l'on fera de cette raison, et je n'insiste pas; on ne meurt qu'une fois.

L'archevêque osa répéter et soutenir sa fable de l'apparition de saint Démétrius, avec des variantes toutefois, et il ajouta que ce bienheureux devait, dans le cours de deux années, lui révéler des choses d'une telle importance qu'elles feraient, étant connues, de la Russie le plus puissant empire du monde. La ruse était trop grossière pour que Pierre y fût pris. Roust se prétendit innocent, et dit que si les princesses lui avaient fait des confidences, il les avait oubliées. N'est-ce pas un martyr de la confession?

Tous ayant été reconnus coupables, on condamna l'archevêque, le directeur et le procureur à être rompus vifs;

il fut décidé que Kikin, dont nous avons parlé plus haut, serait exécuté en même temps qu'eux, et que Glébof, condamné au supplice du pal, serait exécuté au milieu du carré formé par les quatre échafauds.

Pierre voulait que l'exécution se fît sur-le-champ; mais il se présenta une difficulté : pour exécuter l'archevêque Osiphéi, il fallait préalablement le dépouiller de sa dignité, et les chefs du clergé, ayant été convoqués à cet effet, prétendirent qu'ils n'avaient pas le droit de lui enlever le caractère sacré dont il était revêtu. Des négociations s'ouvrirent. Évidemment le clergé cherchait à gagner du temps, dans l'espoir que quelque conjoncture lui viendrait en aide, non pas qu'il lui importât beaucoup de sauver l'archevêque et encore moins les autres condamnés; mais parce que l'exécution d'un prélat était un précédent fâcheux qui diminuait l'autorité ecclésiastique. Pour en finir, Pierre fit venir devant lui ces chefs du clergé, et leur dit sans plus de préambule :

— Osiphéi n'est pas né évêque; c'est vous qui lui avez avez conféré cette dignité, et vous en aviez le droit.

— Cela est vrai, répondirent les chefs tremblants.

— Eh bien! ce que vous avez fait, vous pouvez le défaire. Ainsi donc, plus de retard, plus de disputes sans causes, car je n'en veux point souffrir.

Ces paroles, prononcées du ton d'un homme habitué à se faire obéir, levèrent toutes les difficultés, et dès le lendemain les condamnés furent conduits au lieu de l'exécution. Quatre échafauds, dressés sur la place, étaient disposés de manière à former au milieu un carré d'une assez grande étendue; au centre de ce carré s'élevait le pal qui devait traverser le corps du malheureux Glébof.

Les quatre condamnés à la roue furent amenés en même

temps, liés au même instant, et quatre coups de la terrible barre, qui semblaient n'en faire qu'un, leur brisèrent les jambes avec un ensemble dont les spectateurs parurent très satisfaits. L'air retentissait des cris de ces malheureux, lorsqu'on amena Glébof qui, en même temps qu'un second coup de barre atteignait ses compagnons d'infortune, était hissé et maintenu sur le pal.

— Tyran ! s'écria-t-il d'une voix forte, ton trône sera pour toi un siége plus terrible que celui-ci ; les tortures auxquelles tu m'as condamné ne dureront qu'un instant, et celles qui t'attendent seront éternelles.

L'horrible supplice qu'il subit ne lui arracha pas un cri.

— Les lâches, dit-il encore en parlant de ses compagnons qui poussaient des cris affreux, on ne fait que les tuer, et ils se plaignent !

Et il ne cessa de montrer la même fermeté, jusqu'à ce que l'instrument du supplice lui ayant pénétré jusqu'à la poitrine, il expira.

Eudoxe Lapuchin ne devait pas demeurer impunie : Pierre, dans un manifeste, rendit publics ses déréglements; puis il voulut qu'en sa qualité de religieuse elle fût jugée par le clergé, et très probablement il indiqua la punition qu'il voulait qu'on lui infligeât, car à défaut de loi sa volonté en tenait lieu. « Il avait pu répudier Eudoxe, dit Voltaire, parce que les lois de son église permettent le divorce ; mais si elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre. »

Les évêques et les archimandrites furent donc de nouveau convoqués, et Eudoxe comparut devant eux. Elle ne se défendit d'abord que par ses larmes; mais quand on voulut faire valoir sa qualité de religieuse pour aggraver la nature de ses fautes, elle prétendit que ses vœux étaient nuls,

puisque entrant au couvent elle n'avait fait que céder à la force; qu'elle n'était coupable à cette époque que de ne plus plaire au tsar, crime bien involontaire, et pour lequel il n'existait aucune loi qui pût la contraindre à prendre le voile. Elle nia la prétendue révélation de saint Démétrius et les suites qu'elle avait eues; mais l'archevêque Osiphéi avait fait sur ce point les aveux les plus complets. Enfin elle prétendit qu'elle avait été mariée secrètement avec le général-major Glébof, et qu'elle était sous ce rapport plus excusable que Pierre, qui avait mis sa concubine sur le trône.

Ces raisons avaient leur prix, et elles atténuaient singulièrement la gravité des désordres qui lui étaient reprochés; mais il demeurait constant qu'elle avait intrigué pour faire monter Alexis sur le trône, et cela était plus que suffisant pour motiver sa condamnation; elle fut donc condamnée à l'infâme supplice du fouet, et à être enfermée ensuite dans un couvent de Ladoga pour y passer le reste de ses jours.

Lorsqu'on lui lut cette sentence, cette infortunée s'évanouit, et dès qu'elle eut recouvré l'usage de ses sens elle implora la clémence du tsar; elle lui fit représenter que la honte du supplice qu'on voulait lui infliger rejaillirait sur lui; qu'il ne devait pas oublier qu'elle s'était assise sur le trône, avait partagé sa couche, et qu'elle lui avait donné des enfants. Elle dit qu'alors même qu'on ne l'eût pas condamnée à passer le reste de sa vie dans un couvent, elle s'y serait condamnée elle-même, et qu'elle suppliait qu'on l'y laissât entrer sans la flétrir.

Pierre demeura inflexible et voulut que la sentence fût exécutée.

Eudoxe était encore remarquablement belle quoiqu'elle

eût alors plus de quarante-cinq ans. Ce fut un étrange spectacle que cette femme apparaissant, nue jusqu'à la ceinture, au milieu d'une assemblée de prêtres, et se prosternant devant les deux religieuses qui devaient remplir l'office de bourreaux. Au signal donné par une cloche, les fouets sifflèrent et le sang jaillit sous ces redoutables lanières. Les cris affreux que poussait l'ex-tsarine étaient étouffés par les chants sacrés des assistants. Bientôt des lambeaux de chair se détachèrent; la patiente tomba la face contre terre et perdit connaissance; mais les religieuses frappaient toujours, et elles ne cessèrent qu'après le nombre de coups mentionné dans la sentence.

Eudoxe était mourante lorsqu'on l'emporta, et ce fut en cet état qu'elle arriva au couvent de Ladoga, où elle mourut peu de temps après.

Le tsar s'était montré moins terrible envers la princesse Marie: on ne la jugea point; elle fut simplement enfermée à Schlusselbourg, où elle vécut encore longtemps.

Cependant le procès d'Alexis continuait à s'instruire ; à raison de la gravité des circonstances, le tsar, qui pourtant n'était pas dévot, fait un appel solennel aux lumières du clergé dans une déclaration rendue publique. Il dit, dans cette pièce :

« Quoique selon toutes les lois divines et humaines, et surtout suivant celles de Russie, qui excluent toute juridiction entre un père et un enfant parmi les particuliers, nous ayons un pouvoir assez abondant et assez absolu de juger notre fils, suivant ses crimes, selon notre volonté, sans en demander avis à personne, cependant, comme on n'est point aussi clairvoyant dans ses propres affaires que dans celles des autres, et comme les médecins, même les plus experts, ne risquent point de se traiter eux-mêmes,

et qu'ils en appellent d'autres dans leurs maladies; craignant de charger ma conscience de quelque péché, je vous expose mon état, et je demande du remède; car j'appréhende la mort éternelle, si ne connaissant peut-être point la qualité de mon mal, je m'en voulais guérir seul; vu principalement que j'ai juré sur les jugements de Dieu, et que j'ai promis par écrit le pardon à mon fils, je l'ai ensuite confirmé de bouche, au cas qu'il me dît la vérité.

« Quoique mon fils ait violé sa promesse, toutefois pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je vous prie de penser à cette affaire, et de l'examiner avec la plus grande attention, pour voir ce qu'il a mérité. Ne me flattez point; n'appréhendez pas que s'il ne mérite qu'une légère punition, et que vous le jugiez ainsi, cela me soit désagréable; car je vous jure par le grand Dieu et par ses jugements, que vous n'avez absolument rien à craindre.

« N'ayez point d'inquiétude sur ce que vous devez juger le fils de votre souverain; mais, sans avoir égard à la personne, rendez justice, et ne perdez pas votre âme et la mienne. Enfin, faites de telle sorte que notre conscience ne nous reproche rien au jour terrible du jugement dernier, et que notre patrie ne soit point lésée. »

Le procès criminel de l'héritier d'un si grand empire durait depuis le 13 février, lorsque, le 1er juillet, le clergé répondit en ces termes à la requête de Pierre :

« Cette affaire, disaient les évêques et les archimandrites, n'est point dutout du ressort de la juridiction ecclésiastique. Le pouvoir absolu établi en Russie n'est point soumis au jugement des sujets; le souverain y a l'autorité d'agir suivant son bon plaisir, sans qu'aucun inférieur y intervienne. »

Après ce préambule, les auteurs de cette espèce de con-

sultation citent le *Lévitique*, où il est dit que celui qui aura maudi son père ou sa mère sera puni de mort; et l'Évangile de saint Mathieu, qui rapporte cette loi sévère du Lévitique. Après plusieurs autres citations, cette pièce remarquable se termine ainsi :

« Si sa majesté veut punir celui qui est tombé, selon ses actions et suivant la mesure de ses crimes, il a devant lui des exemples de l'ancien Testament; si, au contraire, il veut être miséricordieux, il a l'exemple de Jésus-Christ même, qui reçoit le fils égaré et repentant; qui pardonne à la femme adultère, alors que d'après la loi elle a mérité d'être lapidée, et qui partout et toujours préfère la miséricorde au sacrifice. Nous lui rappellerons encore l'exemple de David, qui veut épargner Absalon, et qui crie à ses capitaines : *ne frappez pas mon fils Absalon!* Il est vrai que si le père voulut épargner le fils coupable, la justice divine ne l'épargna point.

« Le cœur du tsar est entre les mains de Dieu; qu'il choisisse le parti auquel la main de Dieu le tournera. »

Cette consultation, qui se termine sans aucune espèce de conclusion, est rédigée avec une habileté telle qu'on serait tenté de croire que le clergé, en Russie, était bien loin de cette grossièreté sous l'aspect de laquelle Voltaire et quelques autres historiens le présentent.

Le 19 juin 1718, Alexis fut interrogé pour la dernière fois; il s'accusa alors d'avoir été bigot dans sa jeunesse; d'avoir fréquenté les prêtres et les moines; d'avoir bu avec eux; d'avoir reçu d'eux des impressions qui lui donnèrent de l'horreur pour les devoirs de son état, et même pour la personne de son père.

Le 22 du même mois, il écrivit au tsar une longue lettre, où cette confession était répétée : il disait qu'il n'a-

vait désobéi à son père que parce qu'il avait été mal élevé dès son enfance par des femmes qui lui avaient inspiré le goût de la dévotion; que ses gouverneurs n'avaient pris aucun soin de l'instruire, et qu'il était arrivé par cette négligence au point d'avoir en horreur de toute espèce d'occupation ; que le prince Menzikof, qui avait ordre de veiller sur lui, était le seul qui le forçait à travailler; mais que sitôt que ce prince était absent, il allait boire avec des moines. Enfin, il avouait que, chargé du gouvernement de l'empire pendant une des absences de son père, il avait profité de sa liberté pour se livrer tout entier à la débauche, et qu'il avait alors conçu le dessein d'engager l'empereur d'Allemagne à s'armer pour le placer sur le trône.

Condamnation et mort d'Alexis (1718).

Tout cela était grave sans doute; mais il n'y avait aucune apparence de complot ; c'étaient des actions sans liaison, des paroles dues à l'ivresse, et il est vraiment inconcevable que l'on ait pu trouver dans ces faits le motif d'une condamnation à mort. Tel fut pourtant le jugement prononcé à l'unanimité le 6 juillet 1718, par le tribunal institué par le tsar, et qui se composait de cent vingt-quatre membres. Le lendemain, 7, le tsar, les évêques et les sénateurs se rendirent près d'Alexis, auquel on lut sa sentence ainsi conçue :

« En vertu de l'ordonnance expresse émanée de sa majesté tsarienne et signée de sa propre main, le 13 juin dernier, pour le jugement du tsarévicth Alexis Petrowitch, sur ses transgressions, ses crimes contre son père et son seigneur, les soussignés *ministres*, *sénateurs*, *état militaire et civil*, après s'être assemblés plusieurs fois dans la cham-

bre de la régence du sénat *à Pétersbourg*, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux et des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortations de sa majesté tsarienne au tsarévicth, et des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, et des autres actes appartenant au procès, de même que des informations criminelles, des confessions et des déclarations du tsarévitch, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son seigneur et père, et devant les soussignés établis par l'autorité de sa majesté tsarienne, à l'effet du présent jugement : ils ont déclaré et reconnu, que quoique selon les droits de l'empire russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa majesté tsarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature qui, selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du souverain dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, et n'est limité par aucune loi. Se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa majesté tsarienne leur souverain, qui leur donne cette liberté, et après de mûres réflexions, et en conscience chrétienne, sans crainte ni flatterie, et sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les lois divines, applicables au cas présent, tant de l'ancien que du Nouveau-Testament, les saintes écritures de l'Évangile et des apôtres, comme aussi les canons et les règles des conciles, l'autorité des saints pères et des docteurs de l'Église ; prenant aussi des lumières des considérations des archevêques et du clergé, assemblés à Pétersbourg par ordre de sa majesté tsarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, et se conformant aux lois de toute la Russie, et, en particulier, aux constitutions de cet empire, aux lois militaires et aux statuts qui sont confor-

mes aux lois de beaucoup d'autres états, surtout à celles des anciens empereurs romains et grecs, et d'autres princes chrétiens.

« Les soussignés, ayant délibéré, sont convenus unanimement, sans contradiction, et ils ont prononcé que le tsarévicth Pétrowitch est digne de mort, pour ses crimes susdits et pour ses transgressions capitales contre son souverain et son père, étant fils et sujet de sa majesté tsarienne.

« En sorte que, quoique sa majesté tsarienne ait promis au tsarévicth, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. *Tofloy*, conseiller privé, et par le capitaine *Romanzoff*, datée de Spaa, le 10 juillet 1717, de lui pardonner son évasion s'il retournait volontairement et de son bon gré, ainsi que le tsarévicth même l'a avoué avec remercîment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples, le 4 octobre 1717, où il disait qu'il remerciait sa majesté tsarienne pour le pardon qui lui était donné, seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne ensuite par ses oppositions aux volontés de son père, et par ses autres transgressions qu'il a renouvelées et continuées, comme il est amplement déduit dans le manifeste publié par sa majesté tsarienne, le 3 février de la présente année.

« Et parce qu'entre autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.

« Et quoique sa majesté tsarienne à l'arrivée du tsarévicth à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, et qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château le même jour, 3 février, elle lui promit le pardon de toutes ses transgressions; sa majesté tsarienne ne lui fit cette promesse qu'avec

cette condition expresse qu'elle exprima en présence de tout le monde; savoir que lui, tsarévitch, déclarerait sans aucune restriction ni réserve, tout ce qu'il avait commis et tramé jusqu'à ce jour contre sa majesté tsarienne, et qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices et généralement tous ceux qui ont su quelque chose de ses desseins et de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un ou quelque chose, le pardon promis serait nul et demeurerait révoqué, ce que le tsarévicth reçut alors et accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, et il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte croix et les saintes Écritures dans l'église cathédrale.

« Sa majesté tsarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main, le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit :

« Comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition « que vous déclareriez toutes les circonstances de votre « évasion, et ce qui y a du rapport; mais que si vous cé- « liez quelques choses vous seriez privé de la vie ; et comme « vous avez déjà fait de bouche quelques déclarations, vous « devez, pour une plus ample satisfaction et pour votre « décharge, les mettre par écrit selon les points marqués « ci-dessous. »

« Et à la conclusion, il était encore écrit de la main de sa majesté tsarienne dans le septième article :

« Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand « même cela ne serait pas spécifié ici, et purgez-vous « comme dans la sainte confession ; mais si vous cachez « ou célez quelque chose qui se découvre par la suite, ne

« m'imputez rien. Car il vous a été déclaré hier devant tout « le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu « serait nul et révoqué. »

« Nonobstant cela, le tsarévicth a parlé dans ses réponses et dans ses confessions sans aucune sincérité; il a célé et caché, non-seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, et ses transgressions et en particulier ses desseins de rebellion contre son père et son seigneur, et les mauvaises pratiques qu'il a tramées et entretenues longtemps pour tâcher d'usurper le trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voies, et sous de méchants prétextes, fondant son espérance et les souhaits qu'il faisait de la mort de son père et son seigneur sur la déclaration dont il se flattait du petit peuple en sa faveur.

« Tout cela a été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

« Ainsi, il est évident par toutes ces démarches du tsarévitch, et par les déclarations qu'il a données par écrit et de bouche, et en dernier lieu celle du 22 juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt après la mort de son père de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité, et par les voies et les moyens que Dieu a prescrits; mais qu'il l'a désirée, qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père et son seigneur, contre la volonté de sa majesté tsarienne, et en s'opposant à tout ce que son père voulait, et non-seulement par des soulèvements de rebelles qu'il espérait, mais encore par l'assistance de l'empereur, et avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'État, et de l'a-

liénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'État pour cette assistance.

« L'exposé qu'on vient de faire fait donc voir que le tsarévitch, en cachant tous ses pernicieux desseins et en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, et jusqu'à ce qu'il ait été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable, de reprendre ses desseins et de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père et son seigneur, et contre tout cet empire.

« Il s'est rendu par là indigne du pardon qui lui a été promis par son seigneur et son père ; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant sa majesté tsarienne qu'en présence de tous les états ecclésiastiques et séculiers, et publiquement devant toute l'assemblée, et il a aussi déclaré verbalement et par écrit devant les juges soussignés, établis par sa majesté tsarienne, que tout ce qui est dessus était véritable et manifeste par les effets qui en avaient paru.

« Ainsi, puisque les susdites lois divines et ecclésiastiques, civiles et militaires, et particulièrement les deux dernières, condamnent à mort sans miséricorde, non-seulement ceux dont les attentats contre leur père et seigneur ont été manifestés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur souverain ou d'usurper l'empire; que penser d'un dessein de rebellion tel qu'on n'en a guère ouï parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son souverain : premièrement, contre son père et la patrie, et encore contre son

père selon la nature; un père très clément qui a fait élever le tsarévitch depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse et une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, et de l'instruire avec des peines incroyables et une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable et digne de la succession d'un si grand empire? A plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort.

« C'est avec un cœur affligé et des yeux pleins de larmes, que nous, serviteurs et sujets, prononçons cette sentence, considérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de cette importance, et particulièrement de prononcer une sentence contre le fils du très souverain et très clément tsar notre seigneur; cependant sa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la présente notre véritable opinion, et nous prononçons cette condamnation avec une conscience si pure et si chrétienne, que nous croyons pouvoir la soutenir devant le terrible, le juste et l'impartial jugement du grand Dieu.

« Soumettant, au reste, cette sentence que nous rendons, et cette condamnation que nous faisons, à la souveraine puissance, à la volonté et à la clémente révision de sa majesté tsarienne, notre très clément monarque. »

Un voile épais, que plusieurs historiens ont vainement tenté de soulever, couvre le dénoûment de ce drame; Voltaire lui-même, qui avait à sa disposition les documents les plus précieux, avoue qu'il ne sait à quoi s'en tenir sur le genre de mort que subit Alexis. Voici pourtant la version qu'il semble adopter :

« Le prince écouta d'abord avec calme la sentence qu'on lui lisait; mais lorsqu'on en vint à ces mots : « Les lois di-

« vines et ecclésiastiques, civiles et militaires, condam-
« nent à mort sans miséricorde ceux dont les attentats
« contre leur père et leur souverain sont manifestes »,
Alexis fut saisi de violentes convulsions et ensuite frappé d'apoplexie. On eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses sens. Dans cet intervalle entre la vie et la mort, il fit prier son père de venir le voir. Le tsar vint; des larmes coulèrent des yeux du père et du fils : le condamné demanda pardon; le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut administrée solennellement au malade. Il mourut en présence de toute la cour, le lendemain. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale et déposé dans un cercueil ouvert. Il y resta quatre jours exposé à tous les regards, et enfin il fut inhumé dans l'église de la citadelle, à côté de son épouse. Le tsar et la tsarine assistèrent à la cérémonie. »

L'événement est rapporté d'une manière bien différente par l'historien Lamberti, dont Voltaire lui-même vante l'impartialité ordinaire.

« La tsarine Catherine, dit-il, craignant toujours pour son fils, n'eut point de repos qu'elle n'eût porté le tsar à faire faire le procès à Alexis, et à le faire condamner à mort. Ce qui est étrange, c'est que le tsar, après avoir lui-même donné le knout à son fils pour en obtenir des révélations, lui coupa la tête de sa propre main. Le corps d'Alexis fut exposé en public; mais la tête avait été si bien adaptée au corps, qu'il était impossible de voir qu'elle en avait été séparée. »

Enfin Bruce, dans ses mémoires, raconte la mort d'Alexis en ces termes :

« Le jour suivant (7 juillet, lendemain du jugement), sa majesté, accompagnée de tous les sénateurs et évêques, se

rendit au château, et entra dans la partie qui servait de prison au tsarévitch. Peu de temps après, le maréchal Veide sortit, et m'ordonna d'aller chez M. Bear, droguiste, dont la boutique était tout près, et de lui dire de faire la potion forte qu'il avait lui-même ordonnée, attendu que le prince était très mal. A l'audition de mon message, M. Béar pâlit, la frayeur le saisit; son état de trouble me surprit, au point que je lui en demandai le sujet, mais il ne put me répondre. Sur ces entrefaites, le maréchal arrive dans le même état que le droguiste, lui reprochant de n'avoir pas été plus expéditif, le prince étant frappé d'apoplexie. Aussitôt le droguiste lui donna une coupe d'argent avec son couvercle; le maréchal l'emporta lui-même, chancelant comme un homme pris de boisson. Une demi-heure après le tsar se retira, dans la contenance la plus triste, avec toute sa suite. Sur-le-champ le maréchal m'ordonna de rester dans l'appartement du prince, et, en cas de quelque accident, de l'en avertir. J'y trouvai deux médecins et deux chirurgiens de quartier, avec lesquels je dînai de ce qui avait été servi pour le dîner du tsarévitch. On ne tarda pas à appeler les premiers pour aller auprès du prince, qui tombait de convulsions en convulsions. Il expira à cinq heures après midi. On répandit le bruit qu'à la lecture qui lui fut faite de sa sentence de mort, la frayeur l'avait fait tomber en apoplexie; et qu'il en était mort. Très peu de personnes crurent à cette mort naturelle, mais il était dangereux de dire ce qu'on en pensait. »

Tout cela, nous l'avouons, ne nous paraît pas concluant; ce ne sont que des présomptions; mais on ne peut nier que la promptitude et l'à-propos de la mort d'Alexis rendent bien graves ces présomptions à la charge de son père, qui avait fait ses preuves de cruauté. Pierre, évidemment, voulait la

mort de son fils; mais il voulait éviter l'odieux qui pourrait en rejaillir sur sa personne; cela explique suffisamment le genre et le secret de l'exécution, et il ne faut pas être bien osé pour pencher à croire que l'homme qui s'était fait bourreau ait pu devenir empoisonneur.

Six ans après la mort d'Alexis, Pierre faisait couronner et sacrer, à Moscou, sa femme Catherine; de grandes fêtes eurent lieu; mais elles duraient encore, que déjà le tsar se repentait amèrement d'avoir fait asseoir sur le trône une femme qui devait lui donner de si vifs chagrins.

Adultère de Catherine. — Condamnation et exécution du chambellan Moëns (1724).

Le tsar commençait à se faire vieux; son corps était usé à la fois par les fatigues et les passions; une maladie cruelle et incurable le tourmentait presque sans relâche et le rendait souvent inabordable. Catherine ne trouva pas que les honneurs qu'on lui rendait fussent une compensation suffisante aux plaisirs pour lesquels elle avait toujours montré beaucoup d'ardeur; elle devint triste d'abord, puis elle chercha des distractions. Elle avait alors pour chambellan un gentilhomme d'origine flamande, nommé Moëns de la Croix. C'était un charmant cavalier, d'une figure très agréable. La faveur dont ce chambellan jouissait près de Catherine devint bientôt si grande, son crédit parut si bien établi, qu'il fut recherché par les ministres étrangers, empressés de profiter de ce canal des grâces pour faire plus facilement les affaires de leurs pays.

La sœur de Moëns, dame d'atours de Catherine, avait été autrefois aimée de Pierre et ne s'était pas montrée cruelle, circonstance qui peut-être encourageait la tsarine à user de représailles. Comme toujours, le mari fut le der-

nier à s'apercevoir des désordres de sa femme; mais il ne pouvait manquer de se trouver à la cour de bonnes âmes pour l'éclairer, et bientôt il ne lui fut plus possible de douter que Catherine le trompait.

Cette découverte jeta le désespoir dans l'âme du tsar et ne contribua pas peu à activer les progrès du mal qui le dévorait. Néanmoins, faisant appel à toute son énergie, il parvint à se contenir, afin d'éviter le ridicule dont un éclat eût pu le couvrir.

— Madame, dit-il un jour à Catherine, je ne sais si vous avez oublié que, par un oukase publié il y a dix ans, j'ai défendu à tout homme en place de recevoir des présents, sous peine de mort et d'infamie; mais ce que je ne puis ignorer c'est que quelques-uns des gens qui vous entourent font, des grâces que vous leur accordez, un commerce scandaleux.

— Je l'ignore entièrement, répondit la tsarine en faisant de vains efforts pour dissimuler son émotion.

— Mais je le sais moi! s'écria le tsar se contenant à peine. Votre chambellan Moëns de la Croix reçoit de l'argent des ministres étrangers: c'est un crime capital qu'il expiera sur l'échafaud.

— Sire, répliqua gravement Catherine faisant allusion au goût qu'avait eu autrefois le tsar pour sa dame d'atours, votre majesté n'a pas toujours été aussi sévère pour les personnes de ce nom.

— C'est du présent que je parle, reprit Pierre et, d'ailleurs je n'entends pas plus ménager la sœur que le frère: ils seront punis; c'est ma volonté.

— Donc que votre volonté soit faite. Pourtant je doute que deux têtes de moins dans votre empire vous rendent plus puissant.

Le tsar se retira, et il fut en proie pendant le reste du jour à ces convulsions dans lesquelles il tombait ordinairement à la suite d'un violent chagrin. Le lendemain, Moëns de la Croix et sa sœur furent arrêtés, et l'on instruisit leur procès sur-le-champ. Comme il était vrai qu'ils avaient fait argent de leur crédit, et que les intentions du tsar à leur égard étaient bien connues des juges, ils furent condamnés, Moëns à être décapité, et sa sœur à recevoir onze coups de knout. Pour sauver autant que possible les apparences, on nomma dans l'arrêt tous les personnages qui s'étaient rendus coupables de corruption envers ces infortunés, qui n'étaient certes pas plus corrompus qu'une foule d'autres personnages de la cour, lesquels, en dépit de l'oukase, vendaient le crédit qu'ils avaient, et souvent même celui qu'ils n'avaient pas.

Moëns ne pouvait se faire illusion sur la cause réelle de son malheur ; mais il espérait que sa discrétion engagerait Catherine à user de tous les moyens possibles pour le sauver, et il se laissa condamner sans dire un mot qui pût la compromettre. La tsarine n'osa rien entreprendre, et l'infortuné fut conduit au supplice. Arrivé sur l'échafaud, il se mit à genoux et fit une longue prière qu'il interrompit souvent pour jeter au loin ses regards ; car il espérait encore que Catherine ne l'abandonnerait point, et qu'au moment suprême elle ferait un effort pour obtenir sa grâce; mais les chambellans ne manquaient pas à la cour de Russie, et Catherine s'était probablement consolée en faisant cette réflexion.

La tête de Moëns venait de tomber lorsqu'on vit arriver au pied de l'échafaud le tsar conduisant la tsarine. Comme ils en étaient encore à quelque distance, et que Catherine s'arrêtait, Pierre la fit avancer de vive force.

— Depuis quand, lui dit-il, la tête de ce gentilhomme vous fait-elle peur?

La tsarine parvint à maîtriser son émotion, et elle répondit avec la présence d'esprit qui n'abandonne jamais les femmes :

— Je n'éprouve point de peur; mais bien de l'indignation en voyant qu'il y a tant de corruption parmi les courtisans.

De retour au palais, Catherine, qui n'avait osé solliciter la grâce de son amant, fut plus hardie à l'égard de la sœur de cet infortuné, et elle pria Pierre de pardonner à sa dame d'atours. Le tsar entra alors dans une violente colère; il reprocha à Catherine son ingratitude, et lui dit qu'elle voulait garder la sœur en mémoire du frère, puis saisissant une très belle glace de Venise, il la brisa en s'écriant :

— Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière d'où elle est sortie!

Catherine comprit parfaitement l'allusion, ce qui ne l'empêcha de dire tranquillement :

— Vous venez de briser ce qui faisait l'ornement de votre palais; croyez-vous qu'il en devienne plus beau?

Ces paroles apaisèrent le tsar; il persista néanmoins à refuser la grâce de la dame d'atours; la tsarine obtint seulement que la condamnée ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze. Mais, par forme de compensation, Pierre fit dégrader les deux fils de cette femme, dont l'un était chambellan et l'autre page, et il les envoya comme simples soldats à l'armée de Perse.

Condamnation et supplice de Dmitri Daniloff (1724).

Dans le même temps, un autre événement vint augmenter les souffrances morales de Pierre, événement dont ne parlent pas les historiens ; mais dont la tradition s'est conservée, et dont les principales scènes sont rapportées dans quelques mémoires.

Le tsar, dont l'âge n'avait pas affaibli les passions, s'était vivement épris des charmes d'une jeune fille nommée Ivanowa. Cette dernière apprit avec effroi l'auguste conquête qu'elle avait faite; car elle n'ignorait pas qu'un désir de l'autocrate était un ordre à l'exécution duquel rien ne pouvait s'opposer. Fille d'un simple marchand, elle eût, en résistant, causé la ruine de son père, sa mort peut-être, et cela ne l'eût pas sauvée elle-même. Tendrement aimée d'un jeune élève de l'école des Cadets devenu cornette dans le régiment de Schouwalow, elle le payait du plus tendre retour, et l'époque de leur mariage était fixée, lorsque Pierre eut occasion de voir Ivanowa, et tenta de lui faire partager l'amour qu'elle lui inspirait. Le tsar prit pour de la timidité la froideur de la jeune fille; il attribua à une émotion d'un tout autre genre les larmes de désespoir qu'elle s'efforçait vainement de contenir, et il se crut heureux.

Depuis plusieurs mois, Ivanowa occupait, à une des extrémités de Saint-Pétersbourg, une charmante petite maison, où Pierre venait fréquemment incognito passer de longues heures qui, pour lui, s'envolaient comme des secondes. Le tsar avait enrichi la famille de sa jeune favorite, et presque chaque jour il faisait à cette dernière de riches présents; il voulait que les moindres désirs de sa belle Iva-

nowa fussent considérés comme des ordres suprêmes, par les serviteurs qu'il avait placés près d'elle, et il s'étonnait de ne pouvoir dissiper, malgré tous ses efforts, le nuage de tristesse qui voilait ce charmant visage à l'aspect duquel il sentait le feu de la jeunesse se raviver dans son cœur.

Cependant Dmitri Daniloff, le cornette fiancé d'Ivanowa, désespéré de la disparition de sa jeune amie, faisait les plus actives recherches pour découvrir sa retraite, et cela sans succès ; car le tsar avait voulu que les parents d'Ivanowa eux-mêmes ignorassent le lieu où habitait leur fille. Un matin, comme il passait sur la place du Palais-d'Été, Dmitri est abordé par une esclave livonienne.

— Ne cherchez plus et suivez-moi, lui dit-elle.

Et elle continue à marcher sans attendre de réponse. Dmitri n'hésite pas à la suivre. Après une demi-heure de marche, l'esclave s'arrête devant la porte d'une maison; elle se retourne vers le jeune homme, pose son doigt sur ses lèvres, ouvre la porte et invite du geste Dmitri à entrer en marchant avec précaution pour n'être pas entendu. Il traverse un petit jardin, arrive à une des fenêtres du rez-de-chaussée qui s'ouvre presque aussitôt, et il s'élance dans l'intérieur ; car déjà il a reconnu sa jolie fiancée. C'était en effet Ivanowa qui, après s'être assurée du dévoûment de l'esclave livonienne, avait résolu de tout braver pour revoir son cher Dmitri.

L'entrevue dura longtemps et elle se renouvela souvent; les amoureux avaient tant besoin de consolations ! Car Dmitri connaissait maintenant toute l'étendue de son malheur, et Ivanowa n'avait pu refuser à l'amour ce que le tsar n'avait obtenu que par la crainte.

Pierre se réjouissait de voir enfin se dissiper la tristesse de sa jolie recluse ; il s'attribuait tout le mérite de cet heu-

reux résultat, et il redoublait de soins près de la jeune fille, lorsqu'il apprit qu'il était trompé, et qu'un jeune officier avait été vu souvent, s'introduisant dans le jardin de la petite maison, d'où chaque fois il était sorti un peu avant la fin du jour, enveloppé dans sa pelisse, et évitant soigneusement tous les regards. Ce fut un coup de foudre pour le tsar ; il ne put d'abord ajouter foi à cette révélation ; mais ayant fait épier les amants, il fallut bien qu'il se rendît à l'évidence. Sa colère fut terrible ; il rugit comme un tigre.

— Trahi! trahi partout et toujours! disait-il en marchant à grands pas et se frappant violemment le front avec son poing crispé. Oh! vengeance! vengeance!

Longtemps avant la fin du jour il sortit seul du palais, enveloppé dans un manteau de drap grossier, chaussé de gros souliers ferrés dont quelques pièces superposées attestaient les longs services, et la tête fourrée dans un bonnet de peau de renard qui lui couvrait les sourcils et cachait ses yeux à demi. Il arriva bientôt près de la maison d'Ivanowa, où les amants se croyaient en pleine sécurité ; car le tsar avait fait répandre le bruit de son départ pour Moscou ce jour-là même. D'ailleurs la fidèle esclave livonienne veillait dans l'antichambre, et au moindre bruit elle devait donner l'alarme ; mais Pierre était instruit de cette dernière circonstance, et ses mesures étaient prises pour rendre toute précaution inutile. Il pénètre sans bruit dans une première pièce, à l'aide de la clef qu'il possède, arrive d'un bond dans l'antichambre, renverse l'esclave, et de son pied puissant il fait voler en éclats la porte qui le sépare des amants. Tout cela fut accompli avec la rapidité de la foudre ; Dmitri et Ivanowa, assis sur un même siége, eurent à peine le temps de se lever, que déjà le tsar, qui avait jeté son manteau, s'apprêtait à les frapper de son épée

qu'il tenait à la main. Ivanowa pousse un cri d'effroi, tombe à genoux et s'évanouit sans avoir pu proférer un mot. Non moins prompt que le tsar, Dmitri avait tiré son sabre ; il se jeta entre la jeune fille et Pierre. Ce dernier baissa son arme.

— Non, dit-il, la vengeance serait trop courte.

Il ouvrit une fenêtre et cria *hourah!* A ce signal, la maison qui, par son ordre, avait été cernée, fut envahie par une centaine de soldats. Redevenu maître de lui-même, l'empereur ordonna que l'on conduisit le jeune officier à la forteresse et qu'on lui administrât cent coups de *battogues* (1) ; il fit en même temps enfermer et garder à vue Ivanowa, en attendant que le sénat prononçât sur son sort.

Dmitri subit, dès le lendemain, l'affreux supplice auquel l'empereur l'avait condamné sans l'entendre. Il n'avait pas encore reçu cinquante coups, que déjà toute la surface de son corps, depuis les reins jusqu'aux épaules, ne présentait qu'une large et horrible plaie ; la peau était entièrement enlevée, des morceaux de chair s'attachaient aux baguettes dont on le frappait, et en quelques endroits les os étaient entièrement dénudés. Cependant les bourreaux frappaient toujours, et les cent coups furent comptés, sans que la victime eût proféré une plainte. L'infortuné Dmitri n'avait pas même perdu connaissance ; il se releva seul

(1) Voici, dit Voltaire, comment s'inflige ce supplice : On dépouille le patient de tous ses vêtements ; on le couche sur le ventre, et on l'attache de manière à ce qu'il ne puisse quitter cette position. Alors deux bourreaux, en présence d'un officier de justice, frappent ce malheureux à tour de bras avec de grosses baguettes, jusqu'à ce que le juge dise *c'est assez.*



lorsqu'on l'eût détaché, et demanda à être pansé avec soin, en ajoutant :

— Car j'ai besoin de vivre encore quelque temps.

Tandis que cela se passait, Pierre ordonnait qu'Ivanowa fût traduite devant le sénat comme accusée de haute trahison, pour avoir tenté de surprendre les secrets de l'État. Jamais accusation ne fut plus vague ; mais le sénat, créé par Pierre, ne savait que lui obéir : on tortura, on mutila les réponses de l'accusée ; on prétendit qu'elle avait longtemps tenté de se faire remarquer du tsar, dans l'espoir qu'une intimité coupable lui permettrait d'arriver plus facilement à son but. On ajoutait, bien entendu, qu'elle avait échoué dans cette tentative, grâce à la haute sagesse et à la grande moralité de l'empereur ; mais qu'elle n'en avait pas moins persisté dans ses mauvais desseins, en réparation desquelles menées et coupables tentatives, on la condamna à recevoir vingt-deux coups de knout, au lieu ordinaire des exécutions, sur la rive droite de la Moïka. L'arrêt portait en outre que son complice Dmitri Daniloff, déjà puni par ordre de l'empereur, serait amené sur le lieu de l'exécution pour en être témoin.

Le matin du jour fixé pour la consommation de cet horrible crime, longtemps avant le lever du soleil, Pierre, qui avait passé la nuit en proie à la plus violente agitation, était sur le balcon de son palais d'hiver : tantôt sombre, immobile, les regards baissés vers la terre, il semblait anéanti ; puis tout-à-coup sa tête se relevait, ses yeux lançaient des éclairs et un sourire amer passait sur ses lèvres, tandis que des ongles de sa main droite passée sous son uniforme il se déchirait la poitrine. Enfin, le tambour se fit entendre ; deux cortéges lugubres s'avançaient vers le pont de la Moïka. A la tête du premier, formé de plusieurs ba-

taillons d'infanterie, marchait l'infortuné cornette Dmitri; malgré les atroces douleurs qu'il devait éprouver, il s'avançait d'un pas ferme, et sur son visage pâle et amaigri par la souffrance, apparaissait comme un rayon de joie. Au milieu de l'autre cortége on voyait la jeune et belle Ivanowa, à demi-morte de terreur, soutenue d'un côté par un prêtre, de l'autre par un soldat, et laissant tomber sa belle tête sur l'une ou l'autre de ses épaules, selon le mouvement que lui imprimait cette marche pénible.

Pierre n'y tient plus ; l'instinct du tigre fait place, dans son cœur, à l'instinct de l'homme ; il rentre chez lui, se revêt de son grand cordon de l'ordre de Saint-André ; jette un ample manteau sur ses épaules, sort précipitamment, s'élance dans une barque, et arrive sur la rive droite de la Moïka en même temps que les cortéges qui achevaient de traverser le pont. Il s'avance vers Ivanowa ; jamais elle ne lui avait paru si belle : ses cheveux épars, les larmes du désespoir qui roulaient sur ses joues et tombaient sur son sein ; ses grands yeux bleus dont les regards suppliants semblaient chercher un protecteur, tout cela achève de vaincre la férocité du tsar. Il écarte la foule, laisse tomber son manteau, prend Ivanowa dans ses bras et dépose un baiser sur son front. Un long murmure s'élève, puis tout-à-coup des cris de grâce se font entendre.

C'est qu'en effet les chevaliers de Saint-André jouissaient alors de ce singulier privilége, qu'il leur suffisait d'embrasser un condamné pour que l'exécuteur n'eût plus aucun droit sur lui. Cette prérogative s'est conservée jusqu'à nos jours, non toutefois sans avoir été quelque peu modifiée.

Cependant Dmitri avait reconnu Pierre ; il s'avance vers le tsar, dont il a suivi avec anxiété tous les mouvements,

se dépouille rapidement de son habit, déchire la chemise ensanglantée qui lui couvre les épaules :

— Quand on sait souffrir ainsi, dit-il en montrant ses horribles plaies encore béantes, on doit savoir mourir ; tsar, tu t'es repenti trop tard !... Ivanowa, je vais t'attendre !...

Et saisissant un poignard qu'il avait tenu caché, il s'en frappa à deux reprises ; sa mort fut instantanée. Pierre s'empressa de retourner à son palais, et la foule, frappée de stupeur, s'écoula lentement.

Ivanowa mourut peu de temps après dans le couvent où il lui avait été permis de se retirer. Le tsar ne lui survécut que de peu de jours.

Nous croyons devoir répéter que cet épisode n'est rapporté par aucun historien, et qu'il n'en est question que dans certains mémoires du temps. On n'est pas même d'accord sur l'époque où ces faits se seraient accomplis. Un des plus graves organes de la presse quotidienne place cet événement au commencement de 1712 ; mais d'après toutes les probabilités, il fut postérieur à l'exécution de Moëns.

Cependant la maladie du tsar faisait des progrès alarmants ; ses forces, à partir de cette époque, l'abandonnèrent rapidement, et il mourut peu de mois après (janvier 1725). A peine eut-il fermé les yeux, que Catherine s'empressa de rappeler sa dame d'atours. Cela fit penser que la tsarine avait hâté les jours d'un mari qui lui inspirait plus de crainte par sa colère que de reconnaissance par ses bienfaits, et il est certain que sa conduite, pendant l'agonie du tsar, peut donner quelque poids à ce soupçon. Pierre, en effet, n'avait plus que peu d'heures à vivre lorsque la tsarine et le prince Menzikoff se rendirent dans une salle où ils avaient rassemblé leurs partisans ; on fait transpor-

ter le trésor à la forteresse, on s'assure des gardes, on gagne l'archevêque de Nowgorod et l'on tient un conseil secret.

Au sortir de ce conseil, Catherine revient près de son mari qui expire dans ses bras. Aussitôt les sénateurs, les officiers-généraux accourent au palais; la tsarine les harangue; Menzikoff répond en leur nom. On délibère pour la forme hors de la présence de l'impératrice. L'archevêque de Plescau déclare que le tsar avait dit, la veille du couronnement de Catherine qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui; toute l'assemblée signe cette déclaration, et Catherine succède à son mari le jour-même de la mort de ce dernier.

Cela, toutefois, ne peut faire naître que des conjectures, et s'il y eut conspiration, les détails en sont complétement ignorés.

Pierre Ier est le souverain qui a été jugé le plus diversement par les historiens. Certes, on ne peut lui refuser une haute intelligence et un ardent amour de la renommée; mais sa cruauté, sa férocité, sont encore moins incontestables, et il est impossible de voir sans indignation les efforts faits par ses appologistes, afin de prouver que cet homme qui s'était fait bourreau pour le seul plaisir de s'enivrer du sang humain, qui condamnait son fils à la peine de mort, et faisait mourir des femmes sous le knout, était doué de la plus grande sensibilité.

« Plus d'une fois, dit un de ces écrivains, on le vit suivre à pied l'espace de plusieurs versts, la tête découverte, une torche à la main, et quelque temps qu'il fît, le convoi funèbre de ceux qu'il avait aimés. »

Ne voilà-t-il pas une grande atténuation aux innombrables actes de férocité dont cet homme s'était rendu cou-

pable? Non, cela ne pouvait être, de la part de Pierre, qu'un acte d'ostentation ; il faisait ces choses sachant bien que ce serait de l'histoire. Et d'ailleurs, il n'y a point d'action, quelque grande et noble qu'elle paraisse, qui puisse faire oublier ou pardonner les forfaits dont s'est couvert ce prince, qui n'avait même pas la sensibilité du tigre, puisqu'il sacrifiait ses propres enfants.





Ch. Geoffroy del. et sc.

MENTZIKOFF

EXILÉ EN SIBÉRIE BENIT SES ENFANTS A SES DERNIERS MOMENTS

TROISIÈME PÉRIODE.

(1725 à 1761).

Fortune prodigieuse, puissance, disgrace, exil, condamnation et mort du prince Mentschikof. — Conspiration contre les Dolgorouki. Leur exil. — Condamnation et exécution des Dolgorouki. — Condamnation et affreux supplice de Vonitzin et d'un rabbin. — Tortures infligées à Galitzin. Cruauté d'Anne. Palais de glace. — Conspiration de Munich contre le régent Biren. — Conjuration d'Élisabeth contre le tsar Ivan VI. — Conspiration contre Élisabeth. Horrible supplice de la princesse Lapuchin. — Conspiration de Catherine II contre son mari Pierre III. Assassinat de Pierre.

Fortune prodigieuse, puissance, disgrace, exil, condamnation et mort du prince Mentschikof (1725 à 1729).

On vient de voir, à la fin de la deuxième période, que Menzikoff, ou plutôt Mentschikof, avait puissamment aidé Catherine à s'emparer du pouvoir, lors de la mort de Pierre Ier; elle l'en récompensa en lui laissant exercer presque toute l'autorité politique.

La fortune de ce favori avait été aussi rapide qu'extraordinaire. Fils d'un valet de la cour et apprenti pâtissier, il allait ordinairement vendre, sur la place du palais, de menues pâtisseries. Le tsar qui sortait presque toujours à pied,

simplement vêtu, et qui ne quittait même ses chaussures que lorsqu'elles avaient été plusieurs fois rapiécées, eut un jour la fantaisie de manger de cette pâtisserie; il s'approche de l'apprenti, et il est tout surpris de l'intelligence qui règne sur la physionomie de ce jeune garçon. Tout en choisissant quelques gâteaux, il l'interroge; Mentschikof répond sans se troubler; il dit quel est son père.

— Et pourquoi n'es-tu pas, comme lui, employé au palais? lui demande Pierre.

— Oh! répond l'apprenti, c'est qu'il n'est pas facile d'entrer au service du tsar, quoiqu'on y gagne souvent plus de coups de *battogues* (baguette) que de roubles.

— Ainsi c'est la peur qui t'éloigne de son service?

Mentschikof regarde le tsar en face, et lui dit avec la plus grande assurance :

— Je n'ai peur de rien.

— Voilà une audace qui me plaît, dit Pierre, et pourvu que tes actions ne démentent pas tes paroles, tu n'auras pas à t'en repentir. Présente-toi au palais dans une heure et demande à parler au tsar... Le tsar c'est moi.

En prononçant ces dernières paroles, Pierre examina attentivement le jeune homme; celui-ci s'inclina respectueusement; mais il releva promptement la tête, et dit sans plus de trouble qu'auparavant :

— Votre majesté sera obéie.

Ce jour-là même Mentschikof était installé au palais. Pierre, auquel ses réparties plaisaient, le faisait souvent venir près de lui, et il ne tarda pas à se convaincre qu'il y avait chez l'ex-pâtissier l'étoffe d'un homme de génie. S'inquiétant peu que des talents qui lui seraient utiles fussent soutenus par le hasard de la naissance, il donna des maîtres

à son jeune favori, qui se livra à l'étude avec autant de zèle que de succès.

Au mois de novembre 1700, Mentschikof était lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment Préobazinski, lorsque Pierre l'emmena avec lui à Nowgorod, menacée par Charles XII. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière militaire, qui commençait alors, et qui devait être des plus brillantes; il nous suffira, pour en donner une juste idée, de rapporter que, moins de quatre ans après ce point de départ, Pierre avait fait successivement Mentschikof, colonel, général-major, prince, et, qu'en 1704, il lui donnait le gouvernement de toute l'Ingrie, dont il venait de se rendre maître.

« L'orgueil et le préjugé, dit Voltaire, pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt général, gouverneur et prince; mais Pierre avait déjà accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner tout aux talents et rien à la seule noblesse. Mentschikof avait appris plusieurs langues, en même temps qu'il s'était formé aux affaires et aux armes, et après avoir su se rendre agréable au tsar, il s'était rendu nécessaire à l'État. »

Pendant les deux ans et demi que régna Catherine Ire, l'impératrice et le prince vécurent dans la meilleure intelligence. Le 16 mai 1728, Catherine meurt après avoir désigné pour héritier du trône, Pierre, fils d'Alexis Pétrovicth, dont nous avons raconté la condamnation et la mort, et déclaré qu'à défaut de descendance de ce jeune prince, la couronne retournerait à Anne Pétrovna, sa fille à elle Catherine, mariée au duc de Holstein; puis, toujours à défaut de postérité, à sa seconde fille Élisabeth. On a voulu voir, dans ses dispositions, la preuve que Catherine n'avait pas poussé le tsar Pierre Ier au meurtre de son fils

Alexis, puisqu'elle donnait la couronne au fils de ce dernier. Cet acte ne serait-il pas une preuve des remords qu'elle ressentait, ou ne pouvait-il avoir pour but, dans sa pensée, d'anéantir les soupçons qui s'étaient élevés contre elle?

Après la mort de la testatrice, et jusqu'à la majorité du successeur qu'elle avait choisi, l'État devait être gouverné, toujours d'après la volonté de Catherine, par un conseil de régence composé des deux princesses Anne et Élisa beth, et du duc de Holstein, mari de la première. Mais Mentschikof avait pris ses mesures; maître de l'armée accoutumée à lui obéir, il s'empare du pouvoir, se rend maître du jeune empereur lui-même, et le loge dans son palais. Dès lors sa tyrannie n'a plus de bornes; tout ce qui tente de s'opposer à son usurpation est puni de l'exil ou du knout, et par son ordre, plusieurs membres de sa propre famille sont flagellés et envoyés en Sibérie. Infidèle dépositaire des trésors de Pierre Ier, son avidité fut encore plus audacieuse sous un prince enfant; il poussa la témérité jusqu'à s'emparer d'un présent de neuf mille ducats que le jeune souverain envoyait à sa sœur, tant il se croyait certain de pouvoir, sans danger, insulter le peuple, la cour et l'empereur lui-même.

Les seigneurs les plus puissants avaient vainement tenté de balancer l'autorité de cet homme; ce qu'ils n'avaient pu faire, un enfant le fit. Cet enfant était Ivan Dolgorouki, compagnon des jeux de Pierre II, et qui avait pris beaucoup d'ascendant sur le jeune tsar. Il profita de sa position pour faire sentir à ce dernier combien était humiliante la dépendance dans laquelle le tenait Mentschikof. Pierre rougit enfin d'être traité comme un enfant, et dès lors il suit aveuglément les conseils de Dolgorouki, lequel était

puissamment secondé par sa famille. Mentschikof étant tombé malade, Pierre profite de cette circonstance pour se rendre à Péterhof avec toute la cour. Mentschikof, à peine convalescent, court à cette résidence ; mais il n'y trouve pas l'empereur qu'on avait eu soin d'éloigner, sous le prétexte d'une partie de chasse.

Mentschikof, fort de l'ascendant qu'il croit avoir sur le jeune tsar, ne s'effraie pas de ces diverses circonstances, et il retourne à Pétersbourg, bien persuadé que Pierre, informé de son rétablissement, ne tardera pas à l'y venir joindre. En arrivant à son palais, il voit des soldats qui, sous les ordres du général Soltikof, en enlèvent les meubles du tsar; il s'étonne, s'emporte, veut retourner près de Pierre; alors le général lui demande son épée, au nom de l'empereur, et lui déclare qu'il a ordre de l'empêcher de sortir de ses appartements. Sa femme et ses enfants veulent s'aller jeter aux pieds du tsar; mais les Dolgorouki faisaient bonne garde : ils ne purent approcher du jeune empereur qui secouait ainsi le joug d'une famille ambitieuse pour tomber sous celui d'une autre qui ne l'était pas moins.

Mentschikof fut d'abord traité avec douceur dans sa disgrace ; on se contenta de l'exiler à Ranimbourg, ville qu'il avait fondée, et où il s'était ménagé une retraite agréable. Bien qu'il fût dépouillé de ses emplois, il conservait ses richesses, ses titres, ses honneurs, et il pouvait en jouir tranquillement, dans un doux loisir, loin du tumulte et des intrigues de la cour. Cela le consolait, et lui laissait toute sa fierté : il partit avec toute sa famille, affichant un faste digne d'un souverain. C'était aviver la haine de ses ennemis ; aussi à peine était-il à quelques lieues de Pétersbourg,

qu'on vint lui demander les cordons des ordres dont il était décoré. Il les remit sans hésiter.

— Les voici, dit-il à celui qui venait les lui demander au nom du tsar. Reprenez ces témoins de ma folle vanité : je les ai tous rassemblés dans ce coffre, parce que je ne doutais pas que l'on commençât par m'en dépouiller; mais je regrette maintenant de ne pas les avoir sur moi, afin que mon humiliation fût plus complète.

Cette résignation était bien tardive; mais dès ce moment elle ne se démentit plus. En arrivant à Tver, ville située sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, il fut rejoint par un officier commandant un fort détachement de cavalerie, qui lui apprit qu'il avait ordre de s'emparer de tout son bagade, de ne lui laisser que le plus strict nécessaire et de le garder constamment à vue. Un autre officier arriva quelques heures après, et déclara à Mentschikof qu'il fallait qu'il quittât son carrosse, pour monter, ainsi que sa famille, sur de petits charriots appelés kibitka, que le détachement avait amenés, et qui servaient ordinairement à transporter les exilés au lieu qui leur était assigné.

— Faites votre charge, lui répondit tranquillement Mentschikof; je suis préparé à tout : plus vous m'ôterez, moins j'aurai d'inquiétude. Je ne me plains pas; mais je plains sincèrement ceux qui vont profiter de mes dépouilles.

Il descendit de son carrosse, et monta, ainsi que sa femme et ses enfants, sur les kibitka. Non-seulement il montrait alors une admirable résignation et une grande force d'esprit; mais il ne cessait d'encourager sa famille à l'imiter.

— Lorsque cette cruelle épreuve sera passée, leur disait-il, vous n'en sentirez que plus vivement les douceurs du repos de la solitude.

Les officiers et les soldats eux-mêmes, chargés de l'escorter, admiraient ce courage bien supérieur à celui qui fait braver la mort sur un champ de bataille ; mais les ordres qui leur avaient été donnés ne permettaient pas qu'ils songeassent à adoucir la situation de cet homme que l'orgueil et l'ambition avaient longtemps aveuglé, et qui néanmoins se montrait plus grand dans l'adversité qu'il n'avait été orgueilleux alors qu'il gouvernait un puissant empire.

Ce fut ainsi que ce triste cortége arriva à Ranimbourg, située à deux cent cinquante lieues de Pétersbourg. Mentschikof espérait encore qu'il pourrait mener une vie paisible dans cette retraite; mais bientôt arriva une commission chargée de lui faire son procès. On avait exhumé toutes les plaintes dont il avait pu être l'objet pendant qu'il était au pouvoir, et l'on ne voulut lui donner ni le temps ni les moyens de se justifier ; enfin, après lui avoir fait essuyer toutes les humiliations possibles, on les condamna, lui et sa famille, à un exil perpétuel à Bésorowa, dans le désert de Iakouska, au fond de la Sibérie, c'est-à-dire à plus de quinze cents lieues de Moscou.

A peine ce jugement, plus cruel que la mort, fut-il prononcé, qu'on força Mentschikof, sa femme et ses enfants à quitter les vêtements distingués qu'ils avaient portés jusque-là; au père et au fils on donna des habits de paysans moscovites; la mère et les filles reçurent des robes de bure, des pelisses et des bonnets de peau de mouton ; puis, sans leur accorder le moindre délai pour se préparer à un si long et si terrible voyage, ils sont en quelque sorte jetés sur les chariots qui les attendent, et traînés vers ces déserts glacés à l'entrée desquels, comme aux portes de l'enfer de Dante, il faut laisser l'espérance.

La princesse Mentschikof, douce, frêle et délicate créa-

ture, ne devait pas atteindre le terme du voyage : pleurant sans cesse sur le sort de son mari qu'elle aimait, et de ses enfants, ces innocentes victimes qui n'avaient pas trouvé grâce devant leurs persécuteurs, il arrivait souvent que pendant de longues marches sur une terre durcie par vingt degrés de froid, les larmes de cette infortunée se congelaient sur ses cils ; il en résulta une inflammation qui lui fit perdre la vue. Malgré ces maux, ces tortures affreuses, on avançait toujours. Enfin cette infortunée sentit que ses souffrances allaient finir avec sa vie ; pendant une courte halte, elle fit approcher son mari et ses enfants, les pressa tour à tour contre son cœur.

— Ne me plaignez pas, leur dit-elle ; je vais mourir : vous souffrirez plus que moi.

Mentschikof, dont l'âme semblait devenir à chaque instant plus grande et plus noble, ne chercha pas à ranimer l'espérance dans le cœur de cette compagne de sa vie qu'il adorait ; il s'efforça, au contraire, de la détacher de ce monde où elle allait laisser tout ce qui lui était cher.

— Oui, tu vas mourir, dit-il en s'efforçant pourtant et comme malgré lui de la réchauffer dans ses bras, et c'est de toute mon âme que j'en remercie Dieu : je vais souffrir davantage, ce que j'avais cru impossible, mais toi, ma bien-aimée, tu ne souffriras plus !

Elle expira dans ses bras au moment où le chef de l'escorte donnait l'ordre du départ. Pour la première fois, depuis qu'il avait quitté Saint-Pétersbourg, Mentschikof demanda grâce ; il demanda à genoux qu'il lui fût permis d'enterrer cette déplorable victime de l'orgueil, de l'ambition et de la trahison des gens qu'elle avait aimés. On lui accorda une heure. Mais la terre était dure comme de l'acier ; il ne put qu'à grand'peine en entamer la surface, et

dès qu'il eut déposé dans cette tombe imparfaite les restes de la princesse, on le fit remonter, ainsi que ses enfants, dans les chariots, sans leur permettre de dire, dans une courte prière, un dernier adieu à l'infortunée dont ils allaient abandonner les dépouilles au milieu de cet affreux désert.

On arriva à Tobolsk; la nouvelle de la disgrâce du prince l'avait précédé dans ces lointaines régions, et tous les malheureux dont l'exil avait été prononcé du temps de sa faveur, se réjouissaient de pouvoir enfin se venger en insultant à son malheur. Comme il entrait dans la ville, deux seigneurs russes s'avancèrent vers lui et l'accablèrent d'injures.

— Les reproches que tu m'adresses sont justes, dit avec calme Mentschikof à l'un d'eux; je les ai mérités en te condamnant sans m'être suffisamment assuré de ta culpabilité. Il est juste que tu te venges puisque tu en trouves l'occasion. Quant à toi, dit-il au second, tu ne dois ton malheur qu'aux ordres qui m'ont été surpris par tes ennemis; mais je ne devais pas me laisser surprendre, et je mérite également tes reproches et tes injures.

En ce moment un autre exilé perça la foule, ramassa de la boue, et la jeta au visage du jeune fils de Mentschikof.

— A moi donc, malheureux! s'écria le prince; c'est à moi qu'il faut la jeter!... Que t'a fait ce pauvre enfant, qui peut-être n'était pas né lorsque tu fus condamné.

Pour soustraire Mentschikof et ses enfants à ces violences, on les conduisit à la prison de la ville, où ils furent enfermés. Ce ne fut que plus d'un mois après que ces malheureux arrivèrent enfin à Besorowa, lieu de leur destination. Mentschikof y était à peine, qu'il fut atteint d'une

maladie grave. Comme il était fort instruit, pour son temps et son pays, il reconnut que son mal était causé par l'épaississement du sang: il y avait pléthore, et des saignées fréquentes l'eussent sauvé; mais il ne se trouvait personne, à cette extrémité du globe, capable de pratiquer une saignée. Il fallait se résigner à mourir. A ce moment suprême, le prince appela ses enfants près de lui, et leur fit ce discours que plusieurs historiens rapportent presque dans les mêmes termes :

« Mes enfants, je touche à mon heure dernière; la mort, dont la pensée m'a été familière depuis que je suis ici, n'aurait rien d'effrayant pour moi, si je n'avais à rendre compte au souverain juge que du temps que j'ai passé dans cet exil. La raison et la religion, que j'avais toujours négligées dans ma prospérité, et qui, depuis mes infortunes, m'ont si bien fortifié dans les revers, m'ont appris que la miséricorde de Dieu n'est pas moins infinie que sa justice... Jusqu'ici vos cœurs ont été préservés de la corruption, et vous conserverez cet état d'innocence bien plus facilement dans ces déserts qu'à la cour. Il peut se faire cependant que vous soyez quelque jour rappelés dans ces hautes et dangereuses régions; rappelez-vous alors les exemples que je vous ai donnés ici. »

Il parlait avec tant de calme, il semblait y avoir tant de lucidité dans sa pensée, que ses enfants ne pouvaient croire qu'il fût si près de sa fin; ils tentèrent de lui prodiguer des consolations et de lui rendre l'espérance; mais comme son fils parlait, il lui prit la main, la serra par un dernier effort, et il expira.

On ne saurait nier que cet homme, malgré les erreurs, les fautes, les crimes peut-être qu'il commit, ait été digne, comparativement à tant d'autres personnages réputés

grands, de la haute position où il était arrivé. On a dit, à propos de l'aide qu'il prêta à Catherine pour monter sur le trône, que c'était une servante de cabaret couronnée par un garçon pâtissier. Mais ce pâtissier et cette servante gouvernaient sagement et habilement un grand empire; ils avaient fait la guerre, commandé des armées, gagné des batailles; tous les rois de l'Europe recherchaient leur amitié et leur alliance; enfin ils avaient propagé de toutes leurs forces, par tous les moyens, les lumières de la civilisation. Ou sont donc les rejetons de race royale qui ont fait plus où mieux? Sans doute, Mentschikof avait erré, car il était homme, et il avait eu à subir les passions humaines; mais avec quelle grandeur d'âme il reconnut ses fautes, dès que la main de l'adversité, en le touchant, lui eut fait voir le néant des grandeurs qui l'avaient un instant ébloui!... Et il se trouve pourtant des historiens qui osent reprocher à cet homme d'avoir été dévot! Ne dirait-on pas des crétins jugeant un géant?

Le jeune empereur mourut presque en même temps que ce véritable homme d'état, qu'il avait fait traiter avec tant de sévérité. Les Dolgorouki, qui étaient alors tout-puissants, s'empressèrent aussitôt de faire adopter par le sénat et les officiers-généraux une constitution qui réduisit le souverain futur de la Russie à un état d'impuissance presque complet; ainsi ce souverain ne pouvait, sans l'agrément d'un haut conseil inamovible composé exclusivement d'anciens nobles russes, déclarer la guerre, faire la paix, se choisir un successeur ou une épouse, nommer aux grandes charges, établir des impôts. Il ne pouvait surtout sévir contre les gentilshommes, ni afflictivement ni pécuniairement, que par forme judiciaire.

Muni de cette constitution où tout était fait pour les no-

bles et rien pour le peuple, un des princes Dolgorouki alla trouver, à Mittau, la princesse Anne Ivanovna, et lui offrit l'héritage de Pierre II, aux conditions mentionnées dans l'acte dont nous venons de parler, et à la condition supplémentaire de ne point amener avec elle un Courlandais, intrigant et d'une audace redoutable, qui était à la fois son chambellan et son amant. Cet homme se nommait Biren; c'était, dit un historien, un esprit altier et une âme féroce.

Conspiration contre les Dolgorouki. — Leur exil (1730).

Anne, qui ne voyait dans l'élévation où elle était appelée qu'un plus vaste champ ouvert aux plaisirs dont elle était avide, accepta toutes les conditions qui lui étaient faites; mais à peine sur le trône, elle rappela Biren; puis, poussée par le chancelier de l'empire, nommé Ostermann, elle résolut de secouer les entraves qu'on lui avait imposées. Les bourgeois, les paysans, tout le menu peuple, détestaient cette constitution, qui n'allégeait leurs charges ni ne diminuait leur souffrance, et qui rendait encore leur abjection plus grande qu'auparavant, en les soumettant, sans restriction, au despotisme de l'aristocratie.

Biren, Ostermann et quelques-uns de leurs partisans les plus hardis résolurent de profiter de cette disposition des masses. Un matin, l'impératrice Anne reçoit un billet par lequel Biren et les autres principaux conjurés la supplient de se montrer à une des fenêtres de ses appartements, dès que la foule commencera à se rassembler sur la place. « Si nous échouons, disent-ils, nous serons seuls compromis; si nous réussissons, vous serez enfin souveraine et par le titre et par la puissance. »

Les Dolgorouki, soupçonnant vaguement ce qui se tramait contre eux, car cette constitution les avait fait tout-puissants, s'empressèrent de doubler les postes. Cela ne change rien à la résolution des conjurés : les bourgeois, les marchands, les artisans se réunissent et marchent vers le palais. Les gardes sont lancés contre eux ; mais cette muraille vivante leur oppose un obstacle insurmontable. L'impératrice paraît au balcon ; l'enthousiasme est à son comble ; la garde est forcée et les chefs de la conjuration arrivent jusqu'à la souveraine qu'ils supplient, au nom de la nation, de reprendre dans son intégralité le pouvoir dont ont joui, pour le bien du peuple, ses prédécesseurs.

Anne feint une grande surprise.

— Comment, s'écrie-t-elle, l'acte que l'on m'a fait signer à Mittau n'était donc pas l'expression du vœu de la nation?

— Non! non! répondent en chœur les principaux meneurs.

Anne alors se tourne vers un des Dolgorouki, le prince Vassili-Loukitch, grand chancelier, qui s'était rendu près d'elle à cause de la gravité des événements.

— Ainsi donc, infâme, tu m'as trompée! s'écrie-t-elle en feignant la colère comme elle vient de feindre la surprise. Je t'ordonne de me remettre à l'instant cet acte arraché à ma bonne foi par le mensonge et la trahison.

Il fallut bien que le grand chancelier obéît, car déjà les bourgeois fraternisaient avec les soldats. Anne prit la constitution qu'elle avait signée, et se penchant sur le balcon, elle déchira cet acte en mille pièces qu'elle jeta au vent.

La révolution était accomplie; il ne restait plus qu'à prononcer sur le sort des Dolgorouki, ce qui était facile : on les exila au fond de la Sibérie. Ils y passèrent neuf ans.

Mais cette famille audacieuse ne se tenait pas pour battue; malgré la rigueur de leur captivité, ses principaux membres trouvèrent le moyen d'intriguer, et la tyrannie, la férocité de Biren, qui était devenu tout-puissant, loin de leur imposer, semblaient au contraire les faire redoubler d'ardeur. Biren de son côté, les faisait surveiller de près: on saisit plusieurs lettres de ces exilés qui démontraient les tentatives précédentes qu'ils avaient pu faire, et les intelligences nombreuses qu'ils s'étaient ménagées à l'étranger. Ils furent aussitôt rappelés à Saint-Pétersbourg; mais à peine foulaient-ils le sol de cette cité, qu'ils croyaient devoir être le terme de leurs souffrances, qu'on s'assura de leurs personnes en leur annonçant qu'ils allaient avoir à répondre à une accusation de haute trahison.

Condamnation et exécution des Dolgorouki (1739).

Déjà en effet l'impératrice avait nommé les commissaires chargés de faire leur procès, et Biren, chamaré de cordons de toutes sortes d'ordres, et devenu, depuis deux ans, duc de Courlande, souveraineté qu'il avait longtemps ambitionnée, avait déposé entre les mains des juges des lettres des Dolgorouki, qui ne pouvaient laisser aucun doute sur leur culpabilité. La défense était presque impossible; toutefois le prince Vassili-Loukitch tenta de faire valoir près de l'impératrice le service qu'il lui avait rendu en allant, au fond du Holstein, lui remettre la couronne impériale dont il eût été si facile à quelque ambitieux de s'emparer, si la famille Dolgorouki n'avait fait bonne garde. Mais Anne, alors livrée à la plus hideuse débauche au milieu de courtisans dont elle avait fait en quelque sorte un sérail d'hommes, ne trouva pas le temps d'examiner plus attentivement

cette affaire, et pour n'en plus entendre parler, elle dit qu'il fallait que la justice eût son cours. Quatre des Dolgorouki, les deux frères et le fils de chacun d'eux, c'est-à-dire père, oncle, fils et neveu, furent condamnés à être roués vifs.

Par un raffinement de cruauté bien digne de toute cette horrible engeance qu'on appelait *la cour*, engeance parmi laquelle avaient été choisis les juges, on fit monter en même temps les quatre condamnés sur l'échafaud, et on ne les exécuta que l'un après l'autre. Or, tous quatre devaient être roués, ainsi que nous venons de le dire, opération longue et terrible. Le fils de celui des deux frères auquel l'impératrice Anne devait sa couronne, fut le premier dont s'emparèrent les exécuteurs.

— Pourquoi pleurer? dit-il en se tournant vers son père dont les larmes de désespoir roulaient sur ses joues creusées par la douleur; n'est-ce pas la seule faveur que l'on puisse accorder à votre fils?... Père, je me montrerai digne de vous.

Il subit en effet les affreuses tortures qu'on lui infligea avec un courage surhumain; déjà il avait les jambes, les cuisses et les bras brisés; un premier coup lui avait été porté sur la poitrine pour l'achever, lorsque d'une voix encore forte il s'écria :

— Père, j'ai tenu parole..... Nous allons nous revoir!

Le malheureux auquel ces paroles s'adressaient vit ensuite mourir de la même manière son frère et son neveu; puis enfin on s'empara de lui, et comme les exécuteurs prenaient leurs mesures, afin de le placer de la manière la plus convenable pour l'accomplissement de leur terrible ministère.

— Usez-en à votre aise, leur dit-il, et sans crainte de

charger votre conscience, car il n'est pas donné à la nature humaine de pouvoir augmenter mes souffrances.

Il mourut en effet sans avoir fait entendre une plainte.

Condamnation et affreux supplice de Vonitzin et d'un rabbin (1739).

Presque à la même époque, un seigneur nommé Vonitzin, qui avait été autrefois partisan des Dolgorouki, et qui s'était expatrié, obtint la permission de rentrer en Russie ; on lui rendit même une partie de ses biens ; mais on apprit bientôt que, depuis son retour, il s'était converti au judaïsme. Cela n'était pas extraordinaire, puisque les juifs étaient tolérés en Russie, où il y en avait même un très grand nombre, ayant leurs rabbins et se livrant sans empêchement à l'exercice de leur culte. Mais tout en ayant voulu se montrer clémente envers Vonitzin, Anne n'avait pu oublier son ancien attachement aux Dolgorouki, et elle saisit ce prétexte pour exercer sa vengeance en lui donnant les apparences de la justice, en même temps qu'elle paraîtrait servir la religion nationale, ce qui ne pouvait que lui être profitable. Par son ordre, Vonitzin est arrêté ainsi que le rabbin qui l'a converti ; on les accuse de haute trahison pour avoir tenté de changer la religion de l'État, et ils sont immédiatement mis en jugement. Vonitzin déclare et soutient qu'en changeant de religion il n'a fait qu'obéir aux inspirations de sa conscience, et qu'il n'a pas cessé pour cela d'être le fidèle sujet de l'impératrice. On lui dit qu'en cherchant à détruire l'Église il tendait évidemment à renverser le trône, puissances qui ne peuvent être séparées sans danger.

— Mais je n'ai rien voulu détruire, réplique l'accusé, et l'on ne pourrait prouver que j'aie tenté de faire des prosé-

lytes en faveur du judaïsme. Je ne suis pas moi-même le prosélyte de l'honnête rabbin que l'on accuse en même temps que moi ; il ne m'a point sollicité, c'est moi qui lui ai demandé des éclaircissements sur quelques points, et je me suis déterminé sans prendre conseil de personne.

Le malheureux rabbin parla dans le même sens, mais avec aussi peu de succès, et tous deux furent condamnés à être brûlés vifs.

Le feu fut de tout temps et dans presque tous les pays appliqué aux coupables de crimes contre la religion, ou prétendus tels : il fallait bien que ces fanatiques assassins, qui prétendaient servir Dieu en anéantissant ses créatures, trouvassent un supplice qui eût quelque analogie avec les flammes de l'enfer, source de terreurs si salutaires et surtout si productives. Mais ils ne s'en tinrent pas là : si le fond fut toujours le même, les formes varièrent à l'infini, comme on a pu le voir précédemment. Cette fois, la variante fut des plus ingénieuses. On ne lia pas les condamnés sur un bûcher, ainsi que cela se pratiquait le plus communément ; on les attacha chacun à un poteau, ayant les pieds appuyés sur le sol, puis on les entoura, à une certaine distance, d'une immense quantité de menu bois, disposé de telle sorte que la flamme ne pût atteindre les patients ; on y mit le feu, et les malheureuses victimes furent carbonisées par l'intensité de la chaleur, sans que le feu les eût touchées.

En lisant attentivement l'histoire, il est presque impossible de n'être pas tenté de croire que la qualité de souverain absolu pousse nécessairement à la férocité. Ainsi, par exemple, tant que Anne n'avait été que duchesse de Holstein, elle ne s'était livrée avec ardeur qu'aux plaisirs des sens ; ç'avait été une Messaline au petit pied, mais non de

la pire espèce : on la renommait alors à cause de sa douceur, et comme presque toutes les filles de joie, elle s'était montrée généreuse jusqu'à la prodigalité. Une fois sur le trône de Russie, elle n'employa plus le peu d'intelligence dont elle était douée qu'à alimenter l'insatiable cruauté qui s'était si soudainement développée en elle en ceignant la couronne, et on est forcé de reconnaître que nul ne sut mieux qu'elle varier ses plaisirs.

Le spectacle de l'auto-dafé de Vonitzin et de son ami le rabbin avait eu un grand succès ; on en parlait beaucoup à la cour. Anne voulut régaler ses bons courtisans de quelque chose de mieux, et voici ce qu'elle fit :

Tortures infligées à Galitzin. — Cruauté d'Anne. — Palais de glace (1740).

Un membre de la famille princière de Galitzin, celle qui avait autrefois le plus chaleureusement appuyé les Dolgorouki, après un assez long séjour en Allemagne, où il s'était converti au catholicisme, sollicita et obtint, comme Vonitzin, la permission de rentrer dans sa patrie. On intrigua aussitôt auprès d'Anne pour qu'elle le traitât de la même manière que le nouveau juif et son convertisseur.

— Non, dit-elle ; je ne veux pas qu'on le juge ; mais nous n'y perdrons rien ; vous verrez.

Le même jour, Galitzin, quoiqu'il eut plus de quarante ans, reçut l'ordre de prendre rang parmi les pages ; peu de jours après, l'impératrice lui fit dire que, satisfaite de ses services, elle voulait bien l'élever à la dignité de son troisième bouffon. « L'usage des bouffons, dit un historien, était alors dans toute sa force en Russie ; l'impératrice en avait six, dont trois de la plus haute naissance, et quand ils ne se prêtaient pas de bonne grâce aux singeries qu'elle ou

ses favoris exigeaient, elle leur faisait donner les battogues.»

L'impératrice parut encore très satisfaite de la manière dont le prince remplissait son nouvel emploi ; en conséquence, comme il était veuf, elle dit qu'elle voulait le marier, afin qu'un sujet si précieux ne mourût pas sans postérité. On choisit pour femme à cet infortuné la plus laide et la plus repoussante créature que l'on put trouver dans la dernière classe du peuple ; on les maria, et Anne voulut seule ordonner le cérémonial des noces. C'était au milieu de l'hiver de 1740, un des plus rigoureux de ce siècle : l'impératrice fit élever à grands frais un palais de glace. Non-seulement ce palais était entièrement construit en glace ; mais tous les meubles sans exception étaient de même matière, tables, siéges, buffets, ustensiles de toutes sortes, et jusqu'au lit nuptial destiné aux nouveaux époux. Devant la façade de ce palais étaient des canons de glace, sur leurs affûts de glace.

Anne et toute sa cour conduisirent les époux à ce palais qui leur était destiné ; tous les conviés étaient montés sur des traîneaux tirés par des rennes et des chiens ; les époux, enfermés dans une même cage, étaient portés par un éléphant. Lorsque le cortége fut près du palais, les canons de glace firent feu, et pas un ne se fendit, tant était grande l'intensité du froid ; plusieurs même furent chargés à boulets, et ces projectiles percèrent d'épaisses planches à une distance considérable (1). Lorsque tout le monde fut en-

(1) Tous ces détails sont de la plus rigoureuse exatitude ; ils sont rapportés par des écrivains dignes de foi. Le docteur Demerson, qui en parle dans son traité de la météorologie, affirme que le récit lui en a été fait par une personne qui avait assisté à cette cérémonie, mentionnée en outre dans l'*Almanach des Longitudes*.

tré dans ce singulier édifice, le bal commença; il dura peu selon toute probabilité. Dès qu'il fut terminé, Anne voulut que les époux se missent au lit devant elle : on leur ôta tous leurs vêtements, à l'exception de la chemise, et il fallut qu'ils s'étendissent ainsi sur la couche de glace que rien ne recouvrait. Alors les assistants se retirèrent, et on plaça des sentinelles à la porte de la chambre nuptiale, pour empêcher que les époux en sortissent avant le jour !... Mais pour qu'ils en sortissent, il fallut les emporter : les malheureux étaient dans un état déplorable, et ils ne survécurent que peu de jours à ces horribles tortures.

Ainsi Anne avait imaginé un enfer de glace comme pendant à l'enfer de feu ; mais elle ne tarda pas à connaître, probablement, la nature de celui que lui réservait la justice divine, car elle mourut peu de temps après l'accomplissement de cet acte d'horrible barbarie.

Cette femme si cruelle vit cependant arriver sa dernière heure avec beaucoup de calme ; elle ne se fit pas un instant illusion sur son état, et elle n'avait perdu aucune de ses facultés lorsqu'elle choisit pour son successeur un fils de sa nièce, la princesse de Mecklembourg, mariée au duc de Brunswick. Elle nomma en même temps son favori Biren, régent de ce souverain, à peine âgé de quatre mois, et qui devait prendre le nom d'Ivan VI.

A peine Anne fut-elle morte, que Biren afficha un despotisme de jour en jour plus impudent. Il obligea le duc de Brunswick, père du jeune souverain, à donner sa démission de toutes ses charges, et lui défendit de se montrer en public.

— Si vous ne vous conduisez pas comme il me convient, disait-il au père et à la mère du jeune Ivan, je trouverai

bien le moyen de vous renvoyer en Allemagne avec votre empereur emmaillotté.

Conspiration de Munich contre le régent Biren (1740).

Il paraît constant qu'il se croyait assez puissant, sinon pour usurper le trône, au moins pour enter sa famille sur la dynastie de l'empire en faisant épouser à son fils la princesse Élisabeth ; mais le bandeau dont l'ambition couvrait ses yeux ne devait pas tarder à tomber. Munich, général qui s'était illustré dans les dernières guerres, mécontent de Biren, qui lui avait refusé le titre de généralissime, jura de le renverser. La nature de ses emplois lui permettant de pénétrer à toute heure dans le palais et d'y voir le père et la mère de l'empereur, il s'efforça d'abord de gagner la confiance de ces derniers ; puis il leur offrit de les délivrer de la tyrannie de Biren, et s'engagea à faire donner la régence à la mère du jeune souverain ; tous deux acceptèrent.

Munich choisit pour jour de l'exécution de son projet, celui où le régiment dont il a été colonel et qui lui est dévoué, doit être de service au palais. Ce jour arrivé, il fait toutes ses dispositions, et ordonne de relever plusieurs sentinelles dont il n'est pas assez sûr. Biren, le voyant prendre tant de soin, lui dit :

— Vous voici bien affairé aujourd'hui, maréchal?

— Pas plus que d'habitude, répondit Munich ; j'ai toujours pensé que la nuit seule doit être consacrée au repos.

— Et il arrive pourtant souvent, répliqua le régent, que les plus importantes expéditions militaires se font pendant la nuit.

Munich pensa que ces paroles faisaient allusion au projet qu'il était sur le point d'exécuter, et il se crut perdu. Mais voyant que Biren était parfaitement calme, il se ras-

sura, et il demeura jusqu'à onze heures du soir près de ce tyran, dont il avait juré la perte, sans paraître préoccupé le moins du monde.

A deux heures du matin, le général se rend, avec son aide-de-camp et tous les officiers du régiment de service, au palais d'hiver qu'occupaient alors, avec le jeune empereur, le duc et la duchesse de Brunswick. On réveille la mère de l'empereur ; Munich lui présente ses officiers, qui tous jurent de délivrer cette princesse et son mari de la tyrannie du régent. Ils retournent ensuite au palais d'été où Biren dort tranquillement. Munich ordonne à un officier, nommé Manstein, de pénétrer avec vingt-cinq hommes dans la chambre du régent, de s'assurer de sa personne, et de le tuer s'il tente d'opposer la moindre résistance.

Mastein obéit, et trouve le régent et sa femme couchés dans le même lit; il se jette sur Biren qui tente d'abord de se défendre.

— Rendez-vous où vous êtes mort, lui dit Mostein ; j'ai ordre de vous tuer en cas de résistance, et j'obéirai jusqu'au bout.

Biren ne manquait pas de courage, et il était doué d'une grande force physique; mais il voyait là vingt-cinq hommes, le fusil armé et prêts à faire feu; il comprit qu'une plus longue résistance ne servirait qu'à précipiter sa ruine, et il se laissa lier. Comme il était nu , on lui jeta sur le corps une capotte de soldat, puis on le porta jusque dans la voiture du général, qui le transporta au palais d'hiver. Chemin faisant, on entend des cris et l'on aperçoit bientôt la femme du régent qui, pieds nus, n'ayant d'autres vêtements que sa chemise, court après la voiture, en faisant retentir l'air de ses plaintes. On s'en empare, on la place près disaır mari. Au palais d'hiver on leur donne à tous deux

des vêtements, et au point du jour on les dirige vers le château de Schlusselbourg, où tous deux sont enfermés.

Pendant que cela s'exécute, la princesse Anne, duchesse de Brunswick, mère du jeune empereur est proclamée régente ; en cette qualité, elle nomme une commission composée de sénateurs pour juger Biren, laquelle commission, pour faire sa cour au nouvel astre apparaissant à l'horizon, ne manque pas de condamner le vaincu à la peine de mort, tant il est vrai que cette tourbe d'insectes rampant incessamment autour des trônes, se compose d'individus mille fois plus hideux que l'idole devant laquelle ils se prosternent lâchement. La duchesse, ayant appris cette décision, déclara que, bien qu'elle eût à se plaindre amèrement des procédés de l'ex-régent, elle ne voulait pas laver son injure dans le sang, et elle commua la peine de mort en un exil en Sibérie.

Munich, qui avait vu plus d'une révolution de ce genre, et qui savait à quoi s'en tenir sur la stabilité des affaires de cour, témoigna tout le regret qu'il éprouvait de cette clémence intempestive ; mais la régente refusa opiniâtrément de revenir sur sa décision, et tout ce que le général en put obtenir, fut la permission de faire bâtir, pour l'exilé, une prison spéciale, de laquelle il fût absolument impossible de s'évader. « Il en traça le plan lui-même, dit un écrivain de nos jours, et il le fit avec tout le génie de la haine, étant loin de prévoir alors qu'il remplacerait bientôt son ennemi dans cette affreuse demeure. »

Conjuration d'Elisabeth contre le tsar Ivan VI (1741).

D'abord le gouvernement du régent et de la régente, car le père et la mère du jeune empereur se partageaient l'au-

torité ; ce gouvernement, disons-nous, fut très doux ; cependant il y avait dans l'âme de la duchesse un levain d'ambition qui ne tarda pas à fermenter : fille adoptive de sa tante l'impératrice Anne, et le trône lui ayant été autrefois promis, elle se crut en droit d'y prétendre, et elle résolut de se faire proclamer souveraine. Le succès eut probablement couronné cette entreprise, si, dans le même temps, Élisabeth, fille puînée de Catherine, ne se fût avisée, malgré son indolence, devenue pour ainsi dire proverbiale, de penser qu'elle aussi avait des droits au trône de Russie. Il avait été question autrefois de la marier au roi de France Louis XV, puis on avait tenté de lui faire prendre le voile ; mais elle était parvenue à conserver sa liberté, dont elle n'usait que pour se livrer sans retenue à la galanterie et à tous les plaisirs de l'amour. Son chirurgien, qui était Français, et se nommait Lestocq, fut le premier qui songea à éveiller et à aviver ce désir d'arriver à la toute-puissance. Par son conseil, Élisabeth s'appliqua, autant que le lui permettait son indolence, à se concilier la faveur du peuple. Lestocq, pendant ce temps, intriguait, de concert avec l'ambassadeur français, La Chétardie.

Cet homme, comme on voit, ne manquait pas d'audace, chose importante en matière de conspiration ; mais il manquait de discrétion, qualité plus importante encore en pareille circonstance. Il agit avec tant de légèreté, que bientôt la régente conçoit des soupçons, met des agents en campagne et découvre une partie de la vérité. Voulant éviter un éclat, elle fait appeler Élisabeth, lui fait part de sa découverte, et lui déclare qu'elle ne fera pas d'autres recherches et s'en rapportera à sa loyauté sur toute cette affaire, pourvu qu'elle avoue franchement à quel point en sont les choses. Élisabeth feint d'être à la fois très surprise

et vivement affligée : elle dit que tout cela peut être l'œuvre de ce fou de Lestocq ; mais qu'il a agi sans son assentiment ; elle l'affirme, elle le jure. La régente parle alors de faire arrêter Lestocq comme d'une mesure indispensable. Mais Élisabeth proteste qu'elle ne peut se passer de son chirurgien ; le lui ôter, c'est la condamner à mourir. Au reste, elle promet de le tancer vertement, de le menacer et de le faire surveiller.

Le jour-même, Lestocq est instruit des soupçons de la régente et des demi-découvertes qu'elle a faites. Il sentit bien que la protection d'Élisabeth serait insuffisante pour le sauver, et qu'elle ne ferait que retarder quelque peu l'heure de sa perte, s'il ne s'empressait de se mettre à couvert par un coup décisif. Tous les conjurés qu'il était parvenu à recruter avec l'argent fourni par l'ambassadeur français, n'étaient que de simples soldats ou bas officiers, formant trois bataillons qui venaient de recevoir l'ordre de rejoindre l'armée campée près Wibourg ; en attendant l'heure de leur départ, l'argent de l'ambassadeur ou plutôt de la France ne leur servait guère qu'à se gorger d'eau-de-vie. Il y avait donc plus d'une raison pour se hâter.

Le lendemain de l'ouverture pleine de loyauté faite par la régente à Élisabeth, Lestocq fait ses dispositions pour agir le soir-même. Les soldats conjurés, plus ivres ce jour-là que les précédents, commettent quelques nouvelles indiscrétions, qui sont rapportées au père du jeune empereur et lui font croire à l'imminence du danger : il veut doubler la garde du palais, établir des postes dans les rues environnantes ; la duchesse sa femme s'y oppose ; elle dit qu'elle a reçu elle-même, depuis plusieurs jours, des avis ce genre ; mais que les larmes d'Élisabeth lui sont un témoignage plus sûr que tous les vains bruits répandus par

la malveillance. Le soir venu, et rien n'annonçant le moindre trouble, elle oblige son mari à se coucher à ses côtés, et tous deux s'endorment paisiblement.

Cependant Lestocq s'était rendu près d'Élisabeth ; il la trouva s'occupant gravement de sa toilette. Pendant que ses femmes achèvent de l'habiller, Lestocq prend une carte qui lui tombe sous la main, il dessine sur cette carte une couronne et une roue ; puis il la présente à la princesse en lui disant :

— Demain, l'une pour vous ou l'autre pour moi ; il n'y a pas de terme moyen.

Élisabeth, malgré sa mollesse ordinaire, comprend qu'il est trop tard pour reculer, elle promet d'être prête, à minuit, à frapper le coup décisif.

Vers onze heures du soir, Lestocq et Voronzoff, le seul Russe de quelque distinction qui fût initié au complot, réunissent une centaine de soldats et les officiers les plus déterminés de ceux qu'ils ont gagnés ; Lestocq va chercher Élisabeth, à laquelle cette troupe prête serment ; puis tous se mettent en marche vers le palais des régents, qui est aussi la résidence du jeune empereur. En un instant la garde est forcée ; les conjurés pénètrent dans le palais, et les régents, trouvés endormis, sont immédiatement garrottés. De son côté, Élisabeth pénètre dans la chambre de l'empereur Ivan VI ; elle arrache de son berceau ce pauvre enfant, à peine âgé de quinze mois. Des soldats qui l'ont accompagnée l'entourent aussitôt, attendant qu'elle leur jette cette innocente victime ; mais en même temps la nourrice du jeune empereur vient se prosterner aux pieds de la princesse en la suppliant de sauver ce pauvre enfant. Élisabeth hésite ; elle est partagée entre la compassion et le soin de sa sûreté. L'enfant, qui s'était réveillé, sourit à tout ce

bruit, et habitué déjà à ce qu'on lui baise la main, il la pose doucement sur les lèvres d'Elisabeth. La compassion l'emporte alors, et la princesse rend l'enfant à sa nourrice, se contentant, pour le moment, de les faire garder à vue.

Enfin Élisabeth est proclamée impératrice. Elle donne des ordres pour que le duc et la duchesse de Brunswick, Ivan leur fils, cet empereur âgé de quinze mois, soient conduits hors des frontières de l'empire; mais bientôt elle révoque cet ordre, et ces infortunés, retenus à Riga d'abord, furent ramenés au cœur de la Russie, enfermés dans une même prison, et tenus au secret le plus rigoureux. C'est là qu'Ivan, conduit à la mort par une voie lente de privations et de souffrances, devait expirer, en 1763, dans la vingt-quatrième année de son âge; sa mère était morte seize ans auparavant; le comte de Brunswick mourut dans la même année.

Mais l'emprisonnement des régents et du jeune Ivan n'était pas de nature à satisfaire la soldatesque féroce à laquelle Élisabeth devait son succès; on avait promis à ces cannibales des gens à tuer, et ils voulaient tuer. Les trois victimes sur lesquelles ils avaient compté leur échappant, ils demandèrent, par forme de compensation, qu'on leur permît de massacrer tous les étrangers qui se trouvaient en Russie.

Élisabeth, sentant qu'elle aurait à répondre aux puissances européennes d'un crime aussi monstrueux, promit néanmoins de donner à ses *fidèles serviteurs* la satisfaction qu'ils demandaient, et qu'afin de rendre cette satisfaction complète, elle ferait juger ces infâmes étrangers pour qu'il fût bien démontré au monde entier qu'ils avaient mérité la mort. Elle nomma en effet plusieurs commissions, devant lesquelles furent immédiatement traduits tous les étrangers de distinction qu'on put saisir. Munich, ce feld-

maréchal qui avait renversé Biren, Ostermann, Loevenvold, et une foule d'autres s'entendirent condamner, après un semblant de procès, les uns à être roués, les autres à être écartelés ou simplement décapités. Ces diverses sentences ayant été immédiatement publiées, ce commencement de satisfaction apaisa un peu les égorgeurs. On dressa les échafauds. Mais pendant qu'on y conduisait les condamnés, l'impératrice déclara solennellement qu'en arrivant au trône elle avait fait serment devant Dieu de supprimer la peine de mort, et qu'elle se croirait indigne de l'amour de ses fidèles sujets si elle se parjurait. Et lorsque les condamnés arrivèrent au lieu de l'exécution, ils y trouvèrent des officiers d'Élisabeth porteurs de lettres de commutation, d'après lesquelles les uns étaient envoyés en exil, les autres devaient subir une prison perpétuelle. Munich fut un de ceux dont la peine se trouva commuée en celle d'une détention perpétuelle dans une forteresse, et soit hasard, soit rafinement de vengeance, on lui assigna pour résidence la prison que lui-même avait fait bâtir pour Biren, ce dernier étant rappelé par Élisabeth, qui lui rendit ses titres et ses biens, afin de se faire un appui de cet homme dont l'énergie lui était connue. Biren sortait de la prison au moment même où Munich y était amené ; ils se rencontrèrent sur l'étroite chaussée qui conduisait à cette forteresse; ils ne se bravèrent point, et n'échangèrent qu'un regard : tous deux savaient à quoi s'en tenir sur l'instabilité de la fortune et la justice des souverains.

Conspiration contre Elisabeth. — Horrible supplice de la princesse Lapuchin (1743).

Élisabeth occupait le trône depuis deux ans lorsqu'une conspiration s'ourdit contre elle. Le chef de cette entre-

prise était le marquis de Botta, ministre autrichien, qui avait récemment passé de l'ambassade de Saint-Pétersbourg à celle de Berlin. Ce fut de cette dernière ville que, à l'abri de tout danger, il intrigua pour renverser l'impératrice et porter sur le trône le jeune Ivan VI, qui, ainsi que nous l'avons dit, ne mourut dans sa prison qu'en 1763.

Jamais, dit un historien, conspiration ne fut conduite avec plus d'imprudence et de légèreté, ou plutôt jamais mécontentement ne fut plus indiscrètement exhalé : il n'y avait pas encore de complot bien arrêté, que déjà les prétendus conspirateurs se mettaient à la discrétion d'Élisabeth en communiquant leurs projets aux agents secrets de l'impératrice, qui feignaient d'être disposés à prendre rang parmi les conjurés. Aussi, dès que l'on crut l'affaire assez avancée pour motiver une condamnation, tous furent-ils arrêtés sans difficulté. Les plus importants d'entre eux étaient des femmes, ce qui explique peut-être suffisamment la légèreté avec laquelle l'entreprise avait été conduite.

Ce ne fut pas sans une grande joie qu'Élisabeth apprit qu'au nombre de ces femmes, qui appartenaient à différents titres à de hauts personnages exilés au commencement du nouveau règne, se trouvait la princesse Lapuchin, de la même famille qu'Eudoxe, première femme de Pierre Ier. Cette dame passait généralement pour être la plus belle femme de l'empire, titre auquel prétendait l'impératrice, et dont son humeur galante la rendait plus jalouse que de sa toute-puissance.

Tous les conjurés des deux sexes furent mis immédiatement en jugement. Ils avaient été si imprudents, si légers jusque là, que la défense était à peu près impossible : l'accusation produisait une correspondance volumineuse, où les projets de tous les accusés étaient longuement et nette-

ment énoncés ; il s'y trouvait aussi des modèles de proclamation, et des notes sur la conduite à tenir après le succès. De revers, il n'en était pas question ; on ne le croyait pas possible. Cela était accablant ; cependant tous les accusés n'étaient pas également compromis, et madame Lapuchin l'était beaucoup moins que ses compagnons d'infortune ; mais un autre crime dont on ne parlait pas s'opposait à son absolution : nous l'avons dit, elle était plus belle que l'impératrice.

La même peine fut prononcée contre tous ; ce ne fut pas la peine de mort, que la miséricordieuse Élisabeth avait supprimée ; ce ne fut pas quelque chose de moins ; ce fut une série de tortures mille fois plus épouvantables. On condamna hommes et femmes à recevoir le knout, à avoir ensuite la langue coupée, et à être immédiatement et tout sanglants, conduits en Sibérie. Par l'ordre exprès d'Élisabeth, madame Lapuchin dut être mutilée la dernière, après avoir assisté à l'exécution de ses complices.

D'abord cette infortunée montra beaucoup de résignation ; elle avait demandé au ciel avec tant d'ardeur la grâce de ne pas survivre aux tortures qu'elle devait subir, qu'elle se croyait sûre de mourir au troisième ou quatrième coup de knout. C'est qu'en effet, dans l'application de cet horrible châtiment, la vie du patient dépend tout-à-fait de l'exécuteur, dont l'habileté est telle, qu'au second coup il peut faire pénétrer entre les côtes du condamné la terrible lanière, et au troisième atteindre le cœur. Mais s'il peut tuer au troisième coup, le bourreau peut aussi en appliquer cinquante qui déchirent horriblement les chairs sans qu'aucun soit mortel, et le bourreau aux mains duquel devait être remise madame Lapuchin avait certainement reçu des instructions secrètes : tous ses coups portèrent sur les épau-



Ch Geoffroy del et sc

M^e. LAPOUTKIN

S'PPLICE DU KNOUTH

les et sur cette gorge d'albâtre, qui n'avait pu être mise à nu sans arracher aux spectateurs de cette horrible scène un double frémissement d'admiration et de terreur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! criait cette infortunée entre chaque coup qui pénétrait profondément dans les chairs, qu'il est difficile de mourir !

Telle fut l'habileté des exécuteurs ; leurs coups furent ménagés avec tant d'art, que la patiente ne perdit pas même un instant l'usage de ses sens, et qu'elle put entendre l'ordre qu'on lui donna d'ouvrir la bouche, afin qu'on lui coupât la langue, deuxième partie de la sentence que tous les autres condamnés avaient subie en sa présence. Au lieu d'obéir, cette belle et jeune victime, espérant que la résistance hâterait la mort après laquelle elle soupirait, se débattit de toutes les forces qui lui restaient, ferma la bouche, serra les dents, et opposa une résistance désespérée. Après quelques efforts inutiles, un des exécuteurs la renversa et lui serra le col comme s'il voulait l'étrangler, tandis qu'un autre, à l'aide d'une sorte de spatule de fer, lui brisait les dents afin de parvenir à disjoindre les mâchoires. Ils arrivèrent ainsi à leurs fins : le commencement de strangulation fit ouvrir la bouche ; la langue s'allongea et fut coupée presque à sa racine. Ce jour-là même tous ces malheureux partaient pour la Sibérie, où bien peu d'entre eux devaient arriver.

Ceux qui survécurent furent rappelés dix-huit ans après, lors de l'avénement de Pierre III. Parmi eux était cette princesse Lapuchin, qui n'avait pu mourir, et qui, belle encore, malgré les souffrances inouïes qu'elle avait endurées, n'excitait plus que la compassion. Au nombre des survivants étaient aussi le feld-maréchal Munich et Golovkin, qui, transporté au-delà du cercle polaire avec sa femme,

avait vu mourir cette dernière dans la prison où tous deux étaient enfermés, sans pouvoir obtenir que le moindre secours fût donné à cette infortunée. La voyant morte, Golovkin appelle le gardien, lui montre ce cadavre, et demande qu'il lui soit permis de l'inhumer.

— Mes ordres portent que je ne dois laisser rien entrer ni sortir, répond le gardien.

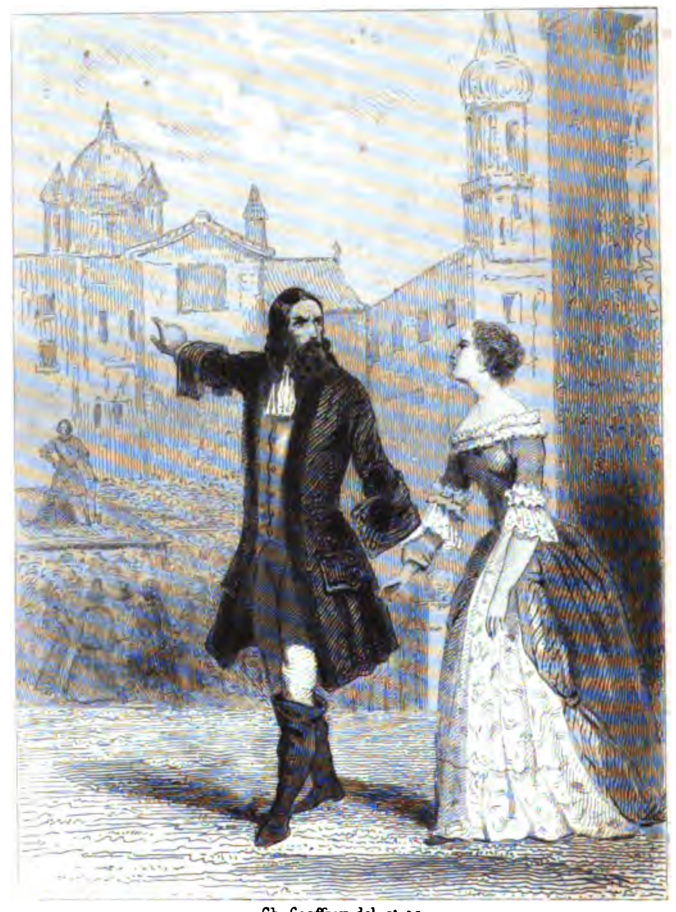
Et il tourne les talons. Ce cadavre resta pendant cinq mois dans le cachot où était enfermé le malheureux mari ; ce fut au bout de ce temps seulement qu'arriva de Saint-Pétersbourg la permission de l'enterrer.

Nous reprenons l'ordre chronologique.

En 1743, Élisabeth avait appelé près d'elle son neveu, le jeune duc de Holstein, alors âgé de dix-sept ans, et l'avait désigné pour être son successeur sous le nom de Pierre III. Onze ans après, elle le maria à une princesse d'Annalt-Zerbest, qui devait être si célèbre sous le nom de Catherine II.

Catherine était belle, jeune, séduisante. Pierre avait un aspect repoussant ; il était froid, et ne savait donner d'autre plaisir à sa jeune épouse que de la rendre spectatrice de ses manœuvres militaires, dans le commandement desquelles il avait la prétention d'exceller. « Il me semble pourtant, disait longtemps après Catherine, que j'étais bonne à autre chose.

En 1761, Élisabeth meurt, et Pierre III est proclamé empereur ; mais cela ne change rien à ses habitudes ; il continue à passer son temps à boire, fumer, faire parader ses soldats, en compagnie, pour le tout, d'une comtesse Koronzoff, presque aussi laide que lui, fumant comme lui et buvant davantage.



Ch Geoffroy del. et sc.

PIERRE 1er

CONDUISANT CATHERINE A L'EXECUTION DE MOËNS SON AMANT.

Conspiration de Catherine II contre son mari Pierre III. — Assassinat de Pierre (1763).

Catherine faisait un tout autre usage des loisirs que lui laissait la conduite de Pierre : elle s'efforçait, par tous les moyens possibles, de se concilier la faveur du peuple, en même temps qu'elle s'entourait d'amis sûrs et capables de la seconder dans l'exécution du projet qu'elle avait déjà conçu de détrôner son mari et de s'emparer du pouvoir suprême. Au nombre de ses agents les plus actifs étaient un jeune officier des gardes, nommé Grégoire Orlof, le troisième de ses amants connus, et la princesse Daschkow, jeune femme audacieuse et très active.

Dès que Grégoire Orlof fut positivement instruit des vues de l'impératrice, il réunit ses quatre frères, qui, comme lui, servaient dans les gardes. Ces cinq hommes, doués d'une force physique prodigieuse et d'un courage à toute épreuve, formèrent le noyau du complot. Ils vendirent tout ce qu'ils possédaient, et en joignirent le produit à une somme assez considérable que Grégoire avait à sa disposition en sa qualité de trésorier de l'artillerie; puis ils commencèrent à fréquenter tous les lieux publics, auberges, cabarets où se réunissaient les soldats et les bas officiers; aux uns ils donnaient de l'argent, ils enivraient les autres de bière et d'eau-de-vie, leur parlant vaguement d'un changement prochain de gouvernement, et les engageant à ne reconnaître qu'eux et à refuser obéissance à tous autres lorsque le moment d'agir serait venu.

Dans le même temps Catherine parvint à gagner le ministre Panim, qui avait été pendant longtemps ambassadeur en Suède et qui avait une grande influence dans les affaires.

Les conjurés agirent bientôt avec si peu de mystère, que le roi de Prusse fut instruit de leur projets, et s'empressa d'écrire à Pierre, qui préparait une expédition sur le Holstein, pour l'engager à renoncer à cette entreprise, et lui recommander, dans le cas où il persisterait à l'entreprendre et à la commander en personne, d'aller préalablement se faire sacrer à Moscou, et de surveiller activement les ennemis qu'il avait autour de lui. Mais Pierre était précisément dans le cas de ces maris qui, trompés par leurs femmes, sont les derniers à s'en apercevoir. Il ne put croire que l'on sût à Berlin ce qui se passait à Pétersbourg mieux que lui qui y vivait, et il ne tint aucun compte de l'avertissement. Il répondit au roi de Prusse pour le remercier de sa sollicitude. « A l'égard de l'intérêt que vous prenez à ma conservation, lui mandait-il, veuillez ne vous point inquiéter : les soldats m'appellent leur père ; ils disent qu'ils aiment mieux être gouvernés par un homme que par une femme. Je me promène seul, à pied, dans les rues de Saint-Pétersbourg ; et si quelqu'un avait contre moi de mauvais desseins, il y a longtemps qu'il les aurait exécutés. Je fais du bien à tout le monde, et je me confie uniquement à la garde de Dieu. »

Cependant le nombre des conjurés augmentait chaque jour, et un grand nombre de personnages importants prenaient à la conspiration une part très active, séduits par la promesse d'une constitution que faisait Catherine ; de ce nombre étaient Volkouski, major-général des gardes; les comtes Bruce, Strogonof, Schouvalof. L'attaman Razoumoski, qui avait une grande influence dans l'armée, refusa de prendre part au complot ; mais en même temps il promit de ne rien faire pour s'opposer à son exécution, et en cas de succès de se rallier à Catherine. L'archevêque

de Novgorod était également gagné ; il avait suffi de lui promettre la restitution des biens du clergé dont Pierre s'était emparé ; enfin les ambassadeurs étrangers promettaient leur assistance auprès de leurs cours respectives.

Tout était préparé, mais le jour de l'exécution n'était point fixé, lorsqu'un des conjurés vint, par son audace, forcer ses complices à ne plus différer. Cet homme se nommait Passek ; il avait suivi Pierre III à son château de Péterhof, où l'empereur voulait célébrer la fête de saint Pierre, avant de partir pour le Holstein. Passek s'introduisit dans un corridor obscur du château dont il connaissait parfaitement les êtres, et pendant trois jours il y attendit l'empereur qui avait l'habitude de passer en ce lieu. Son dessein était de le poignarder, ce qui, à son avis, devait singulièrement simplifier les choses ; mais quelques circonstances fortuites avaient empêché l'empereur de passer de ce côté. Le troisième jour, Passek, dénoncé par un soldat qu'il avait mis dans sa confiance, fut arrêté ; ayant trouvé dans l'endroit où on l'enferma d'abord de l'encre et du papier, il se hâta d'écrire ces mots : *Si vous n'agissez à l'instant, nous sommes tous perdus*, et lorsqu'on vint le chercher pour le conduire devant Pierre qui voulait l'interroger, il parvint à glisser ce billet à un officier qu'il savait être du nombre des conjurés. Cet avis parvient rapidement aux chefs des conjurés à Pétersbourg. Aussitôt quatre des frères Orlof courent aux casernes et réunissent leurs nombreux complices, tandis que le cinquième, Alexis, se rend en toute hâte à Péterhof, afin de prévenir l'impératrice, qui ignore encore l'arrestation de Passek, et de la ramener à Saint-Pétersbourg le plus rapidement possible.

Alexis arrive à Péterhof au milieu de la nuit ; muni d'une

clef que lui a remise Grégoire, il franchit le fossé du château sur une barque destinée à protéger les amours de Catherine ; il pénètre dans le pavillon habité par cette dernière, arrive jusqu'à son lit.

— Préparez-vous à me suivre à l'instant, lui dit-il ; dans une heure peut-être il serait trop tard.

Il disparaît, va faire avancer la voiture qu'il a laissée à quelque distance, puis il revient, prend dans ses bras l'impératrice à moitié habillée, la porte jusqu'à la voiture dans laquelle il se place avec elle et que les chevaux emportent aussitôt avec la rapidité de l'éclair.

A moitié chemin, les chevaux, qui avaient déjà fait le trajet de Pétersbourg à Péterhof, tombent épuisés. Alexis prend de nouveau l'impératrice dans ses bras et continue son chemin au pas de course. Mais malgré sa force herculéenne il ne tarde pas à être obligé de s'arrêter. En ce moment un bruit de chevaux se fait entendre.

— On nous poursuit ! dit Catherine tremblante.

— Quittons la route, répond Alexis, et attendons que ces gens soient passés. D'ailleurs, à en juger par le bruit, ils ne sont pas nombreux, et j'ai un poignard et des pistolets.

L'impératrice s'appuie sur son bras ; mais à peine ont-ils fait quelques pas à travers champs, qu'ils aperçoivent, à la lueur des étoiles, une charrette de paysan roulant lentement. Orlof s'avance, le pistolet au poing, vers le conducteur, le force à monter dans sa charrette et l'y attache de peur qu'il ne parvienne à s'échapper et à jeter l'alarme; il fait ensuite placer Catherine près de cet homme, et monte lui-même sur le cheval dont il stimule le zèle avec la pointe de son poignard.

La nuit s'avançait et l'on était encore loin de Saint-Pétersbourg. Heureusement on rencontre Grégoire Orlof

qui, prévoyant l'accident qui était arrivé, venait avec sa voiture au-devant de son frère et de sa maîtresse.

Enfin on arrive ; trois compagnies des gardes sont les premières qui se trouvent sur le passage de Catherine.

— Enfants, s'écrie-t-elle, je viens vous demander secours et protection ; cette nuit même, le tsar a tenté de nous faire assassiner, moi et mon fils.

L'air retentit de cris d'indignation ; le régiment tout entier est entraîné par les trois compagnie ; son colonel proclame la tsarine souveraine et autocratice et lui jure fidélité. Deux autres régiments suivent cet exemple, et l'artillerie, après avoir hésité un instant, cède à l'entraînement général.

Le prince Georges, oncle de Pierre III, apprenant ce qui se passe, tente de réunir quelques soldats fidèles pour réprimer ce mouvement. Il est aussitôt arrêté et gardé à vue dans son palais.

Profitant de l'enthousiasme des soldats et du peuple, qui font retentir l'air de leurs acclamations, Catherine se rend à l'église de Kasan, où l'attend l'évêque de Novgorod, qui a tout préparé pour la sacrer. En même temps une proclamation signée de la nouvelle souveraine est répandue à profusion dans la ville. Dans cette pièce Pierre III est accusé d'avoir sacrifié la gloire et l'intérêt de la Russie en s'alliant avec le roi de Prusse et en manifestant pour ce souverain un engouement ridicule et méprisable. On affirme en outre que le tsar avait résolu de changer la religion de l'État.

La première de ces deux accusations était méritée. Pierre alors qu'il n'était encore que grand duc, ne parlait qu'avec enthousiasme du grand Frédéric, il s'était fait donner secrètement un brevet de colonel à son service, il ne

l'appelait que le *roi mon maître*, et chaque succès des troupes russes contre ce prince, dans la première campagne de la guerre de sept ans, l'affligeait plus que ne l'eût fait un revers. Quant à la seconde accusation, elle était produite pour le besoin du moment, et il convenait peu à Catherine, incrédule et hypocrite, de reprocher à Pierre son défaut d'orthodoxie. Mais, en pareil cas, le succès justifie tout.

Pierre cependant s'occupait avec la plus grande sécurité des préparatifs de sa fête, lorsqu'il lui arriva une lettre d'un Français nommé Bressan, son ancien valet-de-chambre, qui l'instruisait de ce qui se passait en ce moment à Saint-Pétersbourg. Le pauvre tsar n'en peut croire ses yeux; il court au pavillon de l'impératrice ; il la fait chercher, la cherche lui-même dans tous les coins ; il explore les armoires, les cheminées, fait fouiller les lits; et à chaque recherche inutile, il s'écrie :

— Rien ! toujours rien !... Et cependant elle était couchée là hier soir !

Puis se tournant tout-à-coup vers le feld-maréchal Munich qui l'accompagne, il dit avec l'accent du désespoir :

— Je savais bien qu'elle était capable de tout !

Puis il reste abattu, ne sachant quel moyen employer pour conjurer l'orage. Munich, qui lui doit son rappel de l'exil et qui lui demeure attaché par reconnaissance, le presse d'agir.

— Faites appeler en toute hâte les trois mille Holstenois que vous avez à Oraniembaum, lui dit-il, et marchons sur Saint-Pétersbourg.

Mais Pierre ne peut croire que les choses soient aussi graves qu'on le lui dit ; il pense que Catherine peut bien ne pas avoir une grande affection pour lui, mais que c'est une

femme de sens qui ne peut avoir tenté une chose impossible. Car il croit toujours être adoré du peuple et des soldats et il pense qu'il lui suffira de faire connaître sa volonté ou de se montrer pour que l'ordre se rétablisse. C'est dans ce sens qu'il écrit à Catherine et qu'il lui envoie successivement plusieurs émissaires. Ces derniers font cause commune avec les conspirateurs et ne reparaissent plus. Munich insiste de nouveau pour marcher sur Saint-Pétersbourg avec la poignée de soldats dont on peut disposer; il dit qu'il est sûr de ramener sans beaucoup d'efforts plusieurs régiments qui lui sont attachés.

— Qu'ils vous voient seulement, comme vous le disiez au commencement, et je réponds encore du succès, dit-il.

Mais Pierre hésite; entouré de courtisans et de femmes qui tremblent au seul nom de Catherine, la peur le gagne, et il perd un temps précieux en inutiles délibérations. Enfin on apprend que l'impératrice, qui a pris l'uniforme des gardes et s'est mise à leur tête, marche en personne sur Péterhof.

— Allons à Oraniembaum, rejoindre mes fidèles Holstenois, dit le tsar.

Munich fait observer qu'on ne pourra tenir dans cette place contre les forces des révoltés, et pense qu'il vaut mieux se rendre à Cronstadt, qui est en état de soutenir un siége. Tous les trembleurs applaudissent à cet avis; car ils ne songent qu'à mettre la plus grande distance possible entre eux et la terrible amazone qui s'avance.

Toute la cour s'embarque sur deux petits bâtiments, et l'on fait voile pour Cronstadt; mais l'amiral Talitzin, qui est au nombre des conjurés, a gagné la garnison de cette

ville et les équipages des bâtiments qui sont dans son port. A l'arrivée du tsar, les troupes s'avancent vers le point où il se dispose à débarquer; les officiers font charger les armes et menacent de faire feu sur les deux bâtiments s'ils ne s'éloignent à l'instant.

— Donnez-moi la main et sautons à terre, dit Munich à l'empereur; quand ils vous verront, ils n'oseront tirer sur vous, et ils n'hésiteront pas à vous obéir. Dès lors tout est sauvé.

Pierre refuse : cet admirateur du grand Frédéric, qui avait la prétention de marcher sur les traces de ce prince, n'est plus qu'un enfant qui ne songe qu'à fuir ou à se cacher; il ne demande qu'une chose c'est qu'on lui dise de quel côté il doit diriger sa fuite. L'intrépide Munich lui représente qu'il lui reste encore assez de ressources pour ne désespérer de rien.

— N'avez-vous pas une armée en Poméranie et une escadre à Réval? lui dit-il. Allons donc à Réval; passons en Poméranie avec l'escadre, et revenons-en avec l'armée, trop éloignée pour avoir été séduite.

Les courtisans s'écrient que la distance est trop grande, qu'on manque de vivres et que les équipages des deux petits bâtiments sont exténués de fatigue.

— Nous manœuvrerons nous-mêmes, dit encore Munich, et nous mangerons moins. L'important est d'arriver à l'armée avant les émissaires que les révoltés ne vont pas manquer d'y envoyer, et nous le pouvons.

Pierre alors achève de montrer la plus désespérante lâcheté; il prétend que faire voile pour Réval c'est courir à sa perte, et il donne l'ordre de se diriger vers Oraniembaum. On arrive dans cette ville; les gardes holstenoises

qui y sont ont appris les événements de Saint-Pétersbourg; mais elles sont demeurées fidèles, et elles supplient le tsar de se mettre à leur tête et de les conduire contre les rebelles. Munich entrevoit encore la possibilité de rétablir les affaires; il conjure Pierre de profiter de ce mouvement d'enthousiasme que sa présence excite parmi les Holstenois, pour marcher sur Saint-Pétersbourg; il promet de rester toujours près du tsar, de lui faire un rempart de son corps. Tout est inutile. L'empereur prétend qu'il a horreur de la guerre civile, qu'il ne peut se résoudre à verser le sang de ses sujets égarés; et il écrit à Catherine pour lui dire qu'il rend hommage à ses lumières, à sa capacité, et qu'il l'admettra bien volontiers désormais au partage de l'autorité. L'impératrice ne répond pas, mais elle montre la lettre à ses partisans pour achever de les détacher d'un homme capable d'une telle faiblesse.

Pierre écrit de nouveau à sa femme; il ne demande plus cette fois qu'une pension et la permission de se retirer dans le Holstein. Enfin, dans une troisième lettre, il se borne à demander la vie, et déclare se mettre à la discrétion de l'impératrice. Dès le lendemain on s'empare de sa personne, et on le conduit à Péterhof; là tous les outrages lui sont prodigués : des officiers lui arrachent ses ordres; encouragés par l'exemple de leurs chefs, les soldats le dépouillent de ses habits, et il demeure nu, exposé aux railleries et aux injures de ces hommes qui tremblaient autrefois devant lui.

Le ministre Panim, envoyé de Catherine, arrive à Péterhof; il fait donner au tsar déchu une mauvaise robe de chambre pour se couvrir; puis il s'enferme avec lui, et lui fait écrire sous sa dictée une abdication conçue en ces tem es :

« Dans le peu de temps de mon règne absolu sur l'empire de Russie, j'ai reconnu que mes forces étaient insuffisantes pour remplir une si grande tâche, et qu'il m'était impossible, quelque efforts que je fisse, de gouverner cet État de quelque manière que ce fût. Les événements qui viennent de s'accomplir ont achevé de me convaincre que je ne pourrais rester sur le trône sans courir le risque d'entraîner le pays dans une ruine complète. C'est pourquoi, après avoir mûrement réfléchi et invoqué les lumières de Dieu, je déclare, de mon propre mouvement et de ma seule volonté, je déclare renoncer pour toujours au trône de Russie, promettant de ne jamais tenter de reprendre les rênes du gouvernement sous quelque prétexte que ce soit, et prenant Dieu et le monde à témoins de la sincérité de ce renoncement, entièrement écrit et signé de ma propre main. »

Après avoir obtenu cet acte, Panim fit monter en voiture le tsar déchu, et on le conduisit à Mopsa, maison de campagne de l'attaman Razoumowski. Pierre, ne croyant pouvoir donner à Catherine assez de preuves de soumission, lui écrivit de nouveau pour lui dire qu'il passerait bien volontiers le reste de sa vie dans cette retraite, et pour la prier de permettre qu'on lui envoyât son violon, son chien, quelques livres et un bouffon nègre pour lequel il avait beaucoup d'affection.

A coup sûr l'action de renverser un pareil homme du trône où l'avait placé le hasard de sa naissance ne peut être considérée comme un crime, surtout si l'on songe que cette révolution s'était accomplie sans effusion de sang; mais l'indignité de cet homme ne fait que rendre plus affreux encore le crime dont il devait bientôt être victime.

Tout semblait terminé ; Catherine jouissait d'un pouvoir illimité que personne ne songeait maintenant à lui disputer. Münich lui-même, après être demeuré fidèle jusqu'au dernier moment au tsar, vint faire sa soumission.

— On assure, maréchal, lui dit-elle en souriant, que vous vouliez absolument et à tout prix me livrer bataille.

— On a dit vrai, madame ; je ne pouvais abandonner dans le malheur celui qui m'avait rendu la liberté ; mais délié maintenant de mes serments, c'est avec la même fidélité que je servirai votre majesté.

Six jours s'étaient écoulés depuis que Pierre avait signé son abdication, lorsque Alexis Orlof et un autre personnage nommé Téplof arrivèrent dans la retraite du tsar déchu. Ils viennent, disent-ils à ce dernier, l'assurer de leur respect, et pour le distraire un peu des ennuis de la solitude. Pierre, qui se livrait habituellement à tous les excès de table, accueillit bien les visiteurs, qu'il savait partager ses goûts ; il les invite à dîner. Orlof propose, en attendant l'heure de se mettre à table, de déguster quelques flacons d'excellente eau-de-vie qu'il a apportés dans sa voiture. Il va les chercher ; en débouche deux, et pendant que Téplof occupe d'autre chose l'attention de Pierre, il remplit les verres que l'on vient d'apporter.

On boit ; mais à peine l'infortuné tsar a-t-il absorbé le contenu de son verre, qu'un feu terrible lui dévore les entrailles. Il se lève éperdu et se jette dans les bras de Bressan, son valet-de-chambre, qui lui était resté fidèle.

— C'est affreux ! c'est affreux ! s'écrie-t-il ; c'est un crime horrible dont vous répondrez devant Dieu !... Ce n'était donc pas assez de m'avoir arraché ma couronne ;

c'est à ma vie qu'elle en veut... Bressan, du lait! du lait!...
Je brûle!...

A ces cris, le plus jeune des princes Bariatinski, qui commandait la garde placée dans la maison, accourt sur le lieu de la scène, et se joint aux deux autres assassins. Tous trois arrachent Pierre des bras de son valet-de-chambre; ils le renversent sur le parquet, et l'étranglent avec une serviette.

Le lendemain, Catherine publiait, dans un manifeste, hideux de mensonge et d'hypocrisie, qu'elle avait eu le malheur de perdre son mari, lequel avait succombé à une maladie hémorroïdale dont il était atteint depuis longtemps.

Afin de ne pas manquer au devoir que lui impose la religion chrétienne, dit-elle dans cette pièce, et à la sainte loi qui prescrit de conserver la vie à son prochain, elle a ordonné de soulager Pierre par de prompts remèdes; mais tous les efforts de l'art ont été impuissants, et dans sa douleur il ne lui reste qu'à exhorter ses fidèles sujets à oublier le passé, et à regarder cet arrêt inattendu du Tout-Puissant comme un effet de ses vues impénétrables.

On a longuement discuté sur ce point : Catherine est-elle réellement coupable de l'assassinat de Pierre III, ou n'a-t-elle eu que le tort de laisser ce crime impuni? Les preuves de sa culpabilité abondent, et il faut être aveugle pour ne les pas voir. Ainsi, par exemple, plusieurs années après la perpétration de ce crime, Alexis Orlof, dînant, à Vienne, à la table de l'ambassadeur de Russie, et se trouvant à demi-ivre, se mit à raconter les détails de cet épouvantable assassinat. Malgré son ivresse, il ne tarda pas à s'apercevoir de l'horreur qu'excitait son récit. S'interrompant alors avec beaucoup plus d'adresse que n'en pou-

vait faire supposer sa rudesse et sa grossièreté ordinaires, il dit qu'il était bien déplorable pour un homme dont le cœur était plein d'humanité d'avoir été contraint d'exécuter les ordres d'une souveraine irritée.

Catherine elle-même manqua plus d'une fois de discrétion à ce sujet. C'est ainsi qu'elle dit, un jour de réception en voyant entrer le prince Bariatinski, un des assassins de Pierre :

— Voici un homme qui mérite toute mon affection ; je n'oublirai jamais l'immense service qu'il m'a rendu dans le moment le plus difficile de ma vie.

Et comme ces paroles produisaient une assez vive sensati on dans l'assemblée, elle se hâte d'ajouter :

— Sans le secours de son bras, un jour de promenade, mon cheval emporté me précipitait dans la Newa.

Mais déjà les actions de Catherine, bien plus que ses paroles, avaient démontré sa culpabilité. Elle était à table lorsque Orlof vint lui annoncer la mort de Pierre. Non-seulement cette nouvelle ne la fit pas changer de visage, elle ne put même l'engager à interrompre son dîner : l'impératrice montra, au contraire, une gaîté plus vive à partir de ce moment. Elle dit en riant qu'il y avait temps pour tout, et qu'il était sage de ne s'affliger que le plus tard possible. Ce fut le lendemain seulement qu'elle publia le manifeste dont nous avons parlé, et qu'après avoir passé la nuit dans les bras du frère d'un des assassins, elle versa devant la tourbe des courtisans quelques larmes hypocrites.

Nous ferons bientôt connaître mieux cette femme, assemblage de tous les vices, à la surface desquels surnageaient quelques grandes qualités qu'il n'eût fallu peut-être qu'un souffle d'adversité pour faire disparaître.

Et puis comment traite-t-elle les assassins? Bariatinski, simple officier, est nommé grand-maréchal de la cour; Alexis Orlof est fait comte, et le grade de lieutenant-général est conféré à Téplof!...



QUATRIÈME PÉRIODE.

(1762 à 1796).

Les gardes holstenois noyés par ordre de Catherine. — Conjuration du clergé contre Catherine. — Nouveaux complots contre Catherine. — Assassinat d'Ivan VI. — Condamnation et exécution de Vassili Mirowitsch. — Tentative d'assassinat contre Catherine. — Épisode de la peste de Moscou. — Trois cent mille hommes sacrifiés à la vengeance de Catherine. — Histoire et mort affreuse de la princesse Tarrakanoff. — Cruauté d'Orlof. — Pugatscheff, sa vie, sa condamnation, sa mort. — Massacre d'Oczakof. — Catherine et la révolution française. — Cruauté de Potemkin.

Si l'histoire de cette longue succession d'assassins, de massacreurs, d'empoisonneurs, d'aveugleurs couronnés ne devait être pour les peuples un grand et bienfaisant enseignement, l'écrivain devrait briser sa plume plutôt que de la souiller par le récit de tant de turpitudes et de crimes. Mais de même que les grands maîtres dans l'art de guérir ne reculent pas devant la nécessité de sonder les plaies les plus infectes, l'historien ne doit pas hésiter à montrer dans toute leur hideur ces bêtes féroces qui ont si souvent usurpé les titres de *père du peuple*, *père* ou *mère de la patrie*, en même temps qu'ils érigeaient en axiôme cette maxime impie :

Pour manger tranquillement le miel, il faut écraser les abeilles.

Nulle part l'application de cette maxime monstrueuse ne fut faite avec plus de cynisme et de froide cruauté qu'en Russie. Nous voici arrivé au dernier quart du dix-huitième siècle. Catherine s'est faite philosophe : elle achète la bibliothèque de Diderot, et elle la lui laisse jusqu'à sa mort, en lui payant des honoraires comme bibliothécaire, uniquement parce que Diderot se montre l'ennemi des prêtres et des rois, et l'ami des peuples ; elle entretient avec d'Alembert, Voltaire, une correspondance très active, dans laquelle elle se montre l'apôtre de la liberté et de l'égalité... A-t-elle donc abjuré ses erreurs ; veut-elle expier ses crimes ? C'est ce que l'on verra dans cette période que nous lui consacrons tout entière.

Les gardes holstenois noyés par ordre de Catherine (1762).

Par ordre de l'impératrice, de splendides funérailles sont faites à Pierre III, en même temps qu'elle accorde de riches et brillantes récompenses aux assassins sous les coups desquels il est tombé, et qui sont, à elle, ses séides les plus dévoués.

On se rappelle sans doute que les gardes holstenois qui occupaient Oraniembaum étaient restés fidèles jusqu'au dernier moment au trop faible et infortuné tsar. Catherine veut que ces gardes assistent aux funérailles de l'empereur qu'ils ont si fidèlement servi. Mais, la veille des funérailles, elle fait désarmer ces braves soldats, et à peine la cérémonie est-elle terminée, qu'elle leur fait donner l'ordre de se rendre à Cronstadt, où deux vaisseaux sont

préparés pour les transporter dans le Holstein, leur patrie. Il fallut obéir.

L'aspect des deux vaisseaux destinés à transporter ces braves gens, était des plus misérable ; c'étaient de vieux bâtiments, lourds, mal équipés, montés par des équipages insuffisants et incapables de tenir la mer par un gros temps. Tout cela pouvait être l'effet du hasard, d'une mauvaise administration ; non : tout cela était calculé, froidement préparé : faire étrangler tant d'hommes de cœur n'était pas possible ; on n'eût pu les faire fusiller en masse sans exciter l'indignation et s'attirer la haine de tout un peuple. Pourtant ces braves soldats sont dangereux ; il faut s'en défaire à tout prix, le moyen est trouvé : on va les noyer.

On choisit, pour mettre à la voile, le temps le moins favorable : la mer est grosse, la tempête menace ; il faut faire des efforts inouïs pour sortir du port. Enfin les deux navires s'éloignent ; mais alors qu'ils sont encore en vue de la ville, ils vont se briser sur des rochers à fleur d'eau : les marins se jettent dans les embarcations qu'ils ont préparées et gagnent le rivage ; tous les soldats holstenois sont engloutis. Cependant plusieurs centaines de ces malheureux parviennent à prendre pied sur les rochers mêmes contre lesquels se sont brisés les navires qui les portaient ; quelques-uns, intrépides nageurs, arrivent jusqu'au port : ils demandent, ils implorent des secours pour leurs compagnons infortunés, dont chaque coup de mer diminue le nombre. L'infâme amiral Talitzin, qui commande dans ce port, joignant le persiflage à la cruauté la plus inouïe, répond qu'il ne peut agir sans l'ordre de l'impératrice, et qu'il va en écrire à Saint-Pétersbourg. Et pendant qu'il écrivait, la mer emportait jusqu'au dernier des naufragés réfugiés sur les rochers.

Et voilà un des premiers actes de cette Catherine *la Grande*, qui disait presque dans le même temps au ministre de France, le baron de Breteuil : « Si je me laissais aller à mon penchant, j'aurais plus de goût pour la guerre que pour la paix ; mais *l'humanité, la justice,* et la raison me retiennent.

Conjuration du clergé contre Catherine (1762).

Mais une redoutable opposition ne devait pas tarder à se former contre cette puissance usurpée, dont la tsarine se montrait disposée à faire un si déplorable usage. Après avoir accusé Pierre III d'attentat à la religion de l'État, parce qu'il s'était emparé de la plus grande partie des biens du clergé, elle eut la maladresse de sanctionner cette confiscation, en offrant aux prêtres et aux moines des pensions à titre d'indemnité. Le clergé intrigua de nouveau, il fit aisément partager ses sentiments aux divers régiments des gardes, qui commençaient à reconnaître qu'ils n'avaient rien gagné à changer de maître, et qui se reprochaient mutuellement d'avoir vendu leur souverain pour de l'eau-de-vie. Forts des sentiments qu'ils avaient inspirés à cette milice, les prêtres fabriquèrent un manifeste qu'ils attribuèrent à Pierre III, par lequel ce tsar, à l'exclusion de son fils Paul, qu'il avait eu de Catherine, désignait pour son successeur Ivan, ce pauvre enfant qu'Élisabeth avait voulu faire assassiner, et que sa gentillesse avait si miraculeusement sauvé.

Cette pièce répandue à profusion dans l'armée y produisit la plus vive sensation ; une conjuration se forma contre la tsarine, conjuration redoutable d'abord qui ne tarda pas à s'amoindrir, faute de chefs capables d'en pren-

dre la direction. On était d'accord sur un seul point : le renversement du pouvoir de Catherine ; mais, faute d'ensemble, on ne pouvait s'entendre sur les moyens à employer pour atteindre le but proposé.

Instruite de cette conspiration dès ses premiers symptômes, Catherine en suivait les progrès avec anxiété, s'apprêtant à frapper et redoutant que ses premiers coups ne servissent à augmenter le nombre et la force de ses ennemis. Heureusement pour elle, les conjurés, comme nous venons de le dire, n'avaient ni plan ni chefs ; ils allaient en avoir sans doute, car ils formaient une force assez imposante pour que quelques hommes capables consentissent à se mettre à leur tête, lorsque les plus ardents, et par conséquent les plus redoutables, furent arrêtés. Plus de cinquante furent envoyés en Sibérie sur l'ordre pur et simple de l'impératrice; un nombre à peu près égal furent livrés à une commission militaire ; on les condamna au knout, la peine de mort étant réputée abolie depuis le règne d'Élisabeth. Mais cette prétendue abolition n'était qu'une hypocrisie de plus, car le knout pouvait être administré de telle sorte qu'au troisième ou quatrième coup le patient tombât mort. Cela était considéré comme un accident, et la peine capitale n'avait pas été appliquée. *L'accident* se renouvela fréquemment dans cette circonstance ; le knout ne tua pas moins de vingt condamnés, et plus de vingt autres moururent des suites de leurs blessures.

Ces exécutions ne servirent qu'à grossir le nombre des mécontents dans l'armée ; officiers et soldats ne doutèrent plus de l'authenticité du manifeste de Pierre III en faveur d'Ivan, en voyant les efforts que faisait la tsarine pour en démontrer la fausseté. Afin d'échauffer davantage les esprits, le clergé répandit le bruit que le grand duc Paul,

fils de Pierre et de Catherine, était tombé dans une sorte de marasme, d'idiotisme, par suite des traitements que sa mère lui avait fait subir, afin de n'avoir pas à craindre que cet héritier légitime du trône tentât quelque jour de s'emparer du pouvoir, auquel l'appelaient les droits de sa naissance et les constitutions de l'État; constitutions bien informes sans doute, mais dont la tradition se conservait, et auxquelles le peuple et l'armée en appelaient toujours dans les circonstances importantes.

Enfin, la révolte éclate : un nombre considérable de soldats prennent les armes, cernent le palais et tentent d'y pénétrer de vive force en criant : *Vive Ivan! à bas les assassins de notre père Pierre!* Heureusement pour Catherine, les frères Orlof, dès les premiers symptômes de sédition, avaient rassemblé quelques compagnies demeurées étrangères au mouvement, et tandis qu'un d'eux, Grégoire, l'amant en pied, défendait les abords du palais, à la tête d'une partie de ces compagnies, les autres frères couraient aux casernes et usaient de tout l'ascendant qu'ils avaient sur les troupes pour rétablir l'ordre. Leurs efforts toutefois furent longtemps inutiles : les insurgés s'étaient fortifiés sur plusieurs points, où il eût été très difficile de les forcer, alors même qu'ils eussent été moins nombreux. Ils avaient de l'artillerie, des munitions, et fanatisés par les prêtres, ils paraissaient résolus à brûler la ville et à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se soumettre à *l'empoisonneuse*, seul titre qu'ils donnassent à l'impératrice.

Au plus fort du danger, plusieurs grands personnages, le ministre Panim, l'attaman Razoumovski, Glébof, Bétutcheff et quelques autres arrivent tout effrayés près de Catherine; ils parlent de faire des concessions aux révoltés, qu'ils croient impossible de contenir et qui auront bientôt

renversé les obstacles qu'on tente de leur opposer. L'impératrice repousse toute proposition de ce genre, et tandis que ces complices des crimes qui l'ont fait monter au trône tremblent et se montrent aussi lâches qu'ils ont été cruels, elle seule paraît déterminée à faire tête à l'orage.

— Quoi! s'écrie-t-elle avec l'accent d'une indignation vraie ou simulée, vous m'avez cru capable de céder à la crainte! Mais alors je serais indigne de cette couronne *que je n'ai acceptée qu'à regret* et que veulent m'enlever quelques misérables factieux. Sachez que le péril ne m'effraie point. La Providence qui m'a appelée à régner me maintiendra sur le trône pour la gloire de l'empire et le bonheur de mes sujets.

C'est aux hommes qui l'ont aidée à usurper le trône, à assassiner Pierre III, que Catherine ose parler du secours de la Providence! Sa véritable Providence, dans cette affaire, fut la famille Orlof, c'est-à-dire les quatre frères de ce nom, qui avaient plus d'une raison pour faire cause commune avec cette grande coupable : à force de menaces, de promesses, en prodiguant l'or et surtout l'eau-de-vie, ces hommes, dont l'audace égalait la force herculéenne, parvinrent à ramener à leur cause la plus grande partie des gardes. Dès lors la défection fit de rapides progrès parmi les insurgés, qui bientôt cessèrent d'être redoutables.

A peine l'ordre était-il rétabli, que Catherine fit arrêter un grand nombre d'officiers des gardes; la plus grande partie furent exilés sans forme de procès; mais quatre des plus compromis, traduits devant une commission militaire, s'y entendirent condamner à être écartelés.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'abolition de la peine de mort n'était qu'une abominable déception. Ainsi il ar-

rivait, dans divers gouvernements de l'empire, que des accusés, dont le crime eût emporté la peine capitale dans un autre temps, étaient, en vertu d'une sentence appelée miséricordieuse, attachés sur une croix formée de deux poutres, et abandonnés, en cet état, au cours d'une rivière ou d'un fleuve.

Catherine inventa un autre châtiment pour les quatre officiers trouvés dignes de mort : elle ordonna qu'ils fussent conduits sur l'échafaud; là, souffletés par le bourreau, dépouillés des insignes de leurs grades; puis ensuite envoyés en Sibérie pour n'en jamais revenir. Les choses s'accomplirent selon sa volonté; mais le mal avait des racines trop profondes pour ne pas résister à la violence quelle qu'elle fût : les conjurés qui avaient échappé aux recherches et aux supplices se rallièrent. Ce n'était plus seulement le gouvernement de Catherine qu'ils se proposaient de renverser; c'était à la vie d'Orlof qu'ils avaient résolu d'attenter. C'est qu'en effet l'insolence de ce soldat grossier croissait en même temps que la faveur dont il était l'objet. Telle était l'audace de cet homme, qu'un jour, dînant à la table de l'impératrice où se trouvaient en même temps plusieurs ministres et ambassadeurs étrangers, il dit, étant à demi-ivre, que l'impératrice lui devait sa couronne, et qu'il lui serait bien facile de défaire ce qu'il avait fait.

Nouveau complot contre Catherine (1768).

Plusieurs complots se succédèrent néanmoins sans amener d'autre résultat que l'exil d'un assez grand nombre de personnages. La conspiration était permanente; l'impératrice le savait; mais ne pouvant en saisir les fils, elle frappait au hasard. Bientôt ses soupçons atteignirent jusqu'aux

principaux officiers de la couronne; Panim, lui-même, son frère, l'attaman Razoumovski et plusieurs autres grands personnages fort puissants passèrent pour être à la tête d'une formidable conjuration. Catherine tremblait et ne savait à quel parti s'arrêter, n'osant pas faire arrêter de tels personnages sur de simples indices, et n'ayant pourtant aucun autre moyen d'empêcher qu'ils accomplissent leur dessein. Dans cette perplexité, elle tenta de se rapprocher de la princesse Daschkow qui, pour toute récompense de la part qu'elle avait prise au renversement de Pierre III, s'était vu exiler à Moscou, et qu'on venait de rappeler tout récemment à Saint-Pétersbourg, où elle était l'objet d'une active surveillance. Catherine lui écrivit une longue lettre dans laquelle, après s'être excusée des chagrins qu'elle *avait involontairement causés* à son ancienne amie, elle la suppliait de lui révéler tout ce qu'elle savait de cette conjuration permanente dont elle, la princesse Daschkow, devait connaître toutes les ramifications, à cause des graves sujets de mécontentement qu'elle avait eus, mais qu'on s'efforcerait désormais de lui faire oublier.

La princesse Daschkow n'était pas une femme ordinaire; elle n'avait contribué à renverser Pierre III qu'à cause de la promesse que Catherine lui avait faite de donner à la Russie une constitution en harmonie avec les mœurs nouvelles; l'impératrice ayant ensuite éludé l'accomplissement de cette promesse, la princesse s'était ouvertement rangée dans le parti des mécontents.

« Je ne sais rien de ce que me demande votre majesté, répondit-elle à Catherine, et si j'en savais quelque chose, il n'y aurait point de puissance humaine capable de me le faire dire. »

Assassinat d'Ivan VI (1763).

Dès lors fut résolue la mort d'Ivan VI, ce pauvre enfant détrôné par Élisabeth, et qui depuis n'avait eu d'autre palais qu'une prison. Le nom de ce jeune prince était naturellement mêlé à toutes les conspirations; c'était une sorte de drapeau autour duquel se ralliaient tous les mécontents. Catherine avait fait répandre le bruit qu'Ivan était idiot, adonné aux vices les plus grossiers, et absolument incapable de se conduire; mais cette version était démentie par les mécontents, qui vantaient l'intelligence et la douceur du jeune prince, et ne tarissaient pas en éloges sur la beauté de ses traits, la noblesse de sa taille, etc. En vain, disaient-ils, on avait voulu le laisser croupir dans une ignorance absolue, un officier allemand, commis à sa garde, lui avait appris à lire, et depuis, l'infortuné prisonnier, s'étant procuré des livres, avait étudié avec tant d'ardeur, qu'il était parvenu à acquérir, sans maîtres, toutes les connaissances nécessaires à la haute position qu'il devait occuper un jour.

Tout cela augmentait les craintes de Catherine, qui déjà n'avait pas reculé devant le meurtre de Pierre son mari, pour affermir sa puissance, et qui avait résolu d'étendre et de fortifier à tout prix sa domination. Ivan était alors enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg; ses deux principaux geôliers, nommés Oulousieff et Tschekin, reçurent l'ordre de ne pas perdre le prince de vue un seul instant, d'être sans cesse armés et sur leurs gardes, et d'égorger leur prisonnier dans le cas où il serait fait la moindre tentative pour le délivrer. En même temps arrivait à Schlusselbourg un officier nommé Vassili Mirowitsch,

chargé de prendre, pendant huit jours, le commandement de la garde de la forteresse. Cet homme avait pour mission secrète de gagner quelques soldats, et de feindre une tentative de délivrance en faveur d'Ivan, afin de justifier le meurtre que devaient accomplir les geôliers.

Mirowitsch était fils du fameux chef de Cosaques Mazeppa ; doué d'autant de force que d'audace et ayant plus d'une fois donné des preuves de l'une et de l'autre, il avait paru à Catherine plus propre qu'un autre à servir ses desseins : il arriva pourtant que cet homme recula devant l'exécution du crime, et les huit jours pendant lesquels il commanda la garde s'écoulèrent sans qu'il eût fait la moindre tentative pour ou contre le malheureux prince. Catherine, qui était alors à Riga, comptait les jours et les heures, s'étonnant que la nouvelle de la mort d'Ivan se fît tant attendre. Les huit jours écoulés, Mirowitsch arriva à Riga : il n'avait rien fait; mais il rejeta son inaction sur la difficulté qu'il avait éprouvée à trouver des soldats disposés à le seconder, et il dit que si la garde de la forteresse lui était confiée pour huit autres jours, il répondait du succès. Cette faveur lui ayant été accordée, il revint à Schlusselbourg. Quelques heures après son arrivée, vers le milieu de la nuit, il éveille brusquement plusieurs soldats du poste principal, leur fait prendre les armes, et l'épée à la main il vient frapper à la porte de la prison du prince, en criant :

— Nous voulons le tsar Ivan! Ouvrez les portes et rendez-vous, ou vous êtes morts!

On ne répond pas ; mais des cris se font entendre à l'intérieur : ils étaient poussés par l'infortuné prisonnier, qui tombait sous les poignards de ses geôliers. Afin de jouer jusqu'au bout cette horrible comédie, Mirowitsch fait ame-

ner une pièce de canon, la pointe lui-même contre la porte de la prison. Cette porte s'ouvre alors, et les geôliers montrent aux assaillants le cadavre d'Ivan percé de coups.

Ici les acteurs cessent de s'entendre : pour conserver la couleur de son rôle, il aurait fallu que ce singulier libérateur du prince s'emparât des assassins ; point : il les laisse partir fort tranquillement, et le lendemain ils s'embarquent pour le Danemark, sans que personne songe à s'y opposer. Pendant ce temps, le cadavre d'Ivan, à demi enveloppé dans une peau de mouteau, était exposé devant l'église de Schlusselbourg, où il fut ensuite inhumé sans cérémonie.

Catherine était toujours à Riga, attendant avec anxiété la nouvelle de l'assassinat qu'elle avait ordonné; son impatience était telle, qu'il lui était impossible de prendre le moindre repos, et que chaque nuit elle se levait plusieurs fois et demandait s'il n'était point arrivé de courrier. Enfin ce courrier après lequel elle soupirait arrive. Principale actrice de cette comédie atroce, la tsarine témoigne la plus vive indignation contre les auteurs de l'assassinat d'Ivan ; elle ordonne que Vassili Mirowitsch soit arrêté et qu'on lui fasse son procès sans retard.

Condamnation et exécution de Vassili Mirowitsch (1763).

Nous avons dit que les deux geôliers assassins avaient pris la fuite ; ils étaient en Danemark, et il eût été très facile d'obtenir leur extradition ; mais on n'eut garde de la demander. Puisque ces deux hommes avaient pu fuir, à plus forte raison eût-il été facile à Mirowitsch de se mettre à l'abri de toute atteinte ; il n'en fit rien, persuadé que Catherine lui donnerait des instructions quand cela serait

nécessaire. Il se laissa donc arrêter fort tranquillement, et ce fut avec le calme le plus parfait qu'il comparut devant ses juges. Ces derniers, de leur côté, pensèrent que, pour être agréables à l'impératrice, il ne fallait pas trop approfondir l'affaire, et qu'ils n'avaient qu'à condamner l'accusé, afin que la souveraine restât seule l'arbitre de son sort. Un d'eux, pourtant, plus consciencieux ou moins perspicace, voulut examiner les choses de près; un officieux vint alors lui dire en confidence que s'il persistait dans cette voie, il serait, après le prononcé du jugement, destitué et dégradé de noblesse. Il profita de l'avis, et Mirowitsch fut à l'unanimité déclaré coupable de trahison et condamné à être décapité.

Un sourire effleura les lèvres du condamné lorsqu'on lui lut cette sentence; il se fit illusion jusqu'au dernier moment, et il marcha à l'échafaud avec la ferme conviction que sa grâce ne manquerait pas d'arriver en temps utile. Mais Catherine désirait trop vivement être débarrassée d'un tel complice pour songer à le sauver, et bien loin de lui faire grâce elle donna secrètement des ordres pour que l'exécution de la sentence fût hâtée.

Ce fut seulement en montant sur l'échafaud que Mirowitsch commença à montrer quelque inquiétude; il se tourna vers l'exécuteur pour lui dire de ne se point presser; mais ce dernier, avant qu'il eût achevé de parler, lui jeta dans la bouche un bâillon qu'il lia fortement, et presqu'au même instant il lui abattit la tête.

Quelques historiens prétendent que Catherine fut innocente de la mort d'Ivan, et la preuve qu'ils donnent à l'appui de leur opinion, c'est que l'on vit cette souveraine verser des larmes en apprenant la fin tragique du jeune prince; mais n'avait-elle pas également donné des larmes

à la mort de Pierre III, en même temps qu'elle accablait de faveurs les assassins qui l'avaient empoisonné et étranglé?

Tentative d'assassinat contre Catherine (1765).

L'exil, les supplices, les exécutions secrètes, ne suffirent bientôt plus à la sécurité de l'impératrice. En butte, dès le commencement de son règne, aux conjurations dont elle-même avait donné l'exemple, dit un historien, elle en avait contracté un caractère ombrageux qui la faisait descendre aux précautions les plus minutieuses et les plus odieuses qu'aient employées les tyrans. Ce n'était pas assez d'un espionnage civil et d'un espionnage militaire; on eut recours à l'interception des lettres, et l'administration des postes de l'empire eut son cabinet noir. Malgré tous ces moyens, Catherine devait courir encore plus d'un danger, et peu s'en fallut, alors même qu'elle se croyait entourée de serviteurs dévoués, qu'elle ne tombât sous le poignard d'un de ceux qu'elle croyait être toujours prêts à la défendre.

Au nombre des officiers des gardes, était un jeune homme nommé Mschoglokoff. Parent de Pierre III, auquel il devait son avancement et sa fortune, et sachant bien quelle part avait prise la tsarine à l'assassinat de ce prince, il avait résolu de le venger en immolant la coupable. Ne comptant que sur lui-même, il n'avait fait part de son projet à personne, et mettant tous ses soins à étudier les habitudes de Catherine, afin de pouvoir saisir le lieu et le moment les plus favorables, il sut que presque chaque jour, quand Orlof, l'amant en titre, était absent, l'impératrice faisait introduire dans ses appartements les plus re-

culés les jeunes officiers, quelquefois même les simples soldats qu'elle avait remarqués, et dont les formes robustes annonçaient une haute aptitude aux fonctions de suppléants qu'elle leur destinait. Il sut en outre que, pour aller trouver ces favoris de passage, Catherine traversait ordinairement un petit couloir très sombre, communiquant de ses appartements officiels à ceux où ne pénétraient que ses familiers. Il s'arme alors d'un poignard, de deux pistolets, et il parvient, à l'insu de tout le monde, à se blottir dans un coin du couloir. Mais il attend en vain pendant le premier jour : une affaire de haute importance avait obligé l'impératrice à travailler longuement avec ses ministres. Le lendemain, une indisposition la retint chez elle.

Tschoglokoff commença à éprouver quelque crainte; il pensa qu'on avait soupçonné son dessein, et il prit quelques informations pour s'en assurer. Ce fut ce qui le perdit : ses questions donnèrent l'éveil; Orlof, instruit de ces circonstances, arrive en toute hâte à Saint-Pétersbourg, et il arrête lui-même le coupable dans la cachette où il s'était blotti de nouveau. Tschoglokoff, se voyant découvert, fait les aveux les plus complets; on lui lie les mains sur le dos, et il est conduit devant Catherine. Cette dernière commence par ordonner qu'on débarrasse le captif de ses liens; elle déclare à haute voix qu'elle ne peut croire capable d'un si grand crime un homme qui a l'honneur d'être allié à la famille impériale, et elle s'indigne qu'on ait osé attenter à sa liberté.

Tschoglokoff, vaincu par cette apparente générosité, se jette aux genoux de la souveraine, et renouvelle ses aveux; il dit qu'il ne mérite pas tant de clémence, de générosité; mais que s'il obtenait son pardon, il serait désormais le sujet le plus fidèle et le plus dévoué.

— On ne pardonne pas un enfantillage, dit Catherine ; on l'oublie et tout est dit. Retournez chez vous, mon cher parent, et prenez quelque repos, vous devez en avoir grand besoin.

Elle lui donna sa main à baiser ; puis, sur un signe qu'elle fit, Orlof et les gens qui l'avaient assisté se rangèrent pour laisser passer le coupable, qui regagna tranquillement son domicile.

Peut-être Catherine était-elle de bonne foi en ce moment, et voulait-elle essayer de la clémence ; mais Orlof parvint à la faire changer de sentiment en lui représentant que cet acte de générosité serait attribué à la crainte, et que désormais ses ennemis croiraient pouvoir tout oser. Dès le lendemain Tschoglokoff partait, bien escorté, pour la Sibérie, d'où il ne devait plus revenir. Il est vrai que, peu de temps après, et par forme de compensation, l'impératrice admettait la fille de cet officier au nombre de ses demoiselles d'honneur.

Nous en conviendrons volontiers avec la plupart des écrivains de la fin du dix-huitième siècle, qui ont tant loué Catherine parce qu'elle les flagornait, cette souveraine n'était pas une femme ordinaire : ce n'est point par esprit de dénigrement que nous passons sous silence les choses remarquables à plus d'un titre qu'elle a accomplies ; mais seulement parce que le genre de notre travail ne comporte pas le récit des faits de cette nature. En nous en tenant fatalement à l'histoire des conspirations et exécutions, nous nous efforçons de demeurer dans le vrai ; nous n'exagérons rien, et si nous louons si rarement, cela tient uniquement à la nature du sujet que nous traitons. On ne doit que la vérité aux morts.

Épisode de la peste de Moscou (1771).

Nous laisserons donc Catherine fonder force académies, musées, bibliothèques, etc., et nous rapporterons un épisode de la peste de Moscou, où quelques hôpitaux eussent été bien plus utiles alors que des académies et des musées. La peste s'était déclarée d'abord dans l'armée russe, lors de la bataille de Kagoul, gagnée par cette armée sur les Turcs, en 1770. Ce terrible fléau n'arrêta pas le cours des hostilités, bien que ses progrès fussent effrayants. Ses ravages s'étendirent bientôt jusqu'à Moscou, et ils y furent d'autant plus grands, que le peuple, dans sa barbare ignorance, ne voulait rien faire ni rien laisser faire pour le combattre. On voyait des milliers de malheureux se traîner par les rues pour aller se prosterner devant une image de la sainte Vierge placée au-dessus d'une des portes du Kremlin, et implorer de sa puissance la fin de leurs maux. Beaucoup tombaient là pour ne plus se relever, les autres continuaient à s'opposer aux efforts des médecins. Ambroise, archevêque de Moscou, effrayé de ces résultats déplorables de l'ignorance et de la superstition, fort d'ailleurs de son autorité et de sa qualité de prélat, qui devait le mettre à l'abri d'une accusation d'irréligion, résolut de faire cesser ce désastreux pèlerinage par suite duquel la place du Kremlin était devenue un vaste cimetière d'où s'exhalaient des miasmes putrides qui augmentaient l'intensité de l'épidémie. Il se rendit donc au lieu où se trouvait l'image vénérée et l'enleva.

Aussitôt une tempête terrible s'élève parmi ce peuple ignare. L'archevêque, disent ces spectres pestiférés, leur a enlevé leur divine protectrice; désormais personne n'é-

chappera au terrible fléau: la ville entière sera détruite !.. Des cris de mort se font entendre contre le digne prélat : il faut qu'il meure ; sa mort seule pourra apaiser la colère de la bienheureuse Vierge. Le tumulte augmente ; la foule s'arme de pierres et de bâtons, et bientôt le palais d'Ambroise, qu'il avait généreusement transformé en hôpital, est cerné par cette tourbe imbécille et furieuse. Mais déjà le prélat s'était réfugié dans la cathédrale ; prosterné dans le sanctuaire il priait Dieu d'éclairer cette multitude. Sa prière ne devait pas être exaucée : les furieux font irruption dans l'église ; ils saisissent l'infortuné Ambroise et lui déclarent qu'il va mourir pour expier son horrible sacrilége. L'archevêque tente vainement de leur faire comprendre qu'il n'a eu en vue que le soulagement du peuple; voyant qu'il ne peut rien obtenir de ces bêtes féroces, il demande qu'il lui soit au moins permis de communier encore une fois et de demander pardon à Dieu du crime qu'ils allaient commettre. Chose étrange ! cela lui est accordé sans difficulté : cette foule aveuglée, stupide, non-seulement permet à l'homme qu'elle accuse de sacrilége de célébrer le saint sacrifice, mais elle assiste pieusement à l'office divin, et dès qu'il est terminé, elle s'empare de nouveau de sa victime et l'entraîne à la porte du temple. Là Ambroise fait un dernier effort pour calmer les meurtriers ; il leur rappelle qu'il n'a cessé de tenir sa maison ouverte aux malades et aux pauvres ; mais avant qu'il ait achevé son discours, une énorme pierre, lancée du milieu de la foule, l'atteint à la tête et le renverse ; aussitôt les plus furieux se jettent sur lui et le massacrent à coups de pierres et de bâtons.

Cependant Catherine, instruite de ces désordres, s'était empressée d'envoyer à Moscou Grégoire Orlof, muni

de pleins pouvoirs pour punir les coupables et combattre le fléau par tous les moyens possibles. Orlof arrive ; une enquête sévère lui fait bientôt connaître les misérables qui, dans la foule des meurtriers, s'étaient montrés les plus exaltés. Dix sont amenés devant lui ; la plus grande partie des autres avait été emportée par la peste. Ces hommes ne nient pas leur crime, mais ils demeurent persuadés qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'apaiser la colère céleste, et c'est comme avec une parfaite résignation qu'ils s'entendent condamner à l'horrible supplice du pal.

L'exécution se fit sur la place même où l'émeute avait éclaté. Contre l'ordinaire, en pareil cas, la population était triste et muette ; il était aisé de voir qu'elle regardait ces condamnés comme des martyrs qui avaient justement puni le prélat sacrilége. Les instruments de mort n'étaient environnés que d'un petit nombre de curieux. La plupart des condamnés moururent avec courage ; quelques-uns seulement poussèrent des cris quand ils furent près d'expirer. Il n'y avait que dix Russes de moins, la civilisation n'avait point fait un pas. C'est qu'on ne civilise pas un peuple par les supplices, et qu'en aucun temps les bourreaux et l'échafaud ne sauraient être des moyens de moralisation.

Emigration des Tourgouths. Mort de trois cent mille personnes (1772).

La peste avait enlevé à Catherine quatre cent mille de ses sujets; deux ans plus tard, l'insupportable tyrannie de son gouvernement lui en fit perdre six cent mille. Cette fois, il n'y eut pas d'échafaud; les malheureuses victimes s'exécutèrent elles-mêmes avec une dignité, un courage, une ré-

solution presque incroyables: voici le fait dans toute sa vérité.

Les Tourgouths, peuple pasteur, formant une horde de six cent mille âmes, soumise à la Russie, faisaient paître leurs nombreux troupeaux dans les immenses pâturages qui s'étendent sur les rives du Volga. Depuis longtemps les gouverneurs nommés par la tsarine commettaient envers ces malheureux toutes sortes d'exactions; on leur faisait payer des impôts exorbitants sans leur accorder la moindre protection, et il n'y avait pour eux d'autres lois que le despotisme le plus hideux. Un jour, le khan ou chef de ce peuple ayant fait à ce sujet quelques représentations à un officier russe qui se montrait intraitable, ce dernier s'emporta jusqu'à donner un soufflet à ce khan, qui était un vieillard vénérable et vénéré de toute la population. Le khan envoya ses plaintes à Saint-Pétersbourg, suppliant très humblement la tsarine de ne pas abandonner à la merci de gens corrompus et méchants une population fidèle qui jamais ne lui avait donné sujet de se plaindre d'elle.

Catherine rit beaucoup de ce chef de gardeurs de pourceaux qui s'avisait de lui envoyer des ambassadeurs: ce fut toute la réponse qu'elle fit à ses justes plaintes. Le khan, après avoir inutilement attendu qu'on lui donnât satisfaction, voyant que loin de s'amoindrir l'insolence des officiers russes devenait de plus en plus insupportable, assembla un matin toute la peuplade, et après avoir tenu conseil avec les prêtres, au milieu d'un cercle immense, il parcourut les rangs qu'il avait formés, s'arrêtant de temps en temps pour proclamer la résolution qui venait d'être prise de se soustraire à la tyrannie des Russes. « Nos ancêtres, disait-il, ont abandonné les montagnes du Thibet, où ils vivaient pauvres, mais libres et heureux ; nous allons re-

tourner au pays de nos pères. Que le secret soit gardé, et que tout soit préparé dans trois jours. Les tentes seront levées avant que le soleil ait paru, et si nos persécuteurs nous poursuivent, Dieu nous donnera la force de leur résister. »

Chose inconcevable! six cent mille âmes furent ainsi initiées au secret de cette fuite, et dans ces six cent mille pasteurs il ne se trouva pas un traître ! Si bien que l'heure fixée pour le départ étant arrivée, les Tourgouths enlevèrent sans difficulté le petit nombre de soldats russes chargés de les surveiller, et ils se mirent en marche.

Deux jours s'étaient écoulés depuis le départ de cette peuplade, lorsque le gouverneur d'Astrakhan en fut informé. Il s'empressa d'envoyer trois régiments à leur poursuite ; mais ces troupes s'égarèrent dans les steppes ; les trois quarts y moururent de faim, de fatigue et de misère, le reste n'atteignit les Tourgouths que pour être battu et repoussé. Mais hélas ! les Tourgouths ne furent pas plus heureux que les soldats envoyés contre eux: n'ayant pas eu le temps de faire des provisions suffisantes pour une si longue marche, obligés à chaque instant de se défendre contre les attaques des peuplades barbares dont il fallait traverser le territoire, ils semèrent leurs ossements sur ce long espace de mille lieues qu'ils parcoururent en huit mois ; six cent mille étaient partis des bords du Volga, trois cent mille seulement arrivèrent sur les rives de l'Yly !

Catherine trouva que le nombre des victimes n'était pas suffisant, elle envoya un ambassadeur à l'empereur de la Chine, suzerain du territoire où les débris de ce peuple nomade s'étaient établis, pour le sommer de lui restituer ces familles infortunées qu'elle prétendait être sa propriété. Elle réclamait les Tourgouths à peu près dans les termes

qu'elle eût employés pour demander la restitution d'un troupeau de bêtes de somme. Plus humain que la tsarine, le souverain du céleste empire refusa d'ajouter aux malheurs de ces tribus si cruellement décimées, et l'impératrice fut obligée de renoncer à ses prétentions. S'il en eût été autrement, si le gouvernement chinois eût fait droit aux réclamations de l'implacable Catherine, la peuplade tout entière eût été anéantie.

Et c'est à cette femme, à cette hyène plutôt, que les philosophes dù dix-huitième siècle, hommes égoïstes et sans cœur, ont décerné le titre de Catherine la Grande ! On se sent pénétré d'indignation, et la rougeur monte au front quand on songe aux flatteries, aux adulations prodiguées à cette infâme par les écrivains les plus illustres de cette époque de mensonge, et pourtant nous sommes loin encore d'avoir tout dit !...

L'officier qui avait déterminé la fuite de ce peuple en frappant son chef au visage, se nommait Kischenkoï. Comme on avait d'abord fait à peine attention aux plaintes du khan si cruellement offensé, le nom de l'auteur de l'outrage avait passé inaperçu ; mais lorsque le résultat de cet événement fut connu, on rechercha cet officier ; il fut appelé à Saint-Pétersbourg pour y rendre compte de sa conduite. Heureusement pour lui, il était fort bel homme ; l'impératrice trouva qu'il s'exprimait en si bons termes, qu'elle voulut avoir avec lui plusieurs *conservations particulières*, et à la suite de ces entretiens intimes, non-seulement les juges reçurent l'ordre d'anéantir les pièces de la procédure qui était commencée contre Tischenkoï, mais ce dernier fut fait colonel de capitaine qu'il était !... O Catherine *la Grande!*

Ce fut à cette même époque que la tsarine associa Alexis

Orlof, un des frères de son amant en titre d'office, à un autre crime qu'elle préméditait depuis longtemps, et dont le récit nous oblige à reprendre le cours des événements d'un peu plus haut.

Malheurs et mort affreuse de la princesse Tarrakanoff (1772 à 1779).

L'impératrice Élisabeth avait eu trois enfants de son mariage secret avec Alexis Grégorcevitch Razoumovski. Le plus jeune de ces enfants était une fille que l'on élevait en Russie sous le nom de princesse Tarrakanoff. A l'époque où Catherine commençait à employer concurremment la violence et les intrigues contre la Pologne, Charles Radziwil, sans trop se rendre compte peut-être de ce qui en pourrait résulter, mais comprenant que cette fille d'Élisabeth serait toujours un brandon de discorde au moyen duquel il pourrait augmenter les embarras de l'impératrice, parvint à enlever la jeune princesse après avoir corrompu les personnes auxquelles elle était confiée. Il la conduisit en Italie, et avec le prix des diamants qu'il avait sauvés du naufrage de sa fortune, il lui fit d'abord une position assez douce. Lorsque cette ressource commença à s'épuiser, Radziwil tenta de négocier avec Catherine, non qu'il voulût lui livrer la jeune princesse dont lui seul connaissait la retraite, mais afin d'améliorer sa position en faisant comprendre l'embarras qu'il pourrait donner à la tsarine s'il produisait tout-à-coup sur la scène politique cette fille d'Élisabeth, autour de laquelle ne manqueraient pas de se réunir les nombreux mécontents russes et les Polonais si horriblement spoliés.

Cette négociation n'ayant eu aucun résultat, et les ressources de Radziwil étant entièrement épuisées, il prit la

résolution de se rendre en Pologne, où il pouvait encore réunir quelques sommes importantes. Ce fut en proscrit, obligé de se cacher qu'il arriva à Varsovie. Malgré les précautions qu'il avait prises pour n'être pas découvert, Catherine fut promptement instruite de son retour, et loin de l'inquiéter, elle donna des ordres pour qu'il jouît d'une entière liberté et qu'il fût traité avec les plus grands égards, son projet étant, en ce moment, de l'opposer au parti de la cour de Pologne; puis, subsidiairement, elle espérait le déterminer à lui livrer la princesse Tarrakanoff.

Radziwil refusa de faire connaître la retraite de l'infortunée fille d'Élisabeth ; mais il eut la lâcheté de promettre qu'il ne la verrait plus et qu'il l'abandonnerait complétement à son mauvais destin. Catherine chargea alors Alexis Orlof de faire les recherches les plus actives, l'autorisant à prodiguer l'or et les honneurs pour parvenir à s'emparer de la princesse et la lui livrer.

Les Orlof avaient fait leurs preuves ; ils avaient montré qu'ils étaient capables de ne reculer devant aucun crime pour conserver leur puissance et leur fortune. Alexis se rendit en Italie, où il s'associa un intriguant du nom de Ribas, qui se disait officier de marine, et dont le principal métier avait été jusque là celui d'espion. Cet homme répondit sur sa tête de trouver la jeune princesse; mais il ne voulut pas se contenter pour récompense de l'or qu'on lui offrait.

— La Russie a surtout besoin de marins distingués, dit-il : qu'on me fasse amiral, et je ferai tout ce que l'on voudra.

Alexis promit ce grade élevé, sauf à retirer sa parole plus tard; mais il avait affaire à plus rusé que lui.

— Je sais où est la princesse, vint lui dire Ribas après

deux mois de recherches ; je la tiendrai à votre disposition pendant trois mois et vous la livrerai contre le brevet du grade que vous m'avez promis. Passé ce temps, n'y comptez plus ; elle sera en sûreté et entre des mains qui sauront la défendre contre toute entreprise.

Alexis envoie un courrier à Catherine, et, chose horrible, honteuse! le brevet d'amiral au nom de Ribas est expédié. Ce misérable avait en effet découvert la retraite de l'infortunée : elle était à Rome, manquant de tout par suite de l'abandon de Radziwil, et ne vivant que des secours que lui donnait une servante qu'elle avait eue à son service d'abord, et qui maintenant servait d'autres maîtres.

Alexis Orlof vint trouver la princesse dans sa misérable retraite et lui parla d'abord du ton d'un esclave dévoué qui s'adresse à sa souveraine ; il lui dit qu'elle était en réalité la seule impératrice légitime de Russie, que la population etière de ce grand empire soupirait après son avénement, que Catherine ne se soutenait sur le trône qu'à cause de l'ignorance où l'on était sur le lieu de sa retraite à elle, la seule légitime souveraine, et qu'il lui suffirait de se montrer à ses fidèles sujets pour que l'usurpatrice fût immédiatement renversée.

Bien que jeune encore, la princesse, éprouvée par le malheur, n'accorda pas alors beaucoup de foi à ces paroles; elle en conçut de la crainte au contraire, et se tint sur ses gardes. Orlof alors, qui était un des plus beaux hommes de son temps, joignit aux séductions de l'ambition celles de l'amour ; il feignit d'éprouver une passion ardente pour la jeune fille, et jura qu'il mourrait, s'il ne pouvait obtenir son cœur et sa main. La pauvre jeune fille était seule, isolée dans le monde ; son cœur fit taire sa prudence ; elle trouvait si doux d'être aimée! de sentir près d'elle un bras

protecteur, qu'elle rendit bientôt amour pour amour, ou plutôt qu'elle se laissa entraîner dans le plus horrible des piéges qui puissent être tendus à l'innocence : elle aima et consentit à épouser l'homme qui était parvenu à éveiller ce doux sentiment dans son cœur.

Orlof alors, abusant indignement de la crédulité de la jeune princesse, lui persuada que la cérémonie du mariage devait être faite sans éclat, afin que Catherine l'ignorant, elle ne pût se tenir en garde contre les suites de cette union. La pauvre enfant consentit à tout ce qu'il voulut. Pendant la nuit, Orlof introduisit chez elle plusieurs misérables qu'il tenait à son service : les uns portaient le costume des prêtres de l'église grecque; les autres, magnifiquement vêtus, figuraient les témoins indispensables. La cérémonie se fit selon toutes les formes, et le prétendu mariage fut consommé.

Dès lors la princesse n'hésita pas à suivre Alexis Orlof qu'elle croyait son mari : il la conduisit à Livourne, où les fêtes de toutes sortes lui furent prodiguées. L'escadre russe, à l'ancre dans la rade de Livourne, était commandée par l'amiral Greig, qui, dupe ou complice d'Orlof, invita la princesse à venir visiter les vaisseaux qui seraient bientôt commandés en son nom. L'infortunée consent à s'y laisser conduire au sortir d'un festin; elle s'embarque au milieu des acclamations d'une foule immense; le canon tonne, le soleil est radieux, tout semble se réunir pour donner à cette visite les apparences d'une fête brillante. De l'esquif élégamment pavoisé qu'elle montait, la princesse fut hissée dans un riche fauteuil à bord du vaisseau amiral où on la reçut avec tous les honneurs dus à une souveraine. Orlof, jusque-là, ne l'avait pas quittée un instant. Mais tout-à-coup la scène change : Orlof s'éloigne

et ne reparaît plus; aux officiers qui l'avaient entourée dans les premiers instants, la malheureuse victime voit succéder des hommes à figure sinistre; un de ces misérables lui annonce qu'elle est prisonnière de l'impératrice Catherine, et que bientôt elle aura à répondre devant les juges de la trahison qu'elle a tenté d'accomplir. La princesse croit rêver; elle appelle à grands cris son mari: les hommes qui l'environnent lui rient au nez et lui apprennent qu'elle a eu un amant, mais non un mari, et que son mariage n'a été qu'une comédie.

Il serait difficile de se faire une idée du désespoir de la malheureuse jeune femme en entendant ces épouvantables révélations : elle éclata en reproches, en sanglots; puis succombant à la violence de son désespoir, elle s'évanouit. On profita de ce moment pour lui mettre les fers aux pieds et aux mains et la descendre à fond de cale. Quelques heures après, l'escadre faisait voile pour la Russie.

Cet événement produisit une vive sensation à Livourne; le prince Léopold, grand-duc de Toscane, se plaignit amèrement, et voulut même faire arrêter Alexis Orlof; mais ce misérable assassin de Pierre III prétendit qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de sa souveraine, qui saurait bien le justifier. Il fut soutenu, dans cette circonstance, par le consul anglais qui s'était fait son complice, et le grand-duc, voyant qu'il avait affaire à trop forte partie, ne poussa pas plus loin les réclamations.

Cependant la princesse Tarrakanoff ne cessait de protester contre la trahison dont elle était victime, et les mauvais traitements dont on l'accablait.

— Je n'ai jamais songé à disputer la couronne à l'impératrice, disait-elle; Orlof a peut-être eu cette idée, c'est à lui d'en répondre : s'il ne le fait ici-bas, il faudra bien qu'il

le fasse devant Dieu, qu'il a si horriblement offensé en se jouant du sacrement le plus saint!... Mais pourquoi me torturer avec des fers? Quelle crainte peut donc inspirer à l'amiral une pauvre femme abandonnée de l'univers entier?

Mais l'amiral, tout amiral qu'il était, appartenait à la catégorie de ces lâches valets dont l'obéissance aveugle dépasse toujours le but de peur de ne pas l'atteindre : la jeune femme garda ses fers jusqu'à Saint-Pétersbourg. Là seulement on les lui ôta pour la conduire devant l'impératrice, qui voulait la voir et l'interroger.

Catherine était déjà vieille; la princesse de Tarrakanoff n'avait que seize ans et elle était douée d'une grande beauté: c'en était assez pour lui enlever toute chance de salut. Mais comme les griefs manquaient et que le procès qu'on aurait pu lui faire eût eu un trop grand retentissement, Catherine, après un entretien secret assez long avec cette infortunée, donna des ordres pour qu'elle fût soumise à la captivité la plus rigoureuse. On l'enferma dans un des cachots d'une prison située à peu de distance de la Néva.

Cinq années s'étaient écoulées; l'infortunée victime de Catherine et d'Orlof attendait la mort comme le seul bien qu'elle pût espérer; mais sa jeunesse et sa bonne constitution luttaient énergiquement contre les tortures et les privations qui lui étaient imposées. Une nuit qu'étendue sur la paille qui lui servait de lit, elle demandait à Dieu de mettre un terme à ses maux en l'appelant à lui, elle entendit au loin un bruit sourd comme celui du roulement du tonnerre lorsqu'il a lieu à une grande distance. Elle prête l'oreille; le bruit redouble; c'est un mugissement incessant dont l'intensité augmente à chaque seconde. La malheureuse captive désire la mort, et pourtant elle s'effraie; elle

crie, appelle, demande en grâce qu'on ne la laisse pas seule. Un geôlier arrive; elle lui demande la cause du bruit qu'elle entend.

— Ce n'est rien, répond l'esclave stupide; c'est la Néva qui déborde.

— Mais ne pensez-vous pas que l'eau puisse arriver jusqu'ici ?

— Elle y est déjà.

En ce moment, en effet, le flot glissant à travers les jointures de la porte, pénétra dans le cachot, et en un instant la captive et le geôlier eurent de l'eau jusqu'à mi-jambe.

— Au nom de Dieu, sortons d'ici! s'écria la jeune princesse.

— Il faudrait un ordre supérieur pour cela, et je n'en ai pas reçu.

— Mais nous allons être engloutis!

— C'est à peu près certain. A moins qu'il ne me vienne des ordres, je ne dois pas vous laisser sortir d'ici, sous peine de mort; en cas de danger résultant de force majeure, je dois me tenir près de vous et vous tuer si l'on tentait de vous délivrer.

— Grand Dieu! l'eau monte...., je ne puis plus me soutenir!

La Neva, sortie de son lit, roulait avec furie d'énormes glaçons, renversait tout sur son passage, et inondait au loin la campagne; l'eau maintenant battait avec violence contre les portes de la prison; les sentinelles avaient été emportées, et les autres soldats composant la garde s'étaient réfugiés dans les étages supérieurs. Soulevée par l'eau glacée qui montait toujours, l'infortunée captive perdit l'équilibre, tomba et disparut; le geôlier qui avait de l'eau jus-

qu'à la poitrine, attacha à la muraille la lampe qu'il portait, et tenta de secourir sa prisonnière, mais quand il parvint à la relever, elle était morte!..... L'événement prévu par ses maîtres était accompli : il y avait eu force majeure, et la princesse était morte, il pouvait donc se retirer. C'est ce qu'il fit, et tenant sa victime dans ses bras, il parvint à gagner l'étage où s'étaient réfugiés les soldats.

Ne dirait-on pas que c'est là une scène enfantée par l'imagination de quelque sombre romancier? Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Mais non, c'est de l'histoire moderne; ce n'est qu'un court épisode de la vie de Catherine la philosophe; et il n'y a pas encore soixante-dix ans que ces faits se sont accomplis.

Cependant Alexis Orlof avait été richement payé de ce dernier crime; il commandait une flotte formidable, et Catherine lui avait fait compter une somme de vingt millions de roubles qu'il devait employer à tenter de faire la conquête de la Grèce. Il devait donc quitter Livourne après avoir livré sa victime; mais il voulut auparavant faire faire par un peintre célèbre un tableau représentant la bataille navale de Thchesmé, qu'il avait gagnée sur les Turcs, dont les vaisseaux atteints par des brûlots avaient presque tous sauté. Le peintre qu'il choisit consentit à se charger de ce travail, mais il dit qu'il craignait de ne pas être exact dans certains détails, attendu qu'il n'avait jamais vu sauter un vaisseau.

—Si c'est là toute la difficulté, répliqua Orlof, elle sera levée dans deux heures.

Aussitôt il envoya à sa flotte qui était en vue de Livourne, des ordres d'après lesquels un des vaisseaux qui la composaient s'approcha de terre dans un endroit où se trouvait le peintre : à un signal qu'il fit, un long jet de flamme s'é-

lança dans les airs, une explosion terrible ébranla les rochers de la côte, et une pluie de débris lancés à une hauteur prodigieuse couvrit en tombant la surface de la mer. Orlof avait tout simplement donné l'ordre de faire sauter un de ses vaisseaux, et cet ordre venait d'être exécuté. Un tel homme ne méritait-il pas bien les faveurs de sa souveraine?

Pugatscheff. — Sa révolte, ses succès, ses revers et son exécution (1773 à 1775).

Quelque grande que fût la puissance de Catherine, elle avait souvent à combattre la révolte que favorisaient l'ignorance même du peuple russe et l'abrutissement dans lequel on s'efforçait de le maintenir. De même qu'après la mort de Dmitri, plusieurs imposteurs avaient prétendu être ce prince échappé au fer des bourreaux, on ne tarda pas à voir surgir de faux Pierre III. Le premier avait été un cordonnier de Woronetz qui, en 1767, était parvenu à se faire quelques partisans, lorqu'il fut arrêté et décapité sans forme de procès.

Trois ans après, un déserteur du régiment d'Orlof, qui avait souvent approché Pierre, connaissait quelques-unes des habitudes de ce prince, et avait avec lui un peu de ressemblance, parvint à séduire un assez grand nombre de soldats et à leur persuader qu'il était le tsar Pierre III, père du soldat, qui avait échappé à ses meurtriers, et qui ensuite s'était caché pour attendre des temps meilleurs. Ces temps, selon lui, étaient arrivés, et secondé par ses fidèles sujets, il allait remonter sur le trône qu'avait usurpé la trop coupable tsarine sa femme. Malgré la grossièreté de cette fable, il fut promptement assez bien accompagné pour n'avoir pas à craindre un coup de main; des contributions

volontaires mirent ses finances en assez bon état, et il s'empressa de prodiguer l'or à ses soldats, et encore plus aux popes (prêtres grecs), qui consentirent à le reconnaître, et qui commencèrent à prêcher la résurrection de Pierre III ; mais le prétendu tsar fut arrêté dans une église, au moment où les popes allaient lui poser sur la tête une couronne impériale, et on l'exécuta comme le premier.

Un troisième faux Pierre III parut sur la scène en 1771. C'était un simple serf du gouvernement d'Onfa. Il s'était fait un parti assez puissant parmi les Cosaques, et il avait même déjà nommé ses ministres et ses généraux, lorsqu'il fut surpris seul et sans défense par un détachement de soldats envoyés contre lui. L'officier qui commandait ce détachement, ayant reconnu l'imposteur, se jeta sur lui, le terrassa, le fit garrotter, et s'empressa de l'amener à Taritzin. Lorsqu'il arriva dans cette ville, le bruit de la résurrection de Pierre III s'y était déjà répandu, et une certaine fermentation s'était manifestée parmi le peuple, toujours crédule et ami du merveilleux. L'agitation augmenta quand on sut que le prétendu tsar était prisonnier, et qu'on se disposait à le faire mourir sous le knout, et la foule se porta à la prison où il avait été déposé ; mais elle fut contenue par la garnison, à laquelle on avait fait prendre les armes. Le faux Pierre III fut aussitôt amené devant la porte de la prison où l'exécuteur l'attendait. En voyant les apprêts du supplice qu'il devait subir, ce malheureux perdit toute l'assurance qu'il avait montrée jusque là, pourtant il fit encore un effort sur lui-même, et s'adressant au peuple contenu par les soldats, il dit, mais d'une voix altérée par la terreur :

— Habitants de Taritzin, souffrirez-vous que votre légitime souverain soit traité comme un vil criminel ?

Il se fit un mouvement dans la foule ; aussitôt l'officier ordonna de charger les armes, ce qui suffit pour imposer aux plus hardis, et malgré les cris du patient qui retentissaient au loin, rien ne fut tenté pour le délivrer. L'exécution dura peu de temps d'ailleurs : au dixième coup, le faux tsar était mort.

On eût dit que le mauvais succès de ces tentatives encourageait à les renouveler ; l'année suivante (1772), un autre Cosaque, nommé Yémelka Pagatscheff, prétendit à son tour être le tsar Pierre III. Cette fois l'imposture devait avoir presque autant de succès que celle du faux Dmitri Otrépief.

Pugatscheff, après avoir longtemps servi dans les armées russes, avait déserté en Pologne. Là il fit la connaissance d'un moine ou caloyer grec qui avait connu Pierre III, et qui, trouvant au Cosaque déserteur quelque ressemblance avec ce prince, lui persuada qu'il lui serait facile de se faire passer pour le tsar, en répandant le bruit qu'après être parvenu à échapper à ses bourreaux, il avait voyagé pendant dix ans afin de voir par lui-même quels étaient les besoins de son peuple, et de rechercher les moyens d'y pourvoir et de le rendre heureux tout en travaillant à la grandeur et à la gloire de l'empire.

Il est remarquable que, dans ces sortes d'affaires, on trouve toujours au point de départ des moines ou des prêtres, et que l'imposture n'a pas, dans ces circonstances, de plus solide appui. Non-seulement le moine grec donna des conseils à Pugatscheff, mais il le seconda de toutes ses forces, et sa parole avait d'autant plus d'autorité, que beaucoup de gens savaient que ce religieux avait souvent approché de Pierre III, avant et après l'avénement de ce prince au trône de Russie. Le moment d'ailleurs était des

plus favorables : Catherine soutenait contre les Turcs une guerre désastreuse ; son trésor était vide, ses armées ne se recrutaient que difficilement, et, comme on l'a vu plus haut, la peste de Moscou et l'émigration des Tourgouths lui avaient enlevé un million de sujets.

Pendant que le moine grec répandait partout le bruit que le tsar Pierre III était vivant, et qu'il exhortait les nobles de la Pologne à venir en aide à ce souverain en lui fournissant des soldats et de l'argent, Pugatscheff, que l'impôt levé tout d'abord par son complice sur la crédulité, avait mis en situation de faire une assez grande figure, partait pour Kasan, espérant qu'en se rapprochant du théâtre de la guerre, il trouverait aisément des partisans qui se grossiraient des déserteurs des armées belligérantes. Il eut d'abord, chemin faisant, quelque succès : un certain nombre de bandits, de déserteurs, formèrent autour de lui une sorte de garde ; il les habilla, les arma, et doué d'ailleurs d'une audace extraordinaire, il commença à marcher en conquérant, se faisant saluer comme tsar par les populations qu'il traversait, haranguant le peuple qui se pressait sur son passage, et promettant un prochain avenir de bonheur et de félicité à tous ceux de ses fidèles sujets qui concourraient à faire cesser l'usurpation de Catherine, ce qui n'empêchait pas qu'en attendant cette félicité promise, il pillât çà et là quelques châteaux pour maintenir ses finances en bonne situation, et qu'il égorgeât bon nombre de nobles, en vue de prouver qu'il était surtout l'ami du peuple.

Catherine avait été promptement informée de cette levée de boucliers ; mais elle en avait été peu émue, persuadée qu'elle était que cette tentative devait avoir le destin de celles du même genre qui l'avaient précédée.

Cependant ayant appris que Pugatscheff marchait sur Kasan, et sentant que c'était là le point le plus vulnérable, elle donna des ordres pour que la sédition fût réprimée à tout prix. Pugatscheff n'était plus qu'à quelques lieues de Kasan; sa troupe s'étant grossie, il marchait en toute sécurité. S'étant arrêté dans un village, il commençait à haranguer une foule de paysans qui s'y étaient rassemblés sachant qu'il devait y passer, lorsque les cris *aux armes!* se firent entendre à son arrière garde, demeurée à l'entrée du village. Le faux tsar ne manifesta aucune crainte.

— Quels sont les misérables rebelles, s'écria-t-il, qui oseraient menacer leur souverain légitime au milieu des braves compagnons qui l'entourent?

Il avait à peine prononcé ces mots, que plusieurs coups de feu se firent entendre, puis on vit s'avancer un nuage de poussière poussé par le vent. L'arrière garde de Pugatscheff avait été renversée, mise en fuite par un régiment de cavalerie qui, après lui avoir passé sur le corps, arrivait à toute bride contre le chef et le gros de sa bande. Le faux tsar se battit comme un lion; presque tous ses compagnons se firent tuer à ses côtés; quelques-uns seulement prirent la fuite lorsque la résistance fût devenue impossible, et Pugatscheff, fait prisonnier, fut conduit à Kasan. Enfermé dans la prison de cette ville en attendant que l'impératrice, à laquelle on avait expédié un courrier, eût décidé de son sort, l'audacieux bandit ne se laissa pas abattre par ce premier revers : on lui avait pris tout l'argent qu'on avait trouvé dans ses bagages et dans ses poches; mais, en homme prévoyant, Pugatscheff, avant de se mettre en campagne, avait fait mettre et coudre entre l'étoffe et la doublure de ses vêtements une quantité assez considérable

de pièces d'or. Il commença par faire briller quelques-unes de ses pièces aux yeux de ses gardiens pour en obtenir quelques douceurs, puis il sonda leur fidélité, et quand il sut à quoi s'en tenir sûr ce point, il leur offrit une somme considérable pour qu'ils le laissassent prendre la fuite.

— Mais où prendrez-vous cette somme? lui demandèrent-ils tout surpris.

— Qu'impporte, pourvu que je vous la donne? Ce soir même j'en tiendrai la moitié à votre disposition; un de vous m'accompagnera, et je lui donnerai le reste quand nous serons hors de la ville. Et gardez-vous bien de songer à me trahir, car celui qui est assez puissant pour me faire trouver dans cette prison l'or dont j'ai besoin, le serait assez aussi pour vous anéantir.

Les choses merveilleuses qu'on racontait de ce personnage, le ton d'inspiré avec lequel il venait de proférer cette menace, et la générosité qu'il avait montrée dès le premier jour, imposèrent à ces hommes ignorants et superstitieux; ils virent dans tout cela quelque chose de surnaturel, et la cupidité aidant, ils se persuadèrent aisément qu'ils étaient prédestinés à sauver le tsar Pierre III, moyennant finance, bien entendu. Les conventions furent posées, acceptées, et peu d'heures après, Pugatscheff était libre. Il s'éloigna rapidement, gagna les steppes qu'il connaissait parfaitement et où il devait lui être facile d'échapper à toutes les recherches; puis il songea à rétablir ses affaires, car il n'était pas homme à se laisser décourager par un premier échec, et il comptait d'ailleurs sur le moine son complice qui devait continuer à grossir son parti et à encaisser les offrandes. Le hasard permit, en outre, qu'il rencontât dans les contrées désertes où il s'était retiré quelques-uns de

ses compagnons échappés aux Russes, et avec leur aide, il eut bientôt fait un assez grand nombre de recrues.

Voici donc de nouveau le prétendu Pierre III entouré d'une sorte de garde qui lui était dévouée. Il avait déjà pillé quelques châteaux pour se refaire la main et se préparer à de plus grandes entreprises, lorsqu'un événement important vint favoriser ses desseins. Les Cosaques d'Yaïk n'étaient pas mieux traités par les représentants de Catherine, que ne l'avaient été les Tourgouths : on leur avait enlevé la plus grande partie de leur pâturage, et leur solde avait été réduite de moitié. Ils envoyèrent, eux aussi, à Saint-Pétersbourg, des députés chargés d'exposer leurs griefs et de demander justice à Catherine. L'impératrice refusa de les recevoir, et pour toute satisfaction, elle leur fit donner la bastonnade. Dans le même temps, le général Traubenberg eut la fantaisie d'obliger les Cosaques à se couper la barbe, et comme l'exécution de son ordre rencontrait d'assez grandes difficultés, il se rendit, accompagné de son état major et d'un certain nombre de barbiers, au milieu des Yaïk pour les obliger à se soumettre à la savonnette et au rasoir. Quelques-uns sont rasés de vive force. C'était là l'étincelle qui devait déterminer l'explosion : les troupeaux sont abandonnés; toute la peuplade court aux armes et la révolte éclate. Cernés de toutes parts, le général, ses officiers et ses barbiers essaient de se défendre, mais ils sont trop peu nombreux pour résister à cette multitude furieuse : tous sont impitoyablement massacrés.

A la nouvelle de cet événement, l'impératrice envoie des troupes qu'elle croit suffisantes pour comprimer l'insurrection; mais tandis que ces forces se mettent en marche, Pugatscheff, à la tête de sa bande, arrive au milieu des révoltés. C'est le tsar Pierre III, leur dit-il, qui vient

défendre ses enfants et les soustraire à la tyrannie de l'usurpatrice : il ne se contentera pas de vaincre les troupes envoyées contre eux ; il veut les conduire en masse jusqu'à Saint-Pétersbourg et renvoyer ensuite, comblés de richesses, ceux qui ne voudront pas rester près de lui.

Quatorze mille hommes, séduits par ces promesses, se réunissent aux gens qui entourent déjà l'audacieux imposteur; mais en même temps les troupes russes s'enferment dans Yaïk, capitale du pays, et annoncent la résolution qu'ils ont prise de s'ensevelir sous les ruines de la place plutôt que de la rendre. Pugatscheff, afin de montrer qu'il n'est pas intimidé par ces menaces, et pour habituer ses nouvelles recrues aux grandes entreprises, marche sur Yaïk et l'investit. La place résiste d'autant plus facilement que les assiégeants manquent d'artillerie. Après un long siége et plusieurs assauts meurtriers, Pugatscheff comprend qu'en persistant il s'épuisera en efforts inutiles.

— Ce sont des canons qu'il nous faut, dit-il, et nous n'en avons pas ; allons en chercher.

Il lève le siége, marche sur les colonies de l'Iletz, prend plusieurs forteresses, et bat les troupes envoyées contre lui par le gouverneur d'Orembourg. Le bruit de ses exploits se répand au loin ; son armée se grossit d'une manière et avec une rapidité prodigieuses : les paysans, qu'il appelle à la liberté, lui arrivent par milliers ; des hordes entières de Baschirs, de Kirghis, de Tatars, viennent se mettre sous ses ordres, et c'est à la tête d'une immense armée qu'il vient mettre le siége devant Orembourg. Bientôt la plus cruelle disette se fait sentir dans cette ville ; Pugatscheff bat les régiments envoyés de Kasan contre lui, et en même temps qu'il s'empare des forteresses qui s'élèvent entre les deux villes, il livre toute cette contrée au pillage

et s'empare de richesses immenses. Mais s'il sacrifie les grands, il a soin de se montrer l'ami, le protecteur du peuple ; il publie des oukases qui affranchissent les paysans de la couronne, ét il donne à ses officiers les titres dont il dépouille les grands seigneurs qui refusent de se ranger sous ses drapeaux.

L'insurrection faisait des progrès effrayants ; Moscou et tous ses environs étaient dans une agitation qui annonçait une révolte imminente. Pugatscheff n'était plus un chef de bandits ; c'était maintenant le général d'une armée formidable, bien payée, parfaitement entretenue, et capable de se mesurer contre toutes les forces de l'empire. C'était même plus que cela. car toutes les populations qui se trouvaient sur son passage le saluaient du titre de tsar, et l'on commençait à voir partout des roubles frappés à son effigie entourée de ces mots en russe : *Pierre III, empereur de toutes les Russies*, et portant au revers cette légende qui ne sentait pas la barbarie : *Redivivus et ultor*.

Catherine cessa de mépriser Pugatscheff pour songer à le combattre efficacement, et elle publia contre lui un manifeste dans lequel elle disait :

« Nous avons appris, avec la plus grande douleur et une extrême indignation, qu'un Cosaque déserteur, nommé Pugatscheff, après avoir parcouru la Pologne, est parvenu à rassembler, dans le gouvernement d'Orembourg, une troupe de vagabonds avec laquelle il commet toutes sortes d'excès contre les personnes et les propriétés, et que, pour entraîner dans son parti des personnages considérables et les vrais patriotes, il a l'audace de prendre le nom du feu empereur Pierre III. Il est certainement inutile de démontrer à nos fidèles sujets l'absurdité d'une pareille prétention; car, grâce au ciel, les temps sont passés où un misérable

Otrépief souillait le trône sous le nom usurpé de Dmitri. Depuis cette époque, qu'il est douloureux de rappeler, tous nos fidèles sujets ont pu goûter les fruits d'une bonne et sage administration, ce qui fait qu'ils s'indignent au souvenir des anciens troubles.

« Nous ne doutons pas que tout bon citoyen ait en horreur le mensonge de Pugatscheff, qui, pour tromper les gens crédules, promet de les affranchir de tout lien de soumission et d'obéissance, comme si le créateur de l'univers avait établi les sociétés humaines de manière à ce qu'elles pussent subsister sans autorité intermédiaire.

« Et cependant, comme l'audace de ce misérable paraît avoir des suites pernicieuses, attendu que le bruit des atrocités qu'il commet peut effrayer les personnes faibles, accoutumées à se représenter le malheur d'autrui comme prêt à fondre sur elles, et comme il nous appartient de veiller avec un soin infatigable à la tranquillité de nos fidèles sujets, nous les informons par le présent manifeste, que nous avons pris les mesures les plus propres à étouffer cette sédition, et qu'afin d'anéantir complétement les desseins ambitieux de Pugatscheff, et d'exterminer les brigands qu'il commande, lesquels ont osé attaquer nos troupes et massacrer les officiers qu'ils avaient faits prisonniers, nous avons envoyé contre cet infâme rebelle Alexandre Bibikoff, chevalier général en chef de nos armées, et major de notre régiment des gardes-du-corps. Nous ne doutons point de l'heureux succès de ces mesures, et afin que la tranquillité publique, un instant troublée, renaisse plus promptement, nous engageons tous nos fidèles sujets à contribuer de toutes leurs forces au maintien du bon ordre, les exhortant à se défier des piéges de la séduction, et à se tenir sous l'égide de leur légitime souveraine, tandis que de notre

côté, nous employons tous nos soins, et faisons consister notre plus grande gloire à veiller sur leurs personnes et sur leurs biens, et à augmenter toujours la somme de leur félicité. »

Ce manifeste ne produisit pas une grande sensation, et Pugatscheff n'en continua pas moins à battre les troupes envoyées successivement contre lui. Mais si cet audacieux bandit ne manquait pas de courage, il était loin de posséder les qualités nécessaires à un conquérant. D'abord, ainsi que nous l'avons dit, il s'était montré sans pitié pour les nobles que lui et les siens égorgeaient sans miséricorde. Tout atroce, épouvantable que fût ce moyen, il pouvait être efficace : les gens du peuple, traités comme des bêtes de somme par les seigneurs, applaudissaient naturellement à ces actes qu'ils regardaient comme de justes représailles ; mais Pugatscheff ne s'en tint pas là; comme tant d'autres, il subit l'enivrement du pouvoir, et il s'abandonna à des monstruosités de débauche et d'inutile cruauté. Cet enivrement l'empêcha de profiter de ses avantages : Moscou et ses environs étaient en proie à une grande agitation ; le prétendu Pierre III eût trouvé là de puissants auxiliaires ; au lieu de tenter quelque chose de ce côté, il s'obstina à demeurer sous les murs d'Orembourg. « Il est certain, dit un historien, que s'il eût persévéré dans la voie de modération qu'il semblait d'abord avoir adoptée, il détrônait Catherine. »

Malgré ses fautes, Pugatscheff fit encore trembler pourtant la tsarine, et plus d'une fois, lorsqu'on croyait avoir réduit son parti à une centaine d'hommes, il reparut plus puissant et plus menaçant que jamais. Catherine ne négligeait rien pour détruire l'hydre qui renaissait sans cesse ; elle publia une amnistie en faveur de tous les rebelles qui

se soumettraient dans un temps donné, et mit à prix la tête de cet homme redoutable. Tous ces moyens étaient sans succès, et il est difficile de prévoir ce qui serait arrivé, si, en 1774, l'impératrice n'eût fait la paix avec la Turquie, ce qui lui permit de disposer de toutes les forces de l'empire. Ces forces toutefois n'épouvantèrent pas l'audacieux imposteur qui, après chaque défaite qu'il éprouvait, trouvait toujours le moyen de reparaître à la tête de masses formidables ; mais il n'en était pas de même de ses lieutenants qui entrevoyaient l'échafaud et le bourreau pour dénouement à ce drame où ils jouaient les principaux rôles. Un d'eux, nommé Twogoroff, n'hésita pas, un jour qu'il tenait conseil, à lui faire part de ses craintes, et il dit que Pugatscheff pouvait tout arranger en demandant pour prix de sa soumission, sa grâce et celle de ses principaux officiers qui lui seraient certainement accordées.

— Ces paroles sont d'un traître ! s'écria Pugatscheff furieux ; tu n'en prononceras pas d'autres !

Et tirant son poignard, il s'élança vers Twogoroff; mais les deux autres lieutenants qui pensaient comme le premier, et qui peut-être avaient été gagnés comme lui, se jetèrent sur le faux tsar, le garrottèrent et le livrèrent au général Samaroff qui le fit conduire à Moscou, enfermé dans une cage de fer.

Cette capture, due à la trahison, causa une grande joie à Catherine ; elle en écrivit elle-même la relation à tous les grands personnages avec lesquels elle était en correspondance suivie. Voici un passage de sa lettre à Voltaire à ce sujet :

« Le marquis de Pugatscheff (1) m'a donné du fil à

(1) Catherine appelait cet aventurier le marquis de Pugatscheff, parce

retordre depuis un an; j'ai été obligée, pendant plus de six semaines, de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue. Ce batailleur ne sait ni lire, ni écrire; mais c'est un homme extrêmement hardi et déterminé, et je crois que, depuis Tamerlan, il n'y en a pas eu qui aient plus détruit l'espèce humaine. D'abord il faisait pendre sans rémission ni aucune forme de procès, toutes les races nobles, hommes, enfants; tous les officiers et tous les soldats qu'il pouvait prendre. Nul endroit où il a passé n'a été épargné. Personne n'était, devant lui, à l'abri du pillage, de la violence et du meurtre. Il y a un mois qu'il est pris, ou, pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ses propres gens dans la plaine inhabitée entre le Volga et le Yaïk, et livré au général envoyé contre lui. Mais ce qui montre bien jusqu'où l'homme se flatte, c'est qu'il s'imagine qu'à cause de son courage je pourrais lui faire grâce, et qu'il m'offre sérieusement de faire oublier ses crimes passés par ses services futurs. S'il n'avait offensé que moi, son raisonnement pourrait être juste, et je lui pardonnerais; mais cette cause est celle de l'empire qui a ses lois. »

Tout cela est réellement fort bien dit; mais à cette légèreté de parole, à ce style sarcastique, ne dirait-on pas qu'il ne s'agit que de quelques misères, d'un événement qui ne pouvait avoir d'importance réelle? Or, la révolte de Pugatscheff avait coûté à la Russie plus de trente mille hommes; elle avait eu pour résultat la destruction de plusieurs villes

---

que, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il donnait aux bandits sous ses ordres les titres des nobles qu'il faisait mettre à mort après les avoir pillés.



et de près de trois cents villages, et elle avait anéanti l'exploitation des mines de la Sibérie. Catherine, on en conviendra, ne faisait pas là de l'esprit à bon marché.

Le procès de Pugatscheff fut solennellement instruit. Il montra, lors de son premier interrogatoire, le plus grand calme.

— Puisque vous vous annonciez comme souverain légitime, lui demanda-t-on, quelle raison aviez-vous de faire mettre à mort tant de gens innocents?

— Cela a été fait sans mon ordre, répondit-il. Ici on peut raisonner à l'aise; mais cela est un peu moins facile quand on a quarante mille hommes à contenir et deux cent mille à combattre.

— Mais au moins vous eussiez pu punir les assassins?

— Les gens de l'impératrice me tuaient bien assez de soldats pour que je n'eusse pas besoin de les aider à faire cette besogne. D'ailleurs ma position m'obligeait à tolérer beaucoup de choses que je blâmais intérieurement. Au reste, les trois quarts des crimes dont on m'accuse sont imaginaires. J'ai fait la guerre, et j'ai été, non vaincu, mais trahi. Tout est là.

Telle est, presque littéralement, la traduction des réponses de cet homme extraordinaire qui ne savait ni lire, ni écrire, et que l'impératrice appelait, par dérision, *monsieur le marquis de Pugatscheff*. Y avait-il, à cette époque, en Europe, beaucoup de véritables marquis capables de montrer, en telle circonstance, autant de raison et de fermeté?

Pugatscheff fut condamné à la peine de mort; l'arrêt portait qu'il aurait d'abord les deux mains coupées, qu'on lui couperait les pieds ensuite, puis la tête, et que le tronc serait écartelé. Plusieurs de ses officiers et soldats, qu'on

était parvenu à saisir, devaient être exécutés en même temps que lui; les uns étaient condamnés à être pendus, les autres à être décapités; plusieurs devaient subir l'horrible supplice du pal. Au jour fixé, les préparatifs de cette exécution furent faits sur la place du pont de pierre où s'élevaient plusieurs échafauds, des potences et des pals. L'heure étant venue, le funèbre cortége se mit en marche. Pugatscheff, qui attirait tous les regards, était attaché à un poteau placé au milieu du tombereau qui le traînait; on avait eu la barbare et puérile précaution de lui barbouiller le visage avec du noir de fumée, afin qu'il parût hideux à la foule qui se pressait sur son passage. Les autres condamnés marchaient enchaînés deux à deux.

Arrivé à l'échafaud, Pugatscheff donna la preuve d'une présence d'esprit telle qu'il n'est certainement rien de semblable dans l'histoire des annales d'aucun peuple. Pendant qu'on lisait l'oukase impérial qui énumérait ses crimes, il se déshabilla lestement sans dire un mot; mais dès que l'on commença la lecture de l'arrêt, il empêcha adroitement l'exécuteur d'y apporter toute son attention, en lui demandant s'il était sûr que sa hache fût en bon état, si le billot n'était pas d'une grosseur inférieure à la dimension voulue par les règlements, et si lui, exécuteur, n'aurait pas, par hasard, bu plus d'eau-de-vie que de coutume, ce qui pourrait apporter une certaine perturbation dans l'exercice de ses fonctions.

L'arrêt étant lu, le greffier et l'huissier qui l'assistait s'éloignèrent.

— Çà, dit Pugatscheff au bourreau, n'allons pas nous tromper; il s'agit ici de suivre exactement le programme. Ainsi vous allez me couper la tête d'abord...

— La tête d'abord! fit le bourreau.

— Ce sont les termes de l'arrêt, prenez-y garde; car j'ai des amis qui vous feraient chèrement payer l'erreur que vous commettriez à mon préjudice.

Il était trop tard pour rappeler le greffier, et l'exécuteur, qui doutait, finit par se dire que la chose importante étant que le condamné rendît l'âme, peu importait que cela fût quelques minutes plus tôt ou plus tard. Il prit sa hache, Pugatscheff se plaça de son mieux sur le billot et presque aussitôt sa tête tomba. Les pieds et les mains ne furent coupés qu'après; ainsi le condamné évita par sa présence d'esprit les souffrances qu'il devait subir.

Catherine poussa le défaut de générosité envers ce malheureux jusqu'à calomnier ses derniers instants; elle dit dans une de ses lettres que « ce brigand s'était montré, dans sa prison, si pusillanime, qu'on avait été obligé de le préparer avec précaution à entendre sa sentence, crainte qu'il ne mourût de peur. » Mais il est bien certain que Pugatscheff inspira jusqu'à son dernier moment plus de crainte qu'il n'en ressentit.

Afin d'effacer, autant que cela était possible, les traces de cette insurrection qui avait ébranlé sa puissance, Catherine changea le nom du pays où elle avait pris naissance. Ce pays, prenant son nom du fleuve qui le traverse, s'appelait le Yaïk; elle donna au fleuve et au pays le nom d'Oural, et elle voulut que les montagnes voisines s'appelassent désormais les Ouralsks, noms qui ont été conservés jusqu'à nos jours.

Impudeur de Catherine. — Cruauté de ses agents (1776).

Nous n'avons pas, et nous nous en félicitons sincèrement, mission d'écrire l'histoire des amours de Catherine, cette hi-

deus Messaline qui voulait que les robes qu'elle portait lorsqu'elle se mettait à table pour dîner, fussent non cousues, mais seulement faufilées, afin qu'au dessert et au moment où il lui plaisait que commençât l'orgie, elle pût plus promptement être débarrassée de ce vêtement incommode. Cependant il est indispensable pour l'intelligence des faits que nous devons raconter, que nous disions quelque chose de la succession de Potemkin à Grégoire Orlof dans la charge d'amant en titre d'office. Nous citons un historien moderne et consciencieux.

Lorsque l'impératrice avait jugé quelqu'un digne, sous les rapports extérieurs, de remplir le poste de favori, elle s'assurait, sans se déclarer encore, de l'étendue de ses connaissances et de son esprit. Ensuite, l'oserons-nous dire? le médecin ordinaire recevait l'ordre de le visiter, et, dans les derniers temps, une dame de la cour était chargée de le soumettre à un autre examen qu'indique suffisamment le titre *d'éprouveuse*, par lequel était désignée sa charge. Si tous les rapports étaient favorables au prétendant, il accompagnait dès le soir même l'impératrice à l'Ermitage, palais magnifique sous une dénomination modeste. Il y prenait possession d'un appartement situé immédiatement au-dessus de celui qu'occupait la princesse, et auquel il communiquait par un escalier dérobé. Il devait, sous le titre d'aide-de-camp, accompagner partout sa maîtresse, et ne pouvait sortir sans son agrément. Le premier jour de sa faveur, il recevait un présent de cent mille roubles (environ quatre cent mille francs), et il en trouvait douze mille autres sur sa toilette à chaque commencement de mois. Le maréchal de la cour devait en outre lui entretenir une table de vingt-quatre couverts, et fournir à toutes les autres dépenses de sa maison. Tels étaient les procédés de l'ins-

tallation et les résultats réguliers qui les suivaient; mais c'étaient des appointements fixes, presque toujours accrus par de larges gratifications. Aussitôt que le dessein de remplacer un favori était arrêté, il recevait l'ordre de se rendre dans quelque ville éloignée de la cour. Il était sûr d'y être précédé par de magnifiques présents : c'était souvent le brevet d'une pension, presque toujours l'acte de donation d'une terre et de quelques milliers de paysans... Et Catherine, alors qu'elle payait ainsi ses débauches de la sueur de ses esclaves, n'avait pas moins de quarante-huit ans!...

Après Orlof, Potemkin fut le plus puissant de ces favoris. Le jour même où Catherine renversait du trône Pierre III, son mari, pour s'emparer de la souveraine puissance, un jeune officier, remarquable par sa beauté, s'étant aperçu, au moment où l'impératrice montait à cheval pour se mettre à la tête des gardes, qu'elle n'avait point de dragonne au sabre dont elle était armée, détacha la sienne et vint la lui offrir. Ce jeune homme était Potemkin. Catherine fut d'autant plus flattée de la hardiesse respectueuse de cet officier, qu'il semblait réunir toutes les conditions qu'elle exigeait de ses favoris; elle ne l'oublia point, et plus d'une fois, alors même de la plus grande faveur de Grégoire Orlof, Potemkin avait été introduit dans les appartements secrets. Sa jalousie et quelques indiscrétions qu'il s'était permises l'avaient fait ensuite éconduire; il se plaignit un peu trop haut: on l'exila. Potemkin qui était certainement plus ambitieux qu'amoureux, comprit sa faute et tenta de la réparer : il écrivit à l'impératrice une lettre passionnée dans laquelle, avouant ses torts, il les attribuait à l'excès de son amour. Il rappelait que dans une rixe avec Orlof, causée par la vivacité de ses senti-

ments pour la plus belle, la plus grande et la plus puissante princesse du monde, il avait perdu un œil (accident qui ne l'avait pourtant point défiguré), et il regrettait de n'avoir pas succombé alors qu'il pouvait croire être aimé.

Cette lettre eut tout le succès qu'il avait pu en espérer. On le rappela, et on lui reconnut hautement les droits dont, précédemment, il n'avait joui qu'en secret. Il devint bientôt assez puissant pour oser infliger à Catherine de fréquentes corrections maritales, et lorsqu'il fut remplacé lui-même dans le cœur de l'impératrice comme il y avait remplacé Orlof, il conserva toute sa puissance.

On conçoit que pour entretenir tant de honteuses prodigalités, l'oppression la plus intolérable devait peser sur le peuple. La terre ne manquait point, mais les bras étaient trop peu nombreux pour en obtenir tout le produit possible. Catherine imagina un expédient pour peupler les contrées désertes de son empire, et particulièrement la Nouvelle-Servie : elle envoya dans toute l'Europe des agents se disant chargés d'engager pour l'illustre souveraine un nombre considérable d'artistes, d'artisans, de cultivateurs auxquels elle devait accorder d'immenses avantages. Au dire de ces agents, la Russie devait être pour tous ceux qui consentiraient à les suivre, une terre promise, un véritable Eldorado où les attendaient des richesses prodigieuses et des joies infinies. Plus de trois cent mille personnes se laissèrent séduire par ces promesses. A peine arrivés en Russie, ces malheureux furent dispersés dans des terres arides, insalubres, où ils étaient incessamment exposés aux incursions des Tatars et des Turcs, et traités en véritables esclaves par les officiers russes. Les souffrances de ces infortunés devinrent si grandes ; il en résulta une mortalité si effrayante que de trois cent mille répartis dans les en-

virons de Saralof, de Kief et de Tsaritzin, à peine deux ans après, en restait-il vingt-neuf mille; plus de deux cent soixante et onze mille avaient péri!

Les concussions, les exactions, les abus d'autorité de toute espèce se commettaient dans l'empire, mais plus particulièrement à ses extrémités, et la manière dont l'impératrice accueillait les réclamations des opprimés, comme nous l'avons vu plus haut, à propos des Tourgouths et des Cosaques d'Yaïk, était peu propre à faire cesser l'oppression. Les Baschirs, peuple venu comme les Tourgouths des régions orientales, subirent bientôt, à leur tour, le despotisme le plus épouvantable; non-seulement on les accablait d'impôts, mais on voulut les faire changer de religion; des popes furent appelés à cet effet, et les prêtres en général étant toujours animés d'un grand esprit de prosélytisme, ils travaillèrent avec ardeur à la conversion de ces hordes: la persuasion leur paraissant un moyen lent et insuffisant, ils eurent recours à la violence, et de vive force ils remplacèrent les images du Dalay-Lama par les images des saints, dans les chapelles portatives. Une sourde fermentation ne tarda pas à se manifester parmi les Baschirs, loin d'en tenir compte, les Russes n'en devinrent que plus insolents. Mais tout-à-coup l'explosion se produit: en quelques heures, tous les Russes, officiers et soldats sont impitoyablement massacrés, et l'image du Dalay-Lama est rétablie dans les chapelles. Le calme alors renaît comme par enchantement, non que ces hommes à demi sauvages, ressentent quelque crainte des suites que peuvent avoir les représailles qu'ils viennent d'exercer, mais parce qu'ils veulent être prêts à tout événement, et qu'en cas de menaces de la part de l'impératrice, ils ont résolu de suivre l'exemple des Tourgouths, et de quitter comme eux cette terre inhospi-

talière, où ils paraissaient ne devoir trouver bientôt que l'esclavage, la famine et la mort.

Catherine, cette fois, comprit qu'en persistant dans son système de coërcition impitoyable, elle aurait bientôt dépeuplé une partie importante de son empire; non-seulement elle ne sévit point contre les révoltés, mais elle leur fit porter des paroles de paix. Les Baschirs se laissèrent persuader, et ils demeurèrent sous le sceptre de la tsarine.

Férocité de Potemkin. Massacre de trente mille hommes en Crimée (1783).

Cependant Catherine convoitait la possession de la Crimée, et elle était poussée à s'en emparer par Potemkin, qui avait l'intention d'en faire pour lui un royaume indépendant. Des négociations sont entamées en conséquence; l'impératrice parvient à renverser le khan de cette contrée, trop lié avec les Turcs, et elle le remplace par un autre, Sahim Ghéraï, qui lui était tout dévoué. Ce nouveau khan s'étant d'abord montré juste et modéré, acquit quelque popularité; mais bientôt sa soumission entière, aveugle, à la Russie changea les sentiments du peuple auquel il devint odieux. Pour appuyer son autorité, Sahim Ghéraï demanda une garde russe qui lui fut aussitôt accordée. Cette mesure antinationale acheva d'exaspérer les Baschirs: la révolte éclate, le soulèvement est général. Menacée par une foule immense, la garde russe tente de résister, c'est son arrêt de mort: les insurgés l'entourent, la pressent, et tenant leurs rangs serrés de peur qu'un de ces Russes qu'ils exécrent parvienne à leur échapper, ils les sabrent, les hachent et les massacrent tous jusqu'au dernier. Ils procèdent ensuite à l'élection d'un nouveau khan, et leur choix tombe

sur Séhim Ghéraï, parent de celui qu'ils viennent de renverser.

L'impératrice avait prévu cette révolte qui lui était en quelque sorte nécessaire pour justifier les actes qu'elle méditait; une armée qu'elle tenait prête sous les ordres du prince Prozoroffski, envahit aussitôt la Crimée, et rétablit l'autorité de Sahim-Ghéraï; mais cette autorité ne pouvait désormais se soutenir sans le secours des Russes qui, sous ce prétexte, envahissent tout le pays où se montre alors Potemkin. Ce dernier déclare au khan que son règne est devenu impossible, et il le détermine aisément à céder sa souveraineté à la Russie, moyennant une pension de huit cent mille roubles. Le marché est conclu; le khan, ainsi dépossédé, est relégué à Kalonga, d'où il sollicite vainement le paiement de sa pension. Dépouillé de ses richesses par l'insurrection, ne pouvant obtenir le plus faible secours de Catherine, ce malheureux fut promptement en proie à plus grande misère. Cette misère était une flétrissure pour la Russie, et d'ailleurs les réclamations incessantes de ce *prince mendiant,* comme l'appelait Catherine, étaient devenues insupportables : pour se débarrasser de ce mendiant, on le livra aux Turcs dont il s'était fait l'ennemi irréconciliable, et qui le conduisirent à Rhodes, où il fut décapité... Mais qu'on ne croie pas que ce soit là la dernière péripétie de ce drame : le peuple de Crimée pouvait être insensible à la perte d'un prince qui avait vendu sa patrie; il ne le fut point à la perte des libertés publiques, et il ne tarda pas à revendiquer ses droits, et une violente agitation se manifesta. Potemkin alors s'adressa au prince Prozoroffski, qui commandait l'armée d'occupation ; pensant que sa qualité d'amant de Catherine lui donnait une supériorité incontestable sur tous les

grands fonctionnaires de l'empire, il ordonna à ce brave et digne officier de faire massacrer sans pitié ni merci tous ces brouillons qui avaient l'insolence de vouloir s'opposer à l'accomplissement des volontés de leur auguste souveraine.

— Mais, dit Prozoroffski, il me paraît que le nombre de ces brouillons pourrait bien dépasser trente mille ?

— Eh bien ! répliqua froidement Potemkin, il faut en exterminer trente mille, afin qu'il n'en soit plus question.

Prozoroffski était un brave officier ; ce ne pouvait être un assassin : il déclara avec une admirable fermeté qu'il ne mettrait pas l'épée hors du fourreau sauf le cas de nécessité. Potemkin ne discuta point, mais il fit remplacer le général par un sien cousin, Paul Potemkin, qui, rompu depuis longtemps à l'obéissance passive, fit massacrer sous ses yeux trente deux mille victimes, hommes, vieillards, femmes et enfants !

Comme on pourrait croire que nous sommes exaltés par l'indignation qui nous fait bondir le cœur, nous prenons le parti de citer l'historien anglais Clarke, contemporain et témoin de ces faits.

« Que si l'on me demande, dit-il, ce que les Russes ont fait en Crimée, après cette conquête obtenue par tant d'atrocités et d'excès, je réponds en peu de mots : Ils ont dévasté le pays, coupé les arbres, abattu les maisons, renversé les temples et les édifices publics, détruit les aqueducs ; ils ont ruiné les Tatars, outragé leur culte, exhumé les corps de leurs aïeux, jeté au vent leurs cendres, ou abandonné leurs restes sur le fumier aux animaux immondes. *Détruire*, *ravir*, *massacrer*, voilà ce qu'ils appelaient établir leur empire. Créer la solitude par le massacre, voilà ce qu'ils appelaient ramener la paix ! »

Massacre d'Oczakof (1790).

Ce fut après ces événements que l'impératrice visita la Crimée. Puis enfin commencèrent de nouvelles hostilités contre les Turcs, à l'instigation de Potemkin qui était à la fois généralissime des armées et directeur de l'administration militaire. Les Turcs, battus partout par les généraux moscovites, eurent cependant l'avantage contre les Autrichiens, alors aux ordres de Cobourg.

Ce succès fut bientôt compensé : Oczakof, prise d'assaut, après avoir vu plus de vingt mille Russes tomber au pied de ses murs, fut abandonnée aux fureurs de la soldatesque ; vingt-cinq mille Ottomans, soldats, bourgeois, hommes, femmes, enfants, furent égorgés dans les maisons. Potemkin laissa durer le massacre pendant trois jours, et il mérita ainsi le grand cordon de l'ordre de Saint-Georges !...

Insurrection de la Pologne. Férocité de Catherine et de Souwarow (1794).

Ici se place, sauf à revenir sur nos pas, l'insurrection de la Pologne, démembrée et asservie par Catherine.

Tant qu'il restait un pouce de terre à la Pologne, dit un historien, Catherine se croyait en droit d'y faire redouter son influence. Ainsi les restes de ce pays, si indignement mutilé, furent encore regardés par elle comme une proie réservée à sa tyrannie qui devint bientôt intolérable : elle voulut réduire l'armée à seize mille hommes ; elle sema d'e spions ce malheureux royaume, déjà mutilé par deux démembrements successifs, et elle exigea que tous les principaux emplois fussent donnés à ses agents. Ce fut en face

de pareilles circonstances, ce fut au milieu de cette surveillance que commença pour la Pologne le drame de sa courte, mais héroïque insurrection ; c'est alors que le destin permit à un peuple illustre de prouver au monde qu'il était digne de sa liberté, puisqu'il savait mourir pour elle.

Les insurgés, malgré leur faiblesse numérique, eurent d'abord des succès presque prodigieux : Kosciuszko, à la tête d'une petite armée composée d'une poignée de soldats, de bourgeois et de paysans mal armés, rencontre, à dix lieues de Cracovie, les Russes dix fois plus nombreux que les braves qu'il commande ; il n'hésite pas à les attaquer, et après des prodiges de valeur il les met en pleine déroute. Trois batailles successives ont le même résultat ; l'Europe entière admire les Polonais et fait des vœux pour le succès de la noble cause qu'ils défendent ; mais ce sont des vœux stériles qui ne sont appuyés par aucun secours, tandis que des renforts arrivent de toutes parts aux oppresseurs. Forcé de céder au nombre, l'illustre Kosciuszko est défait par Souwarow. Les Polonais s'étaient montrés généreux après la victoire ; les Russes furent plus féroces que des tigres : ils égorgèrent pendant un jour entier les blessés et les prisonniers qu'ils avaient faits.

— Notre bonne mère, Catherine la Grande, m'a ordonné de massacrer tous les Polonais, hurlait Souwarow au milieu de ses soldats, massacrons-les !

Et prêchant d'exemple, il ne cessa d'égorger lui-même des hommes sans défense que lorsque la fatigue l'obligea à se reposer.

Il n'était que trop vrai que Catherine avait ordonné à son vieux général d'être impitoyable : « Frappez, frappez

sans relâche! avait-elle dit, et que ce peuple de rebelles soit anéanti! »

Souwarow, secondé par les armées prussienne et autrichienne, marche, à la tête de toutes ses forces, sur Varsovie, se faisant vers cette ville, selon l'énergique expression d'un écrivain contemporain, un chemin pavé de cadavres. Il arrive bientôt sous les murs de cette capitale qu'il investit de toutes parts. Le 4 novembre, après un combat sanglant, il parvient à s'emparer du faubourg de Praga. Neuf mille braves Polonais étaient tombés dans cette terrible journée pour ne plus se relever. On pense que les vainqueurs doivent être las de tuer? Non, leur soif de sang est inextinguible, et si par fois elle s'affaiblit, Souwarow est là pour la raviver.

— Enfants, s'écrie-t-il, souvenez-vous des ordres de notre bonne mère! Tuez! tuez! partout, toujours!... Il ne faut pas qu'il reste d'ennemis à l'impératrice dans les lieux où vous aurez passé!

Cela dit, l'insatiable égorgeur, fatigué de marcher dans le sang, va se mettre au bain. Trente mille victimes désarmées, bourgeois, femmes, enfants, vieillards sont impitoyablement massacrées : le sang coule à flots dans les ruisseaux de Praga. Quelques bourgeois intrépides parviennent pourtant à se faire jour jusqu'à ce tigre, qui attendait dans son bain le résultat des ordres qu'il avait donnés; ils déclarent que si le massacre ne cesse pas à l'instant, le peuple, poussé par le courage du désespoir, va mettre en feu la ville et les faubourgs, et qu'en présence de l'exaltation qui se manifeste, les Russes, fussent-ils mille fois plus nombreux, n'échapperont aux flammes que pour être anéantis par la famine.

Souwarow commence à croire qu'il a été trop obéissant; c'est en présence des officiers qui l'entourent que les bourgeois osent proférer ces menaces! Le tigre s'adoucit: Catherine, dit-il, n'est pas en guerre avec la Pologne; elle n'a voulu que châtier les factieux qui s'obstinaient à méconnaître son autorité; mais elle veut être miséricordieuse, et puisqu'on se soumet, le châtiment doit cesser. Des ordres sont donc donnés pour mettre un terme au massacre. Il était trop tard : trente mille victimes avaient été égorgées; le faubourg de Praga n'était plus qu'un immense cimetière !

A la nouvelle de cette effroyable catastrophe (nous citons, de peur d'être accusé d'exagération), Catherine se montra délirante d'une joie féroce. Elle sortit de son cabinet toute transportée, et, trouvant dans une antichambre deux courtisans qui jouaient aux échecs, elle s'écria :

— Ah ! Messieurs, je fais mieux que vous ! vous ne faites que des prisonniers; moi, je tue les Polonais !

Et elle se hâta de faire publier le bulletin du massacre, qui était à ses yeux un titre de gloire à ajouter à tous ceux du même genre qu'elle avait déjà conquis.

Mais ce n'était pas seulement par le fer et le feu que Catherine tentait de détruire la nation polonaise : dès les premiers jours de la dernière invasion, les Russes, par ordre de leur souveraine, avaient enlevé tous les paysans polonais qu'ils avaient pu saisir, hommes, femmes, enfants. La Volhynie et la Podolie en fournirent tout d'abord au moins vingt mille, qu'on envoya, pour les peupler, dans les déserts d'Oczakof et d'Ekatérinoslaw. Le père était ravi à ses enfants; la femme séparée de l'époux : il ne se trou-

vait pas de famille qui n'eût à déplorer la mort ou l'absence de quelqu'un de ses membres. Tous ces malheureux furent abandonnés au favori Zoubow, et le favori en fit des largesses à ses favoris. Ainsi l'amiral Ribas, ce misérable intrigant, cet espion qui avait découvert et livré à Alexis Orlof l'infortunée princesse Tarrakanoff, eut trois mille de ces esclaves ; un courtisan du nom de Khorwat en eut autant ; deux secrétaires de Zoubow, Altesti et Gribowskoï, s'en partagèrent deux mille trois cents et ainsi du reste. Quelques seigneurs qui n'avaient pu en obtenir gratuitement, en achetèrent à vil prix, comme des bêtes de rebut, à ceux des courtisans auxquels on en avait donné, et qui n'en savaient que faire. Beaucoup de ces infortunés furent dirigés vers la Crimée, dépeuplée par des massacres presque incessants ; mais peu y arrivèrent. Le plus grand nombre périt de faim et de misère sur les routes désertes sur lesquelles les Russes les chassaient devant eux comme ils eussent faits de troupeaux immondes.

Ces actes d'une incroyable barbarie devaient avoir des conséquences non moins désastreuses : les favoris qui avaient demandé des esclaves pour cultiver leurs terres, ne tardèrent pas à se plaindre d'avoir trop peu de terres pour occuper leurs esclaves. Zoubow représenta à Catherine qu'il était inconvenant que les Cosaques du Don vécussent grassement en exploitant leurs immenses pâturages, tandis que tant de personnages distingués, qui faisaient honneur à sa cour, se trouvaient à l'étroit dans leurs domaines. L'impératrice, qui était probablement alors ivre de sang, de vin ou de luxure, ordonna que, dans un court délai, les Cosaques Donskoï seraient tenus de quitter les rives du Don et du Donetz, et de laisser aux nouveaux propriétaires qu'il lui plaisait d'installer tels, « leurs cabanes, leurs en-

clos, les champs arrosés de leurs sueurs et les tombes de leurs pères. »

Les Cosaques Donshoï, ne pouvant croire à tant de cruauté de la part de la souveraine qu'ils servaient avec dévoûment, envoyèrent des députés à Saint-Pétersbourg pour réclamer contre cette spoliation, et demander comment ils avaient pu mériter un si terrible châtiment, afin qu'ils pussent réparer leurs torts involontaires. On méprisa leurs réclamations. On employa la force contre les tribus les plus récalcitrantes; on les arracha violemment d'une terre à laquelle elles tenaient comme on tient à la patrie, pour les traîner dans les déserts. Mais les femmes, les enfants ne purent, pour la plupart, supporter les fatigues de la route. Alors la résistance commença à se manifester : ces rudes pasteurs guerriers se tournèrent menaçants vers leurs persécuteurs; la résistance s'organisa, et les troupes russes, chargées de les contenir, devinrent bientôt insuffisantes.

A la nouvelle de cette résistance, Catherine est transportée de fureur; elle envoie sur-le-champ plusieurs régiments contre *ces mutins*, avec ordre de ne leur faire aucun quartier. Cet ordre cruel ne fut que trop ponctuellement exécuté; les tribus récalcitrantes furent presque anéanties. Ceux de ces malheureux qui échappèrent au massacre se dispersèrent dans les déserts de Kouban, où la famine, l'insalubrité du climat et la férocité des peuplades errantes qui parcourent ces contrées, ne tardèrent pas à les détruire entièrement...

Mon Dieu! il nous semble que l'odeur du sang nous suffoque! Nous nous demandons s'il est bien vrai qu'une femme, en Europe, à la fin du dix-huitième siècle, ait pu

commettre impunément tant et de si horribles crimes..... Mais nous avons sous les yeux des documents dont l'authenticité est irrécusable, et tous ces faits sont, en outre, rapportés par les écrivains consciencieux qui ont eu, comme nous, le courage d'explorer les épouvantables annales de la Russie. Nous pouvons même affirmer que le récit de plusieurs de ces scènes de carnage, nous a été fait par des personnages qui ont eu le malheur d'en être témoins, et dont quelques-uns vivent encore. Et cette femme se disait philosophe ; elle s'honorait d'être l'amie de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot, auquel elle avait offert, à Saint-Pétersbourg, un asile où il pût en paix terminer la publication de l'Encyclopédie dont quelques roitelets s'effrayaient si sottement!... Hâtons-nous de dire que la liberté, la philosophie, les lumières, qu'elle avait tant prônées dans ses lettres, lui devinrent bien vite choses insupportables, lorsqu'elle apprit que l'on avait commencé à en faire l'application, en France, par la prise de la Bastille ; elle voyait dès lors la liberté de la presse porter la lumière dans les ténèbres, et montrer au monde entier le tableau des désordres et des crimes dont elle s'était souillée. Aussi le buste de Voltaire qu'elle avait tant flatté, tant exalté, fut-il promptement, par ses ordres, relégué dans un coin de sa galerie, ainsi que ceux de Fox et de quelques autres des personnages du même ordre, avec lesquels elle avait jusque là entretenu une correspondance si active. En même temps elle défendit de prononcer au théâtre et partout ailleurs les mots de liberté, égalité, despotisme, etc. Mais sa fureur n'eut plus de bornes, lorsqu'elle apprit successivement l'arrestation du roi Louis XVI, son jugement, sa condamnation et son exécution.

Nous ne voulons certainement pas préconiser les excès de

la révolution française; mais était-ce à Catherine qu'il appartenait de s'en indigner? elle qui avait fait égorger vingt fois plus de victimes qu'il n'en devait tomber pendant cette révolution si longtemps provoquée par les fauteurs de despotisme! Ce bourreau femelle n'en fit pas moins arrêter, envoyer en Sibérie ou jeter dans les cachots souterrains du Kholivan tous les Français résidant en Russie soupçonnés d'être partisans de la révolution, et un frère du trop fameux Marat, qui était gouverneur des enfants du chambellan Soltikof, ne dut son salut qu'à l'empressement qu'il mit à changer de nom. A la même époque, Catherine exigea que tous les Français, résidant dans ses États, prêtassent un serment ainsi conçu :

« Je jure par le Dieu tout-puissant et par son saint Évangile, que je n'ai jamais donné mon approbation, ni sciemment ni de fait, aux principes impies et séditieux qui ont été introduits en France ; que je regarde le gouvernement qui vient d'y être établi comme illégitime ; que je suis convaincu de l'excellence de ma religion telle que mes ancêtres me l'ont transmise. Je promets et m'engage, en conséquence, tant que je jouirai de la protection que l'impératrice de toutes les Russies a gracieusement daigné m'accorder, de vivre dans l'observation des préceptes de la religion dans laquelle je suis né ; de rompre toute correspondance dans ma patrie avec les Français qui reconnaissent la forme du gouvernement qui y existe aujourd'hui, et, dans le cas où je viendrais à me rendre coupable de la violation de ce serment, je me soumets dans cette vie, à toute la sévérité des lois, et, pour la vie à venir, au redoutable jugement de Dieu. Pour sceller ce serment, je baise le saint Évangile et la croix de mon sauveur. »

Nous savons qu'en regard de tant d'hypocrisie, de cruauté, de crimes inouïs, les soutiens du despotisme étalent un certain nombre d'actions de Catherine, louables et quelquefois grandes ; mais ces actes sont des exceptions qui ne font que confirmer la règle : il n'y a pas, dans l'espèce humaine, de caractère absolument invariable : dans un temps donné, l'homme le plus lâche accomplira infailliblement quelqu'acte d'intrépidité ; de même que le plus intrépide, s'il vit assez longtemps, ne mourra pas exempt de quelque lâcheté. La cruauté n'exclut pas absolument la compassion, et la fureur est toujours bien près de la faiblesse. Mais l'hypocrisie est indélébile. Eh bien ! était-ce une hypocrite cette femme qui, après s'être montrée apôtre si fervent de la philosophie du dix-huitième siècle, forçait les émigrés français à entendre la messe, leur faisait prêter le serment que nous venons de rapporter et qui, répondant à M. de Ségur, l'ambassadeur français, qui lui reprochait respectueusement cette inconséquence de conduite : « Que voulez-« vous ! Je suis aristocrate par position ; il faut bien faire « son métier. »

Mais, au moins, disent les prôneurs de cette femme, Catherine était généreuse !... — Non : elle était prodigue, comme ces joueurs qui risquent volontiers un monceau d'or sur un coup de cartes, et qui refusent l'aumôme à un pauvre.

« Catherine, dit un écrivain qui a fait à sa cour un séjour assez long, était avare, surtout envers sa famille, qui manquait quelquefois du nécessaire, tandis que le favori et ses créatures nageaient dans la profusion. Elle ne donnait volontiers qu'à ceux qui avaient déjà trop, et elle aimait mieux gratifier que récompenser. Tout homme qui réflé-

chit doit être saisi d'indignation quand il entend prôner ces extravagantes largesses, cumulées sur un individu déjà opulent qui dévore seul, dans le luxe et la débauche, un revenu suffisant à l'entretien de cent familles, à la récompense méritée de mille citoyens. Il faut d'ailleurs connaître les sources intarissables où puisait Catherine pour n'être pas émerveillé des dons immenses qu'elle faisait à ses courtisans, et en même temps du peu qu'elle consacrait à la justice et à la véritable bienfaisance.

« Catherine n'avait de persistance que dans l'ambition; elle ne savait ni achever ni entretenir. Aussi survécut-elle à presque tous les monuments et presque toutes les institutions de sa création. Les finances délabrées, le crédit anéanti, les provinces épuisées par la famine et la guerre; une dilapidation, des abus, des désordres de toute espèce; une magistrature corrompue; tels sont les principaux traits du tableau que Paul lui-même, dans divers manifestes, trace de la fin du règne de sa mère. On peut y ajouter l'exemple du meurtre, du vol public, du cynisme dans la débauche, donné du haut du trône; la Pologne noyée dans le sang et dévorée par l'incendie; la Crimée dévastée, et de florissante devenue déserte; enfin, dans toute la Russie le joug de la servitude devenu insupportable même aux esclaves les plus résignés. »

Peut-être cette appréciation dépasse-t-elle un peu les limites que nous nous étions imposées; mais il était difficile de résister à une si juste indignation, et il fallait bien lui permettre de s'exhaler, afin que nous reprissions courage pour continuer à parcourir cette carrière où nous ne trouvons à chaque pas que sang et fange.

A Catherine succéda, en 1796, son fils, le grand duc Paul, surnommé le Ténébreux ; véritable enfant des ténèbres en effet, et digne fils d'une telle mère, ainsi qu'on en pourra juger tout à l'heure.



CINQUIÈME PÉRIODE.

(1796 à 1846).

Punition d'Alexis Orlof et du prince Bariatinski, assassins de Pierre III. — Premier assassinat juridique sous Paul Ier. — Bizarreries, démence, actes de cruauté de Paul Ier. — Un caprice d'autocrate. — Mécontentement. Sociétés secrètes. — Conspiration formidable. Assassinat de Paul Ier. — Alexandre et la Sainte-Alliance. — Alexandre en Pologne. — Les jésuites en Russie. — Persécution des juifs. — Vingt-cinq mille Polonais sacrifiés. — Révolte à Saint-Pétersbourg. — Société secrète du *Livre-Vert*. — La Russie sous Nicolas.

CATHERINE II avait fait élever son fils, le grand duc Paul, avec la plus grande sévérité. Elle s'était toujours montrée envers lui d'une dureté, d'une sécheresse de cœur presque incroyables : à peine lui accorda-t-elle, tant qu'elle vécut, un revenu suffisant pour tenir son rang ; elle ne se montra jamais aussi libérale envers lui qu'envers le dernier de ses favoris. Paul était horriblement laid ; c'était en outre le fils de Pierre III, et c'étaient là deux crimes que ne lui pardonnait pas cette grande philosophe, qui affectait de se mettre au-dessus des préjugés et de toutes les misères humaines. Paul, tant que sa

mère vécut, ne jouit point de la moindre autorité ; il ne lui était pas même permis de garder ses enfants près de lui, et de veiller à leur éducation : à peine étaient-ils nés que l'impératrice s'en emparait pour en disposer à son gré, et leur père n'en approchait plus.

Ainsi élevé à l'école de la plus insupportable tyrannie, Paul ne pouvait manquer de marcher à son tour dans cette voie. Hypocrite et cruel comme sa mère, il ajouta encore à cela le tort de se couvrir de ridicule aux yeux du monde entier. Ce prince était en effet une sorte de maniaque, dont les bizarreries, les excentricités, on pourrait même dire les folies, eussent été dix fois plus que suffisantes pour le faire interdire et séquestrer, si le hasard ne l'eût fait naître sur les marches d'un trône.

Punition d'Alexis Orlof et du prince Bariatinski (1796).

Les premiers actes de sa toute-puissance furent pourtant empreints d'une certaine grandeur et d'une générosité dont on ne l'eût pas cru capable ; la manière noble et digne dont il vengea la mort de Pierre III mérite surtout d'être rapportée.

Avant de s'occuper de l'inhumation de l'impératrice, il se rendit au couvent où son père, si lâchement assassiné, avait été déposé sans pompe, et il demanda à voir les dépouilles mortelles du tsar. On lui montra, dans un caveau où personne n'avait pénétré depuis trente-deux ans, un cercueil vermoulu, déposé sur le sol, et qui ressemblait beaucoup plus à la bière du pauvre qu'à celle d'un souverain. Paul s'agenouilla aussitôt, baisa respectueusement ce cercueil, puis il se mit en prière, et lorsqu'il releva son front longtemps penché vers la terre, on vit que son visage était

inondé de larmes. Il ordonna alors que le cercueil fût placé sur une estrade dans le chœur de l'église du couvent; de là on le transporta au palais, et les préparatifs pour les obsèques de Catherine étant terminés, les dépouilles du tsar et celles de la femme qui l'avait si horriblement trahi furent placées sur le même char. Des trois assassins de Pierre III, deux seulement étaient encore en Russie, Paul avait donné des ordres pour qu'ils fussent gardés à vue, et l'on s'attendait généralement à quelque sanglante exécution : la vengeance de Paul Ier fut plus noble. Le cortége funèbre étant prêt à se mettre en marche pour se rendre à la citadelle de Saint-Pétersbourg, lieu de sépulture des tsars, il fit amener Orlof et Bariatinski, qui, à pied et la tête nue, durent marcher immédiatement derrière le char qui portait les ossements de leur victime. Ce fut un spectacle imposant : tant que dura la marche, on se montrait ces grands coupables demeurés si longtemps impunis, et dont les oreilles étaient, à chaque pas, frappées de ces paroles vengeresses : « Les voilà... Ce sont ces deux hommes qui l'ont empoisonné, étranglé. »

Ce dut être, pour ces infâmes, un supplice horrible; jamais criminels n'avaient été plus honteusement stygmatisés. La cérémonie s'accomplit avec le plus grand ordre; on déposa le cercueil de Pierre et celui de Catherine tout près l'un de l'autre, dans le même caveau, et sur le monument qui les recouvrit, Paul fit mettre cette inscription la plus simple, la plus noble et la plus touchante à la fois qu'ait inspirée la pitié filiale : *Divisés pendant leur vie, réunis après leur mort.*

Cependant Orlof et Bariatinski tremblaient; ils s'attendaient à quelque acte de terribles représailles ou même de justice; car dans les pays soumis au despotisme, les lois

n'étant autre chose que l'expression du bon plaisir du maître, il n'y a pas de prescription à invoquer. Leurs craintes ne furent pas justifiées ; Paul, dès ce moment, ne s'occupa plus d'eux. Plusieurs autres actes, qui semblaient montrer dans leur auteur un grand amour de la justice joint à une admirable modération, donnèrent tout d'abord de Paul I[er] la plus haute idée ; au surnom du Ténébreux que son caractère sombre lui avait fait donner lors de son avénement, on commençait à substituer celui de *sage*, et l'on peut dire que, jusque là, il l'avait mérité ; mais, par malheur, il n'avait montré de son esprit que le côté européen ; les instincts du Tatar ne devaient pas tarder à dominer.

Premier assassinat juridique commis sous Paul Ier (1797).

Paul ayant fait preuve d'abord de tant de sagesse, le bruit ne tarda pas à se répandre qu'il songeait sérieusement à limiter le pouvoir des maîtres sur leurs serfs, et que bientôt un oukase viendrait améliorer le sort de ces derniers. Un jeune officier, qui probablement n'avait d'autre but que de se donner une certaine importance, en faisant croire qu'il était initié aux actes qui s'élaboraient dans le cabinet du tsar, dit hautement, au milieu d'une réunion nombreuse, que non-seulement l'oukase dont on parlait serait prochainement publié, mais que ce ne devait être là qu'un prélude à l'affranchissement complet des serfs, et que Paul avait déclaré aux membres de son conseil qu'il entendait régner sur des hommes, et non sur des esclaves.

Ces paroles qui se répétèrent, produisirent la plus vive émotion parmi les nobles dont les esclaves sont, en général, la plus importante propriété. Les propos imprudents

du jeune officier arrivèrent promptement jusqu'à l'empereur, qui entra dans une grande colère, prétendant qu'on l'avait outragé en le présentant à sa fidèle noblesse comme un jacobin, que c'était là le premier acte des fauteurs d'un infâme complot révolutionnaire :

— Mais, ajouta-t-il en s'adressant à ses ministres qu'il avait fait appeler, et qu'il accablait de reproches, je suis un autre souverain que Louis XVI, et les séditieux, les traîtres s'en apercevront bientôt !

En parlant ainsi il frappait violemment sur les meubles, brisait avec rage tous les objets qui se trouvaient sous sa main : ce n'était plus de la colère, c'était une démence furieuse. Enfin l'accès diminua de violence, et Paul se trouvant en état de mettre quelque suite dans ses idées, ordonna d'arrêter l'officier qui avait si puissamment concouru à accréditer le bruit du prochain affranchissement des serfs. L'ordre fut aussitôt exécuté, et comme les familiers d'un despote renchérissent toujours sur la tyrannie de leur maître, on jeta ce malheureux dans un horrible cachot, en attendant que le maître donnât de nouveaux ordres.

Paul acheva de se calmer ; mais les instincts du Tatar ne devaient plus cesser de dominer en lui. Son retour à la raison ne l'empêcha point de persister dans l'opinion que l'indiscrétion de l'officier lui avait donnée d'abord qu'un complot révolutionnaire s'organisait pour le renverser, et il ordonna que le prisonnier fût traduit devant le sénat comme coupable de haute trahison.

L'accusé dont il est ici question était noble, et en cette qualité, d'après la législation pénale, il ne devait être soumis à aucune peine corporelle ; cela, toutefois, ne pouvait être pour les juges qu'un bien mince embarras : cette loi

avait été violée ou éludée dans une foule de circonstances; on pouvait la considérer comme entièrement tombée en désuétude, et en s'autorisant de nombreux antécédents toutes sortes de peines pouvaient être appliquées. Paul trouva un expédient plus simple : il abrogea la loi, et rendit un oukase portant qu'à l'avenir, l'exemption des peines corporelles ne pourrait avoir lieu toutes les fois qu'il s'agirait d'une crime ou d'un délit politiques. Les illustres sénateurs, dont plusieurs ne savaient pas lire, trouvèrent l'expédient très sage, et ils n'hésitèrent pas à lui donner un effet rétroactif en appliquant cette décision à l'affaire qui leur était soumise, bien que le prétendu crime de l'accusé eût été commis antérieurement à la loi nouvelle. En conséquence ils condamnèrent, à l'unanimité, bien entendu, l'indiscret officier à la dégradation, à recevoir ensuite cinquante coups de knout, et en cas qu'il survécût à cet horrible supplice, à être envoyé en Sibérie, et soumis à perpétuité aux travaux des mines.

L'infortuné, en entendant la lecture de cette atroce sentence, ne pouvait y croire; il pensa qu'on voulait l'effrayer, que c'était là une de ces excentricités familières à l'empereur qui, après lui avoir ainsi fait sentir le danger de trop parler et de s'occuper mal à propos des affaires de l'État, ne manquerait pas de réformer cette sentence, sans exemple dans les fastes judiciaires. Par malheur il se trompait, et son illusion dura peu : Paul confirma cette sentence dans toutes ses dispositions, et ordonna qu'elle fût exécutée sans délai. La victime subit donc la dégradation, mais elle trompa la férocité de ses juges : au vingtième coup de knout elle expira.

Bizarreries, démence, actes de cruauté de Paul Ier (1797 à 1800).

Les faits que nous allons rapporter ne sont pas des conspirations, non plus que des exécutions proprement dites, bien que plusieurs d'entre eux puissent être classés dans cette dernière catégorie ; mais ils se rattachent essentiellement au sujet que nous traitons à raison des événements dont ils furent la cause directe ou déterminante. Les conspirations ont presque toujours pour motifs le despotisme, l'intolérance, la prodigalité des gouvernants dont les exigeances envers les gouvernés sont d'autant plus grandes, que les passions et les vices des premiers sont plus nombreux et plus difficiles à satisfaire. Or, les fantaisies, les caprices, les folies de Paul Ier étaient incessantes, et il fallait qu'elles fussent satisfaites alors même que les travaux nécessaires pour cette satisfaction eussent dépassé les bornes du possible.

Un jour, dit l'abbé Georgel qui a été témoin des faits qu'il raconte, il prend tout-à-coup fantaisie à Paul d'avoir une double allée d'arbres, dans une étendue d'une demi-lieue environ, au sein d'un des plus beaux quartiers de la capitale, celui des amirautés. La terre était couverte de glace et gelée à une profondeur de plusieurs pieds ; qu'importe ! une fantaisie de l'autocrate est un arrêt du destin ; la nature même ne doit pas lui opposer d'obstacle. Des arbres de quinze à vingt-cinq pieds de hauteur seront arrachés, au moyen de précautions et de peines infinies, pour être replantés plus laborieusement encore avec la terre du sol d'où on les a tirés. Pour creuser les fosses destinées à les recevoir, on emploiera la hache ; puis, pour ouvrir à celle-ci une voie plus facile, on allumera de grands feux

qui dégèleront et amolliront la terre. Dix mille ouvriers furent employés à ces immenses travaux dirigés par l'héritier du trône, Alexandre. Les arbres furent déracinés et replantés ; les promenades sablées et environnées de gazons pris sous la neige, les barrières et les bancs posés et peints, le tout dans l'espace de quinze jours, terme assigné par l'empereur. J'ai été témoin de ce miracle, ajoute l'abbé Georgel, et j'ai vu sa majesté impériale se promener à cheval, en grand cortége, au milieu de la rue que bordent les deux promenades.

Ce miracle avait coûté des sommes énormes ; mais là n'était pas l'odieux : dix mille ouvriers employés à ces travaux, travaillaient jour et nuit, se relevant alternativement par quart, et bivouaquant, par vingt degrés de froid, sur le sol qu'ils venaient d'arroser de leurs sueurs, de sorte que, aux approches de la nuit, un grand nombre de ces malheureux s'étendaient sur la terre pour ne plus se relever.

Au milieu de ses vices, de ses fautes, de ses travers et de ses crimes, Catherine avait pourtant souffert que l'on s'écartât quelque peu de l'ancienne et ridicule étiquette, faisceau de tant d'incroyables sottises. Paul exigea que les choses fussent rétablies sur l'ancien pied, de sorte que, lorsqu'il sortait, toutes les personnes qui se trouvaient en vue de son auguste majesté, devaient à l'instant même se prosterner devant elle. Il fallait que les passants qui étaient à cheval ou en voiture missent pied à terre et appuyassent, aussi bien que les piétons, au moins un genou sur le sol couvert de neige ou de boue, selon la saison. Voici quelques-uns des résultats qu'eut cette stupide prétention du tsar.

Une jeune dame de grande distinction, dont le mari venait d'être atteint subitement d'une maladie grave, était

partie précipitamment de son château, situé près de Saint-Pétersbourg, pour venir réclamer, dans cette capitale, les secours d'un médecin, ami de sa famille. On conçoit aisément que, dans le trouble où elle était, elle ne mettait guère la tête à la portière de sa voiture pour voir ce qui se passait autour d'elle ; elle n'avait donc pas aperçu la livrée impériale des piqueurs qui précédaient la voiture de Paul Ier, suivant la même route en sens opposé. Qu'on juge de la surprise et de la douleur de cette malheureuse femme, lorsque sa voiture, s'étant arrêtée sur l'ordre du tsar, donné d'une voix de Stentor, elle en fut brutalement arrachée !

— Sire ! sire ! s'écria-t-elle en reconnaissant l'empereur et en se prosternant dans la boue, que votre majesté impériale me pardonne ! la douleur que j'éprouve m'avait presque ôté l'usage de mes facultés... Mon mari se meurt, sire ! et j'allais chercher un médecin.

Mais le Tatar reste sourd à cette voix suppliante ; sur un signe qu'il fait, on saisit la jeune femme, on lui lie les pieds et les mains ; un des gens de l'escorte la place devant lui sur son cheval et l'emmène à Saint-Pétersbourg où elle est jetée en prison. Pendant que cela s'accomplit, d'autres soldats de l'escorte de Paul, s'emparent des quatre domestiques de la dame qui, le lendemain, subissent l'horrible supplice des battogues, et sont ensuite envoyés comme soldats dans un régiment, sur les frontières de la Sibérie.

Plusieurs jours s'écoulent sans que la malheureuse captive puisse obtenir de faire savoir de ses nouvelles chez elle. Enfin on lui rend la liberté ; mais son mari, privé de secours, était mort, et le désespoir de cette infortunée fut tel qu'elle perdit la raison pour ne la recouvrer jamais.

Paul apprit cet effroyable résultat sans que cela lui causât la moindre émotion, et peu de temps après il faisait

arrêter et fouetter, trois jours durant, la femme d'un aubergiste qui avait eu également le malheur de ne pas se prosterner assez vite devant son auguste personne. La nièce du vice-président de l'académie, s'étant rendue coupable du même crime, fut aussi mise en prison, et l'empereur voulut qu'on allât arrêter la tante de cette jeune personne qui n'était point sortie de chez elle, et qui ignorait complétement ce qui s'était passé : toutes deux subirent une longue captivité, sans pouvoir obtenir, tant qu'elle dura, autre chose que du pain et de l'eau. Paul avait, disait-il, condamné la nièce pour avoir manqué à l'empereur, et la tante pour avoir mal élevé sa nièce.

Nous rapporterons encore un trait du même genre et plus hideux que les précédents : Paul faisait célébrer dans une église romaine un service funèbre en l'honneur du duc de Wurtemberg, son beau-père, qui était catholique, et comme en sa qualité de patriarche de la religion grecque, il ne croyait pas pouvoir, sans pécher, entrer dans une église d'une autre communion, il se tenait, pendant l'office, sur le parvis, à la tête d'une partie de sa garde. Tout-à-coup le cheval que montait l'empereur, excité par la violence du froid, s'emporte à travers la foule, renversant tout sur son passage. On comprend qu'il était assez difficile à des malheureux ainsi surpris, renversés et mutilés, de se découvrir et se prosterner. A trois reprises le cheval passe comme l'éclair au milieu de la multitude ; enfin Paul parvient à le maîtriser. Son premier soin, une fois le danger passé, est de faire arrêter non-seulement tous les malheureux qu'il a renversés, mais encore tous ceux qui, pour éviter le danger, s'étaient enfuis à l'extrémité de la place au lieu de se mettre à genoux, au risque de se faire tuer. Plus de cent personnes de toutes classes sont conduites en

prison ; là les roturiers sont fouettés pendant trois jours ; les nobles sont dégradés, et les officiers sont envoyés comme simples soldats dans des régiments éloignés de la capitale. C'était de la cruauté, de la tyrannie ; Paul y joignit la démence : par son ordre les écuyers du palais furent rassemblés en conseil pour juger le cheval qui avait bronché sous lui. Ce singulier tribunal condamna l'impertinent coursier à recevoir cinquante coups de gaule. L'empereur voulut assister à l'exécution de la sentence ; il compta lui-même les coups, et après le cinquantième, il dit gravement en s'adressant au cheval : « Tu es ainsi traité pour avoir manqué « d'obéissance à l'empereur de toutes les Russies ! »

Douze Polonais qui, s'étant trouvés sur le passage de l'empereur, s'étaient prosternés, mais n'avaient pas penché le front jusqu'à terre, furent immédiatement saisis ; Paul leur fit, en sa présence, couper le nez et les oreilles, puis il les fit conduire aux mines de la Sibérie.

Peu de temps après, le tsar, maniaque et féroce, faisait passer aux battogues un soldat qui, à la parade, avait mal exécuté un mouvement, et il assistait à l'exécution pour se repaître, comme de coutume, des souffrances du patient. Le soldat supporta les premiers coups avec courage ; mais bientôt les douleurs étant devenues intolérables, il s'écria avec rage en faisant allusion à Paul qui était presque entièrement dépourvu de cheveux : « Tête chauve maudite, ne di- « ras-tu pas *assez!* » L'empereur, furieux, ordonna de substituer le knout aux battogues, et il ne fit cesser les coups qu'après s'être assuré, en le poussant du pied, que le malheureux soldat n'était plus qu'un cadavre. Le même jour, il rend un oukase portant défense de joindre le mot *chauve* à celui de *tête*, et comme il avait un nez d'une largeur énorme et très épaté, un autre article du même oukase défendit de

jamais joindre le mot *camard* au mot *nez*, le tout sous peine de cinquante coups de knout...

N'est-il pas vrai qu'en lisant cela, on croirait qu'il s'agit de quelque nouveau conte dans le genre de *Riquet à la Houpe*, *Barbe-Bleue*, etc. ?... Par malheur, ces choses sont de l'histoire; elles ont eu pour témoins une foule de personnages qui vivent encore, car il n'y a pas cinquante ans qu'elles se sont accomplies !

Un caprice d'autocrate (1800).

Un dernier trait achèvera de faire connaître le caractère de ce despote fantasque, si fatalement appelé à gouverner trente millions d'habitants... ou plutôt d'esclaves. Alors, comme aujourd'hui, la comédie française était en grand honneur à Saint-Pétersbourg, non qu'on la comprît, mais parce qu'il était réputé de bon ton d'avoir l'air de la comprendre. Nous devons dire pourtant que Paul Ier parlait bien le français, et qu'il en comprenait même toutes les finesses de langage; aussi la comédie française était-elle sa récréation par excellence. Attirés par les libéralités de l'autocrate, un grand nombre d'artistes dramatiques distingués se rendirent à Saint-Pétersbourg. De ce nombre était un comédien plein de verve et d'originalité, nommé Frogères, que tout Paris, on pourrait même dire toute la France, avaient applaudi rue de Richelieu. Paul s'éprit d'une vive amitié pour le spirituel artiste; il lui donna ses entrées au palais et lui fit de somptueux présents.

L'intimité devint si grande entre le monarque et le comédien, que Frogères entrait à toute heure, et sans se faire annoncer, dans le cabinet de Paul Ier, et quand l'em-

pereur se promenait dans les jardins du palais, il lui arrivait de prendre Frogères sous le bras, et de s'entretenir pendant des heures entières avec lui, laissant les ministres à dix pas derrière.

Frogères était un excellent homme, instruit, spirituel : il n'usa jamais de son crédit que pour rendre service, et plus d'une fois cette bonhomie faillit lui devenir funeste sans que pour cela il pensât à s'en corriger. Un jour, l'empereur le vit entrer dans son cabinet avec un air profondément affligé.

— Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Frogères? tu as tout-à-fait l'air d'un messager de mauvaises nouvelles.

— Il est vrai, sire, que j'éprouve un grand chagrin.

— Je devine. Il s'agit de ton chagrin de tous les jours : tu n'as pas d'argent.

— Pardon, sire, ce n'est pas cela : grâce aux bienfaits de votre majesté, mes finances sont dans un état satisfaisant.

— Dis-moi donc ce qui t'afflige?

— Je suis venu tout exprès pour cela : j'ai appris tout à l'heure que le comte Rosgonof est exilé en Sibérie...

Le visage riant de l'empereur se rembrunit tout-à-coup, et il dit sévèrement en interrompant Frogères :

— Pas un mot de plus là-dessus. Rosgonof est un infâme qui a exercé toutes sortes d'exactions; il fallait un exemple.

— Mais, sire, si votre majesté avait été trompée par les ennemis du comte...

— Je n'ai pas été trompé; je sais la vérité, j'ai puni le coupable, et personne ne pourra le soustraire au châtiment que je lui ai infligé.

Frogères, trouvant plus de résistance qu'il n'avait pensé,

changea de batteries, et prenant l'air assuré d'un homme qui ne redoute point de contradiction :

— J'oserai pourtant affirmer à votre majesté qu'il y a maintenant dans ses États deux hommes dont la volonté réunie suffirait pour faire cesser l'exil du comte.

— Voilà qui est fort!

— Cela est pourtant très simple : vous savez sire, que j'ai beaucoup de crédit; de son côté votre majesté est passablement puissante, vous voyez bien qu'il ne tiendrait qu'à nous de faire rappeler l'exilé, et en conscience, je crois que nous ferions là une bonne action de compte à demi.

— Oh! oh! monsieur le drôle, fit Paul Ier en souriant, je vois bien qu'il faudra que je fasse ce que vous voulez; mais je veux que cela me rapporte quelque chose... Voyons, qu'as-tu à m'offrir?

— Sire, mon respect et mon dévoûment vous sont acquis depuis bien longtemps : je ne puis que faire de nouveaux efforts pour plaire à votre majesté.

— Eh bien! j'irai ce soir au spectacle; mais je te préviens que je veux rire.

— Alors nous jouerons *l'Intrigue épistolaire*; c'est une pièce fort amusante, je ferai le peintre.

— Tu feras ce que tu voudras; voici mes conditions : je signe à l'instant le rappel du comte Rosgonof, et je vais ce soir entendre ton *Intrigue épistolaire*; si tu me fais rire, nous serons quittes, mais si je ne ris pas, tu iras en Sibérie à la place du comte.

Frogères, ne voyant là qu'une plaisanterie, remercie chaleureusement l'empereur, et ce dernier ayant signé le rappel du comte, le comédien se retira, afin de faire ses

dispositions pour la soirée, se promettant bien de redoubler de verve afin d'égayer le monarque.

Le soir vint ; l'empereur fut exact ; au lever du rideau, il était dans sa loge ; mais son aspect était froid et sérieux, on eût dit, à le voir, qu'il était venu pour assister à quelque grave délibération. Frogères néanmoins ne désespéra pas de le dérider ; il s'efforça d'être plus plaisant que de coutume, et commença avec une verve, un aplomb, un entrain vraiment admirables... Vains efforts ! le monarque demeurait impassible : la pièce marche avec un ensemble parfait ; tous les spectateurs sont enchantés ; mais cette gaîté si communicative vient en quelque sorte se briser contre la loge de l'empereur, sur le visage duquel on ne remarque pas le plus léger sourire, le moindre signe de satisfaction. Enfin, le spectacle se termine, et l'empereur se retire sans avoir ri. L'amour-propre de Frogères était blessé, et il ne chercha pas à dissimuler son mécontentement.

— L'empereur, disait-il à ses camarades, croit avoir montré beaucoup d'esprit en ne riant pas ; cela fait pitié ! Ces gens-là sont capables de se pâmer d'aise en écoutant quelque ignoble parade.

— Prends garde, lui dit le danseur Duport ; c'est le cas de se rappeler que les murs ont des oreilles.

— Qu'importe, puisque je parle français? c'est une langue qui ne sera jamais comprise ici : on nous l'a bien prouvé ce soir.

Après avoir ainsi exhalé sa mauvaise humeur, Frogères se retira et alla se coucher ne pensant plus à l'empereur de Russie. Le lendemain, au point du jour, il est réveillé par un officier de l'empereur qui vient lui signifier l'ordre de partir sur-le-champ pour la Sibérie.

— Ah ! mon cher Monsieur, dit le comédien en se frottant les yeux, la plaisanterie manque d'à-propos. Quand j'aurai bien dormi, j'en sentirai peut-être tout le mérite. En conséquence, vous trouverez bon que je me remette au lit.

— Il ne s'agit pas de plaisanterie, répliqua l'officier; voici l'ordre signé de l'empereur. Je suis chargé de son exécution, et je vous emmenerai mort ou vif.

— Puisqu'il faut absolument que j'interrompe mon somme, reprit Frogères, que la vue de l'ordre commençait à inquiéter, je vais aller trouver l'empereur.

— Impossible, l'ordre est formel; je dois vous prendre ici, vous faire monter dans le kibicke qui nous attend à votre porte et vous accompagner jusqu'au-delà de Tobolsk.

Le comédien se frotte les yeux, se mord les lèvres jusqu'au sang, pour s'assurer qu'il est bien éveillé; l'officier est toujours là, immobile, impassible, son ordre écrit à la main et le dos tourné vers la porte, de manière à défendre le passage en cas de surprise.

— Tenez, Monsieur, dit-il encore, je crois qu'il serait bien de finir cette comédie; elle n'est pas gaie, et l'empereur est trop homme d'esprit pour contraindre les gens à jouer une mauvaise pièce; vous pouvez dire à sa majesté, pour sa satisfaction particulière, et aussi pour la vôtre, que vous m'avez fait une peur horrible. Puisqu'en définitive, ce doit être là le dénoûment, autant y arriver tout de suite; les courtes folies sont toujours les meilleures... Adieu, Monsieur, je vous conseille de faire comme moi et d'aller dormir encore une ou deux heures.

— Puisque vous refusez d'obéir aux ordres du tsar, dit alors l'officier d'un ton solennel, il ne me reste qu'à employer la force; je vais faire monter mes soldats.

Frogères fut anéanti : vingt secondes s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de prononcer un mot. Cependant l'officier avait ouvert la porte et se disposait à faire monter les soldats qui l'avaient accompagné; mais le comédien recouvra tout-à-coup la parole.

— Je suis prêt, Monsieur, s'écria-t-il, partons; je ne veux rien emporter. Il faut que cet acte de brutalité, de sotte tyrannie, conserve toute sa hideur. L'histoire qui enregistrera cette action, me vengera assez en faisant savoir à la postérité que Paul Ier joignit la sottise au despotisme. Partons, Monsieur.

En parlant ainsi, Frogères s'était habillé à la hâte; l'officier lui fit observer qu'il ne paraissait pas se prémunir assez contre le froid excessif du pays où il allait être conduit.

— Eh! que m'importe, Monsieur, répondit-il, pensez-vous que je puisse arriver vivant au-delà de Tobolsk, chez les Tatars-Mandchoux ou quelque chose de semblable? Pour moi, j'ai la consolante certitude de mourir avant d'y arriver, et j'en suis bien aise à cause de l'odieux qui en rejaillira sur cette bête sauvage que vous appelez le tsar...

— Monsieur, prenez garde!...

— Et à quoi voulez-vous que je prenne garde! que peut-il m'arriver de pis que de mourir de froid et de misère sur l'ordre d'une bête féroce qui s'efforce de ressembler au lion et qui arrive juste à la hauteur du chat-tigre?

L'officier rougit et pâlit tour-à-tour; jamais langage si hardi n'avait frappé ses oreilles, et il était aisé de voir qu'il faisait tous ses efforts pour ne pas sortir des bornes de la modération qui lui était probablement recommandée; Frogères, malgré son exaltation, devina ce qui se passait en cet homme; mais il continua à parler sur le même ton,

et à donner un libre essor à son indignation ; puis enfin, il dit à l'officier :

— Je suis prêt, Monsieur, Monsieur... Comment vous nommez-vous ?... Mais non, ne me le dites point ; je me passerai volontiers de savoir le nom d'un homme qui fait un si honnête métier.

L'officier ne put y tenir davantage.

— Monsieur ! s'écria-t-il, malgré tout mon respect pour les ordres de l'empereur, je ne me laisserai pas insulter plus longtemps.

Et pendant qu'il parlait, sa main droite se crispait sur la garde de son épée.

— A votre aise, monsieur l'exécuteur des hautes œuvres ; j'aime autant que nous en finissions tout de suite, cela nous épargnera à tous deux les fatigues et les ennuis du voyage. Chacun son métier, le vôtre est de tuer, comme le mien est de faire rire les gens d'esprit et de mépriser les sots ; c'est ce qui explique pourquoi votre empereur n'a pas ri hier et pourquoi je brave sa colère aujourd'hui.

Pour toute réplique, l'officier dit en faisant des efforts surhumains pour paraître calme :

— Monsieur, le kibicke nous attend.

Frogères ne se le fit pas répéter ; il monta en voiture avec l'officier, et au lever du soleil, ils sortaient de Saint-Pétersbourg. Une fois dans la campagne, le grand air calma peu à peu l'irritation du comédien ; il sentit qu'il avait eu des torts envers son compagnon de voyage, et, en homme de cœur et d'honneur, il n'hésita pas à les réparer.

— Monsieur, lui dit-il, l'indignation m'a rendu injuste ce matin, et j'espère que vous voudrez bien oublier les paroles offensantes que j'aurai pu vous adresser ; je me rétracte complétement sur ce point.

— N'en parlons plus, Monsieur, répondit l'officier en lui tendant la main ; vous verrez qu'à tout prendre, il vaut mieux que ce soit moi qu'un autre que l'empereur ait chargé de cette exécution.

La voiture roula toute la journée ; vers le soir, nos voyageurs entrèrent dans une petite ville ; ils étaient à plus de trente lieues de Saint-Pétersbourg.

— C'est ici notre première étape, dit le compagnon de l'exilé, et j'espère que nous n'y serons pas trop mal ; nous logerons chez le gouverneur. C'est un homme qui a beaucoup de crédit à la cour, et peut-être serait-il facile de le déterminer à s'intéresser à vous.

— C'est inutile : il n'y a pas deux jours encore que nul n'avait autant de crédit que moi auprès de Paul Ier, et vous voyez ce qui m'arrive. D'ailleurs ma résolution est prise : je ne veux rien solliciter, rien demander ; je laisse à l'opinion publique le soin de me venger ; mon exil est une tache que rien n'effacera.

On arriva chez le gouverneur, qui, à la grande surprise de Frogères, était déjà instruit de toute cette affaire. Il fit à l'exilé quelques compliments de condoléance et l'engagea à espérer.

— Je n'ai rien à espérer, répondit l'artiste ; avant que je sois arrivé à Tobolsk on m'aura oublié à Saint-Pétersbourg, à moins pourtant que mon aventure ne serve de prétexte à quelque intrigue diplomatique... Il serait, pardieu ! curieux que je fusse la cause déterminante d'une guerre européenne !

— Soyez convaincu qu'il ne faudra pas de si grands événements pour que l'empereur vous rende justice.

— L'empereur ! mais vous ne le connaissez donc pas ? Que diable voulez-vous attendre d'un tyran qui assiste sans

sourire une seule fois, à une représentation de *l'Intrigue épistolaire*, et qui vient s'en prendre de sa stupidité à un artiste qui vaut mille fois mieux que lui?

— Ah! monsieur Frogères, vous sortez des bornes!

— En vérité, Messieurs, je vous admire, avec vos bornes. Qu'ai-je donc à ménager, je vous prie? Ne suis-je pas admirablement placé maintenant pour appeler les choses par leur nom?

Depuis quelques instants, le gouverneur faisait au comédien des signes d'intelligence, des glignements d'yeux qui avaient la prétention de signifier beaucoup, mais auxquels Frogères ne comprenait rien; aussi continuait-il à déblatérer contre Paul Ier avec une abondance et une verve fort remarquables.

— Oui, oui, Messieurs, s'écria-t-il, l'empereur, votre maître, n'est qu'un infâme tyran!

Ici le gouverneur redoubla ses signes et ses clignements; mais voyant que le comédien n'y faisait pas attention, il se pencha vers lui et lui dit :

— Pour l'amour de Dieu, Monsieur, taisez-vous ou parlez sur un autre ton.

Il y avait dans la manière dont ces paroles furent prononcées, quelque chose de confidentiel dont Frogères fut vivement surpris, et il en cherchait l'explication lorsque l'une des portes de la salle s'ouvrit, et l'on vit arriver le prince Nariskin, chambellan de l'empereur, qui avait la direction suprême des théâtres.

— Ma foi, monseigneur, s'écria l'artiste, vous arrivez à propos; je suis dans un accès de sincérité dont vous aurez votre part. Je ne sais pas au juste comment on vit en Sibérie; mais j'imagine que là comme ailleurs l'argent est le meilleur compagnon que l'on puisse avoir; en conséquence

vous allez, s'il vous plaît, me payer mes appointements de six mois que vous me devez, ce dont l'empereur ne sait rien, j'en suis sûr...

Le prince se hâta d'interrompre l'exilé par un *chut* prolongé ; mais celui-ci reprit sur un ton plus élevé :

— *Chut !* n'est pas une réponse, et parce que votre maître m'assassine, ce n'est pas une raison pour que je me laisse voler...

— Monsieur, Monsieur, fit encore le gouverneur à voix basse, ne parlez pas de la sorte ; je vous en supplie !

— Faites-moi donc bâillonner, si vous ne voulez pas m'entendre, s'écria Frogères impatienté, car tant qu'il me restera un filet de voix, je proclamerai les iniquités dont je suis victime ; la tyrannie de bas étage n'est pas la moins hideuse, et les petits voleurs font souvent plus de mal que les grands ; comprenez-vous, monseigneur ? Dans le cas présent le grand s'appelle Paul Ier, et le petit, c'est vous...

— Ah ! le malheureux ! le malheureux ! fit encore le gouverneur en levant les mains au ciel ; il va nous perdre tous !

En ce moment, les deux battants d'une large porte située au fond de la salle s'ouvrirent brusquement, et laissèrent voir un salon tout resplendissant de lumière ; un homme étendu dans un fauteuil près de la porte, se tordait à force de rire... C'était l'empereur Paul Ier.

Cette fois encore Frogères crut rêver ; mais il se remit promptement et courut se jeter aux pieds du tsar.

— Ah ! sire, dit-il, je suis doublement sot, car je ne vous ai pas deviné, et je ne suis pas fâché.

— Vraiment, c'est bien là-dessus que je comptais : il n'y avait pas de comédie sans cela. Sans vanité d'auteur, mon cher Frogères, je crois que cette pièce vaut bien ton

Intrigue épistolaire, où je n'ai pas voulu rire, et cela est facile à expliquer : je suis un tyran stupide, une bête féroce...

— Sire, le désespoir m'avait rendu fou ; j'avoue que j'ai mérité votre colère.

— Et je comptais bien aussi vous en faire sentir le poids, monsieur le matamore ; mais, par malheur, vous êtes ici chez vous : tout cela s'est passé en famille, et je n'ai rien à voir dans la vie privée des gens.

Rien ne saurait donner une idée de ce qu'éprouva l'artiste, lorsque sur un signe de l'empereur, une sorte de régisseur vint lui présenter les clefs de cette habitation et l'acte qui lui en assurait la propriété. Il demeura pendant quelques instants comme frappé d'idiotisme ; les larmes coulaient brûlantes sur son visage, et il ne pouvait articuler un mot.

— Ah ! sire, dit-il enfin, tant de bienfaits à moi qui m'en suis rendu si indigne !

— Qu'il n'en soit plus question, tu n'as mal parlé que de l'empereur, et Paul ne lui en dira rien ; et puis, mon pauvre garçon, je conviens volontiers que l'épreuve était rude. On pourrait avoir de l'humeur à moins, et je m'attendais bien à quelques coups de boutoir, car, encore une fois, il n'y avait pas de pièce sans cela. Maintenant tu joueras *l'Intrigue épistolaire*, j'irai l'entendre et cette fois je rirai, car j'ai failli étouffer hier pour demeurer sérieux.

L'empereur repartit le soir même pour Saint-Pétersbourg.

Frogères s'y rendit aussi le lendemain ; deux jours après on jouait *l'Intrigue épistolaire* ; Frogères faisait le rôle du peintre qu'il avait créé avec tant de succès ; mais hélas ! les violentes secousses qu'il venait d'éprouver avaient porté

à son talent une atteinte mortelle; il n'avait plus cette verve, cette gaîté communicative qui lui avait valu tant de succès ; une sorte de tremblement convulsif paralysait tous ses moyens ; pour éteindre ce beau talent, si vrai, si brillant, il n'avait fallu qu'une plaisanterie du tsar !

Mécontentement. — Sociétés secrètes (1800).

Les désastres des armées russes, battues en Italie, en Suisse et en Hollande, vinrent encore ajouter à l'humeur sombre et farouche de Paul ; ses accès de fureur devinrent plus fréquents ; un grand nombre d'officiers, pour prix de leur sang versé sur les champs de batailles, furent flétris, dégradés, envoyés en Sibérie : le despote féroce ne leur pardonnait pas d'avoir été vaincus. Souwarow lui-même, arrivant presque mourant à Saint-Pétersbourg, fut traité avec la plus grande rigueur. Paul lui avait précédemment préparé une entrée triomphale, il avait même ordonné que la statue du vieux général fût coulée en bronze. Déjà précédemment un oukase avait été publié, portant qu'à l'avenir on rendrait à Souwarow les mêmes honneurs militaires qu'au tsar, et qu'il serait honoré à perpétuité comme étant *le plus grand capitaine de tous les temps, de tous les peuples et de tous les pays du monde*. Un autre oukase, après ses revers, le déclara digne de blâme et l'accusa d'être le principal auteur des désastres de l'armée ; il ne fut plus question d'entrée triomphale, et la statue fut contremandée.

Tant de folies, de cruautés, d'injustice, ne tardèrent pas à faire naître dans toutes les classes le plus vif mécontentement ; la noblesse commença à murmurer hautement, et des symptômes d'insurrection se manifestèrent dans plu-

sieurs provinces. Paul n'en devint que plus intraitable; plusieurs boyards, arrêtés par ses ordres, moururent sous le knout ou allèrent, mutilés, grossir le nombre des exilés en Sibérie; en même temps l'empereur déclarait dans un oukase qu'il ne reconnaissait de grands et de nobles dans son empire que ceux qu'il honorait de sa faveur, et que ceux qui cessaient d'en jouir, cessaient par cela seul d'être nobles et grands.

En ce sens, dit un écrivain au mérite duquel nous avons déjà rendu hommage, en ce sens nul n'était longtemps grand en Russie, car jamais on ne vit plus d'instabilité dans la faveur et dans les grandes charges : chaque jour voyait les révolutions d'État et de fortune les plus étonnantes; des officiers supérieurs faits soldats, des soldats faits généraux, de hauts fonctionnaires destitués sans motifs, et des chauffeurs de poèles du palais élevés à leur place.

Le despotisme de Paul se faisait surtout sentir dans sa famille : il ne souffrait pas que l'impératrice réunît ses enfants autour d'elle à moins qu'il en eût donné la permission spéciale, et dans ce cas il assistait à la réunion dont son humeur farouche bannissait toute distraction et tout épanchement intime. Il lui arrivait souvent de dire à l'impératrice, bonne mère de famille et bien inoffensive :

— Je n'ignore pas que vous vous disposez à jouer le rôle de Catherine, mon illustre mère; mais je vous préviens que le fils de Pierre III ne sera pas si facile à renverser que son père. Catherine s'est fait absoudre par son génie; prenez garde de vous faire condamner pour votre sottise... Pierre I[er], en faisant justement condamner Alexis, a donné un bon exemple que je pourrai bien suivre envers Alexandre, mon fils et votre complice.

L'impératrice ne protestait contre ces ridicules accusa-

tions que par ses larmes; mais ce n'est pas avec des larmes qu'on désarme un fou furieux.

La multiplicité de mesures bizarres, tyranniques, inquisitoriales fut bientôt effrayante, dit l'historien cité plus haut ; le poids en devenait chaque jour plus insupportable. Non content d'exiger qu'on se prosternât à son approche, Paul voulut encore qu'on ne pût passer sans se découvrir en vue du palais de sa résidence, quelle que fût la rigueur du froid qui est assez ordinairement, au milieu de l'hiver, de trente degrés à Saint-Pétersbourg. Il donna à ce palais l'aspect d'une prison, tant il fallut, pour y pénétrer, franchir de postes et subir d'interrogatoires. Saint-Pétersbourg, rempli de corps-de-gardes, de guérites, de barrières, eut l'air désormais d'une place en état de siége ; on s'y trouvait à tout moment en danger d'être arrêté. Nul n'était sûr de passer tranquillement la nuit, tant les visites domiciliaires étaient fréquentes, et un grand nombre de personnes soupçonnées d'avoir des opinions hostiles au gouvernement, disparaissaient chaque jour sans que l'on pût jamais savoir ce qu'elles étaient devenues. Les espions seuls parcouraient la ville avec sécurité ; le nombre en était infini, et en outre, les maîtres d'hôtels garnis, de cafés, de toute espèce d'établissements qui pouvaient donner lieu à des réunions, les marchands de certaines classes, tous ceux qui obtenaient du gouvernement, pour quelque objet que ce fût, un privilége, une autorisation ou une tolérance, devaient, en retour, faire à la police un rapport de tout ce qu'ils remarquaient de contraire aux réglements. Qu'on ajoute à cela la gêne dans la manière de se vêtir (1), et

(1) L'empereur Paul Ier, en haine de la révolution française, avait proscrit les chapeaux ronds, et il leur faisait une guerre acharnée : les

surtout la légèreté avec laquelle on infligeait arbitrairement, pour des délits imaginaires, les châtiments les plus humiliants, et l'on n'aura encore qu'une idée imparfaite du tableau qu'offrait alors Saint-Pétersbourg; aussi toutes les personnes, dont la fortune était indépendante, s'empressaient-elles de s'éloigner de cette capitale dont la population, en moins deux ans, diminua de cinquante mille habitants.

Mais malgré toutes les mesures inquisitoriales prises par l'empereur, en dépit de la police la plus ombrageuse qui se puisse imaginer, les opinions révolutionnaires se répandaient en Russie, et tandis qu'une société secrète se formait sous le nom des *amis de la liberté*, les illuminés y faisaient de nombreux prosélytes, en ajoutant à leur pré-

soldats, en général, avaient ordre d'arracher cette coiffure à ceux qui la portaient et de conduire les délinquants en prison; porter un pantalon était un délit encore plus grave et qui entraînait la peine des battogues. Sous Catherine II, les soldats russes portaient les cheveux courts; Paul, ayant appris que Bonaparte avait fait adopter les cheveux à la Titus dans l'armée française, publia aussitôt un oukase portant que dès ce moment les officiers et soldats russes seraient poudrés, pommadés, et porteraient la queue à l'allemande. Mais comme il n'y a pas de volonté autocratique qui puisse faire pousser les cheveux de dix pouces en vingt-quatre heures, l'empereur fit confectionner sous ses yeux quatre cent mille queues postiches, composées d'une espèce de bouchon garni, à l'extrémité, de crin de cheval ou de poil de renard. Souwarow, qui était alors en Italie, reçut plusieurs caissons pleins de ces singulières munitions, qu'il croyait être des cartouches; l'erreur lui fut fatale : dans un moment critique, les gibernes de ses soldats étant vides, il fit avancer les fameux caissons, et comme on ne charge pas des fusils avec des queues de renards, il fut contraint de battre précipitamment en retraite.



tention de tout expliquer par la lumière intuitive, celle de ramener tous les hommes à l'égalité. Une autre cause de troubles résulta bientôt de la mésintelligence des cabinets russe et anglais. Paul, malgré la haine qu'il portait à la France, était devenu subitement un des plus grands admirateurs de Napoléon, alors premier consul; il lui avait envoyé une ambassade solennelle; puis, incapable de se tenir dans des limites raisonnables sur quelque point que ce fût, il lui fit offrir de se partager l'autorité sur l'Europe entière. Napoléon accepta la proposition, mais sans déterminer l'époque de la mise à exécution de ce projet, et en se réservant sans doute de prendre conseil des circonstances et des événements ultérieurs. Le tsar, considérant la convention comme conclue, se fit apporter une carte d'Europe, et tirant, à l'encre rouge, une ligne des sources de l'Oder à l'embouchure de ce fleuve, il dit à ses ministres présents à cette opération :

— Tout ce qui est à l'orient est à moi; tout ce qui est à l'occident est à Bonaparte.

Conspiration formidable. Assassinat de Paul Ier (1801).

Le cabinet anglais, on ne sait comment, eut bientôt connaissance de ce fait; les paroles de Paul lui furent rapportées, et il s'en alarma sérieusement; et comme la situation politique de la Russie lui était parfaitement connue, il songea à favoriser les mécontents et à les pousser à une conspiration qui donnât assez d'occupation au tsar pour qu'il lui fût impossible de songer de longtemps à l'exécution de son fameux projet de partage.

Il est tout naturel que les serviteurs d'un despote soient disposés à la trahison : plus la faveur dont ils jouissent est

grande, plus ils doivent redouter qu'un caprice la leur enlève; la disgrâce est une épée de Damoclès qu'un fil tient suspendue sur leur tête. Le cabinet anglais, toujours si expert en fait de trahisons, savait cela; il savait aussi que le général Pahlen, comblé de biens par Paul, et devenu gouverneur de Saint-Pétersbourg, avait manifesté plusieurs fois les craintes que lui donnaient les fantaisies et les fréquents actes de démence de l'empereur, il savait encore que Platon Soubow, le dernier favori de Catherine II, supportait impatiemment le joug de fer que le tsar faisait peser sur lui, et il donna en conséquence des instructions aux agents qu'il envoya en Russie, ou qui s'y trouvaient déjà. Comment, par qui et à qui les premières ouvertures d'une conspiration furent-elles faites? C'est ce qu'il est impossible de savoir; ce qui est certain, c'est que le général-gouverneur Pahlen commença bientôt à faire une cour assidue au tsarévitch Alexandre, et qu'il mit tout en œuvre pour s'en faire bien accueillir et capter sa confiance.

Alexandre était fort durement traité par son père qui l'avait même accusé hautement plusieurs fois de vouloir le détrôner. Doué d'un esprit droit, ce prince souffrait des folies de son père et rougissait du ridicule dont Paul se couvrait aux yeux du monde entier, et plusieurs fois, dans ses entretiens confidentiels avec Pahlen, qui avait toujours quelque nouveau caprice ou quelque nouvelle sottise de Paul à lui rapporter, il lui arriva de dire : « Quand et comment cela finira-t-il? »

Ces paroles, peut-être innocentes pourtant, confirmèrent le gouverneur dans l'opinion qu'il avait eue d'abord de la facilité avec laquelle Alexandre pourrait se laisser entraîner dans la conjuration; dès lors, il ne cessa d'exagérer les mauvaises dispositions du tsar envers toute la fa-

mille impériale ; il pleurait hypocritement sur la gloire de la Russie que tant d'excès allaient ternir. Enfin, quand il crut le grand duc suffisamment préparé, il lui dit qu'une conjuration était formée pour renverser Paul du trône, où il ne pouvait se maintenir sans devenir la risée de toute l'Europe. Il dit que les conjurés n'avaient point de mauvais desseins, qu'ils ne voulaient point répandre de sang, et qu'ils entendaient respecter l'ordre de successibilité à la couronne; que la confidence qu'il osait faire au tsarévitch était la meilleure preuve des honorables sentiments dont lui et ses amis étaient animés.

Alexandre, dit un historien, rejeta d'abord avec horreur la proposition que lui fit Pahlen, de se mettre à la tête des conjurés. Le fait nous paraît fort contestable ; Alexandre n'avait aucune horreur du trône, et il prouva suffisamment depuis qu'il trouvait tous les moyens bons pour augmenter sa puissance. Mais Pahlen, dit le même historien, lui représenta vivement tous les maux que souffrait l'empire : la vie de chacun exposée à toute heure, torturée à chaque instant, le commerce anéanti, l'honneur national compromis ; enfin ses frères, ses sœurs, sa mère, menacés de captivité, et lui-même sur le point d'être exclu du trône.

Il est excessivement probable que cette dernière considération fut d'un grand poids pour déterminer Alexandre; ce qui ne peut être douteux, c'est que cette *horreur* dont parle l'écrivain que nous citons, se dissipa promptement, puisque, dans la même entrevue, le grand duc commença à poser les conditions moyennant lesquelles il consentirait à entrer dans le complot. De tous les nombreux documents que nous avons consultés, il semble résulter qu'Alexandre stipula d'abord que l'on n'attenterait pas à la vie de son père;

mais il est impossible d'affirmer qu'il ait persisté dans ce sentiment, et il semble, au contraire, résulter des faits qu'il s'en était départi. Quoiqu'il en soit, la conspiration devint dès lors formidable : Zoubow qui y était entré tout d'abord, y entraîna une foule de personnages, en disant et en prouvant que l'héritier présomptif avait consenti à diriger l'entreprise ; il entraîna ainsi le prince Talitzin, le prince Yaschwill, plusieurs généraux en activité de service, un aide-de-camp de l'empereur, nommé Argamakoff, et tout un régiment des gardes.

Mais précisément à cause du nombre et de l'importance des personnages qui y prenaient part, il était fort difficile d'éviter que la conjuration fût promptement découverte : dès le 15 août 1801, Paul avait reçu des avis vagues et suffisants néanmoins pour qu'il se mît sur ses gardes. Aussitôt il écrit pour appeler près de lui deux officiers, Lindener et Arakscheïeff, qu'il avait éloignés depuis quelque temps de la cour pour donner satisfaction à l'opinion publique. Mais le cabinet noir de la direction des postes était à la discrétion de Pahlen; il intercepte la lettre, assemble les conjurés, leur représente qu'un plus long retard les perdra infailliblement. Il dit à Alexandre que l'instant est venu pour lui de ceindre la couronne ou d'y renoncer pour toujours. Les têtes se montent, et l'on convient que l'exécution aura lieu dans la nuit du 23 août.

Le 23, à dix heures du soir, tous les conjurés se réunissent chez le prince Talitzin ; ils entourent une table immense, couverte de viandes froides, de nombreux flacons de vin et d'eau-de-vie; le festin tourne promptement à l'orgie, et cela dure jusqu'à près de minuit. L'aide-de-camp Argamakoff est le premier qui fait observer qu'il est temps d'agir ; tous se lèvent, on se met en marche, et l'on

pénètre d'autant plus facilement dans le palais Mikhaïloff, où habite la famille impériale en ce moment, que le régiment qui en forme la garde est gagné. Les conjurés traversent les cours, pénètrent dans les jardins; là, quelques oiseaux de nuit, effrayés par ce bruit inusité, prennent leur vol en poussant des cris sinistres. Argamakoff qui dirige la marche, s'arrête effrayé.

— Nous sommes perdus, dit-il en se tournant vers ses compagnons. Entendez-vous? C'est notre arrêt de mort.

— Eh bien! répond Soubow, le plus résolu de tous, autant vaut mourir là-bas qu'ici; marchons donc.

Assez peu rassurés, tous les conjurés continuent à se diriger vers les appartements du tsar. Arrivés près de l'antichambre qui précède la pièce où Paul est endormi, ils s'arrêtent.

— Le hussard qui veille à la porte de l'empereur, dit Argamakoff, n'est pas des nôtres; il est armé de pistolets et il ne manquera pas de s'en servir; mais le cas est prévu, et les cartouches qui lui ont été données n'ont point de balles. Ainsi donc en avant, et pas d'hésitation; elle pourrait nous perdre.

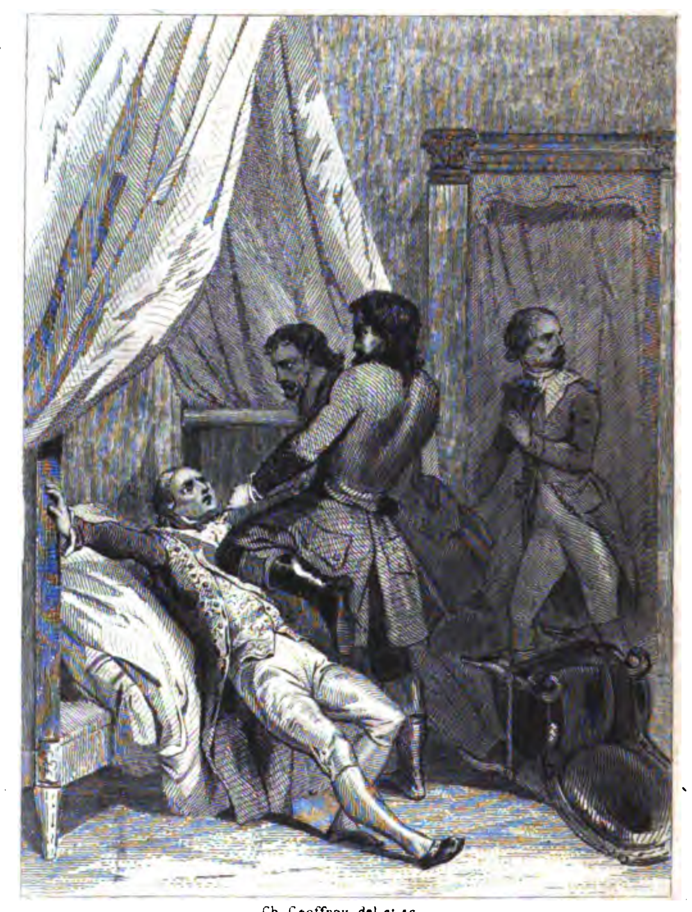
Tous se précipitent aussitôt dans l'antichambre; le hussard surpris fait feu de ses deux pistolets qui ne blessent personne, et il tombe au même instant percé de dix coups de poignard. La porte de la chambre où Paul est couché est enfoncée; mais déjà l'empereur, réveillé par les coups de feu, s'est élancé hors de son lit; il cherche à tâtons le bouton d'une issue secrète pratiquée près du chevet, mais son trouble est si grand qu'il ne peut le trouver. Saisissant alors son épée déposée sur un meuble, il la met hors du fourreau, et se retranchant derrière un paravant, il crie aux armes et appelle du secours.

— Sire, lui dit l'aîné des deux Soubow, toute tentative de résistance serait inutile : nous n'avons d'autre intention d'ailleurs que de mettre un terme à vos extravagances dont l'empire a eu tant à souffrir dans ces derniers temps. Écoutez donc tranquillement la lecture que je vais faire de votre acte d'abdication ; vous le signerez ensuite. Dès qu'il fera jour, le tsarévitch sera proclamé empereur, et vous pourrez vous retirer dans la retraite qui vous conviendra.

A ces mots, Soubow s'approche d'une veilleuse qui éclairait la chambre, et il commence à lire l'acte d'abdication rédigé par Pahlen. Paul, quelque peu rassuré par le calme apparent des conjurés, pense qu'un acte de vigueur suffira pour les déconcerter ; il fait un pas vers Soubow et lui donne un soufflet, en s'écriant :

— A genoux, traîtres ! à genoux pour implorer votre pardon !

Et telles sont la bassesse, la lâcheté, la servilité incarnées de ces misérables, qu'ils obéissent à la voix de leur maître, et tombent à genoux sur le parquet. Le tsar se croit sauvé; peut-être l'eût-il été en effet s'il eût profité de ce moment pour prendre la fuite ; mais il eut la malheureuse fantaisie de pérorer, et il commença à reprocher en termes pompeux à ces hommes sans cœur leur ingratitude et la trahison dont ils se rendaient coupables. Tous tremblent en demandant grâce, et Paul qui était toujours armé de son épée, eût pu en tuer la moitié en ce moment sans courir le moindre risque ; mais comme il ne savait jamais s'arrêter à propos, il continua à faire des phrases, pensant sans doute qu'il aurait toujours le temps de faire expirer ces lâches sous le knout. Malheureusement pour lui, il y avait au nombre de ces conjurés qui venaient d'entrer chez lui de vive force un Anglais nommé Beningsen ; celui-là qui



Ch Geoffroy del et sc

PAUL 1ER.

ÉTRANGLÉ PAR DES SEIGNEURS DE SA COUR

formait en quelque sorte l'arrière garde, ne s'était pas mis à genoux; indigné de la lâcheté de ses complices, il les accable de reproches, puis il s'écrie :

— Le tigre vous fera grâce aujourd'hui, et demain, par son ordre, vous expirerez sous le fouet !

L'aîné des frères Soubow se relève le premier; il n'ose mettre son épée hors du fourreau; mais la saisit il par l'extrémité inférieure, et frappant le tsar avec son pommeau il le blesse à la tête. Paul se met en garde, un second coup lui casse le bras droit. Il tombe, entraînant dans sa chute le paravant derrière lequel il s'était d'abord retranché et la table sur laquelle brûlait une veilleuse. La meute des conjurés se précipite alors sur le tsar sans défense; tout à l'heure prosternés devant lui, ils l'accablent maintenant de coups et d'outrages; ils le traînent sur le parquet, le frappent du pied, lui crachent au visage. . . . .

— Constantin! Constantin! crie la victime expirante, venge-moi! . . . .

Effrayé de ces cris qui peuvent jeter l'alarme et changer la disposition des soldats presque tous ivres qui forment la garde du palais, Soubow détache son écharpe, la passe autour du cou de l'empereur et l'étrangle. L'Anglais Beningsen, qui était sorti de la chambre pour aller chercher de la lumière, arrive en ce moment, et trouve les assassins continuant à frapper et mutiler la victime qui avait cessé de vivre. Un autre Anglais nommé Wylie, médecin du tsar, est appelé, et obéissant aux ordres qui lui sont donnés, il dispose le cadavre, avant que la rigidité l'ait atteint, de manière à dissimuler autant que possible les traces des horribles violences qu'il a subies.

Tandis que cela se passait, Alexandre qui occupait, avec sa femme, un appartement situé immédiatement au-dessus

de celui de son père, attendait avec anxiété le résultat de l'entreprise. Il ne s'était pas couché, non plus que sa femme, et l'impératrice elle-même, qui occupait un appartement communiquant par un escalier dérobé avec celui de Paul, était habillée et debout. Avait-elle été initiée au complot, ou bien l'avait-elle découvert? Dans tous les cas, elle l'approuvait donc? Certes la mort, même violente, de Paul I[er] ne pouvait être un malheur; mais, environnée de ces circonstances, c'était un crime horrible.

Le médecin Wylie, ayant achevé de disposer le cadavre du tsar de manière à faire croire que ce prince avait été frappé d'apoplexie, se rendit près d'Alexandre et lui annonça que l'empereur ayant refusé de signer l'acte d'abdication qu'on lui présentait, et les conjurés n'ayant d'autre moyen de salut que de l'y contraindre, puisqu'en lui laissant le pouvoir, ils se mettaient à la discrétion de cet homme implacable, une lutte s'était engagée pour l'y contraindre, et qu'elle s'était malheureusement terminée par la mort du tsar.

— Oh! c'est affreux! c'est affreux! s'écria Alexandre; on va dire dans le monde entier que je suis l'assassin de mon père... Je n'ai qu'un moyen de me justifier, c'est de refuser la couronne... Eh bien! je ne la prendrai point.

En ce moment parurent Soubow l'aîné et plusieurs autres conjurés.

— Était-ce donc là ce que vous m'aviez promis? leur dit le grand duc.

— *Sire, votre majesté,* répondit Soubow appuyant sur cette double qualification, *l'accident* devait être prévu; il était sous-entendu, et il n'est pas venu à la pensée d'aucun de nous que le cas échéant, vous voulussiez nous rendre responsables de cette conséquence rigoureuse.

La logique était serrée, l'argument irrésistible; car en pareil cas toujours qui veut la fin veut les moyens. Alexandre, toutefois, persista à dire qu'il n'avait rien fait, rien dit qui pût autoriser un tel attentat, et il paraît à peu près certain qu'il refusa pendant plusieurs jours de prendre les rènes du gouvernement. Et pourtant comment croire qu'un homme qui, malgré ses erreurs et ses passions, a donné depuis des preuves de haute intelligence, n'eût pas compris qu'en conspirant contre le pouvoir de son père, il attentait implicitement à la vie de ce dernier?

Quoiqu'il en soit, les efforts de sa femme, de sa mère, moins timorées ou moins adroites, parvinrent à le déterminer à s'asseoir sur le trône; mais il fut bien aisé alors de deviner quelles étaient les raisons secrètes de l'étrange conduite d'Alexandre. Ces raisons, les voici : le but que se proposaient les conspirateurs, et principalement Pahlen, l'âme et la tête de la conjuration, était d'obtenir une constitution, non pas précisément libérale, les idées n'étaient pas assez avancées pour cela, mais qui mît certaines bornes à la puissance jusqu'alors illimitée du tsar. Alexandre avait pris des engagements sur ce point, se réservant probablement d'en éluder l'exécution par des moyens plus ou moins cauteleux. Lors donc que les conjurés, effrayés de l'état d'incertitude dans lequel les mettait l'apparent refus de la couronne que faisait le grand duc, vinrent le supplier de se faire proclamer sans retard, il dit à haute voix :

— A quel titre voulez-vous me reconnaître?

— Comme autocrate de toutes les Russies, répondit un officier qui était ivre ou qui feignait de l'être.

Les autres conjurés, trop effrayés du danger qui les menaçait, n'osèrent pas désavouer cette réponse.

— J'accepte donc ce titre, puisque Dieu le veut, répliqua le tsar. Et dès lors tout fut terminé.

Cependant Pàhlen, qui avait rédigé la constitntion promise, mais qui ne voulait paraître devant Alexandre que pour la lui faire signer, attendait, dans une salle basse du palais, le résultat de la démarche des autres conjurés. Ces derniers n'étaient pas encore descendus, que déjà Pahlen avait reçu l'ordre de quitter immédiatement Saint-Pétersbourg.

— J'aurais dû le prévoir, dit-il en déchirant avec colère la constitution qu'il avait apportée ; ils sont tous les mêmes : làches d'abord, traîtres et ingrats ensuite.

Voici maintenant une autre version, admise par un historien auquel nous avons déjà fait quelques emprunts :

« Le complot formé contre le pouvoir et la vie de Paul Ier fut moins l'effet de la crainte qu'il inspirait aux conjurés que de la haine que ceux-ci lui avaient toujours portée. Presque tous étaient d'anciens courtisans de sa mère, presque tous l'avaient autrefois outragé, humilié de mille manières pour plaire à Catherine et aux favoris de cette dernière. Alexandre était instruit du complot ; mais Constantin, qui habitait au palais de marbre, l'ignorait entièrement.

« Paul passa la journée du 23 à sa campagne de Tsarskoé-Sélo, qu'il faisait embellir pour l'impératrice ; car il avait quelquefois des retours de tendresse pour cette femme qui, chose remarquable, devait seconder les assassins en poussant le verrou de la porte de communication entre sa chambre et celle de l'empereur, le jour même où ce dernier songeait à lui être agréable.

« Koutaïsow, favori de Paul, qui, de l'emploi de valet-de-chambre, l'avait élevé aux fonctions les plus éminentes,

était de la conspiration; il intercepta et communiqua à Pahlen, au lieu de la remettre à son maître, une dépêche par laquelle Napoléon dénonçait à celui-ci le complot et ses auteurs (1), au nombre desquels il mettait Alexandre.

« Ce fut cette circonstance qui détermina les conjurés à agir immédiatement. Paul, rentré très fatigué et à la nuit, au palais Mikhaïloff, se mit au lit, et il ne fut tiré du sommeil profond qui s'était promptement emparé de lui que par le coup de pistolet que tira le Cosaque veillant à sa porte, et les cris que poussa ce malheureux en tombant sous les poignards des conjurés. Vainement il voulut s'échapper par l'escalier dérobé : la porte en avait été verrouillée en dehors, *c'est-à-dire du côté de la chambre de l'impératrice*. Caché derrière un paravant, il y fut bientôt découvert et assailli par les conjurés, qui venaient d'enfoncer la porte. Une épée dont il s'était armé servit peu pour sa défense. Il résista pourtant vigoureusement, se débattit longtemps, et mordit Platon Soubow à la joue; mais enfin celui-ci lui passa autour du cou une écharpe et l'étrangla. Ses dernières paroles furent : « Constantin! où es-tu?... Vengeance! »

« Personne ne parla d'abdication ni de constitution. Dès que l'empereur fut mort, son corps fut jeté sur une petite table qui servait à ses déjeûners, et le médecin Wylie fut mandé afin qu'il arrangeât le visage du défunt de manière à faire croire qu'il était mort d'apoplexie. Les conjurés, en l'attendant, se mirent à boire du punch autour du cadavre de leur victime. »

---

(1) Pierre III avait été également prévenu par Frédéric, roi de Prusse, du complot tramé contre lui. C'est un trait de ressemblance de plus entre Napoléon et le héros prussien.



Ne voilà-t-il pas des sujets bien dignes du souverain qu'ils venaient d'immoler? Une chose remarquable, c'est que le médecin anglais Wylie, qui, selon la version la plus accréditée, faisait partie des conjurés, ne cessa depuis ce moment de jouir d'une grande faveur près d'Alexandre, à ce point que ce souverain n'en voulut point souffrir d'autre près de lui, à ses derniers moments. D'autres circonstances se réunissent pour prouver le parricide. Ainsi Napoléon qui devait être bien informé, puisqu'il écrivait de Paris à Saint-Pétersbourg pour avertir Paul du complot formé contre lui, Napoléon affirme qu'Alexandre avait permis d'accomplir, à quelque prix que ce fût, le détrônement de son père. Un autre fait remarquable, c'est que Pahlen, dans sa retraite, dégoûté des honneurs et même de la vie, raconta à une foule de personnes les détails de la conjuration, et ne cessa d'affirmer que la mort de Paul avait été non-seulement consentie, mais exigée par son fils. Le vieux courtisan parlait de cela avec tant d'abandon ; il faisait le récit des diverses circonstances qui avaient accompagné le crime avec un laissé-aller si compromettant, que le nouveau tsar ne tarda pas à s'en alarmer. Pour atténuer l'effet produit par les révélations de l'ex-gouverneur de Saint-Pétersbourg, on fit d'abord courir le bruit qu'il était atteint d'aliénation mentale ; mais comme ce prétendu fou était trouvé très lucide par toutes les personnes qui le visitaient, on songea aux moyens de lui imposer silence : par ordre d'Alexandre, le baron de Winter, convenablement accompagné, vint arrêter l'indiscret et le conduisit dans la prison de Reval, où il fut mis au secret le plus rigoureux. Six jours après, on apprit que Pahlen était mort ! N'y a-t-il pas dans cet événement une accusation terrible ? Ce n'est pas tout : Alexandre occupait l'apparte-

ment situé immédiatement au-dessus de celui de son père. Il ne dort pas, car s'il ne prévoit pas l'assassinat, il sait au moins qu'un grand événement va s'accomplir. En effet, il est debout et habillé, ainsi que sa femme et sa mère : les conjurés qui pénètrent chez l'empereur sont presque tous ivres ; le Cosaque de faction tire un coup de pistolet, et pousse de grands cris auxquels succèdent un effroyable tumulte et les cris du tsar lui-même qui se défend longtemps et entraîne les meubles dans sa chute. Comment admettre que rien de tout cela ne soit entendu par ces trois personnages qui veillent à trois ou quatre mètres de distance, et qui ont un si grand intérêt à savoir ce qui se passe?... Mais si Alexandre n'a pu empêcher l'assassinat, au moins punira-t-il les assassins? Non : le prince Yaschwil, un des plus coupables, reçoit d'Alexandre le commandement général de l'artillerie, qu'il conserve jusqu'à l'avénement de Nicolas ; un autre, nommé Essen, est fait gouverneur de Riga, et peut-être occuperait-il encore ce poste s'il ne s'était suicidé en 1815.

Ainsi jusqu'au dix-neuvième siècle, jusqu'à nos jours, l'histoire des grands de la terre ne présente pour ainsi dire qu'une longue suite de pages sanglantes : supplices, meurtres, assassinats, empoisonnements, parricides, forment une chaîne sans fin ; le bien, les choses louables ne sont là que comme des points dans l'espace, des oasis dans le désert. Toutefois il ne faut pas oublier que l'espèce humaine est essentiellement faillible, et que l'homme doué des meilleurs instincts subit nécessairement l'influence du milieu où il vit : transportés sous le soleil vertical de l'Amérique méridionale, les plantes herbacées de l'Europe deviennent ligneuses, et il en est malheureusement de même, en général, des hommes qui arrivent au pouvoir ; là l'épi-

derme s'endurcit, la sensibilité s'émousse ; le cœur se couvre d'une enveloppe ligneuse : l'homme se fait prince comme le chou se fait arbre.

Alexandre n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il succéda à son père, et de même que Paul avait voulu faire oublier Catherine en continuant en quelque sorte Pierre III, Alexandre, pour faire oublier Paul, reprit les choses précisément où elles en étaient lors de la mort de Catherine. Il est juste de dire qu'il montra tout d'abord une louable activité. Il commença par abroger toutes les ridicules ordonnances de son père relatives à l'étiquette, à la manière de se vêtir et à une foule d'autres choses de même importance, ordonnances entachées à la fois de démence et de tyrannie, et suffisantes pour couvrir d'une honte éternelle le despote imbécille dont elles étaient l'œuvre. Il rappela des déserts de la Sibérie une foule de malheureux dont tout le crime était d'avoir contrevenu le plus souvent involontairement et parfois sans le savoir à ces oukases multipliés. Il abolit la chancellerie secrète, et en diminuant le nombre des espions, il moralisa quelque peu l'immonde police dont Paul s'était entouré.

Mais en même temps qu'il accomplissait ces actes louables, Alexandre montrait une superstition ou plutôt une hypocrisie propre à donner à l'observataur une juste idée de son caractère et de ce qu'on devait attendre de lui : il se livrait avec affectation à toutes les pratiques extérieures les plus minutieuses du culte, et ne reculait pas devant les excentricités les plus ridicules : s'il était en voiture, et qu'un prêtre en habit sacerdotal vînt à passer, il s'élançait de sa voiture, allait prendre la croix des mains du prêtre, se mettait à genoux et la baisait, puis il se relevait et embrassait le prêtre lui-même. Ces momeries lui valu-

rent plus tard le surnom de *Béni*, qu'il refusa dans une lettre qu'il eut soin de faire publier et qui n'est qu'une preuve de plus d'hypocrisie.

« J'ai toujours tâché, dit-il dans cette lettre ou proclamation, de donner à la nation l'exemple de la simplicité et de la modestie. Je ne pourrais, sans m'écarter de mes principes, accepter le titre qui m'est offert. »

Ce défaut de loyauté se manifesta bientôt dans les relations diplomatiques d'Alexandre avec la France. L'ambassadeur russe à Paris était un ancien courtisan deCatherine, nommé Marcow. Ce personnage, malgré les bonnes relations qui existaient entre les deux pays, ne tarda pas à se jeter dans toutes les intrigues ourdies contre Napoléon. La police découvrit ses menées, et Napoléon ordonna à l'intrigant ambassadeur de quitter la France. C'était de la modération; car des pièces avaient été saisies, et un grand nombre étaient de nature à entraîner les peines les plus graves. Napoléon envoya ces pièces à Alexandre. Ce dernier ne se plaignit point de l'humiliation qu'avait subie son ambassadeur, et l'on put croire d'abord qu'il désavouait la trahison dont Marcow s'était rendu coupable; mais on apprit ensuite qu'il avait accordé à ce personnage, lors de son retour à Saint-Pétersbourg, une pension de douze mille roubles.

La mort si déplorable du duc d'Enghien fit encore mieux ressortir l'hypocrisie du tzar : il fut le premier à témoigner son indignation; il reprocha, d'un ton menaçant, au premier consul, d'avoir violé le territoire de Bade : c'était là, disait-il, une transgression criminelle de la loi et du droit des nations. Napoléon répondit : si la Russie parle de Bade, je lui parlerai de la Pologne; si Alexandre me demande compte du sang du duc d'Enghien, je lui crierai : *Qu'as-*

tu fait de ton père? Est-ce que je ne suis pas plus fondé à demander des explications sur l'assassinat de Paul Ier, étranglé par l'ordre d'un fils parricide, qu'Alexandre ne l'est à se plaindre de l'exécution d'un jugement rendu contre un conspirateur?

L'argument était sans réplique ; mais il était en même temps d'une nature peu conciliante, et la guerre devint bientôt inévitable. La bataille d'Austerlitz vint démontrer à Alexandre qu'il eût mieux fait de s'occuper de l'intérieur de son empire que des actes du premier consul. Toutefois, le caractère du tzar ne se démentit pas dans cette terrible circonstance : il avait dit que Napoléon était un lâche assassin, et dès le lendemain de sa défaite si complète, il faisait, tout en fuyant, élever sur les routes aboutissant au champ de bataille, des poteaux portant cette inscription : « Je recommande mes malheureux soldats à la générosité de l'empereur Napoléon. » Le même jour, il s'écriait en recevant le général Savary, que lui avait envoyé le vainqueur :

— Dites à votre maître que je m'en vais; qu'il a fait des miracles hier; que cette journée a accru mon admiration pour lui; que c'est un prédestiné du ciel, et qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne.... Vous étiez numériquement inférieurs à moi, et pourtant vous étiez, en réalité, supérieurs sur tous les points d'attaque.

— Sire, répondit le général français, c'est en cela que consiste l'art de la guerre; c'est là le résultat de quinze années de travaux et de gloire; c'est la quarantième bataille gagnée par l'empereur Napoléon en personne.

— Oh! je le reconnais, c'est un grand homme de guerre; aussi n'avais-je pas la prétention de me mesurer avec lui, moi qui viens de voir le feu pour la première

fois : j'étais venu au secours de l'empereur d'Autriche; il m'a fait dire aujourd'hui qu'il était content; je le suis aussi, et je retourne chez moi.

Se déclarer content dans de telles circonstances, ajoute un des écrivains auxquels nous empruntons ces détails, c'était se montrer peu difficile. Eh bien, non ! cette admiration, cette résignation n'étaient qu'hypocrisie, et ce souverain qui recommandait avec tant de sollicitude *ses malheureux soldats à la générosité de l'empereur Napoléon*, devait, quelques années plus tard, faire ensevelir cent mille prisonniers français sous les neiges de la Sibérie. Partout et toujours se montre cette hypocrisie, cette duplicité du sauvage moscovite. A peine est-il de retour dans ses états, qu'il fait des préparatifs formidables pour rentrer en lutte. Dès lors, pour les esprits clairvoyants, la campagne de 1812, abstraction faite de ses résultats, était facile à prévoir. Enfin, prévue ou non, la guerre éclate pour la troisième fois, en 1812, entre la France et la Russie : le grossier fanatisme du peuple moscovite, surexcité par des proclamations mystiques, emphatiques et ridicules, produit des merveilles; chaque homme devient soldat, et, pour prix de leur dévoûment, on oblige ces soldats à brûler les villes et les villages qui les ont vu naître, à la défense desquels ils se croyaient appelés. Leurs familles sont ruinées, dispersées dans les bois où elles errent, dévorées par la famine et toutes les misères imaginables. Qu'importe ! Alexandre a voulu mettre un désert entre les Français et lui, et sa volonté doit s'accomplir. Ce peuple de soldats et de serfs n'est-il pas un vil troupeau sur lequel il a droit de vie et de mort, lui, ce souverain si dévot, s'arrêtant sur les grands chemins pour y baiser une croix !... Oh ! sans doute, cette dévastation sauvage sera fatale à la France;

mais, avant tout, elle doit être fatale aux sujets du tzar, qui sèment leurs ossements sur cette terre arrosée de leurs sueurs. C'est l'arrêt du destin : l'arrêt de ruine et de mort de ces innombrables populations a été prononcé par Alexandre le *Béni !*

L'armée française arrive sous les murs de Moscou ; dès lors, pour Alexandre, cette ancienne capitale de son empire n'est plus qu'une nouvelle Sodome qui doit être livrée aux flammes ; il la condamne, et les exécuteurs ne lui manqueront point. Rastopkin, le gouverneur de Moscou, esclave impitoyable, forme des brigades d'incendiaires ; une immense quantité de matières inflammables est amoncelée ; on prépare et l'on distribue ces éléments de destruction. Le 13 septembre 1812, les Français, qui s'attendent à une résistance terrible, désespérée, font leurs dispositions en conséquence : après des luttes incessantes, des fatigues inouies, ils espèrent enfin qu'un peu de repos leur sera accordé dans les murs de cette grande cité où, indépendamment des ressources qu'ils y pourront trouver, d'immenses magasins seront promptement établis.

Des reconnaissances sont poussées jusqu'aux portes de la ville, mais nulle part, sur leur passage, ne se présente un être vivant : c'est le silence des tombeaux ; on eût pu se croire aux abords d'une de ces antiques cités ensevelies depuis vingt siècles dans les sables d'Égypte. Cette nouvelle produit une vive sensation au quartier-général ; on fait mille conjectures, et l'on demeure persuadé que cette solitude cache quelque piège. Cependant, comme il faut savoir à quoi s'en tenir, le 14, on entre dans la ville ; partout même solitude qu'aux faubourgs : les rues sont désertes, les maisons fermées ; c'est un silence de mort. Mais, à défaut d'habitants, on trouvera au moins des provisions, des

abris; la cité abandonnée par les Russes va devenir une ville française... Soudain les flammes s'élèvent en sifflant du centre aux extrémités, sur tous les points. Les vainqueurs font des efforts surhumains pour éteindre l'incendie; mais tandis qu'ils travaillent à circonscrire le fléau, des bandes hideuses d'incendiaires qui semblent sortir de dessous terre se répandent dans les quartiers que le feu a respectés, et partout où ils passent le feu éclate. Quelques-uns de ces misérables sont surpris en flagrant délit et traduits devant un conseil de guerre. Le tsar, disent-ils, a ordonné de brûler Moscou ; Rastopkin, le gouverneur, a obéi au tsar, et eux ils ont obéi à Rastopkin. On fusille un certain nombre de ces incendiaires ; mais déjà il n'y avait plus de puissance humaine capable d'arrêter ou même de ralentir le progrès des flammes. Les soldats découvrent des magasins encore intacts ; on en extrait des provisions de toute espèce ; mais il faut, pour les emporter, traverser un océan de feu, et l'incendie ressaisit promptement le butin qu'on avait tenté de lui ravir. Trois fois en vingt-quatre heures le feu éclate dans le Kremlin, où Napoléon avait établi sa résidence. Les incendiaires fanatisés se sont glissés jusque-là ; plusieurs sont saisis à moins de deux cents pas des appartements occupés par l'empereur des Français. Il ne faut plus songer à sauver la ville ; à peine reste-t-il à ceux qui y sont entrés le temps d'en sortir. Napoléon lui-même ne parvient qu'avec la plus grande peine à traverser les rues embrâsées : ses cheveux, ses sourcils, la plus grande partie de ses vêtements sont atteints par les flammes. Enfin il arrive à une maison de campagne d'Alexandre, située sur une éminence, à une lieue de Moscou, et de là il peut voir se consommer la ruine entière de cette vaste cité. Que l'on juge de la grandéur de ce spectacle par ce qu'en

dit ce *prédestiné du ciel*, comme l'appelait Alexandre : « Jamais, en dépit de la poésie, toutes les fictions de l'incendie de Troie n'égaleront la réalité de celui de Moscou. C'était le spectacle d'une mer de feu; le ciel et les nuages paraissaient brûler ; des montagnes de flammes rouges et tournoyantes, comme d'immenses vagues, s'élançaient tout-à-coup, s'élevaient vers un ciel embràsé et retombaient ensuite dans un océan de feu. Oh ! c'était le spectacle le plus sublime et le plus effrayant que le monde ait jamais vu. Si Moscou n'eût pas été détruite, j'aurais proclamé la liberté de tous les esclaves en Russie, aboli le vasselage et la noblesse. Puis j'aurais fait la paix. »

Mais Alexandre voulait conserver l'esclavage, et c'est pour cela qu'il avait condamné Moscou à périr : l'homme qui avait fait étrangler son père, venait de condamner cent mille familles à mourir de misère, et pour consommer ces deux crimes horribles, il avait trouvé des complices dans ses esclaves et dans ses nobles ; ces deux classes lui étaient donc chères à plus d'un titre.

Il n'entre pas dans notre plan de rapporter les événements de cette guerre qui devait finir par la capitulation de Paris; cependant il est certaines particularités, se rattachant à ces campagnes, que nous devons faire connaître parce qu'elles peuvent servir à l'appréciation des faits qui sont plus complètement de notre domaine.

A la désastreuse retraite de l'armée française, en 1812, succéda la campagne de 1813. Le roi de Prusse a abandonné Napoléon pour se joindre à Alexandre ; les alliés sont à Dresde, où, par la volonté et sous le contrôle de l'empereur de Russie, le général prussien Blücher publie des proclamations contenant ces passages vraiment incroyables :

« Braves Saxons, les Russes arrivent pour rendre la liberté aux peuples gémissant sous le joug. Ce n'est pas à un peuple aussi éclairé que vous qu'il est nécessaire de rappeler que le premier de tous les biens est l'indépendance, et que vivre opprimés est le plus avilissant de tous les opprobres ! Levez donc le front, car l'heure de votre délivrance est venue... Saxons, aux armes ! Venez à nous, renversez vos tyrans et soyons libres ! »

Oui, c'est le tsar, c'est ce maître impitoyable de trente millions d'esclaves qui vient ainsi se poser hypocritement en apôtre de la liberté ! On ne sait en vérité ce qui est le plus extraordinaire de l'insolente et mensongère audace du despote ou de la crédulité des peuples.

Toujours sous l'influence du tsar, un autre général écrivait :

« La liberté ou la mort ! c'est désormais la devise des alliés. Toutes les distinctions de rang s'effacent pour toujours devant ces grandes idées : la liberté, le roi, la patrie, l'honneur !... Le patriotisme, le courage, le talent, telles sont les véritables distinctions. Quiconque n'est pas pour la liberté est contre elle ; honneur et protection aux premiers, mort aux autres ! »

Voici maintenant quelques fragments d'une proclamation due à Alexandre lui-même :

« Pendant que les guerriers russes, victorieux, et les soldats prussiens, leurs alliés, paraissent en armes dans l'Allemagne, leurs majestés l'empereur de Russie et le roi de Prusse annoncent aux princes et aux peuples allemands le retour de l'indépendance *et de la liberté*. Ces souverains n'ont quitté leurs États que pour aider les nations à reconquérir ces biens héréditaires et inaliénables dont on les a dépouillés...

« Que la France, forte et florissante par elle-même, ne s'occupe plus à l'avenir que de sa prospérité intérieure! Aucune puissance ne tentera de la troubler, aucune entreprise hostile ne sera dirigée contre ses frontières légitimes. Mais que la France apprenne l'intention invariable des autres États, de conquérir pour leurs sujets un repos qui ne soit plus troublé, et de ne poser les armes que lorsque les bases de l'indépendance de tous les États de l'Europe seront solidement affermies... »

Or, voici un des premiers actes qui vinrent à l'appui de ces paroles : Alexandre fit arrêter et chasser, devant une meute de Cosaques, tous les habitants de la ville de Dresde, soupçonnés, à tort ou à raison, d'être les partisans de la France; on les traîna, ou plutôt on les poussa ainsi, les mains liées sur le dos, jusqu'au cœur de la Silésie, et ils auraient été infailliblement mourir en Sibérie, si les batailles de Lutzen et de Bautzen n'eussent engagé le tsar à plus de modération... Tyrannie, mensonge, hypocrisie, partout et toujours!

Enfin le lion, après s'être si héroïquement défendu, tomba, accablé par le nombre; Napoléon a abdiqué; Louis XVIII est sur le trône, et Alexandre quitte la France pour retourner dans ses États. De liberté, il n'en est plus question ; mais le mensonge a été heureux, et l'on y reviendra au besoin. Si Alexandre n'est plus libéral, il est toujours bigot, car c'est encore là un des moyens qu'il a jusqu'alors employés avec succès pour se consolider dans son despotisme. Sur le point de se rendre à Saint-Pétersbourg, il écrit donc au gouverneur de cette capitale :

« J'ai appris que l'on fait, pour me recevoir, de grands préparatifs; j'ai toujours eu de la répugnance pour les choses d'apparat, et, dans les circonstances présentes, je les

improuve plus que jamais. Les événements qui ont mis fin aux guerres sanglantes de l'Europe sont l'œuvre de Dieu seul ; c'est devant le Tout-Puissant que nous devons nous prosterner tous : faites donc connaître ma résolution bien arrêtée qu'il ne soit donné aucune suite aux préparatifs quelconques que l'on aurait projetés pour me recevoir. »

Il écrivait, dans le même temps, à la commission d'éducation du clergé :

« L'éducation n'est, à proprement parler, que l'étendue des lumières ; elle doit donc s'attacher à étendre et à propager cette lumière qui luit dans les ténèbres, et que les ténèbres n'ont pas comprise. C'est en s'attachant à elle qu'il faut diriger les élèves vers les véritables sources du bien, par les préceptes que l'Évanglie nous enseigne avec tant de simplicité et de sagesse, savoir : que Jésus est la voie, la vérité et la vie ! »

Après des revers inouis, des pertes incalculabes, dix mois suffisent à la France pour se relever. Napoléon apprend dans son exil que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, qu'il eût pu détrôner deux fois, et auxquels deux fois il a rendu trônes et couronnes, qu'Alexandre auquel il a si généreusement renvoyé les débris de l'armée russe, recommandés par le tsar à la générosité du vainqueur, après la bataille d'Austerlitz ; il apprend, disons-nous, que ces hommes sans foi agitent au congrès de Vienne la question de l'enlever et de le transporter dans quelque coin inaccessible de l'Asie ou de l'Afrique, où il devra subir une captivité perpétuelle ! Oui, ces hommes qu'il a tant de fois vaincus, qui ont si lâchement imploré sa générosité, sa pitié, sa miséricorde ; ces hommes qui se prosternaient devant lui en l'appelant le *prédestiné du ciel*, ils avaient résolu de le traiter en forçat. La sentence était prononcée,

et Alexandre avait été un des premiers à l'approuver. Il ne s'agissait plus que de trouver les moyens d'exécution.

Mais pendant qu'on délibère sur la question de savoir comment on lui coupera les ongles, le lion se reveille, secoue sa crinière, et d'un bond il s'élance sur le trône qu'il a volontairement quitté, et qu'il reprend également par la seule puissance de sa volonté. Tous les membres du congrès commencent à trembler, et selon l'usage des poltrons, ils font le plus de bruit possible pour s'étourdir. Un d'eux qui, trois ans auparavant, baisait les bottes de Napoléon, se prit à dire avec une outrecuidance impossible à qualifier :

— Le drôle fait bien de quitter son bouge, cela nous épargnera la peine de l'aller chercher si loin.

— Il faut sans plus tarder le mettre au ban des nations de l'Europe, dit un autre, et ordonner à tous nos fidèles sujets de lui courir sus (1).

Mais le plus outrecuidant de tous fut le ministre de Russie, Pozzo di Borgo, qui s'écria en pleine assemblée :

— A quoi bon s'occuper de cet aventurier qu'on va pendre aujourd'hui ou demain à la première branche d'arbre.

En attendant qu'on l'accrochât à la première branche d'arbre, Napoléon rassemblait une armée de deux cent mille hommes, ce qui devait le rendre assez peu facile à pendre. Les gasconnades de Pozzo di Borgo ne purent empêcher

(1) Une proclamation de Louis XVIII, du 6 mars 1815, déclare *l'usurpateur* Buonaparte hors la loi, et ordonne à tous et à chacun de *lui courir sus*. Voilà comme les Bourbons entendaient le nouveau régime.



Alexandre de trembler; il refusa même d'abord de s'engager dans une nouvelle guerre. Enfin, il envoya contre la France une armée de soixante-dix mille hommes, laquelle avait ordre de s'arranger de manière à ne pas tirer un coup de canon; aussi ne mit-elle le pied sur le territoire français qu'un mois après la bataille de Waterloo.

Alexandre et la Sainte-Alliance.

Ce fut alors que se conclut cette *Sainte-Alliance* dont nous ressentons encore aujourd'hui les effets, et dont Alexandre se laissa hypocritement attribuer le mérite, bien qu'elle fût l'œuvre de madame Krùdner. Nous lisons en effet dans une note dont l'autorité nous paraît incontestable :

« Madame Krudner, douée d'une âme ardente et tendre, avait sacrifié les avantages d'une beauté rare et d'un rang élevé au désir d'améliorer la condition de la race humaine. Elle avait rêvé une révolution religieuse et une révolution morale, dont la révolution politique n'aurait été jusque là qu'une expression prématurée. Elle voulait christianiser le monde en ramenant les hommes au plus près possible de l'église primitive; elle voulait la paix universelle, le bien-être universel. La réunion des souverains alliés à Paris lui parut éminemment propre à favoriser ses projets. Elle y vit l'occasion d'en pouvoir généraliser l'exécution qu'elle n'avait jusque là tentée que dans le cercle étroit de la vie privée, et au risque des persécutions. Elle quitta donc l'Allemagne, sa patrie, vint en France et se fit présenter à Alexandre qui, prédisposé déjà au mysticisme, goûta l'entretien d'abord, et ensuite les vues de la fervente réformatrice. »

Ce fut effectivement dans l'esprit des doctrines de cette

femme, à son instigation et, en partie, sous sa dictée qu'il écrivit le projet de l'acte de la sainte-alliance, dont voici le texte :

« Au nom de la très sainte et indivisible Trinité, leurs majestés l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et l'empereur de Russie, considérant les grands événements qui ont eu lieu en Europe durant le cours des trois dernières années, et spécialement les bienfaits qu'il a plu à la divine Providence de répandre sur les états qui placent leur confiance et leur espérance en elle seule, et étant intimement convaincus de la nécessité de prendre pour règle de conduite, dans leurs rapports respectifs, les vérités sublimes que la sainte religion de notre Sauveur nous enseigne ;

« Déclarent solennellement que le présent acte n'a d'autre objet que de proclamer, à la face du monde entier, leur résolution inébranlable de prendre pour seuls guides, tant dans l'administration de leurs états respectifs que dans leurs rapports politiques avec tout autre gouvernement, les principes de justice, de charité chrétienne et de paix qui, loin de n'être applicables qu'à ces intérêts privés, doivent avoir une influence immédiate sur les conseils des princes et régler toutes leurs démarches, comme étant le seul moyen de consolider les institutions humaines et de remédier à leurs imperfections; en conséquence, leurs majestés sont convenues des dispositions suivantes :

« Article Ier. Conformément aux paroles des saintes écritures, qui commandent à tous les hommes de se regarder comme frères, les trois monarques contractants resteront unis par les liens d'une sincère et indissoluble fraternité. Se considérant comme des hommes privés, ils se prêteront, en tout temps et en tous lieux, aide et assistance, et se regardant, à l'égard de leurs peuples et de leurs ar-

mées comme des pères de famille, ils les gouverneront dans le même esprit de fraternité dont ils sont animés, à l'effet de protéger la religion, la paix, la justice.

« ARTICLE II. Ainsi, la seule obligation de rigueur, soit dans lesdits gouvernements, soit entre leurs sujets, consistera à se rendre les uns aux autres toutes sortes de services, et à se témoigner, par une bienveillance inaltérable, cette affection mutuelle qui porte à se considérer comme membres d'une seule et même famille chrétienne; les trois princes, alliés eux-mêmes, se regardent simplement comme délégués par la Providence à l'effet de gouverner trois branches de cette famille, l'Autriche, la Prusse et la Russie; reconnaissant que le monde chrétien, dont eux et leurs peuples font partie, n'a pas, en réalité, d'autre souverain que celui à qui seul appartient toute puissance, parce qu'en lui seul sont les trésors d'amour, de science et de sagesse infinie, c'est-à-dire Dieu; notre divin sauveur, la parole du très haut, la parole de vie. En conséquence, leurs majestés recommandent à leurs peuples, avec la plus grande sollicitude, et comme le seul moyen de jouir de cette paix, qui naît d'une bonne conscience et qui seule est durable, de se fortifier eux-mêmes, chaque jour de plus en plus, dans l'exercice des devoirs enseignés au genre humain par le divin Sauveur.

« ARTICLE III. Toutes les puissances qui croiront devoir professer solennellement les principes sacrés qui ont dicté le présent acte, et qui reconnaîtront combien il importe au bonheur des nations, trop longtemps agitées, que ces vérités exercent désormais sur les destinées du genre humain toute l'influence qui leur appartient, seront reçues avec la même ardeur et la même affection dans cette *Sainte-Alliance*.

« Fait à Paris, l'an de grâce 1815, 14–25 septembre, et signé François, Frédéric-Guillaume et Alexandre. »

Voilà certes de beaux et nobles sentiments ; c'est de la haute, de l'admirable philanthropie. Que ne doit-on pas attendre de princes qui font, à la face du monde, une telle profession de foi ? Eh bien ! à peine cet acte est-il signé par les trois contractants, et avant même que la France et l'Angleterre y aient accédé, qu'Alexandre s'empresse d'augmenter d'un tiers son armée ; l'Autriche et la Prusse suivent cet exemple ; mais par prudence seulement et sans connaître les intentions du tsar. Ces intentions ne tardèrent pas à se montrer : Napoléon avait battu les Russes ; il avait pénétré jusqu'à Moscou ; il allait expier ses victoires et son génie sur le rocher de Sainte-Hélène ; mais cette expiation ne semblait pas suffisante au tsar : Napoléon avait des généraux, de vaillants guerriers qui, même en l'absence du maître, avaient fait plus d'une fois trembler l'Europe. Ces vieux batailleurs, blanchis sous le harnais, ne pouvaient être atteints comme Napoléon par une sentence de princes se faisant juges ; et puis cela eût eu trop de retentissement, et il s'agissait surtout de rapetisser ces colosses devant lesquels on avait tremblé. Ce fut alors que Labedoyère, Ney, les frères Faucher et tant d'autres illustres victimes tombèrent sous les coups de juges assassins.

Louis XVIII n'était pas un aigle à coup sûr ; il avait toute la fatuité et tous les vices des grands seigneurs de la régence ; ses prétentions au bel esprit étaient sans nul doute une passion éminemment malheureuse ; mais ce n'était pourtant pas un sot ; il comprenait parfaitement qu'en faisant tuer les sommités intelligentes du royaume, il diminuait sa puissance au lieu de l'agrandir. Mais il y avait

Wellington qui voulait être le plus grand capitaine des temps modernes; il y avait les généraux prussiens, autrichiens et russes, tourmentés de la même jalousie; or, pour que tous ces crétins parussent grands, il fallait bien faire tomber quelques-unes de ces têtes qui les dépassaient d'une coudée; et ces honnêtes gens de la sainte-alliance, ces illustres philanthropes, ne pouvant s'empêcher de donner satisfaction à leurs gens, marquèrent les têtes qui devaient tomber. Alexandre fut le premier à conseiller ces rigueurs (nous adoucissons le mot), puis il exigea l'accomplissement du sacrifice, tant il est vrai que les grands criminels ne songent jamais à l'heure de la vengeance.

Alexandre en Pologne (1817 à 1819).

Fait roi de Pologne par le congrès de Vienne, Alexandre ne quitta Paris que pour aller se faire couronner à Varsovie, événement auquel il avait préparé la population par des proclamations dans lesquelles il disait entre autres choses : « Le sort de votre peuple vient enfin d'être fixé par l'accord de toutes les puissances réunies au congrès. En prenant le titre de roi de Pologne, j'ai voulu satisfaire au vœu de la nation. Le royaume de Pologne sera uni à l'empire par les liens de sa propre constitution. Si le grand intérêt du repos général n'a pas permis que tous les Polonais fussent réunis sous le même sceptre, je me suis efforcé du moins d'adoucir, autant que possible, la rigueur de leur séparation, et de leur obtenir partout la jouissance paisible de leur nationalité. Avant que les formalités permettent de publier d'une manière détaillée les projets concernant l'arrangement définitif des affaires de Pologne,

j'ai voulu qu'en substance vous en fussiez informés de ma part. »

Ces phrases produisirent l'effet d'un baume salutaire sur les plaies encore saignantes de la malheureuse Pologne : la constitution, bien imparfaite à coup sûr, octroyée par Alexandre, fut acceptée avec joie ; et le sacre du tsar se fit aux acclamations presque générales. Cette joie dura peu : de retour à Varsovie, au bout de quelque mois, pour y installer la diète établie par la constitution, Alexandre tint aux députés polonais un tout autre langage ; il se plaignit amèrement du mauvais esprit de la presse, et il en suspendit la liberté, instituée par la constitution même qui était son ouvrage et que l'on avait reçue comme un bienfait. La nation polonaise souffrit en silence ce premier manque de foi, espérant que le mal ne serait que passager; mais il ne fit que s'aggraver. Le tsar rejeta toute réclamation : dominé par l'astucieux prince de Metternick, premier ministre d'Autriche, qui s'était emparé de son esprit, il entra à pleines voiles dans le système de contre liberté qui dominait en ce moment, et venant à penser que la Pologne avait une armée capable d'appuyer de justes réclamations, il vint tout exprès la passer en revue dans la plaine Vola, puis immédiatement il la licencia, renvoyant ainsi comme des laquais ces vieux guerriers qui avaient fait l'admiration du monde.

Les Jésuites en Russie (1819).

Par une sorte de compensation, Alexandre, cette même année, chassait les Jésuites de ses états. En 1800, les Jésuites avaient obtenu de Paul Ier la permission de desservir une église catholique à Saint-Petersbourg. Dès qu'ils eu-

rent pris pied, ils s'étendirent, comme toujours, et s'appuyant sur des lois oubliées, et qui peut-être même n'avaient jamais existé, ils établirent un collége où ils recevaient des élèves, quelque fût le culte auquel ils appartinssent... C'est toujours ainsi que les Jésuites commencent. Les élèves furent bientôt nombreux, car on leur demandait peu et l'on devait leur enseigner des merveilles. Mais on ne leur enseignait guère, en effet, que les restrictions mentales, l'art de se mettre l'esprit à l'abri des souillures du corps, et une foule d'autres belles choses du même genre. En outre, ces bons jésuites qui s'étaient consciencieusement faits moscovites, avaient des terres et des serfs; leurs terres étaient des plus productives, et leurs serfs étaient les plus misérables de l'empire. Ces bons pères faisaient des dettes tant qu'ils pouvaient, et ils en éludaient ensuite le paiement par tous les moyens imaginables. Tout cela, bien entendu, sans préjudice à l'esprit de prosélytisme inhérent à leur nature et grâce auquel ils travaillaient avec ardeur à métamorphoser les chrétiens grecs en chrétiens catholiques.

Alexandre s'émut de ces empiétements; il savait par expérience jusqu'où l'on peut arriver par ces voies ténébreuses, et il ne voulait pas se laisser déborder. Dès 1815, il renvoyait les jésuites de Saint-Pétersbourg, en leur faisant signifier qu'ils seraient expulsés de l'empire entier s'ils ne montraient plus de modération.

Les bons pères parurent s'amender; mais ce ne pouvait être, et ce n'était en effet qu'un semblant. en 1819, le ministre des cultes adressa à l'empereur un rapport dont voici les passages les plus importants :

« . . . . Les jésuites, quoique suffisamment avertis, ne changèrent pas de conduite; ils continuèrent à attirer

dans leur communion les élèves du rite orthodoxe placés au collége de Mohilew. Défense leur fut faite alors de recevoir dans leurs écoles des élèves autres que du culte romain. Vaine précaution! Sans égard aux bulles du Saint-Siége et aux lois de l'État, les jésuites tentèrent de soumettre les Grecs unis à la juridiction du rit romain; leur ardeur de prosélytisme se montra à Witetsk; elle se fit jour jusqu'à Saratof, et pénétra dans plusieurs contrées de la Sibérie, où ne les appelait point l'exercice légal de leur ministère. Enfin, malgré les nombreuses et incessantes remontrances du gouvernement au sujet de ces transgressions, les jésuites, au lieu de s'interdire, à l'exemple de l'église dominante, tout moyen de séduction ou de coaction, continuèrent à semer le trouble dans les colonies du rite protestant, et se permirent jusqu'à la violence pour soustraire des enfants juifs à leurs parents.

« Tel est le simple exposé des faits; on ne s'arrête point à détailler les circonstances qui les aggravent, attendu qu'elles se présentent sans efforts à tout esprit droit. »

En conséquence de ce rapport, dit l'historien qui nous fournit ces détails, les jésuites, au nombre de sept cents, se virent intimer l'ordre de quitter sans délai le territoire de l'empire, et la défense d'y jamais rentrer. Le gouvernement, c'est là une justice à rendre à Alexandre, pourvut aux moyens de leur translation jusqu'aux frontières qu'ils avaient indiquées, et qu'ils avaient été parfaitement libres de choisir. Les biens dont les avait dotés la superstition, leur furent retirés, et le produit dut en être consacré, soit aux besoins de l'église romaine, soit à des œuvres pies.

« Leurs élèves, dit l'historien auquel nous empruntons ces détails, furent distribués dans différents colléges ou séminaires. Les membres de l'ordre expulsé se dispersèrent

en Chine, en Italie, dans les provinces de l'Allemagne. L'ultramontanisme bien connu de la cour de Vienne, et l'offre de la direction du collége de Tarnopol, faite par cette cour, en déterminèrent un grand nombre à se fixer en Autriche.

— Qu'importe, disait un de ces pères de la ruse, qu'importe qu'on nous chasse de ce pays! Nous trouverons partout cinq pieds de terre et la mort, après laquelle court chacun de nous.

Ces gens-là et le souverain qui les chassait étaient pourtant bien dignes de s'entendre!

Persécution contre les Juifs (1823).

Cependant Alexandre avait payé cher ses victoires; les caisses étaient vides, et la Russie n'eût pu dire qu'elle était assez riche pour payer sa gloire, car elle n'avait à donner à ses soldats que des assignats dont personne ne voulait. Il fallait rétablir les finances; mais c'est chose toujours facile dans les états despotiques, tous les moyens étant bons, pourvu qu'ils produisent. Comme toujours, on songea aux Juifs; on prétendit qu'ils ruinaient l'état en se livrant à la contrebande, et les mesures les plus rigoureuses furent prises pour leur extorquer de l'argent. On commença par leur défendre de voyager à moins d'en avoir obtenu la permission de l'autorité supérieure, permission qu'il fallait payer fort cher; défense leur fut faite également de transporter des marchandises; enfin on imagina une foule de vexations qui ne pouvaient s'éviter que moyennant de l'argent. Beaucoup de ces malheureux, obligés de renoncer au commerce, furent ruinés; mais ce n'étaient pas encore les plus à plaindre; ceux qui ne purent payer les taxes

extraordinaires qu'on leur avait imposées eurent bien plus à souffrir : on les jeta en prison; on leur fit donner les battogues sans forme de procès. La moindre plainte que leur arrachait l'injustice était punie du knout et de l'exil en Sibérie.

Un rabin, dont toute la famille se trouvait ruinée par suite de toutes ces exactions, osa se rendre de Moscou à Saint-Pétersbourg sans en avoir obtenu la permission qu'il n'eût pu payer. Son projet était de pénétrer jusqu'au tsar, et de lui demander la restitution d'une quantité considérable de marchandises qu'on avait saisies chez un de ses parents sous le prétexte de contrebande. Il arriva dans la capitale; mais à peine y était-il entré qu'on l'arrêta. Interrogé sur l'objet de son voyage, il avoua ingénument qu'il était venu pour faire connaître à l'empereur les injustices commises en son nom, afin qu'il les fît cesser. Il fut d'abord mis en prison pour avoir voyagé sans permission; mais on ne pouvait l'y garder toujours, et comme cet homme montrait assez de résolution pour ne pas renoncer à son projet, quels que fussent les obstacles qu'il lui fallût vaincre, il fallait trouver un moyen de s'en débarrasser, car si la mesure générale contre les Israélites avait été prise par l'empereur, il est juste de dire que les moyens d'exécution employés lui étaient inconnus, et il importait que les plaintes sur la rapacité de ses agents n'arrivassent pas jusqu'à lui. On fouilla le rabin, et l'on trouva sur lui un couteau pointu et fraîchement aiguisé. C'en fut assez pour l'accuser d'avoir voulu attenter à la vie d'Alexandre. En vain ce malheureux représenta que si ses intentions eussent été coupables, il se serait bien gardé de dire qu'il voulait tenter d'arriver jusqu'à l'empereur. On lui imputa à crime d'avoir entretenu une correspondance active

avec un de ses frères, habitant à Cracovie; la ruine même de sa famille fut considérée comme preuve de culpabilité, le désir de la vengeance ayant dû le pousser au crime.

— Je vois bien que l'on veut ma mort à tout prix, dit l'infortuné; qu'y gagnera-t-on pourtant? Je ne possède rien, et lorsque l'on m'a arrêté je venais de dépenser mon dernier rouble!

Cette exclamation fut considérée comme un aveu : il n'avait plus d'argent, et il était à cent lieues de son domicile! donc il s'attendait à mourir; donc il voulait frapper le tsar!... C'est de la logique russe. Le rabin fut condamné aux mines de la Sibérie, après avoir reçu cinquante coups de knout. La première partie de la sentence ne put être exécutée : avant le treizième coup, la terrible lanière avait divisé les chairs, pénétré entre les côtes, et atteint le cœur; le condamné était mort!

Vingt-cinq mille Polonais sacrifiés (1823).

Nous avons dit qu'un grand nombre d'Israélites furent exilés dans ces circonstances. Mais quelque fréquent usage que l'on fit de cette horrible peine, l'exil, les déserts de la Russie ne se peuplaient que bien lentement; dans quelques contrées même la population n'avait pas cessé de diminuer depuis l'avénement de Catherine II : le pays des Cosaques Tchernomorskoï, entre autres était presque entièrement abandonné; un grand nombre d'indigènes avaient été chercher, à mille lieues de là, une domination plus douce; une autre partie avait été détruite par la guerre. Alexandre songea à peupler ces déserts; mais il n'y peut envoyer des Russes, car au sein de l'empire même

la population suit une marche décroissante depuis douze ans : plus de trois cent mille Russes sont tombés sur le sol de la France ; les plaines de l'Allemagne et de la Pologne en recèlent autant. En outre, un débordement de la Néva venait de causer des pertes immenses : « Jamais, dit un écrivain témoin de ce désastre, débordement de fleuve n'avait eu un aspect plus effrayant ni de plus funestes effets que celui de la Néva à cette époque. Le fléau avait envahi même les quartiers les plus élevés de la capitale : il avait arraché à leurs fondements des maisons tout entières, et détruit presque de fond en comble la forteresse de Cronstadt ; il avait roulé pêle-mêle les ponts et les vaisseaux, des pans de murailles, les canons des remparts et jusqu'aux débris des sépultures. Le nombre des noyés fut immense, et tous appartenaient à la classe pauvre ; car les commotions politiques exceptées, la classe pauvre est toujours celle qui souffre le plus des calamités publiques. »

Donc, ainsi que nous venons de le dire, Alexandre ne peut envoyer des Russes dans ces contrées désertes ; mais il suivra l'exemple de Catherine, son aïeule, qu'il a d'ailleurs la prétention de continuer ; c'est aux dépens de la Pologne qu'il va tenter de réparer le mal. Le prétexte était tout trouvé : l'Espagne, fatiguée du despotisme de Ferdinand VII, avait forcé ce prince, lâche et cruel, à accepter une constitution ; puis comme Ferdinand était incapable d'inspirer à ses sujets la moindre confiance, un conseil de régence lui avait été imposé. Les Polonais, si horriblement fatigués du joug de la Russie, se tournèrent alors vers l'Espagne libérale, et ils envoyèrent, sous la présidence d'Estko, neveu de Kosciuszko, une députation à la régence d'Espagne, pour lui proposer un vaste plan de mutuelle coopération.

La prompte soumission de l'Espagne, envahie par une armée française, éteignit cette lueur d'espérance des Polonais, en même temps qu'elle permit à Alexandre de songer à la vengeance. Le tsar ordonne que vingt-cinq mille Polonais, les plus voisins de la frontière russe, abandonneront sur-le-champ la terre natale pour aller peupler le pays des Tchernomoskoï, et que nul des individus désignés ne pourra être dispensé d'obéir, sous quelque prétexte que ce soit.

Il fallut obéir. Nous renonçons à peindre les scènes de désespoir que fit naître l'exécution de cette inique et horrible sentence : des hommes se tuèrent pour ne pas avoir sous les yeux les souffrances de leurs familles ; des femmes égorgèrent ou étouffèrent leurs enfants qu'elles jugaient trop faibles pour supporter les souffrances qui semblaient leur être réservées. Mais enfin la longue colonne se met en marche sous l'escorte des soldats russes. C'était à la fin de l'été ; l'hiver sévissait avec rigueur lorsque ces hordes de malheureux arrivèrent dans le pays désert qui leur était assigné. On pense sans doute que des abris leur ont été préparés, ou du moins qu'ils vont trouver les matériaux nécessaires pour en construire, rien !... Ni bois, ni paille, ni vivres d'aucune espèce ; on n'a pas songé à établir le moindre magasin : une terre couverte de neige sous un ciel de glace, c'est là tout ce que trouvent ces infortunés en échange de leurs demeures et les champs fécondés par leurs sueurs et celles de leurs ancêtres. La plus horrible famine ne tarde pas à se faire sentir ; secondée par le froid, les misères, les souffrances de toutes sortes, elle enlève par centaines d'abord, puis par milliers ces déplorables victimes de la haine moscovite. Des scènes effroyables se passent : les femmes, les enfants que la mort atteint d'abord

servent de pâture à leurs compagnons d'infortune. Ainsi que nous l'avons dit, ils étaient partis au nombre de vingt-cinq mille; au printemps suivant il n'en restait pas cinq cents!

Pendant que tant de malheureux expiraient en maudissant le nom du tsar, ce dernier qui, ainsi que nous l'avons vu, avait marché contre Napoléon au nom de la liberté, s'efforçait d'éteindre les lumières qui commençaient à poindre dans son empire : le prince Galitzin, son ministre des cultes et de l'instruction publique, lui parut trop libéral; il le remplaça par l'amiral Chiskoff qui s'était montré jusque-là le plus ferme appui du despotisme.

« Les classes inférieures de la société n'ont pas besoin d'un enseignement étendu, osa dire ce ministre courtisan dans son discours d'installation. Ces lumières si vantées, fournies par les sciences, sont plutôt funestes qu'avantageuses aux hommes nés pour obéir. »

Mais les despotes ne sont ni invulnérables ni immortels, et déjà, pour Alexandre, l'expiation avait commencé : beau, bien fait, d'un commerce très agréable dans l'intimité, il n'avait jamais été aimé de sa femme que, de son côté, il détestait cordialement. Deux filles qu'il en avait eues étaient mortes en bas-âge, et ses affections se concentraient maintenant sur une fille naturelle qui venait d'atteindre sa dix-septième année : la mort aussi vint frapper cette dernière au milieu des préparatifs de son mariage qui était arrêté et semblait devoir être prochain. Cet événement porta un coup terrible à la santé d'Alexandre déjà chancelante depuis longtemps; il faut croire qu'alors ses fautes et ses crimes lui apparurent dans toute leur hideur, car on l'entendit s'écrier à plusieurs reprises : « Mon Dieu! mon Dieu! La punition est terrible, mais elle juste. Que

votre volonté soit faite, et que votre colère s'apaise. »

Dès ce moment, son esprit parut frappé d'une tristesse profonde ; la musique de sa garde reçut l'ordre de ne jouer sous ses fenêtres que des airs funèbres. En même temps, il parut éprouver quelque sympathie pour les Grecs qui s'efforçaient alors de secouer le joug de la Turquie, sympathie stérile, il est vrai, mais qui peut être eût cessé de l'être, si la vie du tsar se fût prolongée.

La santé d'Alexandre continuant à péricliter, ses médecins lui conseillèrent de faire un voyage dans les provinces méridionales de son empire. Il partit de Saint-Pétersbourg, vers le milieu du mois de septembre, 1825, arriva le 25 du même mois à Tangorog, et parcourut ensuite plusieurs provinces. Mais, loin de diminuer, les symptômes du mal augmentèrent, et la faiblesse du tsar devint si grande que, de retour à Tangorog, il fut obligé d'y rester. Une fièvre ardente le saisit. Les médecins voulurent recourir à une médication énergique dont l'efficacité leur paraissait devoir être infaillible, à raison de l'âge du malade. Mais déjà Alexandre avait le sentiment de sa fin prochaine, et il refusa les remèdes. Quelques jours après, il permit que l'on eût recours à tous les moyens de salut que l'art pourrait offrir; il était trop tard. Les progrès de la maladie étaient effrayants; le 10 décembre, l'empereur était dans un état désespéré; le 11, sa faiblesse était extrême; mais l'intelligence était intacte.

— Quel beau jour! dit-il d'une voix presque éteinte, vers neuf heures du matin; pourquoi ne pas permettre à ce beau soleil d'étendre ses rayons jusqu'à moi?

On leva les stores, et la chambre se trouva inondée de lumière.

— Ah! dit le tsar, en faisant précéder ces paroles d'un

profond soupir, cela ne guérit pas, mais cela réjouit; il me semble que la mort doit m'être plus douce ainsi.

Un quart d'heure après, cet homme dont le nom seul faisait trembler trente millions de sujets, rendait le dernier soupir. Alors, selon l'usage, l'impératrice montra le plus violent chagrin : elle ne s'arracha pas les cheveux, elle ne se meurtrit pas le visage, mais elle pleura, et elle écrivit à l'impératrice d'Autriche.

« Notre ange est au ciel, et moi je végète encore sur la terre, mais j'ai l'espoir de me réunir bientôt à lui. »

Plusieurs historiens ont fait ou tenté de faire le portrait d'Alexandre ; mais il en est peu qui parlent *de visu*; l'auteur de cet ouvrage est sous ce rapport dans des conditions plus favorables : il a vu Alexandre deux fois, et il lui a parlé. C'était un homme de taille élevée, assez bien fait, aux formes gracieuses, d'un abord facile, parlant français comme un parisien de salon. Ses cheveux blonds, ses yeux d'un bleu tendre, et surtout le sourire qui semblait stéréotypé sur ses lèvres, donnaient à sa physionomie une expression de douceur et de bonté qu'on ne saurait rendre..., mais cet homme là avait fait étrangler son père !

Sociétés secrètes (1825).

Mais ce n'était pas impunément que l'armée russe avait foulé le sol français, et qu'elle avait vu les efforts de cette liberté bien restreinte alors sans doute, mais assez grande encore, assez belle pour que des esclaves, à son aspect, fussent frappés d'admiration. Les esprits slaves, si calmes, si froids, avaient subi là un commencement de fermentation qui ne devait plus s'arrêter : ils emportèrent jusqu'aux rives de la Néva ce ferment de liberté recueilli sur

les rives de la Seine. Des sociétés secrètes se formèrent ; timides et peu nombreuses d'abord, elles agirent avec une grande circonspection, mais à mesure qu'elles s'étendirent, elles devinrent plus ardentes. La première qui avait été fondée en 1815 sous le nom de *Société des amis du bien public*, s'assembla pour la première fois à Moscou en 1817, et les fondateurs déclarèrent qu'ils avaient pour but principal la diffusion des lumières et l'amélioration des mœurs; mais en 1820 il fut convenu que ce résultat ne pouvant être obtenu sans un changement complet de gouvernement, la société était résolue à opérer ce changement par tous les moyens possibles, lorsqu'elle croirait le moment d'agir arrivé, ce qui devait demander encore plusieurs années.

Il s'en fallut de beaucoup pourtant que cette résolution fût prise à l'unanimité; un grand nombre d'officiers attachés à Alexandre voulaient que le tsar et son pouvoir fussent respectés, et les dissidents furent bientôt si nombreux que la société se sentant en péril, prit le parti de se dissoudre ; mais elle se reforma aussitôt sous le titre de *Société du Livre Vert*, et l'on n'y admit que des hommes résolus, énergiques et dont les principes bien connus répondaient au but qu'on se proposait. Afin d'agir avec plus d'efficacité, cette société se partagea en deux sections dites du *Nord* et du *Midi* ayant leur siége, l'une à Tulcsin, en Podolie, l'autre à Saint-Petersbourg. D'autres associations se joignirent à cette société du *Livre Vert*, et il fut convenu que la conjuration éclaterait au mois de mai 1826, époque à laquelle il paraissait certain qu'elle serait assez puissante pour opérer les réformes projetées. L'accord cessa bientôt d'être parfait : les deux sections s'entendaient parfaitement quant à ce qu'il fallait détruire, mais il en était

autrement pour ce qu'on devrait édifier. L'une, celle du Nord, voulait la république, l'autre voulait une monarchie représentative, et cette dernière était appuyée par une autre société dite des *Slaves réunis* qui était considérable.

Révolte à Saint-Pétersbourg (1825).

Cette fois on n'eut point recours à la dissolution; chacun, de son côté, continua à grossir ses rangs, et il demeura arrêté qu'on renverserait le gouvernement établi en se prêtant, pour y parvenir, un mutuel appui, sauf à chercher ensuite les moyens de s'entendre.

Ainsi que nous l'avons dit, les conjurés ne devaient agir ouvertement qu'au mois de mai 1826; la mort d'Alexandre précipita l'explosion. Aussitôt cette mort connue, le grand duc Constantin fut proclamé empereur par tous les corps de l'état ; mais bientôt un paquet cacheté, trouvé dans les archives du ministère vint tout changer. Ce paquet contenait une déclaration de Constantin, datée de 1822, portant que lui, grand duc, héritier présomptif du trône, ne se croyant ni l'esprit, ni la capacité, ni la force nécessaires pour gouverner, il priait le tsar, son frère, de permettre qu'il renonçât à tous les droits qu'il pourrait avoir à l'empire. A cette déclaration était jointe une lettre d'Alexandre, écrite en 1823 à Constantin, auquel il annonçait que prenant en considération l'intérêt de l'état, il acceptait sa renonciation volontaire et spontanée, et nommait tsarevitch son autre frère, le grand duc Nicolas.

Mais on sut bientôt que cette renonciation n'avait été faite ni volontairement, ni spontanément; qu'elle avait été au contraire exigée par Alexandre. Constantin avait résisté d'abord aux sollicitations et même aux menaces de

Ch. Geoffroy del et sc

LE Pce NARISKIN ET LE MEDECIN VANÇAD

SUPPLICE DES DIX MILLE MORCEAUX

l'empereur ; on lui avait fait comprendre alors tous les dangers qu'il y avait pour lui dans un désaccord de cette importance. On lui dit en outre qu'alors même qu'il échapperait à ces dangers, il ne pourrait espérer d'arriver au trône, attendu qu'il avait épousé une polonaise, ce qui était un motif de d'exhérédation, encore bien qu'Alexandre eût consenti à ce mariage. Enfin soit qu'il eût reconnu le mérite de ces raisons, soit qu'il fît mentalement des réserves, Constantin signa cette renonciation.

On a pensé qu'Alexandre, dans cette circonstance, avait agi d'après les motifs les plus louables ; que connaissant la violence de caractère de Constantin, il avait craint que ce prince, s'il arrivait au trône, ne renouvelât toutes les extravagances du règne de Paul Ier, ce qui eût infailliblement déterminé une explosion. Car Alexandre n'ignorait pas le changement qui s'était opéré dans l'esprit de son armée, depuis les deux campagnes de France. Mais on ne voit pas ce qu'il pouvait espérer en substituant Nicolas à Constantin. Nicolas n'est-il pas impitoyable comme l'était Paul ? On raconte de lui des bizarreries qui ne le cèdent en rien à celles de son père. A-t-il fait faire un pas à la civilisation ? A-t-il fait succéder l'ordre et la justice au pillage, aux exactions de toutes sortes ?... Demandez à la Pologne en deuil ce qu'il a fait de ses enfants ! Alexandre était donc guidé par un motif autre que celui énoncé plus haut, et ce motif est demeuré inconnu.

Le paquet trouvé dans les archives du ministère fut immédiatement communiqué à Nicolas. Alors se joua une de ces comédies de palais d'autant plus ridicules qu'elles ne trompent personne. Nicolas dit que les raisons qu'avait eues Constantin pour renoncer au trône pouvaient ne plus exister ; qu'en conséquence cet acte lui paraissait insuffisan

et qu'il n'acceptait point la couronne. Pendant que Nicolas montrait ces beaux sentiments, Constantin recevait la visite de l'impératrice, sa mère, et des membres les plus influents du sénat, qui, tous ensemble, lui déclaraient qu'une révolution terrible était imminente, et qu'elle éclaterait infailliblement s'il ne renouvelait sa renonciation au trône. Comme cela ne paraissait pas le déterminer à faire ce qu'on exigeait, les sénateurs lui firent entendre qu'en cas de conflit, le sénat tout entier reconnaîtrait les droits de Nicolas. Force étant donc au prince de faire bonne mine à mauvais jeu, il renouvela son acte de renonciation, et Nicolas déclara que, par amour pour la patrie et pour le bonheur des Russes, il consentait à monter sur le trône.

Cela produisit une grande sensation dans le pays, dans l'armée surtout, dont plusieurs régiments étaient sincèrement attachés à Constantin. Les sociétés s'agitèrent, mais partiellement; car elles étaient maintenant si nombreuses que l'ensemble devenait presque impossible. Et puis ce parti avait, comme tous les partis, ses enfants perdus, gens trop ardents, impatients d'agir, et faisant feu avant l'ordre, au risque de compromettre le succès. Déjà cette fraction mal disciplinée avait tenté d'assassiner Alexandre à Bobrouisk; un peu plus tard elle voulut le frapper à Tangarog, où il devait mourir bientôt sans le secours du poignard. Enfin ces impatients avaient agi avec si peu de circonspection que trois mois avant la mort de l'empereur, le général Diébitsch avait pu saisir plusieurs fils du complot. Mais la santé d'Alexandre était alors dans un si déplorable état que le général avait jugé convenable de ne rien dire de sa découverte, tout en se réservant pourtant de travailler à la rendre plus complète.

Telle était la situation des choses, lorsque Nicolas *con-*

sentit à monter sur le trône. Aussitôt la conjuration éclate : le régiment de Moscou, faisant partie de la jeune garde, refuse de prêter serment au nouveau tsar; cet exemple est suivi par plusieurs compagnies des marins de la garde qui, comme ce régiment se trouvaient alors à Saint-Pétersbourg. Tous prennent les armes et marchent contre le palais où se trouve Nicolas, aux cris de *liberté ! vive Constantin !* Le peuple s'émeut, des groupes se forment, une foule immense se joint aux soldats.

Chose étrange ! c'était au nom de Constantin que se faisait ce mouvement, et il est pourtant certain que le dessein des conjurés était de mettre à mort toute la famille impériale, et de proclamer la république. Les partis ont aussi leur hypocrisie, et *nos comédiens de quinze ans* en France, nous ont suffisamment édifiés sur ce point.

Cependant Nicolas, informé du danger qui le menaçait, s'était empressé de faire doubler les postes, et il avait réuni autour de lui toute la partie de la garnison sur laquelle il croyait pouvoir compter. Les révoltés, repoussés d'abord, reviennent trois fois à la charge sans plus de succès. Sommés de se rendre, ils refusent, et vont se former en carré sur la place. Là se montra tout entier le caractère russe : ces hommes ont échoué, donc ils doivent mourir ; ils ne comprennent point qu'il puisse y avoir pour eux d'autre alternative. Mais, comme ils redoutent le knout, les cachots, la Sibérie, ils attendront, l'arme au bras, que la mitraille les broie. Ils attendirent peu : plusieurs canons amenés en toute hâte tonnèrent bientôt ; le régiment de Moscou fut presque entièrement anéanti ; les trois quarts des marins de la garde eurent le même sort ; le reste se sauva comme il put au milieu de la confusion. Quant au peuple, il n'avait pas attendu que l'*ultima ratio regum* se fît entendre ; une

première tentative malheureuse avait suffi pour le décourager, et il était disparu comme par enchantement.

Tout n'était pas fini; mais il ne pouvait désormais se produire que des tentatives partielles. Pourtant le désespoir des principaux conjurés eût pu être redoutable; il ne leur fallait qu'un peu d'ensemble, certaines mesures pour arriver à un haut degré de puissance dans un pays où un Pugatscheff avait pu résister pendant plusieurs années à toutes les forces de l'empire.

Le lieutenant colonel du régiment de Tchernigow, alors en garnison à Wasilkow apprend que son nom a été prononcé dans l'échauffourée de Saint-Pétersbourg. Son parti est pris sur le champ; il réunit les compagnies sur lesquelles il croit pouvoir compter, et il appelle aux armes les populations et les forces militaires des environs. Les princes Odoierskoï, Obolinskoï se joiguent à lui Troubetzkoï, ainsi que quatre frères de la famille des Bétuscheff; mais, on se compte, et le découragement se fait vite sentir; les troupes se débandent, et plus de quinze cents des conspirateurs sont arrêtés en très peu de temps.

Mais, comment comprendre dans une même procédure et juger en même temps plus de quinze cents accusés?

Cela eût paru fort difficile à Paris, même en transportant le lieu des séances dans les déserts de l'Odéon, ainsi qu'il était question de le faire lors du procès des derniers ministres de Charles X. En Russie, les difficultés de cette nature se lèvent beaucoup plus aisément : on tient les coupables; parmi les malheureux réputés tels, il est probablement beaucoup d'innocents; qu'importe?

A tort et à travers
Punissons les pervers?

La maxime est horrible, mais elle est d'une application facile. Ainsi point de jugement. On fait grâce à un certain nombre des prisonniers les plus compromis, parce qu'un acte de ce genre produit toujours un assez bon effet au commencement d'un règne. Mais en même temps, plusieurs centaines de ces malheureux sont étranglés dans les cachots, sans forme de procès, et par l'ordre de Nicolas, ce souverain qui n'acceptait la couronne que par patriotisme et pour le bonheur des Russes! Quant aux autres, on les envoie en Sibérie où l'on vient de découvrir de nouvelles mines qu'ils exploiteront sans qu'il en coûte autre chose que la nourriture nécessaire pour les empêcher de mourir de faim... N'est-ce pas là un acte de sage administration?

La Russie sous Nicolas (1825).

Tout est fini; les conjurés sont morts ou dispersés, la terreur règne dans l'armée, et Nicolas est sur le trône. Sans doute le nouveau tsar, qui semble si désireux de faire le bonheur du peuple russe, va tenter d'adoucir les mœurs de ce peuple encore à demi sauvage: le bruit des armes a trop longtemps retenti; c'est par la paix sans doute qu'il va travailler au grand œuvre de la civilisation..... Erreur! C'est la paix, selon lui, qui a enfanté les conspirations: il faut de l'aliment à l'esprit militaire, en d'autres termes, il faut que les soldats tuent pour être satisfaits. Eh bien! il fera la guerre, et ses soldats tueront! Mais alors que devient ce fameux acte de la Sainte-Alliance, dans lequel on proclame, *au nom de la très sainte et indivisible Trinité*, « la résolution des princes contractants de prendre pour seuls guides, tant dans l'administration de leurs

États respectifs, que dans leurs rapports politiques avec tout autre gouvernement, les principes de justice, de charité chrétienne et de paix, qui, loin de n'être applicables qu'à des intérêts privés, doivent avoir une influence immédiate sur les conseils des princes? »

La déclaration deviendra ce qu'elle pourra; en attendant Nicolas va faire la guerre aux Turcs.

Mais d'autres événements qui se préparaient depuis longtemps ne devaient pas tarder à appeler l'attention du tsar sur un autre point. On sait qu'aux termes des traités de Vienne, en 1815, Alexandre avait pris le titre de roi de Pologne; la constitution qu'il donna à ce royaume était ainsi conçue :

« Le gouvernement se compose de trois pouvoirs : le roi, une chambre haute et une chambre basse. Le pouvoir exécutif réside dans la personne du roi et dans celle de ses officiers. La couronne doit être héréditaire. Le roi déclare la guerre, nomme les ministres, les sénateurs, les conseillers d'état, les membres de l'ordre judiciaire, les évêques, etc.; il convoque, proroge ou dissout les chambres. Le roi peut nommer un lieutenant du royaume qui doit être membre de la famille royale ou Polonais. Le roi, ou son lieutenant, est assisté d'un conseil d'état. L'administration ministérielle est divisée en cinq départements : 1° le département de l'éducation publique; 2° le département de la justice; 3° le département de la police ou de l'intérieur; 4° le département de la guerre; 5° le département des finances.

« Tous ces départements sont sous la surveillance d'un ministre.

« Les ministres sont responsables de tout acte ou de tout décret contraire à la constitution.

« Le roi et les deux chambres forment l'autorité législative. Le sénat ou la chambre haute, se compose des princes du sang royal, d'évêques, de palatins et de castellans. Leurs fonctions sont à vie, et ils sont nommés par le roi. Cependant le sénat présente deux candidats quand une place vient à vaquer dans ce corps, et le roi choisit. Un sénateur doit payer au moins douze cents florins polonais d'impositions. Le nombre des sénateurs ne doit jamais excéder la moitié de celui des membres de la chambre basse.

« Cette dernière chambre se compose de soixante dix-sept membres qui doivent être élus par les nobles dans les districts, un par chaque district; et cinquante-un membres sont élus par les communes. Il faut, pour être nonce ou député, être âgé de trente ans et payer cent florins polonais d'impôts. Tout membre cesse d'être député dès qu'il accepte un emploi civil ou militaire. Les électeurs des communes sont les propriétaires, les manufacturiers, et ceux qui ont un fonds de commerce ou un capital s'élevant au moins à la somme de dix mille florins, tous les curés et vicaires, les professeurs, et en général tous ceux qui ont acquis de la réputation dans l'exercice d'une profession libérale.

« La diète doit se réunir tous les deux ans, à Varsovie, et siéger pendant trente jours. Toutes les motions sont décidées par la majorité des votes, et un projet de loi adopté par une chambre doit être aussitôt porté à l'autre. Tous les projets de loi relatifs aux finances doivent être portés d'abord à la chambre basse. Chaque projet de loi n'est considéré comme définitivement adopté qu'après le consentement du roi.

« La couronne du royaume de Pologne est héréditaire dans notre personne et dans celle de nos descendants, hé-

ritiers et successeurs, suivant l'ordre établi pour le trône impérial de Russie.

« Les relations politiques extérieures de notre empire seront communes au royaume de Pologne.

« La religion catholique romaine, professée par la plus grande partie des habitants de la Pologne, sera l'objet des soins particuliers du gouvernement; mais sans déroger en aucune manière à la liberté des autres cultes qui peuvent être professés, et qui sont également placés sous la protection du gouvernement.

« La liberté de la presse est garantie. La loi réglera les moyens d'en réprimer les abus.

« La loi protége également tous les citoyens, sans distinction de classe ou de condition.

« Chaque individu arrêté sera traduit, dans le délai de trois jours au plus, devant un tribunal compétent, pour être interrogé ou jugé d'après les formes prescrites. S'il est acquitté à son interrogatoire, il sera mis en liberté.

« Les emplois publics, civils ou militaires ne peuvent être exercés que par des Polonais.

« La nation aura pour toujours une représentation nationale qui se composera du roi et des deux chambres. Le sénat formera la première de ces chambres; les nonces et les députés des communes formeront la seconde.

« Tous nos successeurs au trône de Pologne sont engagés à se faire couronner rois de Pologne dans la capitale, suivant la forme que nous déterminerons, et ils prêteront le serment ci-dessous :

« *Je jure et promets, devant Dieu et son Évangile, de maintenir et de soutenir la charte constitutionnelle de tout mon pouvoir.*

« La chambre est présidée par un maréchal choisi parmi les membres et nommé par le roi.

« Les membres de la chambre des députés exercent leurs fonctions pendant six ans. Tous les deux ans le tiers de ces membres est renouvelé. Ainsi, et pour la première fois, un tiers seulement des membres de la chambre des députés demeure en fonctions pendant deux ans, et un autre tiers pendant quatre ans. La liste des membres sortants à cette époque est tirée au sort.

« Le roi a le droit de dissoudre la chambre des représentants. S'il use de son droit, la chambre se sépare, et le roi ordonne, dans le cours de deux mois, de nouvelles élections.

« L'ordre judiciaire est constitutionnellement indépendant. Il y aura des justices de paix pour toutes les classes des habitants. »

On est d'abord, et à juste titre, frappé d'étonnement en voyant un empereur de Russie octroyer aux Polonais une charte conçue dans un esprit aussi libéral ; mais l'étonnement cesse quand on se rappelle le cas que d'ordinaire les despotes font de leurs promesses et de leurs serments : la charte polonaise ne devait être qu'un mensonge, et nous n'avons rapporté les principales dispositions de ce document que pour montrer comment se jouent des choses les plus saintes ces tartufes couronnés qui invoquent à tout propos *Dieu et son Évangile*.

Constantin, auquel Alexandre avait confié le gouvernement du royaume, ne tarda pas à montrer toute la haine qu'il portait à la constitution : il en torturait l'esprit et la lettre sans s'inquiéter de ce qui en résulterait ; bientôt il en vint à déclarer que le gouvernement de la Pologne était impossible avec la liberté de la presse, et l'autocrate, en

bon frère, supprima cette liberté. La chambre basse s'émut vivement de cette violation qui ne pouvait manquer d'être suivie de choses plus odieuses encore, et pour témoigner leur mécontentement les députés rejetèrent plusieurs projets de loi. Alexandre chargea Constantin de faire savoir aux membres de la chambre élective que s'ils persistaient dans cette voie, il saurait *les faire rentrer dans le devoir*. Puis il écrivit aux chambres une déclaration dans laquelle il disait qu'il avait été trop généreux envers la Pologne ; qu'il avait maintenant résolu de soumettre les esprits indociles, et qu'il était fort disposé à retirer aux Polonais toutes les grâces qu'il leur avait faites.

Ce langage indigna les patriotes, et une conspiration se forma, ayant pour but de rendre à la Pologne l'indépendance nationale et la liberté. Mais, dans cette circonstance, les Polonais auxquels on a si justement donné le nom de Français du Nord, n'eurent pas toute la circonspection nécessaire au succès ; ils voulaient arriver trop vite, et la facilité avec laquelle les conjurés admirent dans leurs rangs tous les personnages qui se présentèrent leur devint fatale : la police ne tarda pas à tenir les fils du complot. Constantin ordonna l'arrestation d'un grand nombre de personnes ; on entassa les suspects par milliers dans les prisons ; mais on ne put saisir aucune pièce à conviction : rien n'avait été écrit ; il n'y avait eu aucun commencement d'exécution, et le plan de la conjuration n'était connu que des chefs, desquels il fut impossible d'obtenir le moindre aveu. On ne pouvait donc mettre les prisonniers en jugement ; les preuves manquant absolument. D'ailleurs, comme d'après la constitution dont cet article n'avait pas encore été violé, les membres de l'ordre judiciaire étaient tous Polonais, un acquittement eût été à peu près certain en tout état

de cause. Un gouvernement loyal eût été fort embarrassé; Constantin, digne fils de Paul Ier, ne le fut pas le moins du monde : on ne peut pas faire exécuter ces prisonniers légalement? Eh bien ! on les tuera à huis clos dans leurs cachots.

Bientôt, en effet, le bruit se répandit que de nombreux cadavres, extraits de diverses prisons, étaient chaque nuit enterrés clandestinement. La terreur se répandit dans la capitale ; mais les hommes énergiques, et ils sont nombreux dans ce pays, n'en sentirent que plus vivement la néçessité d'écraser le tyran. De nouvelles sociétés patriotiques se formèrent ; et en même temps, comme pour stimuler l'amour de la liberté que nourrissaient tant de cœurs généreux, le tsar enlevait à la Pologne les derniers semblants de liberté qu'elle eût conservés.

Nicolas et la Pologne (1825 à 1832).

Telle était la situation de la Pologne, lorsque Nicolas succéda à Alexandre. Dès lors le despotisme de Constantin eut les coudées franches, car Nicolas nourrissait une sorte de haine instinctive contre les Polonais, et il n'avait pas hésité, en plusieurs circonstances, à désapprouver hautement l'usage qu'avait fait Alexandre de son autorité pour donner à ces brouillons (les Polonais) des armes contre leur maître.

Cinq années s'écoulèrent sans que les chambres fussent convoquées, et sans que le gouvernement prît seulement la peine de faire connaître les raisons qui le déterminaient à en agir ainsi. Mais ces cinq années de souffrances n'avaient pas été entièrement perdues pour la liberté : des conspirations formidables s'étaient organisées, et lorsque

la nouvelle de la révolution française de 1830 arriva à Varsovie, tout était préparé dans cette capitale pour un mouvement national. Qu'on juge de la joie que la victoire des Parisiens causa aux Polonais! Les plus tièdes se sentirent transportés d'enthousiasme : l'heure de la délivrance allait donc sonner! Un des chefs du vaste complot dont le secret, depuis cinq ans, avait été si bien gardé, était le capitaine Wysoçki; ce fut lui que l'on chargea de porter le premier coup.

Le 28 novembre 1830, tous les conjurés reçoivent l'ordre de se tenir en armes et prêts à agir pour le lendemain vers la fin du jour. Le 29, à l'heure fixée, Wysoçki, à la tête de cent soixante hommes seulement, sortis de la caserne des porte-enseignes, charge, à Lazienski, la cavalerie russe. Attaqués ainsi à l'improviste, les Russes reculent en désordre; mais s'apercevant bientôt de la faiblesse numérique de leurs adversaires, ils se rallient, font face, et un combat terrible s'engage. Wysoçki et les cent soixante jeunes gens qu'il commande ont résolu de se faire tuer plutôt que de reculer ou de se laisser prendre, et tel eût été leur destin à tous si un détachement de troupes polonaises n'était accouru à leur secours. Le combat se rétablit; la cavalerie russe est écrasée et ses débris s'enfuient en désordre.

Pendant que cela se passait, un autre parti des conjurés envahissait l'hôtel de Constantin; mais aux premiers coups de feu qui s'étaient fait entendre, le grand duc avait pris la fuite. C'était un ôtage précieux qui échappait aux patriotes; le sort de la Pologne dépendait peut-être de cette capture. Vers dix heures du soir on se battait dans toutes les rues, sur toutes les places. La garnison russe était nombreuse, bien armée, tandis que la masse du peuple qui

s'était jointe aux conjurés manquait d'armes et surtout de munitions. Qu'importe ! le courage suppléera à tout ; ce sont des hommes libres qui entreprennent de chasser des esclaves, le succès ne doit pas être douteux. Un gros d'insurgés des moins mal armés attaque l'arsenal ; la mitraille russe balaie les premiers rangs, mais ils se reforment rapidement ; les attaques se succèdent sans interruption et les Russes commencent à fléchir. Un dernier effort achève de les mettre en fuite : l'arsenal est pris ; trente mille citoyens sont aussitôt armés de fusils ; des munitions abondantes sont distribuées sur tous les points. Le 30, la révolution est accomplie : les Russes ont abandonné la ville, et ils opèrent leur retraite en toute hâte. Un conseil de gouvernement est nommé ; l'indépendance de la Pologne est proclamée !

Par malheur, il y avait là comme ailleurs les hommes du jour et ceux du lendemain ; les premiers, qui avaient vaincu, et les derniers qui se proposaient de profiter, pour arriver au pouvoir, des résultats de la lutte terrible pendant laquelle ils s'étaient tenus cachés. Des dissensions éclatèrent ; au conseil de gouvernement nommé d'abord succéda un gouvernement provisoire ; puis le général Chlopicki fut proclamé dictateur.

Le plan de conduite que se proposait de suivre ce général semblait assez bien conçu : sentant l'impossibilité de lutter contre la Russie, à moins d'être secouru par quelque puissance, il voulait laisser toutes choses en place afin de calmer quelque peu la colère de Nicolas et de lui faire concevoir l'espérance d'une prochaine soumission moyennant certaines garanties. Il pensait que pendant que l'on négocierait avec le tsar, la France, sur laquelle on comptait, prendrait un parti. Si on en obtenait des secours, on rompait avec

Nicolas ; si cet appui manquait, on continuait à négocier afin d'obtenir les meilleures conditions possibles.

Mais le tsar ne voulut rien entendre, et il répondit aux premières ouvertures par un message dans lequel il prodiguait aux Polonais l'insulte et le mépris. « Commencez par arrêter et punir les traîtres, écrivait-il; que justice soit faite des infâmes auteurs du complot qui a eu un si déplorable résultat, et lorsque vous aurez ainsi témoigné votre repentir, notre pardon pourra vous atteindre. »

La diète laissa éclater toute son indignation lorsqu'elle reçut communication de ce message, et elle s'empressa de publier cette déclaration :

« Les traités, même les plus solennels, ne sont obligatoires qu'autant qu'ils sont fidèlement observés par les parties contractantes. La longanimité avec laquelle nous avons supporté nos longues souffrances est connue du monde entier. La violation, si souvent répétée, des libertés qui nous étaient garanties par le serment de deux monarques, délie aujourd'hui la nation polonaise du serment qu'elle avait prêté à son souverain. L'empereur Nicolas ayant reconnu que le premier coup de canon tiré de notre côté serait le signal de la ruine de la Pologne, toute espérance d'obtenir la réparation de tant d'injures nous est enlevée, et nous n'avons plus à écouter que les conseils d'un noble désespoir. En conséquence, la nation polonaise, représentée par ses deux chambres, se déclare peuple indépendant et investi du droit de donner la couronne à celui qu'elle en jugera le plus digne. »

Cette énergique déclaration fut accueillie à Varsovie avec le plus vif enthousiasme ; chaque habitant de cette capitale était devenu soldat, et tous étaient prêts à verser pour la patrie jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Cet enthou-

siasme fut partagé par la nation tout entière. Cependant, il faut bien le dire, on discutait trop à Varsovie, et l'on n'agissait pas assez. Partout, dans des circonstances semblables, ce sont les grands parleurs qui ont tout compromis, tout gâté, et c'est à juste titre que l'on a dit que les orateurs et les avocats sont le fléau de notre époque. Les Russes, beaucoup moins diserts, se disposaient activement à écraser les insurgés : une armée de près de cent vingt mille hommes s'organisait; quatre cents pièces de canon étaient prêtes à vomir la mitraille. « Mon armée, avait dit Nicolas, ne fera en quelque sorte qu'une étape des frontières à Varsovie ; nous châtierons les mutins, les traîtres, de manière à leur ôter l'envie de recommencer. Ils veulent des garanties, on leur donnera le knout, et désormais, pour eux, ma main sera celle du maître justement irrité. »

Cette prédiction ne devait pas s'accomplir tout entière, malgré la faiblesse numérique des Polonais qui, à ces nombreux bataillons, n'avaient à opposer qu'environ quarante cinq mille hommes assez mal équipés et dont une partie n'étaient armés que de faux. Le plan de campagne fut discuté en conseil : plusieurs généraux voulaient qu'on n'attendît pas les Russes :

— Il faut frapper le premier coup, disait le général Clopicki, attaquer l'ennemi de front, afin de l'étonner, de lui faire croire à des forces doubles de celles dont nous pouvons disposer. Nous pouvons ainsi parvenir à isoler les ailes du centre, et les battre ensuite séparément.

Ce plan ne fut pas adopté ; les insurgés concentrèrent leurs forces près de Varsovie, où elles attendirent avec impatience l'ennemi.

Il n'entre pas dans notre plan de faire l'historique des opérations militaires qui suivirent et pendant lesquelles les

Polonais se couvrirent de gloire. Nous dirons seulement que cette terrible armée du tsar qui ne devait faire qu'une étape jusqu'à Varsovie, fut battue dans la première affaire par trente mille Polonais, et qu'après quatre combats successifs, Diébitch, qui commandait cette armée, fut obligé de battre en retraite après avoir perdu plus de dix mille hommes. Plusieurs victoires plus importantes furent ensuite remportées par les Polonais, et dans une seule affaire le général Lubienski fit aux Russes douze mille prisonniers. Il y avait loin de ce résultat à la jactance de Nicolas !

Malheureusement, ces succès ne devaient pas sauver la Pologne dont les braves enfants tendaient vers la France des mains suppliantes. Les insurgés avaient contre eux quelque chose de plus redoutable que les soldats du tsar : ils avaient la diplomatie européenne ; ils avaient tous ces fauteurs de mensonge, d'espionnage et de trahisons; tous ces faiseurs de protocoles, ces grands paperassiers dont le dernier mot est toujours : *il faut accepter les événements accomplis.* Hélas ! c'était alors en France que ces hommes intriguaient avec le plus d'activité ; ils y étaient devenus les maîtres et ils avaient décidé que la Pologne serait effacée du nombre des nations.

L'incertitude où étaient les insurgés sur les dispositions du gouvernement français devait leur être plus funeste que l'assurance de n'être pas secourus ; il en résultait dans leurs opérations des tâtonnements, des lenteurs qui diminuaient les ressources tout en laissant à l'ennemi le temps de faire ses dispositions. Le peuple se crut trahi par ceux qu'il avait choisis pour le défendre ; l'émeute gronda bientôt dans les rues de Varsovie ; la population de cette capitale se souleva. Au lieu de chercher à rétablir l'ordre, les membres du gouvernement prirent la fuite. Alors la

fureur du peuple fut à son comble. Un certain nombre de personnages avaient été arrêtés comme accusés de haute trahison ; une foule immense assaillit le château royal où ils étaient détenus, et tous furent impitoyablement massacrés.

A Dieu ne plaise que nous songions à excuser des actes aussi horribles ; mais les plus coupables n'étaient-ils pas ces hommes qui, après avoir ambitionné le pouvoir, après avoir lâchement flatté le peuple et lui avoir promis des merveilles, l'abandonnaient, ne songeant qu'à tirer parti de leur position dans leur intérêt particulier, et péroraient quand il était si important d'agir? Ils étaient parvenus à jeter le désespoir dans tous les cœurs, et c'est à eux surtout qu'il faut demander compte des actes de cette folie furieuse qu'ils avaient fait naître.

Les Russes cependant se disposaient à attaquer Varsovie défendue seulement par vingt mille hommes. Le 6 septembre l'attaque commence ; la défense est telle qu'on doit l'attendre d'un peuple énergique dont la bravoure est connue du monde entier ; mais après dix heures de combat il fut aisé de prévoir le résultat de la lutte. Le lendemain, après une trêve de trois heures qui n'a rien produit, le feu recommence avec plus de fureur : les ouvrages avancés sont emportés par l'ennemi, le bombardement commence. A neuf heures du soir on ne combattait plus qu'à la lueur de l'incendie. Les Polonais, dans ces deux journées, avaient perdu cinq mille hommes.

« Le 8, dit M. Hauréau dans l'ouvrage duquel nous avons puisé quelques-uns de ces détails, les Russes entrèrent à Varsovie. Ils n'y rencontrèrent que des femmes éplorées, que des vieillards accablés par le regret d'avoir trop vécu : toute la population virile s'était éloignée pour ne pas assister à ce spectacle de honte. Un seul homme osa

publiquement manifester de la joie; mais c'était un étranger. Disons le nom de cet homme, et qu'on ne l'oublie pas : c'était M. Durand, consul-général de la France à Varsovie, le principal agent de M. le maréchal Sébastiani. »

Le 5 octobre, vingt mille Polonais passaient la frontière prussienne sous la conduite du général Rybinski qui, pour adieux à sa patrie, publia cette déclaration qui restera comme monument du plus pur patriotisme.

« Le monde connaît déjà les motifs qui ont porté la nation polonaise à se soulever et à revendiquer, les armes à la main, les droits imprescriptibles que le temps ni la force n'ont pu lui ravir. Le manifeste publié par les chambres réunies de Pologne a fait connaître à l'Europe civilisée les abus dont les Polonais avaient été victimes, les griefs dont ils avaient demandé le redressement et l'accueil que leurs justes représentations avaient reçu de l'empereur de Russie. Sourd à la voix du peuple polonais, c'est par la guerre qu'il répondit à nos réclamations, et des combats meurtriers s'engagèrent aussitôt entre le puissant empire du Nord et une poignée de braves, armés pour défendre la plus noble des causes. Souvent conduits à la victoire, les Polonais prouvèrent sur les champs de bataille qu'ils savaient soutenir leurs droits; et tous les citoyens témoignèrent assez par leur conduite publique et privée qu'il n'était pas de sacrifice qu'ils ne fussent prêts à faire avec joie sur l'autel de la patrie. La justice de l'histoire, celle des souverains et des peuples, à laquelle les Polonais, victimes d'une cruelle destinée, ne cessent d'en appeler, saura apprécier la noblesse de leur entreprise, la grandeur de leurs efforts, leur persévérance dans le malheur, et la difficulté, l'impossibilité de reconquérir leur indé-

pendance et l'intégrité de leurs frontières, sans une assistance étrangère à laquelle ils croyaient avoir quelques droits.

« La lutte dura pendant près d'un an, avec des chances égales la plupart du temps. Mais la supériorité matérielle de l'ennemi, l'épuisement du trésor public, des munitions de guerre et des autres ressources du pays, la perte de tout espoir d'une intervention étrangère quelconque, le manque d'éléments indispensables pour soutenir d'aussi grands efforts, amenèrent des résultats qui rendirent plus difficile que jamais la continuation de la lutte. Elle devint impossible après l'évacuation de Varsovie, ce foyer de patriotisme contre lequel l'ennemi avait employé l'élite de son armée et réuni la presque totalité de ses forces. Après la perte d'un point militaire aussi important, et pour empêcher qu'une seule goutte du sang des braves fût versée sans utilité pour la cause, le commandant en chef de l'armée polonaise, sans préjuger en rien les décisions de la représentation nationale et n'agissant qu'au nom de l'armée, entra avec le maréchal Paszkiéwitch en pourparler : son but était de conclure une armistice pour arrêter l'effusion du sang et fixer les bases d'une pacification prochaine. L'armée déclarait même qu'elle était prête à se soumettre à son ancien souverain, pourvu que l'empereur de toutes les Russies, comme roi constitutionnel de Pologne, basât son règne sur des institutions nationales, qu'il garantît l'oubli du passé à tous les habitants qui avaient pris une part quelconque à la révolution, et qu'il ne fût rien proposé à l'armée polonaise d'incompatible avec son honneur et sa dignité. Cette négociation, qui dura plus de vingt jours, fut d'abord conduite avec des apparences de modération qui semblaient promettre le succès ; mais bientôt

elle prit un caractère d'exigence qui se changea à la fin en un ordre positif de la part du maréchal Paszkiéwitch de se soumettre sans condition et d'attendre la clémence de l'empereur. Pendant ce temps, les armées russes avaient pris, contrairement à la bonne foi, des positions militaires qui menaçaient la nôtre d'une destruction complète. C'est dans cet état de choses que le commandant de l'armée polonaise crut devoir se rapprocher des frontières de la Prusse et y chercher pour son armée un asile que le noble caractère du souverain lui garantissait.

« Avant de quitter, cependant, cette terre natale, cette terre arrosée du sang et des larmes des Polonais, combattant pour leur patrie, le général en chef proteste devant Dieu et devant le monde que tout Polonais est aussi intimement persuadé de la justice et de la sainteté de sa cause, qu'il l'a toujours été et le sera toujours; en outre, il croit être de son devoir le plus sacré de réclamer, par cet acte public, l'intervention de toutes les nations civilisées, et notamment de celles qui, au congrès de Vienne, se sont intéressées à la cause polonaise. C'est à elles que la malheureuse nation polonaise confie son sort et son existence politique, d'une si grande influence sur la civilisation et le maintien de l'équilibre en Europe.

« Les Grecs, les Belges et tant d'autres peuples ont toujours été et ne peuvent cesser d'être l'objet d'un intérêt commun de la part des souverains; les Polonais seraient-ils les seuls auxquels leur protection devrait être refusée? Non, l'intérêt des nations, la conscience et la dignité des souverains ne permettent pas d'admettre cette idée. C'est donc à vous, c'est aux vœux de vos peuples que s'adresse avec confiance la noble et infortunée nation polonaise; elle vous conjure, au nom de Dieu, des droits des nations, au

nom de l'humanité, de lui accorder votre appui pour la conservation de ses priviléges nationaux, et pour des arrangements conformes au bien-être général et à celui de la Pologne. »

L'ordre règne à Varsovie, disait, en France, à la tribune de la chambre des députés, le ministre des affaires étrangères, après l'entrée des Russes dans la capitale de la Pologne. — Oui, lui fut-il répondu des bancs de l'opposition; mais c'est l'ordre des tombeaux!

Hélas! c'était pis que cela : c'était l'ordre dans le vol, les spoliations, les tortures, les supplices de tout genre. Aussitôt que la révolution fut vaincue, le tsar donna un libre cours à sa fureur; il semblait infatigable quand il s'agissait de tuer, de torturer. Il passait une partie des nuits à adresser et signer des listes de proscription, des ordres d'assassinat, et à récapituler le montant des confiscations opérées ou projetées. Quant à l'intervention de la justice on ne devait y avoir recours que pour la forme, alors que toutes les vengeances seraient satisfaites, que la Pologne serait à peu près déserte et qu'on n'y trouverait plus rien à prendre.

Après la capitulation de Varsovie, plus de cent mille Polonais s'étaient volontairement expatriés; plus de quarante mille, pendant les dix mois qu'avait duré l'insurrection, étaient tombés sur les champs de bataille; la misère, les privations, le désespoir en avaient tué plus de trente mille. Nicolas, à peine maître de Varsovie, songe à compléter l'œuvre de la destruction. Pas n'est besoin de jugement; tous les Polonais sont également coupables à ses yeux, et c'est par masses et sans examen préalable qu'il les fait *transplanter*. Nous soulignons ce mot qui est de lui. Dès les premiers mois de l'année 1832, dit un honorable pu-

bliciste anglais, on rencontrait sur les routes de la Russie de longues colonnes de Polonais de toute condition, qui, enchaînés dix par dix, étaient conduits à pied en Sibérie. On calculait déjà à cette époque que plus de soixante mille Polonais avaient été ainsi envoyés dans les déserts glacés de la Russie asiatique.

Nous venons de dire que cela s'exécutait sans examen ; il n'en était pourtant pas toujours ainsi : certains fonctionnaires avaient pris la peine de créer des catégories de coupables ; et Nicolas, obéissant à l'instinct du tigre qui le fait jouer avec sa proie, avait déclaré que quelques-unes de ces catégories, désignées par lui, pouvaient compter sur sa clémence. Ces malheureux commençaient à respirer, lorsque parut un oukase prescrivant l'exil de quarante cinq mille familles nobles, prises dans ces catégories amnistiées. L'oukase fut envoyé aux autorités chargées d'en exécuter la teneur, accompagné d'une instruction du ministre de sa gracieuse majesté, portant que les gens qu'elle concernait étaient ceux : « 1° qui, ayant pris part à la dernière insurrection, sont venus témoigner leur repentir dans les délais fixés, ou qui, ayant été compris dans une autre catégorie, ont depuis obtenu grâce de l'empereur ; 2° ceux que leur manière de vivre *pourrait faire soupçonner d'avoir une tendance à devenir suspects.* »

Voilà la clémence de sa majesté tsarienne : les malheureux de la première catégorie auraient pu être fusillés, décapités ; mais, attendu que l'empereur leur a fait grâce, leur supplice sera plus terrible : ils feront mille lieues à pied et enchaînés pour aller mourir dans un désert de glace ! Mais que dire de la désignation de ceux de la seconde, que *leur manière de vivre peut faire soupçonner d'avoir une tendance à devenir suspects ?* Jamais la sottise

la plus ignoble s'était-elle aussi intimement jointe au despotisme, au mensonge et à la cruauté?... Ce n'est pas tout, le ministre ajoute que cette instruction jointe à l'oukase, ayant été soumise à l'empereur, sa majesté y ajouta, de sa propre main, « que, dans aucun cas, le gouvernement ne sera responsable des dettes des *transplantés*, et que néanmoins les personnes à transplanter ne devront pas être prévenues d'avance de la décision prise à leur égard, toute liberté étant d'ailleurs laissée aux créanciers pour aviser à se faire payer; que la préférence, pour la transplantation, devant être donnée aux gens capables de travailler, il fallait commencer par eux sans s'occuper de leurs familles qui auraient toujours le temps de les rejoindre ; que quant aux gentilshommes pauvres, ils doivent être transplantés sur la ligne du Caucase et incorporés, comme simples soldats, dans les régiments de Cosaques qui occupent cette ligne. »

Oui, la main impériale de Nicolas a daigné écrire ces monstrueuses, ces honteuses choses ! et il est permis d'espérer que quelques-uns de ces autographes resteront, comme autant de stygmates ineffaçables.

Cependant la dépopulation de la Pologne n'était pas encore assez rapide au gré du tsar; en conséquence ordre fut donné, dans le même temps, aux autorités russes en Pologne, de s'emparer, de vive force, de tous les enfants mâles pauvres ou orphelins, et de les diriger sur les compagnies coloniales; dans quelques provinces, la mesure s'étendit à tous les enfants des deux sexes à quelques classes qu'ils appartinssent, de sorte que presque toute la génération naissante disparut. Dans les provinces où l'on ne voulait prendre que les enfants des pauvres, on eut recours à un stratagème bien digne du tyran et de ses sbires : on

fit publier que l'empereur, prenant en considération les maux causés par la guerre et la cherté des subsistances, avait résolu de secourir ceux de ses sujets polonais qui se trouvaient dans le besoin; qu'en conséquence les chefs de familles malaisées étaient invités à aller faire inscrire chez les commissaires de police de leur arrondissement leur nom, le lieu de leur demeure et le nombre de leurs enfants. Or la pauvreté, la misère étant l'état normal de la plus grande partie des habitants de la Pologne depuis qu'ils gémissent sous la tyrannie moscovite, un nombre immense de pères ou mères de familles vinrent faire les déclarations prescrites, espérant ainsi avoir bientôt un peu de pain à donner à leurs enfants; mais dès que les inscriptions furent terminées, on livra les registres qui les contenaient aux agents du tsar; des soldats assez nombreux pour que l'opération se fît rapidement, furent mis sous leurs ordres, et en quelques jours on enleva, non-seulement tous les enfants inscrits comme pauvres, mais tous ceux appartenant à des parents qui, selon l'expression de Nicolas, pouvaient *être soupçonnés de tendance à devenir suspects*.

Cela parut encore trop lent : « Pour aller plus vite, et s'épargner le soin des recherches, on exécuta dans les écoles élémentaires des paroisses et des arrondissements de Varsovie, des *razias*, qui procurèrent l'arrestation d'une foule d'enfants mâles. Toutes les institutions de bienfaisance se virent de même enlever leurs jeunes pensionnaires. Nous citerons, entre autres, l'école établie dans les casernes d'Alexandre pour les fils des soldats, et l'hôpital de l'Enfant-Jésus, consacré aux enfants trouvés... Des milliers de jeunes garçons furent arrachés des bras de leurs familles éplorées, sans pitié pour le désespoir de leurs



Ch. Geoffroy del. et sc.

LESTOCQ

DÉTERMINE ÉLISABETH A DÉTRONER IVAN VI

mères, pour les supplications et les larmes de tous ceux qui les entouraient. Le foyer domestique fut envahi, souillé par les sbires ; il y eut des scènes lamentables, des drames déchirants : l'amour maternel aux prises avec la vengeance implacable d'un tyran ; ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable au monde, en présence de ce qu'il y a de plus odieux !... Le 5 mai 1832, quatre convois, chacun de cent cinquante enfants, avaient déjà été secrètement expédiés de Varsovie seulement. Le cinquième, composé de vingt et quelques chariots remplis de garçons de six à dix-sept ans, fut organisé en plein jour, le 17 du même mois. Depuis quelques jours, écrivait un témoin oculaire, le temps était froid et humide. Ce jour-là (le 17 mai) la pluie tombait à verse ; toutes les rues étaient désertes, quand tout-à-coup on entend le roulement des voitures et les pas des chevaux, des gémissements et des cris perçants de femmes. C'était une caravane d'enfants qui, partie des casernes d'Alexandre, s'avançait vers le pont de Praga, par le quartier Nowe Miasto, la rue Podwale et le faubourg de Cracovie. Chacun cherche chez lui ce qu'il a de provisions, de vêtements ou d'argent, l'envoie ou l'apporte aux voitures, pour ces êtres innocents arrachés pour toujours à leurs familles. De malheureuses mères ne veulent pas les quitter : elles s'efforcent d'arrêter les voitures ; tout le monde partage leur douleur, tous versent des larmes... Pleurs inutiles ! le désespoir d'une mère avait jadis désarmé la rage du lion de Florence ; il n'a pu toucher les barbares envahisseurs de la Pologne !

« Nous laissons à deviner les souffrances de ces enfants pendant les longs voyages auxquels on les condamnait. Exposés aux intempéries de la saison, mal vêtus, encore plus mal nourris, couchant, la nuit, dans des écuries ou

des granges, brutalisés par les Cosaques qu'on leur donnait pour escorte, le plus grand nombre succombait à la fatigue, au chagrin et aux privations. Quelquefois on les faisait marcher à pied, quand les petites voitures réservées aux malades étaient pleines. On abandonnait sur la route, en laissant auprès d'eux des vivres pour deux ou trois jours, ceux qui tombaient de lassitude et d'épuisement. Heureux les morts ! heureuses les victimes que Dieu, dans sa miséricorde, rappelait à lui avant qu'elles eussent atteint le but de ce pèlerinage de martyrs ! car les survivants sont devenus la proie de cet ennemi que leurs aînés ont combattu. Devenus les serviteurs de leurs bourreaux, ils expieront toute leur vie le crime héroïque de leurs pères. Ils sont perdus pour leurs familles, perdus pour leur patrie dont ils ignorent même la langue : de ces hommes nés pour la liberté, on a fait des esclaves ; le despotisme a pollué leur âme candide, et leur a soufflé le poison de la servitude (1). »

Mais on dira peut-être que les ordres du tsar avaient été mal compris, et qu'il ne saurait être responsable de la stupidité de ses agents .. Ses agents lui obéissaient, et souvent même leur zèle ne lui semblait pas assez ardent, et sa clémence, comme il appelait cela par dérision, aggravait assez ordinairement le supplice du malheureux qui l'implorait. En voici un exemple qui mérite d'être cité :

Le prince Sanguszko, héritier d'une des plus riches familles de Pologne, avait été un des premiers à prendre les armes contre les Russes. Après avoir fait des prodiges de valeur, il se vit, dans une des dernières affaires, environné de forces ennemies tellement supérieures en nombre à

---

(1) *Les Mystères de la Russie.*

celles qu'il commandait, qu'il reconnut l'impossibilité de vaincre. Longtemps il se défendit avec le courage du désespoir, et dix fois il se précipita au milieu des rangs ennemis pour y chercher la mort; mais il semblait que le fer et le feu fussent impuissants contre lui. Presque tous ses officiers étaient tombés à ses pieds; il ne lui restait qu'une poignée de soldats; mais il n'en était pas un qui songeât à reculer ou à se rendre.

— Frères! s'écrie le prince en se tournant vers ses soldats, pour la Pologne et la liberté!

A ce cri, les Russes s'arrêtent; car ils savent qu'il produit des miracles. Les Polonais se précipitent comme un torrent sur le front de bandière de l'ennemi; ils broient, renversent tout ce qui se trouve devant eux. Mais quelques rangs au travers desquels ils se sont fait jour se referment presque aussitôt.

— Point de prisonniers! crie le commandant russe.

— Non, non, point de prisonniers! répète le prince.

Et courant au commandant il le renverse d'un coup de sabre; en même temps il est lui-même atteint d'une balle, et il tombe au milieu de ses derniers soldats. On le crut mort d'abord; mais les Russes, en le dépouillant, reconnurent qu'il n'était qu'évanoui, et le commandant ennemi, qui n'était pas lui-même blessé dangereusement, le fit panser, espérant que si le prince ne mourait point, il lui serait tenu compte de cette importante capture.

Le brave Sanguszko guérit en effet; il était pourtant encore bien faible et il se soutenait à peine lorsqu'on le traduisit devant une commission pour y être jugé. Cela l'effraya peu, car il savait les ordres impitoyables donnés par le tsar, et il s'attendait à être condamné et fusillé immédiatement; mais on avait trouvé qu'une prompte mort avait le

double désavantage de ne pas inspirer une terreur suffisante, et de diminuer le nombre des esclaves qu'on pouvait envoyer aux mines.

— Je ne demande ni grâce ni merci, dit le prince après avoir répondu à quelques questions; je ne demande même pas justice, car vous n'êtes pas des juges; je demande seulement que l'on se hâte, et que l'on passe rapidement sur les formalités ordinaires, qui ne signifient rien ici.

Le jugement ne se fit pas attendre, et le prince s'entendit condamner à l'exil perpétuel et à la confiscation de tous ses biens. Cela lui jeta le désespoir dans le cœur : sa famille avait tout sacrifié pour la défense du pays, sa mère avait vendu ses biens, jusqu'à ses bijoux, pour qu'il pût acheter des armes, et il était le seul de cette famille qui possédât des domaines importants. La pensée que bientôt sa mère vénérable serait réduite à manger le pain de l'aumône lui broyait le cœur; il se décida à recourir au crédit de quelques personnages dont il avait été l'ami. Ces derniers l'engagèrent à espérer non-seulement la révocation de la confiscation, mais de la sentence entière qu'ils s'engageaient à solliciter de toutes leurs forces. Contre toute probabilité, ils tinrent parole : d'abord l'empereur ne voulut rien entendre; on espéra trouver un moment plus opportun, et les sollicitations se renouvelèrent.

— Voyons donc de quoi il s'agit, dit enfin Nicolas impatienté.

On croit le prince sauvé, et l'on s'empresse de présenter à l'empereur la sentence inique. Il la prend, la lit avec attention et dit :

— C'est vrai ; je vois que l'on n'a pas fait ce que l'on devait faire.

Les visages des solliciteurs sont radieux. Le tsar prend

une plume, et il écrit en marge de l'arrêt : « *Le condamné fera le voyage de Sibérie à pied!* »

Les amis du condamné, frappés de stupeur, mais ils n'osent se plaindre; car ils savent qu'il ne faudrait qu'un mot pour qu'on leur fît partager le sort de l'illustre victime.

En apprenent ce qui est arrivé, la mère du condamné prend la résolution de tout braver pour tenter de sauver son fils bien-aimé; elle court à Saint-Pétersbourg, et va se jeter aux pieds de l'empereur; elle ne demande pas une grâce entière; elle sait, dit-elle, que sa majesté a de justes sujets de colère, et elle n'implore qu'un adoucissement à la peine terrible qui a été prononcée.

— Votre fils doit-être traité comme un traître qu'il est, dit Nicolas; mais je veux bien qu'il soit traité comme un fou. Qu'il reconnaisse dans une déclaration écrite et authentique qu'il était aliéné lorsqu'il s'est jeté parmi les rebelles; que rendu à la raison, il confesse ses crimes, en demande humblement pardon... Qu'il attribue son aliénation passagère à quelque cause plausible, au désespoir dans lequel l'avait jeté la mort de sa femme par exemple, et quand il aura fait cela, nous aviserons.

La princesse douairière recouvre quelque espérance; elle se hâte de retourner vers son fils; mais ni ses prières ni ses larmes ne peuvent déterminer l'intrépide Sanguszko à commettre une lâcheté.

— Nicolas peut nous tuer, nous voler, dit-il; il n'est pas en son pouvoir de nous déshonorer.

Il demeura inébranlable dans cette résolution, et il partit, à pied, pour la Sibérie, avant même que sa blessure fût entièrement cicatrisée. Quatorze ans se sont écoulés depuis, et la princesse douairière n'a pas encore pu savoir dans quel coin de la Sibérie on avait relégué son fils bien-

aimé. Mais si le tsar sait punir, il sait aussi récompenser; en voici une preuve entre mille :

Un enfant de la Pologne, brave villageois, aimant sa patrie et ayant horreur de ses oppresseurs, avait, comme beaucoup d'autres, été incorporé de vive force dans un régiment russe. Il feint de se résigner, car il fallait obéir ou mourir sous le knout. Sa docilité apparente fait que, peu à peu, la surveillance particulière exercée envers les Polonais devient moins grande à son égard, et bientôt, mettant les circonstances à profit, il déserte pour revoir son village et fouler cette terre sainte de la patrie, que rien ne peut faire oublier aux nobles cœurs. Il arrive ; mais il n'ose se montrer, car les Russes sont ici, là, partout !... Pendant quelques jours, il se cache dans les bois ; la nuit, il vient, à bas bruit, contempler le clocher de la vieille église ; il serre dans ses bras avec effusion les arbres séculaires témoins des jeux de son enfance, et à l'ombre desquels il a grandi ; puis il s'éloigne le cœur plein d'émotions à la fois douces et poignantes.

Bientôt les provisions que le déserteur a amassées s'épuisent; la faim se fait sentir. Et puis il n'a pas encore revu sa mère, sa vieille mère pleurant peut-être sous le toit de cette cabane qu'il n'a fait qu'entrevoir pendant les nuits précédentes à la clarté des étoiles. A qui ira-t-il demander aide et protection ?... Quel cœur le comprendra mieux que celui de la femme vénérée qui lui a donné le jour, qui a ri de ses joies, pleuré de ses douleurs ? Sans doute, sa présence dans cette chaumière ne sera pas sans danger ; mais les femmes en général, les mères surtout, sont douées de si admirables instincts, que celle-ci trouvera certainement le moyen d'éloigner les soupçons.

Son parti est pris, et le soir même, il embrasse sa mère.

Tout-à-coup sur le visage de cette malheureuse les signes de la terreur remplacent ceux de la joie.

— Sais-tu, s'écrie-t-elle avec effroi, ce qui arrivera si l'on te trouve ici ?

— On ne m'y trouvera pas... Vous me cacherez, mère ! vous me laisserez là quelques jours, et quand j'aurai pris le repos nécessaire, je vous embrasserai une dernière fois, puis je partirai pour tenter de rejoindre nos frères qui sont en France.

Mais cette femme, en proie à une frayeur hideuse, n'entendait pas ou ne comprenait plus : le souffle du despotisme, de la tyrannie, avait desséché jusqu'aux fibres de son cœur : son fils n'était plus son fils ; c'était un soldat du tsar, et si on le trouvait chez elle, on la ferait mourir sous le fouet. Pourtant, après quelques heures, elle paraît plus calme : son parti est pris. Elle sort, et pendant que le fugitif se livre, plein de confiance, au repos dont il a tant besoin, elle court le dénoncer aux autorités russes. Les sbires de Nicolas arrivent ; le déserteur est saisi. Avant de sortir de la chaumière, il veut embrasser sa mère; mais celle-ci le repousse; elle n'obéit plus qu'à un seul instinct, celui de la conservation, et pendant que les soldats emmènent son fils pour le faire mourir sous le bâton, elle tombe à genoux pour remercier Dieu de l'avoir sauvée d'un si grand danger.

L'action de cette femme est tellement horrible, que les lecteurs pourront douter d'abord de la véracité de l'historien. Le doute ne nous offense point. Continuons :

Cet acte, pour la qualification duquel il n'existe de mots en aucune langue, provoque, même parmi les Russes, un long murmure d'indignation ; quelques hommes de cœur qui sont restés près de Nicolas pensent que la con-

naissance d'une action si épouvantable agira sur son esprit, et ils lui dénoncent ce crime inouï.

— Vraiment? fit le tsar; mais c'est là de la vertu antique! Cette digne femme doit être récompensée, et elle le sera.

Sous la dictée des personnages qui l'entourent, il écrit lui-même tous les renseignements nécessaires, et peu de temps après, cette *digne mère*, à la *vertu antique*, reçoit le brevet d'une pension et une médaille d'honneur!... Oui, le tsar a décoré et pensionné cette immonde créature qui a livré son fils aux assassins qui ne le lui demandaient pas! Et puis ne sera-t-il pas permis de douter que cet infatigable égorgeur appartienne à l'espèce humaine?

Voici un autre fait plus horrible encore, et dont nous extrayons le récit de l'ouvrage de M. Gluchowski :

« Le prince de Wurtemberg avait épousé une sœur du prince Czartoryski, de laquelle il avait eu un fils. Malheureuse dans ce mariage, la princesse de Wurtemberg s'était retirée en Pologne, où elle vivait loin de son mari et de son fils. Ce dernier, resté en Allemagne, y fut élevé, et embrassa la carrière des armes. Passé au service de la Pologne, en qualité de général de brigade, quelques années avant la révolution de 1830, il se rapproche, par ce moyen, de sa mère, qui lui avait toujours été tendrement attachée, quoiqu'elle eût plusieurs griefs à lui reprocher.

« Sur ces entrefaites, la révolution de Pologne éclata. Le prince Adam de Wurtemberg, ne croyant pas devoir y prendre part, demanda au gouvernement révolutionnaire la permission de quitter le pays. Cette permission lui fut accordée, sur sa parole d'honneur que, dans cette guerre, il ne servirait point contre la Pologne. Mais à peine

hors du territoire, ce prince parjure accepta un commandement au service de la Russie.

« Rentré en Pologne les armes à la main, il dirigea sa marche vers Palawy, berceau de la famille Czartoriski, de sa propre mère !... Après avoir marqué son passage par des excès et des atrocités qui surpassaient ceux des Russes eux-mêmes, pourra-t-on croire que cet infâme, arrivé près du château sans défense, prit plaisir à faire diriger des coups de canon contre cet asile inoffensif, où sa grand' mère se mourait de vieillesse?... Eh bien! c'est en faveur de ce monstre sans honneur et sans foi, de ce fils dénaturé, que le tsar, voulant récompenser ses hauts faits, a confisqué les biens de la princesse de Wurtemberg, sa mère, sous prétexte qu'elle était incapable de les gérer. »

N'avons-nous pas dit que si Nicolas savait punir, il savait récompenser!... En vérité, cela donne des vertiges, et nous avons besoin de nous répéter que cela s'est passé de notre temps, et que les coupables de si horribles crimes ont encore aujourd'hui le front ceint d'un diadème...

A côté de ces actes du bon plaisir se placent des procédures qui ne sont pas moins horribles. A peine maître de Varsovie, Nicolas fit proclamer une amnistie générale ; mais, dit M. Hauréau, on sut bientôt ce que c'était que cette clémence de l'empereur. Tous les citoyens qui avaient pris part à la révolution préparant leur fuite, Nicolas comprit qu'un grand nombre des victimes qu'il avait juré d'exterminer, allaient lui échapper, et comme il n'était pas prince à reculer devant le mensonge et la trahison plus que devant le vol et l'assassinat, il proclama une amnistie, espérant empêcher ainsi l'émigration. Beaucoup se laissèrent prendre à ce piége abominable : on connaissait la la cruauté du tsar ; on savait les affreuses tortures qu'a-

vaient endurées par son ordre les malheureux Polonais qui étaient tombés au pouvoir de ses soldats depuis le commencement de l'insurrection; mais on ne pouvait croire qu'il eût recours à un honteux mensonge pour satisfaire sa vengeance. C'était avoir trop bonne opinion de lui : les arrestations se firent en masse. D'abord on crut à un malentendu; on pensa qu'un excès de zèle des agents russes leur avait fait mal interpréter l'amnistie; mais quand les prisons furent pleines, quand on en eut créé et rempli de nouvelles, une déclaration de l'empereur fit cesser l'illusion : sa majesté, par ce nouvel acte de toute puissance, déclarait qu'elle exceptait du bénéfice de l'amnistie les auteurs de la révolution, les membres du gouvernement, les nonces et députés qui avaient prononcé la déchéance, et tous ceux qui avaient pris part à l'émeute du 15 août 1831, ou qui l'avaient provoquée de quelque manière que ce fût.

La latitude était grande, comme on voit; il n'y avait pour ainsi dire pas un Polonais que cette déclaration ne mît à la discrétion de l'autorité russe. Aussi les arrestations continuèrent à s'opérer sur tous les points, les couvents furent transformés en prisons, et quand tout fut plein à regorger, on fit partir pour la Sibérie tous ceux que l'on prit.

Les détails sont impossibles ici; le temps n'a pas encore jeté assez de lumières sur les innombrables mystères d'iniquité qui s'amoncèlèrent à cette époque, pour que l'histoire leur donne toute l'étendue qu'ils occuperont un jour. Nous nous en tiendrons donc aux généralités sur plusieurs points, car avant tout, nous ne saurions trop le répéter, nous voulons être vrai.

Vingt-deux mois s'écoulèrent avant qu'il fût question

de mettre en jugement les prisonniers dont regorgeaient les prisons anciennes et nouvelles ; mais les choses ne demeuraient pourtant pas dans le même état : privés d'air, et de la plupart des choses nécessaires à la vie, les prisonniers mouraient par centaines ; chaque nuit il sortait des prisons des charretées de cadavres ; et c'était autant de besogne faite pour les jugeurs de Nicolas. Enfin, dit un écrivain que nous avons déjà cité, le 3 juillet 1833, un oukase contresigné par le lieutenant-général Soulima, décréta la mise en jugement de deux cent quatre-vingt-six personnes, accusées d'avoir excité à l'insurrection de 1830, ou d'y avoir pris part.

La procédure dura quatorze mois : il n'y eut pas une seule absolution ; tous les accusés furent condamnés à la peine capitale ou aux travaux forcés dans les mines de la Sibérie. Parmi les condamnés à mort, l'empereur fit faire un choix des plus vigoureux, dont il commua la peine en celle des travaux forcés, attendu que les mines nouvellement découvertes manquaient de bras. Deux cent quarante-neuf accusés contumaces furent condamnés à être pendus ; neuf à être décapités, sept aux travaux forcés.

Voilà pour l'assassinat. Voyons maintenant pour le vol; car Nicolas n'aime pas moins l'argent que le sang. Que la confiscation soit prononcée contre les condamnés, c'est horrible ; mais, à la rigueur, cela se comprend ; ce second crime est la conséquence du premier : je te tue d'abord pour te voler ensuite, c'est la logique des voleurs de grand chemin ; et de beaucoup d'autres personnages. L'autocrate trouva que cette logique était encore trop honnête, et il étendit la mesure aux tenants et aboutissants. Ainsi, par exemple, « la comtesse de Malachowska fut dépouillée de ses biens, *pour avoir*, dit le décret, *ré-*

sidé en Pologne avec son mari. Les biens de M. Ruczynski sont confisqués *parce que son fils était dans le royaume de Pologne pendant la révolution;* M. Roniker subit la confiscation *parce que son fils était dans les écoles du royaume de Pologne ;* M. Miaskowski est ruiné, *parce que son fils s'est joint aux insurgés ;* Madame Zagorska est réduite à la misère, *pour avoir passé en Gallicie sans la permission du gouvernement ;* Madame Wydzga est privée de sa fortune, *parce que son fils a passé dans le royaume de Pologne;* M. Pruszyski est traité de la même manière, *parce que son fils est en Autriche ;* M. Wiszniewski subit le même châtiment, *à cause de son séjour à Cracovie;* Madame Fafius se voit enlever tout ce qu'elle possède, *parce que son fils a quitté le pays sans la permission du gouvernement*, etc., etc., car il faudrait des volumes pour énumérer tous ces vols à main armée. Il serait également impossible de faire l'énumération des supplices qu'eurent à subir des milliers de gentilshommes polonais ; cela est horrible et soulève le cœur.

Et combien d'autres atrocités du même genre sont ignorées et le seront peut-être toujours ! On peut s'en faire une idée par la relation suivante des souffrances d'une de ces malheureuse victimes de Nicolas, qui, après être parvenue à s'enfuir de la Sibérie, est arrivée récemment à Paris (1846).

« M. Ruffin Piotrowski, natif de l'Ukraine, a servi comme volontaire dans le corps du général Dwernicki, pendant l'insurrection de 1831. Après l'entrée de ce corps en Gallicie, M. Piotrowski regagna la Pologne et prit du service dans le 12ᵉ régiment de ligne, où il est resté jusqu'à la fin de la campagne. Refoulé en Prusse avec le corps du général Rybinski, M. Piotrowski arriva en France avec

les autres émigrés polonais en 1832; il y est resté jusqu'en 1843. Ayant pris vers cette époque la détermination de revoir sa terre natale, il quitta Paris au mois de janvier 1843, pénétra en Russie sous le nom de *Cataro*, et se fixa, comme professeur de langue française, à Kamienietz, chef-lieu du gouvernement de la Podolie. Il s'y fit aimer et parvint à trouver des leçons jusque dans la maison d'un haut fonctionnaire russe; au bout de neuf mois de séjour, il fut partout accueilli comme un étranger instruit et d'une conduite irréprochable.

« Malheureusement, il confia à plusieurs personnes le secret de sa véritable origine. Un commis de bureau, nommé Lesczinski, ayant appris que M. Piotrowski était Polonais, communiqua ce renseignement à son cousin Jasowiez, ancien sergent-major; celui-ci dénonça le fait au gouverneur de la province.

« M. Piotrowski, arrêté et confronté avec ses dénonciateurs, nia d'abord le fait; mais voyant qu'il exposait à des persécutions beaucoup d'innocents avec lesquels il avait eu des relations, il avoua sa qualité de Polonais réfugié en niant énergiquement qu'il fût arrivé en Russie dans des vues hostiles au gouvernement. Nonobstant ces dénégations et le défaut absolu de preuves du contraire, M. Piotrowski fut enchaîné, transporté, en décembre 1843, à Kief, et condamné à être fusillé. Le gouverneur-général de Kief commua sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité, et cet arrêté fut approuvé par l'empereur.

« Il fut transporté en Sibérie au mois d'août 1844. Plusieurs personnes, accusées d'avoir entretenu des relations avec lui, furent reléguées dans l'intérieur de la Russie, quelques-unes enrégimentées comme simples soldats dans les troupes russes. Quant au dénonciateur Lesczinski, il

fut décoré de l'ordre de Saint-Stanislas de la troisième classe.

« Arrivé en Sibérie, M. Piotrowski fut placé, par ordre du gouverneur-général de cette province, le prince Gortchakoff, dans une distillerie d'eau-de-vie du gouvernement, pour y travailler comme simple ouvrier, avec une recommandation expresse faite à l'inspecteur de le tenir sous une surveillance spéciale. Cette distillerie, dit M. Piotrowski, est située dans les établissements d'Ekaterinsk, près de la ville de district nommée Tava. Il trouva dans cette localité environ trois cents condamnés, et sur ce nombre, composé presque en totalité de voleurs et d'assassins de toutes nations soumises à l'empereur de Russie, seulement deux condamnés politiques, tous les deux Polonais : l'un était employé comme garde-forestier ; l'autre, ancien avocat, faisait des copies dans un bureau d'administration locale.

« Dans le commencement de son séjour, une sentinelle accompagnait toujours M. Piotrowski ; plus tard, étant aussi employé aux écritures, il se trouva moins surveillé. Il recevait par mois pour sa subsistance, deux pouds (20 kil.) de farine de seigle et trois roubles assignation (3 fr.). Il a passé ainsi dans l'établissement seize mois. Enfin il prit la résolution de recouvrer sa liberté ou de périr.

« Il quitta donc son exil vers la fin de janvier de cette année ; il choisit l'hiver comme la saison la plus favorable pour fuir, les rivières, les lacs et les marais du pays ne pouvant être facilement traversés que sur la glace.

« Des motifs qu'il est facile d'apprécier ne permettent pas à M. Piotrowski de donner son itinéraire. Il se borne à raconter son passage à travers les monts Ourals, au milieu des roches nues, des glaces et d'affreuses solitudes, où

il est resté plusieurs fois, pendant trois jours, sans prendre aucune nourriture. Craignant de demander l'hospitalité aux rares habitants de ces contrées, il se creusait pour la nuit un trou dans la neige, et, après en avoir fermé l'entrée, il y attendait le jour. Maintes fois, le vent amoncelant les neiges sur l'ouverture de ce réduit, ne lui permettait plus d'en sortir le lendemain qu'avec des peines infinies.

« Après mille dangers et mille souffrances qu'il n'aurait jamais cru pouvoir endurer, il est arrivé jusque sur les bords de la mer Blanche, puis à Saint-Pétersbourg, et enfin il a pu franchir la frontière de Russie. Il est arrivé à Paris le 22 octobre, après trois ans et huit mois d'absence, pendant lesquels il a fait au mois quatre mille lieues à pied.

« Pendant son séjour en Sibérie, M. Piotrowski a eu occasion de communiquer avec différents condamnés politiques qui se rendaient au lieu de leur exil ; il conversait aussi avec les habitants du pays et même avec des personnes attachées au gouvernement ; et voici quelques-uns des faits qu'il a recueillis de la bouche des hommes les mieux informés et des témoins oculaires les plus dignes de foi.

« Le nombre des Polonais exilés en Sibérie dépasse cinquante mille. Plusieurs sont employés aux travaux forcés dans différents établissements ; la plupart sont colons sur les terres appartenant à l'administration dite des *Déportés*. Une église catholique a été érigée à Tomsk, et deux prêtres de cette communion sont envoyés tous les ans pour donner des secours religieux aux condamnés.

« Voici quel a été le sort de plusieurs exilés :

« Le colonel Pierre Wisoski, chef de l'insurrection du

27 novembre 1830, qui fut blessé et pris pendant l'attaque de Varsovie, en 1831, fut condamné, en 1834, aux travaux forcés et déporté dans les mines de Nertchinsk, situées dans la Sibérie orientale, sur les confins de la Chine. Là, il trouva un certain nombre de ses compatriotes condamnés à la même peine.

« Peu de temps après son arrivée, ils concertèrent un projet d'évasion et gagnèrent un paysan russe qui devait les transporter de l'autre côté d'une rivière et leur servir ensuite de guide. Dans la nuit, au moment convenu, tous les exilés se réunirent sur les bords du fleuve ; le paysan les conduisit dans une petite île déserte, et, sous prétexte de s'assurer s'ils n'étaient pas observés, il s'éloigna et alla les dénoncer au chef des travaux. Ainsi trahis et cernés, les exilés, après une lutte inutile, furent repris et emprisonnés.

« Pierre Wisoski, le héros de tant de batailles, fut condamné à recevoir 1,500 coups de bâton. Il subit sa peine avec la constance d'un martyr, et, dirigé après sa guérison sur la forteresse d'Akatui, située plus loin à l'est, pour travailler aux fortifications, il y accomplit, dit-on, sa tâche avec ardeur, ne parle à personne, et après la journée s'enferme seul dans sa cabane.

« Voici une autre tentative d'évasion suivie d'une exécution plus cruelle :

« L'abbé Sieracinski, natif de l'Ukraine, était le chef du couvent des Basiliens d'Owrnez, en Volhynie, religieux qui se consacraient à l'instruction de la jeunesse. Accusé d'avoir pris part à l'insurrection de 1830, il fut privé de son caractère sacerdotal et relégué comme simple soldat dans un régiment des Cosaques de la Sibérie qui gardent la frontière séparant la Russie des tribus de la Tartarie indépendante. Bientôt après, en sa qualité de lettré, on le fit

instituteur dans l'école du régiment établi à Omsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom. Là, il rencontra un certain nombre de Polonais et forma avec eux le projet de pénétrer par les stepps kirguises dans le knanat de Taschkent, et de gagner à travers le pays tartare les possessions anglaises du nord de l'Inde.

« L'abbé Sieracinski communiqua ce projet d'abord à un de ses compatriotes nommé Gorski ou Zgorski, capitaine, qui a servi sous Napoléon et a été décoré de la Légion-d'Honneur. Ce vieux militaire, insurgé de 1830, a été condamné à servir, pour sa vie, comme simple soldat, dans un bataillon d'infanterie sibérienne. Plusieurs autres déportés furent bientôt mis dans la confidence.

« Mais trois soldats polonais, condamnés au service dans le même bataillon, s'étant enivrés, laissèrent échapper leur secret devant le colonel de Grave, commandant du fort d'Omsk. Aussitôt l'ordre fut donné d'arrêter plus de quatre cents Polonais, tant soldats que colons. C'était en 1834.

« L'enquête a duré pendant trois ans. Deux commissions instituées, l'une après l'autre, pour juger cette affaire, ont été dissoutes sans arriver à aucun résultat. Une troisième a fait un rapport qu'elle a présenté comme l'expression de la certitude acquise. Un jugement a été rendu, et il a obtenu l'approbation souveraine de l'empereur. Ce jugement a condamné l'abbé Sieracinski, Gorski et quatre de leurs coaccusés, à *sept mille coups de bâton* chacun, et dans le cas où ils supporteraient l'application de cette peine, aux travaux forcés à perpétuité. Les autres accusés, au nombre d'environ deux cents, ont été condamnés, selon la gravité présumée du délit, à recevoir de cinq cents à trois mille coups.

« L'exécution a eu lieu à Omsk, au mois de mars 1837; un général nommé Galafiayeff a été envoyé exprès de Saint-Pétersbourg pour y assister. Le général prince de Kortchakoff était déjà gouverneur-général de la Sibérie à cette époque. Le jour fixé pour cet acte sanguinaire, deux bataillons de près de mille hommes chacun sont venus se ranger sur la place. On en avait écarté précédemment tous les Polonais pour les remplacer par des Russes. Un de ces bataillons devait appliquer la peine aux condamnés à 7,000 coups. Les autres condamnés étaient restés à l'autre bataillon.

« D'après la loi pénale militaire de Russie, les bâtons dont on fait usage, quand on fait passer un soldat par les verges, doivent avoir une grosseur telle que trois puissent entrer dans le canon d'un fusil de munition ; mais chacun des bâtons employés pour l'exécution de l'abbé Sieracinski et de ses complices pouvait à peine entrer seul dans un canon. D'après la même loi, les soldats doivent rester en colonne serrée, et en frappant ne pas détacher le coude des côtes ; mais, pour ce cas spécial, ordre avait été donné de laisser entre les soldats la distance d'un pas. Au moment de l'exécution il leur fut enjoint d'avancer le pied droit et de lever le bras pour frapper de toute leur force.

« L'exécution commença par les condamnés à sept mille coups, mais l'abbé Sieracinski passa le dernier. Chacun des condamnés, nus jusqu'à la ceinture, fut promené quatorze fois à travers les rangs (deux soldats frappant ensemble ne comptant que pour un coup). Quand le supplicié venait à tomber, on le plaçait sur une sorte de traîneau pour lui faire subir le complément de sa peine. Lorsque vint le tour de l'abbé Sieracinski, un médecin s'approcha de lui pour lui faire prendre un breuvage fortifiant,

mais il refusa, et marcha vers ses bourreaux en chantant le psaume *Miserere mei, Deus*.

« Comme il était d'une complexion délicate et qu'il était épuisé par de longues privations, il tomba après avoir reçu mille coups. On le saisit alors, on le fit mettre à genoux sur le traîneau en lui garottant les bras derrière le dos, de façon à ne pas le protéger contre la sanglante flagellation; on attacha, en l'abaissant, sa tête à des montants et à des traverses fixés à l'arrière du traîneau, et, dans cette posture, on continua à le faire passer devant ses exécuteurs. Il respirait encore au quatre millième coup; un peu plus tard il rendit le dernier soupir. Plus de deux mille coups ont été reçus par son cadavre.

« Les autres condamnés à sept mille coups sont morts pendant l'exécution, à l'exception d'un seul, qui fut ménagé parce qu'il était malade.

« Après avoir été guéri, il fut renvoyé à Nertchinsk; mais là, atteint d'aliénation mentale, il se tua. Les cadavres des cinq martyrs ont été ensevelis près de la ville d'Omsk.

« Ceux qui avaient dû recevoir de 500 à 3,000 coups n'eurent ni grâce ni commutation.

« Quant aux dénonciateurs, un fut étranglé, un autre noyé. On n'a pas pu découvrir les auteurs de cette vengeance. Le troisième a été promu au grade de sous-officier, mais il a l'air d'un fou. Le général Galafiayeff a été nommé commandant de la ville de Stavropol, chef-lieu de la province du Caucase; il y réside en ce moment.

« D'autres scènes du même genre se sont passées et se reproduisent en Sibérie. La publicité donnée à de tels faits servira du moins de châtiment aux bourreaux. »

Revenons sur nos pas : Nicolas poursuivait le cours de ses atroces vengeances, et l'on put croire un instant que la nation polonaise tout entière était destinée à aller peupler la Sibérie. Le 26 février 1832, la constitution de 1815 est abrogée et remplacée par des statuts organiques par lesquels le royaume de Pologne, cessant d'exister, était purement et simplement annexé à l'empire russe, contrairement aux traités de Vienne; peu de temps après les couleurs nationales de la Pologne furent abolies, et un oukase en date du 24 juillet 1832 supprima l'uniforme polonais. A mesure que la misère et la souffrance tuaient les prisonniers entassés dans les prisons anciennes et nouvelles, d'autres venaient remplir les vides : les arrestations ne cessaient point. Il était défendu expressément aux personnes de toute condition de s'entretenir de politique, et la moindre infraction ou le moindre soupçon d'infraction à cette défense étaient en quelque sorte un arrêt de mort. Voici la teneur d'une des pièces incroyables publiées alors par les autorités russes; elle est l'œuvre d'un vice-gouverneur de Wilna, nommé Doppelmeyer :

« Son excellence le gouverneur-général de Wilna, ayant jugé qu'il était non-seulement utile, mais nécessaire de poursuivre et d'exiler tous ceux qui deviennent dangereux en publiant des nouvelles et des opinions nuisibles, m'a ordonné, en date du 4 juin 1832, d'annoncer à toutes les autorités que leur devoir le plus essentiel est de surveiller tous les employés qui leur sont soumis, non-seulement quant à leur conduite publique et privée, mais aussi quant à leurs liaisons de famille et d'amitié. Les présidents de toutes les autorités, dans leurs rapports fondés sur simple supposition, doivent. pour m'éclairer, énoncer leurs opinions et leurs remarques, pour que, conformément au

degré de culpabilité des personnes accusées, on puisse les suspendre de leurs fonctions, ou les leur ôter entièrement, les faire juger ou les soumettre à la surveillance de la police, les arrêter, les enfermer dans des forteresses, les envoyer au fond de la Russie, ou bien en Sibérie.

« Si son excellence, M. le général-gouverneur vient à apprendre la mauvaise volonté, les jugements téméraires en matière politique, et la conduite suspecte d'un citoyen ou d'un employé, en ce cas les employés supérieurs des accusés et les présidents des autorités respectives seront examinés sévèrement sur les causes qui les ont portés à se taire à ce sujet; ils seront destitués comme incapables de remplir leurs emplois, et subiront ensuite une punition exemplaire conforme au degré de culpabilité des accusés. Les mêmes règles doivent être observées à l'égard des citoyens, des propriétaires et des gentilshommes polonais. »

On conçoit qu'avec un pareil système, les déserts de la Russie devaient se peupler en même temps que les coffres de Nicolas se remplissaient; car la confiscation était de rigueur en cas de condamnation, et l'acquittement n'en exemptait pas toujours.

Les listes des confiscations que nous avons sous les yeux, dit l'auteur des mystères de la Russie, commencent à l'année 1832; elles contiennent plus de cinq mille noms. Et cependant ce n'est qu'une petite partie des spoliations exércées par le gouvernement russe au détriment des Polonais. Il nous a été impossible de nous procurer toutes les listes, les journaux allemands, les gazettes de Varsovie et le décret du 28 juin 1835 n'indiquaient que les noms dont nous avons fait le relevé...... Veut-on savoir pourtant quelle masse de richesses représentent approximativement ces vols officiels? Pour cela, il faut prendre la base sur laquelle la

valeur des biens est fixée en Russie et en Pologne. Les fortunes s'évaluent suivant le nombre des paysans, ou des âmes, comme on dit chez les Russes. Or, une âme vaut, en moyenne, mille francs, les enfants et les femmes non compris, car ils ne comptent pas. En prenant au hasard une page de nos listes, nous trouvons que les trente-neuf confiscations que contient cette page représentent, d'après les chiffres qui accompagnent chaque nom, vingt-et-un mille quatre cent trente-trois paysans, ou *vingt-un millions quatre cent trente-trois mille* francs. En nous servant de cette appréciation comme terme de comparaison, nous aurons, pour les cinq mille confiscations désignées ci-dessus, un capital d'environ **DEUX MILLIARDS SEPT CENT QUARANTE-HUIT MILLIONS** de francs! Encore faut-il remarquer que la page qui a été prise par nous pour règle de nos évaluations indique des fortunes ordinaires, et que nous n'y voyons ni les Sapicha, ni les comtes Pac, ni les Jaluski, ni les Olizar, ni tant d'autres Polonais dont les richesses étaient réellement colossales.

Mais ce n'était pas seulement les particuliers qui avaient à souffrir de cette rapacité : les propriétés publiques eurent le même sort que les propriétés privées. Voulant tenter de réduire les Polonais à l'état de brutes, afin d'effacer autant que possible la différence qui existe entre eux et ses sujets moscovites, le tsar supprima l'université et toutes les institutions scientifiques, puis il fit piller les musées et enlever les bibliothèques pour être transportées à Saint-Pétersbourg. On vit alors se renouveler les actes de vandalisme qui s'étaient produits lorsqu'une première fois la bibliothèque de Varsovie avait été enlevée par Catherine II. Les Cosaques chargés d'accomplir cette spoliation et d'en transporter le produit en Russie, dit un historien, muti-

lèrent et détruisirent une immense quantité de livres précieux. On avait préparé des caisses pour tous les formats; mais comme ce travail avait été confié à l'intelligence russe, il se trouva que les mesures avaient été mal prises. Les Cosaques toutefois n'étaient pas gens à se trouver embarrassés pour si peu : lorsque les volumes d'un grand format, les in-folio, les in-4°, ne pouvaient entrer dans les caisses qui leur étaient destinées, ces braves Tatars les sciaient en deux ou trois morceaux aussi proprement que peuvent le faire des bandits à demi sauvages. Il est vrai, dit l'auteur déjà cité que les morceaux ainsi emballés furent fidèlement remis à l'impératrice philosophe. Il n'en fut pas de même d'une grande quantité d'autres livres et manuscrits précieux dont ces pillards avaient instinctivement soupçonné la valeur, et qu'ils avaient détournés pour les vendre à leur profit. Mais à qui vendre des livres rares et des manuscrits sur les routes de la Russie? Ne trouvant point d'amateurs, les Cosaques troquaient chaque volume contre un verre d'eau-de-vie. A leur arrivée à Saint-Pétersbourg, tout ce qui restait demeura pendant plus d'un mois exposé à toutes les intempéries de l'hiver. Or, comme un grand nombre de volumes avaient été tout simplement entassés pêle-mêle sur des kibitki, on peut se faire une idée de l'état dans lequel ils étaient quand on les retira pour les remiser dans un grenier à foin.

Voilà ce qui s'était fait sous Catherine et ce qui se renouvela sous Nicolas. Tous deux avaient juré d'anéantir la Pologne, et l'on voit que le tsar actuel y travaille avec plus d'ardeur encore que sa grand'mère. Une chose pourtant embarrassait quelque peu ce bon prince : il s'en fallait que l'armée polonaise fût entièrement détruite; l'émigration et l'exil n'en avaient enlevé qu'une partie : on n'e-

xile pas facilement une armée en masse, et il est encore moins aisé de la faire passer tout entière sur l'échafaud. Après y avoir mûrement réfléchi, sa gracieuse majesté prit un terme moyen, et par un oukase en date du 26 février 1832, elle ordonna que tous les officiers, sous-officiers et soldats polonais fussent incorporés comme simples soldats dans des régiments russes où ils serviraient pendant quinze années, leurs services antérieurs étant considérés comme non avenus.

Les Russes, comme nous l'avons vu, avaient donc détruit les bibliothèques; l'empereur pensa qu'il était insuffisant de détruire les livres si on laissait à la science, à la littérature, à l'industrie, les moyens de reproduire ces œuvres de l'esprit humain; en conséquence la censure établie eut ordre de ne souffrir l'impression ou la publication d'aucune espèce de livres. De même que Paul Ier avait banni du vocabulaire russe les mots *chauve*, *camard*, etc., Nicolas, son digne fils, bannit du dictionnaire polonais les mots *Polonais*, *Pologne*, *révolution*. Ainsi il ne fut plus permis de dire *la révolution française*, il fallut dire le *changement politique de la France*. Un ancien ouvrage qui se trouvait encore dans les rares boutiques de libraires de Varsovie, sous le titre, bien inoffensif assurément, de *Numismatique de la Pologne*, fut mis à l'index à cause de ce dernier mot, et il fallut pour qu'on levât l'interdit qu'on substituât à son titre celui-ci : *Numismatique du Pays*. Mais, dira-t-on, de quel pays? Cela ne regarde pas Nicolas, non plus que ses censeurs. Enfin un ouvrage d'une innocuïté parfaite, absolue, *le Guide du voyageur en Pologne*, qui se vendait depuis longues années, fut saisi, mis au pilon, et défense fut faite de le réimprimer parce qu'il était impossible de supprimer de son titre le mot *Pologne*.



Ch. Geoffroy del et sc.

RURIK

EXECUTANT DE SA PROPRE MAIN VAGINE CHEF DE PARTISANS

Pour l'empereur, il n'y avait plus de Pologne, donc il ne devait plus y en avoir pour personne, et c'était aussi par trop d'audace aux voyageurs de vouloir être guidés dans un pays que la volonté tsarienne entendait effacer du monde.

Nous venons de dire qu'il était sévèrement interdit d'imprimer ou vendre toute espèce de livres. Cela, nous en convenons, n'est pas rigoureusement exact; ainsi, on imprima à Wilna, en 1832, par ordre du gouvernement russe, un cathéchisme à l'usage des Polonais, et que les ecclésiastiques eurent ordre d'enseigner à l'exclusion de tous autres, sous peine d'être immédiatement *transplantés*, mot terrible, qui faisait trembler tout le monde depuis que l'on savait l'acception que lui avait officiellement donnée l'empereur. Nous croyons devoir rapporter ce document, chef-d'œuvre à la fois du despotisme le plus monstrueux et de la servilité la plus éhontée. Ce cathéchisme contient un enseignement beaucoup plus grand que ne l'a pensé le tsar : il l'a publié pour se faire adorer dans toute l'acception mystique du mot ; nous le publions pour le faire maudire. Voici cette pièce, d'après la traduction de l'auteur des *Mystères de la Russie*.

Première demande. — Comment doit-on envisager l'autorité de l'empereur, selon l'esprit du christianisme?

Réponse. — Comme étant directement émanée de Dieu.

Deuxième demande. — Sur quoi cela est-il fondé dans la nature des choses?

Réponse. — C'est par la volonté de Dieu que les hommes vivent en société; de là les diverses relations qui constituent la société qui, pour plus de sûreté, se subdivise en parties appelées nations, dont le gouvernement se trouve confié à un prince, roi ou empereur, en d'autres termes,

à un chef suprême. Nous voyons ainsi que, comme l'homme n'existe que sous la volonté de Dieu, la société, et particulièrement le suprême pouvoir et l'autorité de notre seigneur et maître, le tsar, n'émanent ainsi que de la volonté divine.

Troisième demande. — Quels sont les devoirs qu'en qualité d'humbles sujets la religion enseigne envers sa majesté l'empereur de Russie?

Réponse. — Nous lui devons CULTE, obéissance, fidélité, paiement d'impôts, service, amour et prières, le tout pouvant être compris dans les deux mots CULTE et *fidélité.*

Quatrième demande. — En quoi doit consister ce culte, et comment doit-il se manifester?

Réponse. — Par le respect le plus absolu dans nos paroles, mouvements, conduite, pensées et actions.

Cinquième demande. — Quelle est l'obéissance que nous devons à l'empereur?

Réponse. — Une obéissance entière, passive, et illimitée sous tous les rapports.

Sixième demande. — En quoi consiste la fidélité que nous lui devons?

Réponse. — Dans l'exécution rigoureuse de ses ordres, sans examen ; dans l'action de nous acquitter de nos devoirs envers lui, et de faire tout ce qu'il exige sans murmurer.

Septième demande. — Est-ce pour nous une stricte obligation de payer les impôts à notre gracieux souverain l'empereur?

Réponse. — Il est de notre devoir de payer chaque impôt selon ses commandements, quant à la somme et quant au terme.

Huitième demande. — Sommes-nous obligés au service de sa majesté l'empereur?

Réponse. — Certainement. Nous devons, lorsqu'il l'exige, nous sacrifier en obéissance à sa volonté, soit dans le service civil, soit dans le service militaire, ainsi qu'il le juge à propos.

Neuvième demande. — Quels sentiments de bienveillance et d'amour devons-nous à l'empereur?

Réponse. — Nous devons témoigner notre bonne volonté et notre affection, selon notre position, en tâchant de contribuer à la prospérité de notre pays natal, LA RUSSIE, aussi bien qu'à celle de notre père l'empereur et de son auguste famille.

Dixième demande. — Sommes-nous obligés de prier pour l'empereur et LA RUSSIE, NOTRE PAYS?

Réponse. — Oui, nous devons prier en public et en particulier, en implorant le Tout-Puissant d'accorder à l'empereur la santé, le bonheur et la sûreté de sa personne. La même chose s'applique à notre pays *qui constitue une partie indivisible de l'empereur.*

Onzième demande. — Quels sont les principes opposés à ces devoirs?

Réponse. — Le manque de respect, la désobéissance, l'infidélité, la malveillance, la trahison, la mutinerie et la révolte.

Douzième demande. — Le manque de respect et l'infidélité envers l'empereur, comment doivent-ils être considérés sous le point de vue religieux?

Réponse. — Comme le péché le plus détestable, le crime le plus horrible.

Treizième demande. — Ainsi la religion nous défend

de nous révolter et de renverser le gouvernement de l'empereur ?

Réponse. — Elle nous défend de faire chose semblable, n'importe dans quelles circonstances.

Quatorzième demande. — Outre le CULTE que nous devons à l'empereur, avons-nous à témoigner du respect aux autorités publiques qui émanent du souverain ?

Réponse. — Oui, parce qu'elles en émanent, parce qu'elles le représentent, et parce qu'elles sont instituées à sa place, de manière que L'EMPEREUR EST PARTOUT !

Quinzième demande. — Par quelles raisons devons-nous remplir les devoirs qui viennent d'être énoncés ?

Réponse. — Par des raisons de double nature : les unes naturelles, les autres RÉVÉLÉES.

Seizième demande. — Quelles sont les raisons naturelles ?

Réponse. — Outre ce qui a été dit, les voici : L'empereur étant le chef de la nation, le père de tous ses sujets, qui forment une patrie commune, la Russie mérite déjà par là le respect, la gratitude et l'obéissance ; car le bien public, comme la sûreté individuelle, dépendent de la soumission qu'on témoigne à ses ordres.

Dix-septième demande. — Quelles sont les raisons révélées de ce culte ?

Réponse. — Ces raisons consistent en ce que l'empereur est le lieutenant et le ministre de Dieu pour exécuter ses commandements. La désobéissance envers l'empereur s'identifie par conséquent avec la désobéissance envers Dieu lui-même, qui récompensera dans l'autre monde notre culte et notre obéissance envers l'empereur, comme il punira sévèrement, et pendant toute l'éternité, ceux qui pourraient y manquer. Dieu nous ordonne, d'ailleurs,

de donner notre amour et d'obéir, du fond de notre âme, à chaque autorité, et particulièrement à l'empereur, non par considérations temporelles; mais par crainte du jugement dernier.

Dix-huitième demande. — Quels sont les livres qui prescrivent ces devoirs?

Réponse. — L'Ancien et le Nouveau-Testament, et, en particulier, les psaumes, les Évangiles et les épîtres apostoliques.

Dix-neuvième demande. — Quels exemples confirment ces doctrines?

Réponse. — L'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui vécut et mourut sujet de l'empereur de Rome, et se soumit respectueusement au décret qui le condamnait à mort. Nous avons, de plus, l'exemple des apôtres qui aimaient et respectaient également les autorités, enduraient patiemment les cachots, selon la volonté des empereurs, et ne se révoltaient pas, comme des malfaiteurs et des traîtres. Nous devons donc aussi suivre ces exemples, savoir souffrir et nous taire.

Vingtième demande. — L'usage de prier Dieu pour le bonheur du souverain, à quelle époque a-t-il pris naissance?

Réponse. — L'usage des prières publiques pour les empereurs date de l'introduction même du christianisme: c'est le legs le plus magnifique et le plus précieux que nous aient laissé les siècles passés.

Jamais tant de grossières impiétés, de lâches et nauséabondes flatteries n'avaient été entassées en si peu d'espace; mais que pouvait-on attendre des prêtres russes, alors que leur saint-synode avait fait imprimer dans le psautier russe cette prière :

« Dieu, veuillez protéger les généraux, les chefs de police et toute notre armée orthodoxe ; étendez leur pouvoir sur le monde entier, et jetez sous nos pieds tous nos ennemis et les révoltés, afin que nous autres, popes, puissions vivre en paix sous l'égide de ses baïonnettes. »

Nicolas et la Pologne (1833 à 1847).

Tant de monstruosités amenèrent une nouvelle tentative d'insurrection. Quelques hommes déterminés se réunirent ; des réfugiés rentrèrent secrètement dans leur patrie, et au mois d'avril 1833, un mouvement révolutionnaire se manifesta dans plusieurs provinces ; mais il fut promptement comprimé, et n'eut d'autre résultat que d'augmenter le nombre des exécutions et d'alimenter ainsi la fureur moscovite. Au nombre des chefs de cette nouvelle insurrection étaient Michel Vollowiez et le jeune et intrépide Zawisza. Le premier fut tué sur le champ de bataille. On ne lui en fit pas moins son procès : condamné à être pendu, on traîna son cadavre par les rues jusqu'au lieu de l'exécution en lui prodiguant toutes sortes d'outrages. De temps en temps on s'arrêtait, et une sorte d'huissier qui marchait en tête proclamait l'homme mort qu'on traînait derrière lui coupable de rebellion, trahison, d'assassinat sur la personne des soldats de l'empereur, et comme tel condamné au dernier supplice de la honte duquel une mort trop prompte ne devait pas le garantir, afin qu'on sût bien qu'il ne pouvait y avoir désormais ni refuge ni pardon pour les coupables de tels crimes.

Lorsqu'on fut arrivé au lieu où le gibet était dressé, le cortége funèbre s'arrêta ; le bourreau s'empara du cadavre condamné, et l'attacha au gibet, en observant les

mêmes formalités que s'il se fût agi d'un patient plein de santé et de force. Ce fut une chose monstrueuse, impossible à décrire que l'aspect de ce tueur salarié s'acharnant sur les dépouilles d'un homme dont le corps couvert de larges blessures attestait le patriotisme et le courage. Des cris d'horreur, des imprécations se firent entendre d'une manière assez intense pour que la garde s'en émût ; mais les officiers ayant fait charger les armes, le calme se rétablit en apparence et l'incroyable exécution s'accomplit.

Moins heureux que Wollowiez, le jeune et valeureux Zawisza était tombé vivant aux mains de l'ennemi. Emprisonné d'abord, on ne tarda pas à lui faire son procès ; l'instruction en fut très minutieuse, car il avait été en quelque sorte l'âme de cette nouvelle conjuration contre les Russes, et l'on espérait obtenir de lui, à force d'obsessions, des renseignements importants ; on savait que, malgré l'insuccès de cette nouvelle tentative pour le rétablissement de l'indépendance, le foyer de l'insurrection existait toujours, que les supplices, loin d'effrayer les conjurés inconnus ne servait qu'à en augmenter le nombre, et que d'autres explosions révolutionnaires seraient imminentes, tant qu'on ne se serait pas emparé de tous les intrépides citoyens qui avaient juré de braver la mort pour entretenir le feu sacré dans les cœurs polonais. Mais les plus lentes, les plus terribles tortures furent impuissantes à faire un traître de ce jeune preux sans peur et sans reproche, et ce fut sans la moindre émotion qu'il s'entendit condamner à mourir.

— Qu'importe que je sois tombé sur le champ de bataille ou sur l'échafaud, dit-il doucement et sans emphase, je serai toujours mort pour la patrie.

Il marcha à l'échafaud en s'entretenant avec le prêtre

qui l'accompagnait, sans montrer aucun trouble; on eût dit qu'il causait des choses les plus ordinaires de la vie. Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice, il prit son mouchoir, et il dit :

— Voici le dernier objet qui m'aura appartenu; je désire bien vivement qu'il soit remis à ma mère.

L'officier russe qui commandait les soldats formant l'escorte s'approcha alors du condamné, et tendit la main pour prendre le mouchoir.

— Arrière! s'écria Zawisza en le repoussant avec indignation, l'esclave d'un tyran est incapable de comprendre la sainteté d'une telle mission; la main qui s'est armée pour le service du bourreau ne souillera pas ce gage de respect et d'amour filial d'un martyr de la liberté.

L'officier russe demeura quelques instants immobile; ses dents se serrèrent, la fureur se peignit sur son visage; mais que pouvait-il contre un homme qui allait mourir? Il retourna donc à la tête de sa troupe, tandis que Zawisza remettait son mouchoir au prêtre avec lequel il s'était entretenu pendant la marche, le priant de porter à sa mère l'adieu d'un fils dont la dernière pensée et le dernier soupir devaient lui être consacrés. Il monta ensuite sur l'échafaud, fit entendre d'une voix forte, bien accentuée le cri de *vive la liberté!* et il se livra à l'exécuteur.

Toutefois ces rigueurs se comprennent; dans cette lutte corps à corps, le vaincu refusant de demander grâce, il suffit que le vainqueur manque de générosité pour que des faits de la nature de ceux que nous venons de rapporter se produisent; mais comment qualifier l'acte de lâche cruauté que voici.

Les provinces dans lesquelles l'insurrection avait éclaté en avril 1833 étaient les duchés de Cracovie, de Sando-

mir et de Lublin. Ainsi que nous l'avons dit, on se battit sur plusieurs points. Les mesures avaient été mal prises par les insurgés : ils avaient fait une part trop large au hasard ; ils n'avaient point de magasins de subsistances, et il leur fallait tenir la campagne en vivant au jour la journée. D'un autre côté, le régime de terreur maintenu par les Russes était tel que la population presque tout entière se bornait à faire mentalement des vœux pour le succès des braves qui se jetaient sans hésiter dans de si grands dangers. Quelques cœurs d'élite faisaient exception à cette règle, et de jeunes femmes même n'hésitèrent pas à braver la mort pour envoyer du pain aux combattants. De ce nombre était une jeune fille de dix-huit ans, mademoiselle Kavecka. Plusieurs fois déjà elle avait fait parvenir, de Lublin, des vivres aux braves Polonais qui tenaient la campagne, lorsque dénoncée par un des serviteurs dont elle croyait avoir suffisamment payé le dévoûment, elle fut arrêtée et emprisonnée à Lublin. Traduite devant une commission militaire, elle nia avoir pris part à l'insurrection :

— Nos frères souffraient, dit-elle, et je n'ai songé qu'à les soulager. Y a-t-il donc une loi qui astreigne à s'informer de l'opinion politique des malheureux avant de les secourir ?... J'ai donné du pain à mes frères les Polonais, que j'aime ; mais j'en avais donné précédemment à plus d'un mendiant moscovite, bien que j'exècre cette nation.

Ces paroles n'étaient pas de nature à valoir à l'accusée la bienveillance de ses juges dont la règle de conduite était d'ailleurs tracée à l'avance : mademoiselle Kavecka avait accordé aux insurgés aide et protection; elle l'avouait; elle leur avait fourni tous les moyens en son pouvoir de combattre l'autorité légitime du tsar; elle ne pouvait même

prouver qu'elle ne leur eût pas fourni des armes (comme si l'on pouvait être tenu de prouver une négation !). En conséquence elle était convaincue de haute trahison. Grâce à l'application de cette logique, l'infortunée jeune fille fut condamnée à la peine de mort.

— J'entends bien que je dois mourir, dit-elle d'une voix douce et en souriant après avoir attentivement écouté le prononcé de l'arrêt ; mais on a omis de mentionner le genre de mort auquel je dois être soumise.

— En temps de guerre, lui répondit brutalement le rapporteur, les espions et les traîtres sont fusillés.

Après avoir jeté à cet homme un regard de mépris; mademoiselle Kavecka détourna la tête avec dégoût, et se hâta de suivre ses gardes qui la reconduisirent en prison.

Fusiller une fille de dix-huit ans, cela paraissait incroyable ; aussi n'y croyait-on point. Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence quand, au bout de quelques heures, on vint prendre la condamnée pour la conduire hors de la ville, à l'endroit où l'attendait le peloton d'exécution. Arrivée à ce lieu, le prêtre qui l'accompagnait l'exhorta à la résignation, et offrit de lui couvrir les yeux d'un mouchoir pour éviter que cet office lui fût rendu par un soldat russe.

— Pourquoi vouloir me priver de la vue quand il me reste si peu de temps pour en jouir? demanda-t-elle sans que sa voix parût altérée ou affaiblie. La mort d'un soldat n'a rien qui m'effraie, et je vous assure que j'ai envié plus d'une fois le sort de ceux de nos frères tombés sur le champ de bataille.

Le prêtre ayant insisté, elle souffrit qu'il lui couvrît les yeux; puis, guidée par lui, elle se mit à genoux sur le bord de la fosse qui avait été creusée à l'avance, et dans

laquelle elle tomba presque aussitôt, la tête et le cœur traversés de plusieurs balles.

A la persécution politique s'était jointe tout d'abord, et comme une conséquence naturelle, la persécution religieuse. On avait pensé, en effet, qu'il serait plus facile de métamorphoser les Polonais en Cosaques, si l'on parvenait à les faire renoncer au catholicisme, ce culte si grand, si noble, et le plus capable de tous d'élever l'âme et d'exalter la pensée, quoi qu'en aient pu dire les philosophes lâches et menteurs qui se plaisaient à appeler Catherine II, *Catherine la Grande*. Il fut donc décidé que les catholiques deviendraient grecs-russes. Dès lors la machine à oukases avait commencé à fonctionner pour atteindre ce but. D'abord on défendit aux prêtres catholiques de célébrer des mariages mixtes; puis on arrêta que les communes catholiques au-dessous de quatre cents âmes n'auraient ni temples ni prêtres. En même temps on supprima un grand nombre d'églises sous le prétexte qu'elles menaçaient ruines, et il fut sévèrement défendu d'en construire de nouvelles. Un autre oukase, qui n'était en quelque sorte que la mise en vigueur d'une ordonnance de Catherine, déclara traître et rebelle quiconque oserait s'opposer aux efforts des prêtres russes-grecs pour ramener les catholiques à la vraie foi. Dès lors les popes convertisseurs se montrèrent animés du fanatisme le plus hideux, le plus cruel qu'eût jamais fait naître les querelles religieuses des époques antérieures, et le nombre de ces missionnaires russes s'accrut de jour en jour: appelant la force à l'aide de leur éloquence, ils marchaient escortés de soldats; d'autres auxiliaires, la misère et la famine, furent encore employés par eux avec succès. La disette étant grande, à cause des troubles qui avaient ensanglanté tant de provin-

ces, et des armées russes qu'il fallait nourrir, les popes firent publier dans tous les villages polonais qu'un demi-sac de farine serait par eux délivré à tout dissident qui signerait l'acte d'adhésion à l'église grecque-russe, qu'ils appelaient l'église dominante.

La faim est un terrible convertisseur; aussi les popes virent-ils accourir les paysans catholiques par milliers; ceux qui savaient signer signaient; ceux qui ne le savaient pas faisaient une croix sur le registre au-dessous de leur nom, et tout était terminé. De retour dans leurs villages ils attendaient la farine promise; mais elle ne venait point. Ces malheureux réclamèrent; on leur répondit par des coups de fouet, et plusieurs étant revenus à la religion qu'ils étaient censé avoir abjurée moururent sous le knout.

Le culte grec-uni ne fut pas traité avec moins de rigueur que le catholicisme : le prêtre Joseph Sosnowski, curé de Kleschtchelé, en Lithuanie, vieillard septuagénaire, fut enlevé de son presbytère et emprisonné. Le prêtre Michel Onocéwiez, doyen, à Grodno, en Lithuanie, privé de son bénéfice de Creslow et de tout ce qu'il possédait, mourut de misère et de douleur; sa femme et ses enfants en bas-âge furent chassés de leur demeure; son beau-fils, le prêtre Jean Tawaszhiéwiez, appelé au consistoire, à Zyrowitzé, y fut contraint aux plus humiliants services dans les bâtiments du séminaire. D'autres furent condamnés à mort; on en exécuta plusieurs, quelques autres encore moururent sur la route de la Sibérie. De ceux qui arrivèrent sousle ciel de glace de la Russie asiatique on n'en entendit plus parler.

Il n'y avait qu'un moyen pour les prêtres de l'Église grecque dite ruthénienne, unie à l'Église latine, d'éviter ces rigueurs; c'était de se convertir à l'église grecque-

russe. Voici comment, dans ce cas, s'accomplissait la conversion (1).

Le prêtre de l'Église grecque-unie, qui veut se réconcilier avec la religion grecque-russe, doit se tenir devant les portes de l'Église, et le pope l'interroge en ces termes :

Demande. — Esclave de l'erreur, que veux-tu?

Réponse. — Je veux me réconcilier avec la foi catholique grecque-russe.

Demande. — Pourquoi?

Réponse. — Pour mon salut éternel.

Ici on ordonne au postulant de se tourner la face vers le couchant; et quand il a pris cette position, on continue à l'interroger.

Demande. — Renonces-tu à l'exécrable tradition de l'Église romaine unie?

Réponse. — J'y renonce.

(Cette demande et cette réponse sont répétées trois fois, et à chaque fois le récipiendaire doit cracher avant de répondre).

Demande. — Renonces-tu à toutes les sottises de l'Église unie?

Réponse. — J'y renonce.

(Ici le récipiendaire crache encore trois fois, et à chaque fois il répète : *j'y renonce*).

Demande. — Renonces-tu à l'hérésie de l'Église romaine unie?

Réponse. — J'y renonce.

(La demande et la réponse sont répétées trois fois, et le récipiendaire crache à chaque réponse. Ensuite il se

(1) *Mystères de Russie.*

tourne la face vers le levant, et l'interrogatoire continue).

Demande. — Promets-tu d'obéir, et de servir fidèlement l'Église grecque-russe-catholique?

Réponse. — Très-révérend père, je le promets formellement.

Le pope lui met alors l'extrémité de son étole entre les mains, et il l'introduit ainsi dans l'église en lui disant : « Entre dans la maison du Seigneur et adore-le. » Puis le plaçant devant le tétrapode sur lequel sont posés deux cierges allumés, la croix et l'Évangile, il lui fait réciter plusieurs prières, après quoi il continue ainsi l'interrogatoire :

Demande. — Te repens-tu d'avoir persisté jusqu'à présent dans l'exécrable hérésie des Grecs-unis?

Réponse. — Je m'en repens.

Demande. — Te repens-tu d'avoir non-seulement administré sans en être digne, les mystères du Christ, mais d'avoir encore induit d'autres individus à le faire?

Réponse. — Je m'en repens.

Ici le pope fait agenouiller le converti, et, lui imposant les mains sur la tête, il lit la prière d'absolution de l'excommunication. Puis il lui dit : — Sors de l'erreur de l'Église-unie. Ensuite il lui fait jurer de persévérer jusqu'à la fin de sa vie dans l'Église grecque-russe, et de la défendre au péril de ses jours. Enfin il l'introduit dans le sanctuaire par une des portes latérales, et il lui ordonne de se confesser. La confession terminée, le converti doit faire cinquante adorations, après quoi le pope lui ordonne de l'assister dans la célébration de la messe, et il lui enseigne toutes les cérémonies du culte.

— Chaque souverain a sa mission particulière, disait

Nicolas à cette époque ; la mienne est de détruire le polonisme et le *Dominus vobis cum!*

On voit qu'il travaillait avec ardeur à l'accomplissement de cette double mission. Nous n'avons pas tout dit sur ce point, car des volumes entiers seraient insuffisants; cependant il est encore quelques traits que nous ne pouvons passer sous silence. Par exemple nous devons mentionner l'oukase du 28 mars 1836, qui défend aux prêtres latins d'entendre au tribunal de la pénitence et d'admettre à la sainte-table des gens qu'ils ne connaîtraient pas parfaitement. Un peu plus tard, une censure fut établie pour les sermons des prêtres catholiques, et tous les prédicateurs qui tentèrent de s'y soustraire furent arrêtés et envoyés en Sibérie.

Le cœur du pape Grégoire XVI était profondément ulcéré par chacun de ces attentats contre lesquels son pouvoir temporel ne pouvait rien; mais enfin une circonstance favorable se présenta : le fils de Nicolas, l'héritier présomptif de l'empire de Russie, voyageant pour son instruction, vint à Rome, et le Saint-Père l'accueillit avec tous les honneurs et toute la bienveillance imaginables, espérant qu'il lui serait permis de faire tourner la reconnaissance du tsar, au profit des catholiques si indignement opprimés.

Nicolas, en effet, se montra très-sensible aux bons procédés du pape envers le grand-duc son fils, et il écrivit même à Sa Sainteté la lettre que voici :

« Très-Saint-Père,

« Je remplis un devoir qui m'est bien cher, en exprimant à Votre Sainteté combien je suis touché des bontés dont elle a comblé mon fils pendant son séjour à Rome.

L'accueil plein de bienveillance et de sollicitude vraiment paternelle qu'il y a trouvé auprès de Votre Sainteté, lui a inspiré pour elle des sentiments de reconnaissance auxquels je m'associe bien sincèrement. C'est aussi du fond de mon cœur que j'accueille les vœux que vous venez de m'exprimer, Très-Saint-Père, en recommandant particulièrement à mes soins les intérêts de l'Église romaine dans mes états. Mon fils m'a exactement rendu les paroles affectueuses que Votre Sainteté a daigné lui confier pour moi. Je me plais à y répondre par l'assurance renouvelée que je ne cesserai jamais de mettre au nombre de mes premiers devoirs celui de protéger le bien-être de mes sujets catholiques, de respecter leurs convictions, et d'assurer leur repos. »

Voilà les paroles, voyons les actes :

La lettre qu'on vient de lire était à peine arrivée à Rome, que la persécution contre l'Église latine redoublait en Pologne : défense était faite aux prêtres catholiques de baptiser les enfants provenant de mariages mixtes. Il était interdit, sous les peines les plus sévères, de construire des églises catholiques, et l'on publia un oukase portant que les prêtres catholiques qui auraient cherché à propager leur religion, seraient envoyés en Sibérie par mesure administrative et sans autres formes de procès..... Un an après, le tsar décretait la confiscation de toutes les terres appartenant au clergé polonais.

Tout cela n'est-il pas incroyable ? S'est-on jamais plus lâchement, plus hypocritement joué des choses les plus saintes, les plus dignes de la vénération des hommes ?... C'était ainsi que Nicolas travaillait à l'anéantissement du *Dominus vobis cum*. Quant au *polonisme*, nous avons vu avec quelle ardeur il s'efforçait de l'exterminer; il s'en faut

pourtant de beaucoup que nous ayons relaté toutes les mesures infâmes, barbares, incroyables, qui furent prises par le tsar pour refouler dans le néant ce peuple qu'il hait et qu'il craint ; ainsi nous avons omis de rapporter cet oukase si monstrueusement immoral qui défend à tout polonais de se marier avant d'avoir atteint l'âge de trente ans révolus. A la même époque, Nicolas faisait bâtir une citadelle formidable en face de Varsovie, et il disait à la municipalité de cette ville :

« Vous voyez cette forteresse ; elle est destinée, à la moindre émeute, à écraser la ville jusqu'à ce qu'il n'y reste plus pierre sur pierre... Et vous comprenez bien que ce ne sera pas moi qui la ferai rebâtir. »

Il ne fallait donc qu'un prétexte pour que la malheureuse Pologne fût effacée entièrement du nombre des nations, et qu'il n'en restât rien, pas même la langue, pas même le nom ! Les choses, comme on l'a vu, avaient été longuement préparées pour arriver à ce résultat. Tout, dans ce malheureux pays, dut se faire désormais à la russe et en russe ; la langue polonaise fut interdite dans les écoles.

Cependant, au milieu de ces ténèbres, les Polonais conservaient encore une légère apparence de nationalité : ces mêmes traités de Vienne qui, en 1815, avaient fait Alexandre roi de Pologne, portaient, que la ville de Cracovie demeurerait neutre et indépendante, ainsi que son territoire, sous la garantie de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, et qu'aucune force armée n'y pourrait jamais être introduite, sous quelque prétexte que ce fût. Il y avait donc encore là une sorte de république polonaise ; quelque petit que fût ce foyer, ce centre lumineux, il n'était pas impossible qu'il s'agrandît quelque jour sous l'influence

d'événements prévus ou imprévus. Enfin il y avait encore dans le monde une ville où l'on pouvait s'avouer polonais. Comment la Sainte-Alliance aux membres de laquelle toute liberté, toute république étaient si fort antipathiques, avait-elle voulu ou accepté cette sorte d'anomalie? Cela serait assez difficile à expliquer. Ce qui paraît probable, c'est que l'empereur Alexandre, agissant alors sous l'inspiration de la célèbre madame Krudner, celle-là même qui avait dicté l'acte de la Sainte-Alliance, c'est que sous cette influence, disons-nous, Alexandre avait pris, au congrès de Vienne, la défense de la Pologne à laquelle il devait donner une constitution si libérale et sitôt violée. Peut-être cette tendance éphémère du tsar au libéralisme effraya-t-elle les puissances co-partageantes; elles purent craindre que ces tendances amenassent une restauration; et peut-être encore la création de la république de Cracovie fut-elle la conséquence de ces craintes.

On comprend aisément d'ailleurs ce que pouvait être l'indépendance d'un état à l'envahissement duquel un régiment eût suffi. Pas n'est besoin de dire que sa constitution ne fut pas plus respectée que celle donnée par Alexandre aux Polonais, ses nouveaux sujets, et malgré les termes précis du traité, les uniformes autrichiens, prussiens et russes se montrèrent sur le territoire de la petite république aussi souvent qu'il plut à ceux qui l'avaient créée.

En 1833, Nicolas travaillant avec zèle, ainsi que nous l'avons vu, à l'anéantissement de la Pologne, persuada à l'Autriche et à la Prusse que les priviléges civils accordés par les traités à l'état de Cracovie ne pouvaient être qu'une cause incessante de désordres, et d'un commun accord les trois princes supprimèrent ces priviléges. Quelques hommes généreux se levèrent en vain pour les défendre; nous

avons vu plus haut comment ils tombèrent sous les coups des soldats et des bourreaux russes.

Près de trois ans s'écoulèrent : Cracovie avait quelques priviléges de moins ; mais elle était toujours réputée indépendante ; enfin il y avait toujours une Pologne bien petite, bien pauvre, bien souffreteuse ; mais où s'entretenait pourtant le feu sacré. C'était trop pour Nicolas ; toutefois cette page des traités de 1815 n'était pas la plus facile à déchirer ; il ne fallait pas seulement de la force pour y parvenir ; il fallait de l'adresse, du machiavélisme, de la lâcheté, de la trahison ; en conséquence la diplomatie fut chargée de préparer les voies. Diplomatiquement, le tsar fit représenter à ses frères en despotisme d'Autriche et de Prusse que Cracovie était un foyer d'où jailliraient quelque jour des flammes révolutionnaires capables d'embrâser le monde, et les chers frères se prirent à trembler.

— Tant que la république de Cracovie subsistera, dirent les truchements de Nicolas, la France et la révolte auront un pied chez nous.

— C'est vrai, répondait le roi de Prusse ; il ne faudrait qu'un brandon parti de là pour m'obliger à donner cette constitution promise par mon père..... Plus de république !

— C'est facile à dire, représentait l'Autriche ; mais les traités ont été signés par sept puissances, et tant que nous ne serons que trois...

— Bon ! fit Nicolas, nous allèguerons l'urgence, puis ensuite nous rangerons le tout parmi les faits accomplis, et personne ne bougera. On pourra grogner un peu en Angleterre ; on criera beaucoup, on bavardera à perdre haleine en France ; mais on ne lèvera pas un régiment, on n'armera pas un vaisseau de plus : les ministres interpellés

diront : *c'est un fait accompli*, et tous ces grands faiseurs de lois et de phrases se le tiendront pour dit.

— Mais, dit la Prusse, les Polonais se remueront.

— Tant mieux, réplique le tsar ; plus il s'en remuera, plus nous en tuerons.

L'Autriche approuvait le tsar avec d'autant plus d'ardeur qu'elle prévoyait bien que la chose se ferait surtout à son profit, et qu'elle savait parfaitement la valeur des faits accomplis. Elle pensa néanmoins qu'il ne fallait pas se presser d'agir, et qu'il était convenable d'attendre un moment opportun. On arriva ainsi à l'année 1845 ; mais déjà, avant cette époque, les premières amorces avaient été lancées: de prétendues sociétés patriotiques s'étaient formées à Cracovie ; elles avaient commencé à correspondre avec les réfugiés les plus importants qui se trouvaient en France et en Angleterre. Quels étaient les fondateurs de ces sociétés ? Nul ne le sait. Par quels chemins ténébreux passaient les correspondances ? Tout le monde le devine. Pour tout dire, en un mot, les premiers et les principaux conspirateurs à Cracovie étaient ceux à qui la conspiration devait profiter. L'intrigue fut pourtant assez difficile à monter : on avait bien trouvé quelques enthousiastes toujours prêts à jouer leur vie sur un mot ; mais ces têtes folles n'étaient pas suffisantes. Alors on eut recours à une nouvelle ruse : les agents diplomatiques de diverses puissances à Cracovie furent prévenus mystérieusement qu'ils se trouvaient, sans s'en douter, exposés aux plus grands dangers : on leur dit qu'une insurrection redoutable était imminente ; que la France devait jeter le masque et soutenir ouvertement les révoltés; on produisit des lettres, des extraits de correspondance, et M. de Metternich, brochant sur le tout, se montra terrifié. En vain les agents diploma-

tiques consciencieux (il y en a), firent observer au prince autrichien que, puisque les intentions des conspirateurs étaient connues, il ne devait pas être difficile de les réduire à l'impuissance. Là dessus grande indignation de son altesse :

— Quoi donc ! des mesures préventives, de l'arbitraire ! l'empereur de Russie ne le souffrirait pas.

Et son altesse disait vrai ; le tsar n'eût pas souffert que, par quelques mesures de précaution, on lui enlevât ainsi le prétexte de supprimer la république, et le vieux diplomate eût pu ajouter que la Prusse et l'Autriche étaient absolument dans les mêmes sentiments. Les choses continuèrent donc à suivre leur cours jusqu'au mois de février 1846, non cependant qu'une certaine inquiétude, une sorte d'agitation suffisantes pour justifier les craintes des résidents, et pour motiver force notes diplomatiques ; au mois de février cette agitation devint un peu plus vive, et les résidents de Prusse, d'Autriche et de Russie, suivant les instructions qui leur avaient été données, invitèrent le sénat à demander aux trois grandes puissances *protectrices* de la république qu'elles voulussent bien envoyer des troupes à Cracovie, afin d'empêcher ou de réprimer le mouvement révolutionnaire qui leur semblait être imminent.

Les sénateurs n'étaient point de cet avis ; il demandèrent en quoi consistaient ces symptômes d'insurrection ; on leur montra des fragments de correspondance, on leur dit où en étaient les sociétés prétendues secrètes, et l'on finit par leur faire entendre que s'ils n'invitaient pas les trois grandes puissances protectrices à envoyer des troupes, elles se passeraient de l'invitation et n'en feraient ni plus ni moins.

Force fut donc au sénat de se soumettre ; il demanda, mais faiblement, et de manière à laisser voir qu'un refus serait loin de lui déplaire ; mais on n'avait garde de refuser; la demande, au contraire, était si bien prévue, et l'on était si admirablement disposé à y faire droit, que déjà, depuis plusieurs semaines, un régiment autrichien se tenait à Podgorze, prêt, au premier signal, à entrer dans Cracovie, soit que le sénat le voulût, ou ne le voulût point. Le 18 février, ce régiment faisant grand bruit, et se donnant des airs de vainqueur, entra dans la capitale de la république; en tête de ces vainqueurs d'un nouveau genre, roulaient quelques pièces de canon, mèche allumée : c'était tout simplement de l'intimidation; car les enfants de la Pologne, même les exaltés se sentaient incapables d'entrer en lutte ouverte; et ce jour-là, il n'y eut pas un coup de fusil tiré.

C'est ici le cas de faire remarquer l'adresse machiavélique de la Russie, instigatrice de ces troubles apparents qui devaient lui faire atteindre le but qu'elle se proposait depuis si longtemps, et qui pourtant semble étrangère à tout ce qui se passe et à tout ce qui se prépare ; cette fois ce sera l'Autriche qui, pour Nicolas, tirera les marrons du feu.

Entré à Cracovie, le régiment autrichien put s'y reposer à son aise des immenses fatigues de l'invasion : les boutiques étaient fermées, il est vrai ; la ville était triste et semblait déserte ; mais on fait aisément ouvrir les boutiques en menaçant d'en enfoncer les portes à coups de crosse. En quelques instants les vainqueurs sont abondamment pourvus, puis l'estomac convenablement garni, ils s'en vont tranquillement digérer leur gloire dans les logements qui leur ont été préparés. Le 19, la quiétude des conquérants est quelque peu troublée ; non-seulement il s'agit de gar-

der militairement les rues de la ville ; mais il faut envahir les clubs et remplir les prisons; il faut s'emparer d'un certain nombre de maisons dont les habitants sont dénoncés comme révolutionnaires. Cela se fait encore sans beaucoup de difficulté, ces malheureux Polonais sont maintenent, non pas habitués, mais si bien préparés à toutes les mesures tyranniques, que cela les étonne peu.

Cependant, pour l'honneur de l'humanité, il y avait là aussi quelques hommes d'élite. Ces hommes se réunissent, forment un noyau qui grossit avec la rapidité de l'éclair. Les armes à feu sont rares ; car le despotisme a pris ses mesures pour que les habitants ne puissent s'en procurer que très difficilement ; on parvient pourtant à en réunir un certain nombre, et vers la fin de la nuit du 21, quelques coups de fusil se font entendre. Les Autrichiens ne peuvent être surpris : ils sont sous les armes depuis vingt-quatre heures et ils se gardent militairement. Toutefois ces coups de feu, partis d'on ne sait où, semblent suffisants pour qu'ils prennent l'offensive : l'hôtel du traiteur Focht leur a été désigné comme étant le quartier-général des conspirateurs : cet hôtel est aussitôt cerné, on en fait le siége ; mais les coups de feu n'étaient qu'un signal convenu avec les conjurés extra-muros qui entrent alors dans la ville à la tête d'une centaine de paysans armés de faulx, et faisant retentir les rues qu'ils parcourent des cris de vive la liberté. Ils sont bientôt ralliés par près de deux cents citoyens intrépides. Hélas ! ils avaient compté sur mieux que cela !... Que feront trois cents hommes mal armés contre près de trois mille Autrichiens, tant cavaliers que fantassins ? La journée se passe en observations de part et d'autre ; les Autrichiens ont du canon ; ils sont, relativement aux insurgés, dix contre un, et en général la ville est calme;

les habitants paraissent ne vouloir prendre aucune part à cette levée de boucliers qu'ils ne comprennent point : il serait donc bien facile d'en finir en quelques instants ; le général Colin, qui commande les Autrichiens, n'aurait qu'à marcher vers le point occupé par ce petit nombre de braves, tombés dans le piége des agents provocateurs russes, pour les forcer à la retraite ou leur faire mettre bas les armes. Mais cela n'eût pas fait assez de bruit. Le général établit des postes sur plusieurs points ; suivi de son état-major, il parcourt les principales rues de la ville, et partout les mesures qu'il prend semblent annoncer les craintes les plus vives.

Ces démonstrations rendent quelque confiance aux insurgés qui, depuis le premier élan, ont eu le temps de se compter : la crainte que montrent les Autrichiens ne peut pas être chimérique, et puisque les habitants de la ville ne bougent pas, ce sont certainement les campagnes voisines qui se soulèvent, il est si facile de croire à la réalisation des plus chères espérances ! L'enthousiasme redouble ; à la fin du jour, les Autrichiens sont attaqués sur plusieurs points. Ils se défendent faiblement ; mais ils gardent néanmoins leurs positions, et la fusillade, assez vive pendant la nuit, cesse au point du jour.

L'insurrection peut être considérée comme vaincue, elle n'a point reçu de renfort ; les principaux conjurés commencent à reconnaître eux-mêmes l'impossibilité du succès, et ils songent aux moyens d'assurer leur retraite. Tout-à-coup un grand mouvement se fait dans la ville ; ce sont les Autrichiens qui se retirent en toute hâte. Ils sont les maîtres ; rien ne les menace ; depuis plusieurs heures pas un coup de fusil ne s'est fait entendre ; que signifie donc cette retraite précipitée ? Cela veut dire que les Cracoviens

ne se sont pas assez compromis; que cette échauffourée ne serait pas assez suffisante pour motiver les mesures violentes projetées par les puissances protectrices. Le général Colin, qui pourrait se donner des airs de vainqueur, sort de la ville en vaincu, traverse la Vistule et fait mettre ses troupes en bataille sur la rive opposée. L'évêque, les résidents étrangers, le président du sénat et quelques membres de cette assemblée ont suivi le mouvement incompréhensible des Autrichiens.

De leur côté, les insurgés qui avaient commencé à se disperser, se réunissent, et un grand nombre de citoyens se joignent à eux ; car ils pensent que pour que les Autrichiens ne se croient pas en sûreté dans la capitale, il faut qu'ils aient appris les succès de l'insurrection au dehors. L'enthousiasme est au comble; une garde nationale se forme spontanément, et choisit pour chef M. Wodzicki, le doyen des patriotes de Cracovie; la population tout entière s'arme tant bien que mal, et elle court attaquer l'ennemi dans la position qu'il a prise.

En même temps un gouvernement révolutionnaire se forme et s'organise; il se compose d'abord de MM. Jean Tyssowski, Alexandre Grzegovzewski, Louis Gorzkawski, Charles Royawski et Édouard Dembrowski ; puis les pouvoirs sont concentrés entre les mains de M. Tyssowski, qui prend le titre de dictateur, et dont l'énergie et la capacité sont tout-à-fait à la hauteur des circonstances.

Attaqués sur la Vistule, les Autrichiens, cette fois, se défendent vigoureusement ; mais ils sont battus, et c'est forcément qu'ils battent en retraite... La douane russe est attaquée à son tour, et les Cosaques qui la défendent éprouvent d'assez grandes pertes. L'enthousiasme redouble parmi les patriotes, quand ils apprennent que les mineurs

de Wiéliezka, à la nouvelle de l'insurrection, sont sortis des entrailles de la terre pour venir grossir le nombre des défenseurs de la liberté. Le 25 février, les mineurs arrivent en effet à Cracovie; ils portent les anciens étendards de la Pologne libre, l'image de la vierge, et l'aigle blanc aux ailes déployées, et ils font leur entrée en chantant le fameux cantique de Saint-Albert et au bruit des acclamations de la population tout entière...

Hélas! ce triomphe devait être de courte durée. Les Polonais chantaient victoire et les trois puissances protectrices, la Russie surtout, se réjouissaient du succès de leurs inqualifiables manœuvres : n'était-il pas démontré maintenant que l'indépendance de Cracovie était incompatible avec le repos de l'Europe? L'article 9 du traité de Vienne imposait à cette petite république l'obligation d'éloigner de son territoire les perturbateurs, et c'était précisément sur ce territoire que l'insurrection éclatait; c'était à Cracovie même que s'organisait la révolte; c'était de cette capitale que sortaient des bataillons révolutionnaires pour renverser l'autorité protectrice des trois puissances; on avait donc désormais des motifs pour écraser tout-à-fait l'hydre de la liberté... Mais si l'insurrection se soutient, si elle fait des progrès; si les nobles de la Gallicie, qui soupirent après l'indépendance, viennent seconder les efforts de leurs frères?... Ils s'y disposent en effet; mais cela n'arrivera point : Nicolas a tout prévu, et ses plans ont été approuvés par Metternich, qui s'est chargé de la plus grande partie de leur exécution. Pendant que les bataillons des patriotes font des efforts surhumains et poussent leurs excursions jusqu'à la frontière russe, des émissaires autrichiens se répandent dans la Gallicie; ils pénètrent dans toutes les chaumières dont les malheureux ha-

bitants sont de temps immémorial attachés à la glèbe : — Les nobles polonais, leur dit-on, sont vos plus cruels ennemis ; les trois grandes puissances protectrices voulaient vous affranchir ; mais vos maîtres, les nobles polonais, s'y sont opposés, et voilà maintenant qu'ils se disposent à vous enrégimenter pour aller vous faire massacrer inutilement comme en 1830 et 1831. Retournez-vous donc contre ces maîtres cruels ; brûlez leurs châteaux, si vous voulez être libres et heureux dans vos cabanes...

Ici, afin de n'être pas accusé d'exagération, nous nous bornerons à citer quelques lignes d'un historien moderne, M. Hauréau, auquel nous avons déjà emprunté quelques détails.

« Des bandes de niveleurs s'organisent subitement, et conduites par des soldats autrichiens, elles assiégent les châteaux, les livrent aux flammes, *en égorgent tous les habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards.* POUR CHAQUE TÊTE QU'ON LEUR APPORTE, LES CHEFS CIVILS DE BOCHNIA ET DE TARNOW DONNENT AUX ASSASSINS, SUR LES DENIERS DE L'ÉTAT, LA SOMME DE DIX FLORINS (25 FRANCS) !

« Voilà ce que viennent raconter à Cracovie quelques nobles galliciens qui ont pu fuir le théâtre de tant de crimes. Un détachement d'insurgés a rencontré près de Gdow les chevau-légers autrichiens, les a battus et mis en déroute ; mais les paysans, armés de faulx, de fléaux, de coutelas, se présentent sur le champ de bataille, et les volontaires cracoviens, trop peu nombreux pour soutenir le choc de cette multitude, sont impitoyablement massacrés.

« Lorsqu'on reçut à Cracovie ces tristes nouvelles, on n'hésita pas à attribuer ces meurtres infâmes au cabinet de Vienne ; on déplora l'erreur des paysans, et l'on décida

qu'une députation nombreuse irait les éclairer sur leurs propres intérêts. Le 27 février, cette députation sort processionnellement de Cracovie. Quarante prêtres et plus de cinq cents citoyens de toute condition, précédés par des bannières consacrées, des croix, des cierges, traversent la Vistule, et se dirigent vers la Gallicie par le faubourg de Podgorze. Mais à peine arrivent-ils dans la plaine, qu'ils sont assaillis de tous côtés par la cavalerie et l'infanterie autrichiennes. Presque toute cette foule est désarmée; qu'importe? On la charge; on massacre les prêtres, les pieuses femmes, quiconque se présente sous le tranchant du glaive. Cent trente prisonniers, au nombre desquels on compte trente prêtres, sont enchaînés et conduits dans les cachots d'Olmutz.

« Afin de ramener les hommes de bonne foi qui peuvent être égarés, le dictateur proclame l'émancipation des Juifs, le pardon et l'oubli aux paysans, qu'il conjure de rentrer dans leurs chaumières. Mais les Autrichiens empêchent toute communication entre Cracovie et la Gallicie, et les agents de Metternich indiquent aux serfs révoltés où il faut aller chercher des têtes pour gagner la récompense promise. Déjà toute la noblesse des districts de Tarnowet, de Pilzno a été massacrée; à Gutoff, les cadavres couvrent la route, et les fossés sont pleins de sang; dans la petite ville de Dembica, il ne reste plus que trois habitants. Les voitures sont arrêtées sur les grandes routes, et quiconque y est surpris, vêtu d'un habit bourgeois, est égorgé comme suspect. »

Privés des secours qu'ils attendaient de la Gallicie, les Cracoviens reconnaissent bientôt l'impossibilité de résister; afin d'épargner à la ville les désastres du bombardement, dans la nuit du 3 mars, le dictateur, le général en chef des

troupes nationales et les volontaires qui sont demeurés fidèles à la cause de la liberté sortent de la ville. Dès lors les Autrichiens peuvent y entrer sans obstacle; mais cela n'aurait pas un éclat suffisant, et ce général, qui a pris la fuite devant une poignée d'insurgés, se donne le plaisir de bombarder pendant quelques heures une ville dont personne ne lui dispute l'occupation.

Tout est fini; au gouvernement révolutionnaire a succédé un conseil de gouvernement composé du général russe Rydygier, du général prussien Brandeburg, et du général autrichien Wrbna. Les têtes des patriotes sont mises à prix, et l'empereur d'Autriche adresse aux égorgeurs galliciens cette proclamation, que nous laissons à la postérité le soin de qualifier.

« A mes fidèles Galliciens,

« Nous avons eu à supporter de rudes épreuves dans ces dernières semaines. Une conspiration ourdie à l'étranger, et préparée depuis longtemps par les ennemis de l'ordre et de la civilisation, a pénétré dans mon royaume de Gallicie. Les conspirateurs ont réussi à gagner des partisans qui nourrissaient l'espoir de vous entraîner dans leurs complots criminels. Pour atteindre ce but, ils ont eu recours à tous les artifices de la séduction, à tous les genres de promesses. Ils n'ont pas craint d'égarer les sentiments les plus honorables pour en abuser honteusement. Votre bon sens et votre fidélité sont restés inaccessibles à ces perfides tentatives. Lorsque les conspirateurs, s'abandonnant à leurs illusions insensées et à leur aveugle audace, ont arboré le drapeau sanglant de la révolte, cette coupable entreprise a échoué devant la ferme résistance qui leur a partout été opposée. Mon cœur éprouve le besoin de faire savoir so-

lennellement à mes fidèles Galliciens toute la reconnaissance dont il est pénétré pour leur loyauté et leur inébranlable fidélité envers leur souverain. Maintenant que vous vous êtes levés pour le maintien de l'ordre et des lois, et que les projets de leurs ennemis sont anéantis, vous allez retourner dans vos foyers et reprendre le cours de vos paisibles travaux. Vous montrerez de nouveau, par l'accomplissement de vos devoirs de loyaux sujets, que vous avez non-seulement combattu pour les lois, mais que vous savez encore les consolider par l'obéissance et la soumission.

« FERDINAND. »

« Vienne, 12 mars 1846.

Huit mois s'écoulèrent pendant lesquels les choses demeurèrent dans le même état : la république était toujours occupée par les troupes autrichiennes, prussiennes et russes ; mais c'était là, disaient les trois puissances protectrices, une mesure militaire nécessitée par les événements, et qui cessera bientôt. Cela cessa, en effet, et une déclaration des trois puissances vint, dans les premiers jours de novembre 1846, annoncer à l'Europe que la république de Cracovie n'existait plus, et que son territoire était purement et simplement annexé à l'empire d'Autriche. Grande fut la rumeur ; l'Angleterre et la France protestèrent. L'Autriche répondit que les puissances protectrices n'ayant point demandé d'avis pour créer la république, n'en voulaient pas recevoir quand il leur plaisait de la détruire ; la Prusse garda un silence dédaigneux ; Nicolas fit mieux, il répondit aux protestations par un oukase portant que le nom de *Pologne* était à jamais aboli, et que les provinces

polonaises qu'il possédait, porteraient désormais le nom de *Nouvelle-Russie*.

Napoléon disait à Sainte-Hélène : « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque.» Vingt-six ans seulement se sont écoulés depuis que le grand homme a fait entendre ces paroles, et déjà la prédiction s'est à moitié accomplie. Et comme si ce n'était pas assez de honte et d'humiliation, voici, assure-t-on, que nos hommes d'Etat songent à remplacer par l'alliance russe, l'alliance anglaise qui leur échappe !... Mais qu'importent les faits et gestes de ces pygmées ? La France, heureusement, sera toujours assez forte pour secouer les souillures de son manteau.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de LACOUR et Cie., rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.